This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

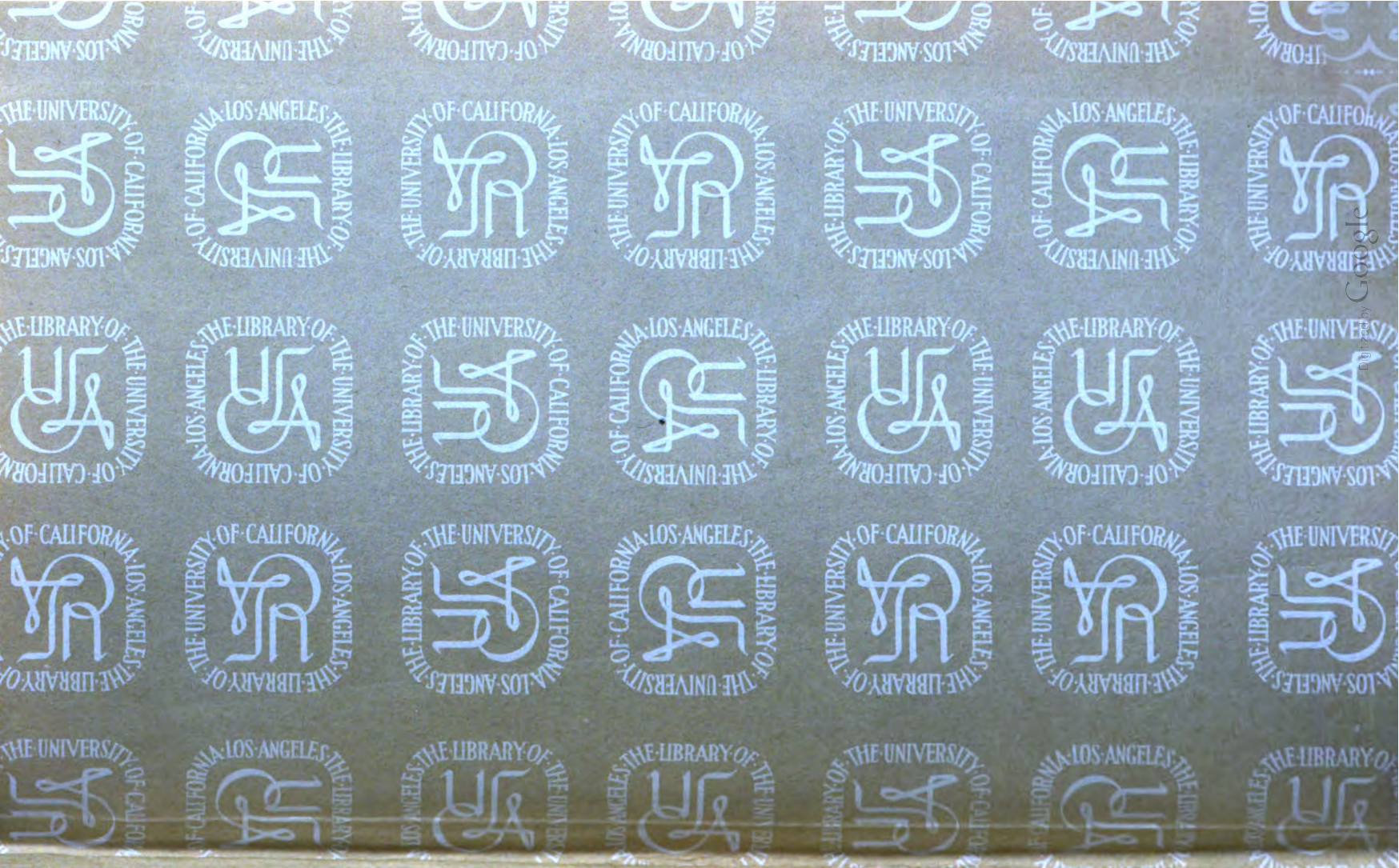
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

A1280
R314
ser. 2
v. 56-57



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. T. LVI

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1909

Digitized by Google

Digitized by Google

v. 56

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(41e ANNÉE — 2e SÉRIE)

5e LIVRAISON — MAI 1909

SOMMAIRE

Jules Carlier. Antoine Clesse et l'esprit national.
Henri Liebrecht. L'école des amants.
Ch. Pergameni. La politique religieuse des conventionnels. (*Fin.*)
Léonide Andreïef. Attentats. (Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY.)
Joseph de Smet. Lafcadio Hearn. (*Suite.*)
Petite chronique.

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1909

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE

(PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR)

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique.	fr.	12 par an.
— l'Étranger (Union postale) . .		15 —
Prix du numéro		1 fr. 50 c.

N. B. — La REVUE DE BELGIQUE est une tribune libre. La direction de la Revue, désirant conserver une neutralité absolue, n'entend ni approuver, ni improuver les opinions défendues dans les articles qu'elle publie.

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction doit être envoyé à M. WEISSENBRUCH, éditeur, 49, rue du Poinçon, à Bruxelles.

Digitized by Google

R 3121

ANTOINE CLESSE ET L'ESPRIT NATIONAL[1]

Messieurs,

Il y a tout justement soixante-dix années, la Belgique subissait une crise aussi aiguë que douloureuse.

L'inexcusable impéritie du Régent, que nul ne s'est jamais avisé de disculper, les mesures suspectes de son ministre de la guerre, nous avaient valu en 1831, au lendemain de l'inauguration de Léopold Ier, le terrible désastre de Louvain, qui devrait rester présent, comme un avertissement inoubliable, aux yeux de tout gouvernement belge digne de sa mission.

Des recrues toutes fraîches, substituées aux contingents de milice exercés, furent écrasées par les troupes hollandaises, et, n'avaient été l'énergie du Roi, la ténacité d'un vieux soldat montois, le général Clump, la retraite se fût changée en déroute, l'ennemi serait entré dans Bruxelles sans coup férir. Grâce à l'intervention immédiate d'un corps d'armée français, les Hollandais durent rétrograder; un armistice mit fin aux hostilités.

Mais cette humiliante défaite avait produit une sensation profonde au sein de la Conférence de Londres, appelée à régler

(1) Cette étude a été lue le 16 mai à la séance jubilaire de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, fondée en 1834. Encore qu'elle revête par le fait un caractère particulièrement local, elle contient, sur les événements au milieu desquels le chansonnier montois devint si vite populaire, des détails et des aperçus remplis d'intérêt. Nous remercions donc l'auteur de nous avoir permis de la reproduire; elle constitue une piquante contribution à notre histoire politique et littéraire.

Digitized by Google

l'épineuse question de nos frontières. Aux stipulations avantageuses du traité des 18 articles succédèrent celles des 24 articles, et nous fûmes contraints par la loi du plus fort d'apposer notre signature au bas d'un acte qui nous enlevait les parties du Limbourg et du Luxembourg que nous revendiquions comme nôtres par le sang, l'esprit et les traditions.

Cet acte, toutefois, n'avait pas reçu, avec celle de nos plénipotentiaires, la signature du roi des Pays-Bas. Malgré la reprise de la citadelle d'Anvers, Guillaume Ier l'avait obstinément refusée jusqu'en 1839. En attendant, sur l'initiative de lord Palmerston, chacun des belligérants restait sur ses positions. Nous avions conservé toute la rive gauche de l'Escaut avec la liberté du fleuve; nous occupions aussi la plus grande partie des districts que nous devions rétrocéder à la Hollande, et leurs députés siégeaient toujours dans notre Parlement.

Qui n'a cru, Messieurs, ce qu'il désirait? La Belgique se plaisait à espérer que ce provisoire durerait toujours. Et pour qu'il devînt plus certainement définitif, elle avait gardé son armée sur le pied de guerre, elle possédait un instrument offensif et défensif, auquel elle avait juste sujet de faire confiance.

C'est cependant à ce moment qu'elle allait devoir traverser la plus cruelle des épreuves.

Messieurs, si haut que l'on remonte dans l'histoire, notre sort a toujours dépendu de complications internationales étrangères à la terre que nous foulons. Nous n'avons cessé, au cours des siècles, d'être envahis, conquis, dominés pour des causes prenant ailleurs leur origine, et la possession de nos provinces fut surtout poursuivie afin de servir les desseins dominateurs de l'une des puissances qui se sont successivement disputé l'hégémonie de l'Europe centrale.

En 1839 encore, ce furent des événements bien éloignés dont nous ressentîmes le contre-coup. L'éblouissante fortune du pacha d'Égypte, troublant le concert européen, eut cette conséquence qui peut paraître étrange de faire régler par nous en quelques semaines ce qui, durant huit ans, était resté en suspens.

Sous la pression des grandes puissances et surtout de l'Angle-

Digitized by Google

terre, anxieuses d'en finir ici pour être là-bas plus libres de leurs mouvements et de leurs alliances, Guillaume Ier ratifia enfin le traité des 24 articles; il fallut bien nous résigner à en exécuter les stipulations, — dure et triste calamité, qui nous atteignait dans toutes nos fibres comme dans tous nos intérêts.

Vainement Léopold Ier tenta l'impossible pour l'écarter, pour l'atténuer. Vainement à Paris comme à Londres, par lui-même, par la reine Louise, par ses plus sûrs confidents, mit-il tout en œuvre, liens de famille, services rendus, sombres perspectives, résolutions extrêmes; rien n'y fit. Le sacrifice dut être consommé.

Certes, en ces poignantes conjonctures, il était aisé de laisser éclater ses ressentiments et sa colère, de lancer des apostrophes enflammées et de déchirer tragiquement son mandat. Mais, tout autour de nous, dans ces salles vénérables, nous retrouvons l'effigie de bien des acteurs marquants du drame, et à côté du tribun aux lèvres frémissantes, je vois le masque calme et réfléchi du jeune député, Montois aussi, qui, rapporteur du traité de paix définitif, opposa aux objurgations d'un patriotisme plus exalté que judicieux le langage de la prudence et de la sagesse, qui montra l'inutilité d'une lutte sans espoir contre tous nos voisins, et, si pénible qu'en fût la nécessité, fit respecter l'engagement que nous avait imposé, en 1831, l'échec de nos armes. Et je vous demande qui fut le plus perspicace, d'Alexandre Gendebien ou d'Hubert Dolez, et à qui la postérité devait un jour donner raison?

A cette heure émouvante et mémorable, peut-être les eût-on bien surpris tous les deux en leur disant que le Roi penchait plutôt vers le premier que vers le second. Et pourtant si, en souverain constitutionnel correct entre tous, Léopold Ier ne se départissait point devant nous de son impartiale impassibilité, il n'hésitait pas à confier à d'autres son découragement et son amertume. Sa correspondance avec la reine Victoria, publiée voici près de deux ans, nous révèle à cet égard le fond de sa pensée et combien il aspirait alors à changer de scène, à jouer un rôle plus à sa taille précisément sur ce vaste et mouvant théâtre d'Orient d'où si brusquement avaient fondu nos

Digitized by Google

angoisses, d'où Dieu seul peut savoir si, quelque jour prochain, ne jaillira pas encore une autre étincelle et le signal d'une conflagration où notre existence courrait de si graves dangers.

Et c'est dans ces lettres confidentielles à cette nièce si tendrement élevée que, nous le lisons, il fallut l'accueil enthousiaste reçu par lui dans notre ville à la fin de 1840 pour dissiper dans l'esprit de notre premier Roi les idées d'abdication qui longtemps le hantèrent. C'est Mons qui prononça pour lui les mots décisifs et consolida l'édifice érigé par le Congrès.

Nous voilà fort loin, croirez-vous, d'Antoine Clesse. Nous sommes au contraire tout près de lui, car c'est à cet instant, et sous l'empire de tous ces événements que sa vocation se dessinait, qu'il composait pour vous ce poème sur Godefroid de Bouillon auquel vous décerniez une médaille d'or et qu'il nouait avec votre compagnie des liens d'affectueuse cordialité que la mort seule put briser.

Je ne vous exposerai pas à nouveau, Messieurs, la théorie des milieux et des circonstances. Taine y attacha son nom et l'a partout répandue; Antoine Clesse la justifie pleinement.

Ce qu'éprouvaient les Belges en ces temps agités, ce n'était pas uniquement l'enivrement de l'indépendance et de la liberté enfin reconquises, c'était aussi la crainte de les voir sombrer dans quelque catastrophe. On n'était point rassuré sur le lendemain; de là les transports du sentiment national et l'inquiète affection pour le sol natal, tout à la fois délivré et menacé.

Clesse n'y avait point ouvert les yeux, mais, il l'a pieusement rappelé :

> Ma mère vint y poser mon berceau,
> Je n'ai jamais connu d'autre patrie.

Et dans la petite ville d'avant-poste qu'emmurait une épaisse ceinture de fortifications protectrices, par où la France était entrée quand elle accourut à notre secours, c'eût été miracle que ce fils d'un soldat de Napoléon n'eût pas grandi, forgeant lui-même des armes aux côtés de son père, sans que passât sur sa blonde tête bouclée le souffle ardent qui avait fait 1830.

Ses promenades dès lors favorites le conduisaient autour du

Digitized by Google

fort morose où casernaient les prisonniers hollandais capturés au siège d'Anvers. Plus d'une fois, sans doute, il y prêta le serment de « voler sous les drapeaux » et de remplir bravement tout son devoir, si la Belgique réclamait son bras.

Soyez-en assurés, ce serment-là, il le fit en vers. Peut-être y joignit-il, d'instinct, quelque mélodie entraînante, accentuant davantage les paroles et leur donnant plus d'élan et plus d'allure. Nous avons là-dessus son propre témoignage. S'il a si exactement défini l'enthousiasme contagieux qu'exhalent les refrains héroïques entonnés par un peuple entier aux tournants principaux de son histoire, n'est-ce pas qu'il l'avait éprouvé lui-même et qu'il avait répété la *Brabançonne* avec nos volontaires comme son père, marchant au feu dans sa jeunesse, avait redit les strophes brûlantes du *Chant du départ* et de la *Marseillaise* ?

Et comment n'eût-il pas chanté, comment ne se fût-il pas enrôlé dans cette sorte de pléïade qui faisait de Mons, on l'a ainsi appelée, l'une des capitales de la poésie nationale ? Qui donc alors en notre ville ne se sentait pas ou ne se croyait pas — car tel était encore le langage de l'époque — « touché par l'aile de la Muse » ?

Une joûte perpétuelle s'était ouverte où l'on se disputait la palme avec une fougue que vos concours si suivis ne connaissaient pas toujours. La politique communale elle-même se faisait à coups de bouts rimés, qui n'avaient au demeurant nulle analogie, tant s'en faut, avec ceux dont s'alimentent nos confiseurs. Mais — et je parle maintenant la langue de notre temps — la chanson surtout « battait le record ». Partout où le couvert était mis, et nos pères ne se sont jamais targués de frugalité, elle était l'invitée et elle payait son écot, c'est bien le cas de le dire, rubis sur l'ongle. Elle était bien quelquefois un peu leste, trahissant par là ses origines gauloises, mais elle l'était en malicieux sous-entendus plus qu'en grossières platitudes, et si, d'aventure, elle relevait un peu sa robe, c'était autant, j'imagine, pour la préserver de la fange que pour provoquer un compliment aussi bien tourné que la jambe qu'elle laissait soupçonner.

Messieurs, les plus récents géographes de notre littérature me

Digitized by Google

paraissent un peu trop dédaigneux de cette période déjà reculée. Ils se sont arrêtés, comme au seuil de terres inconnues, sur des confins qui n'étaient pas vraiment déserts. Je les comparerais volontiers — qu'ils excusent ma hardiesse — à de petits hommes, j'entends des hommes de petite taille, qui, devant une haute bibliothèque, ne lisent que les livres à portée de leur main. Dieu merci, les rayons de dessus ne sont pas trop mal garnis. La Belgique toute jeune a connu des poètes avant que naquît la *Jeune Belgique*. Et d'autre part, quoi qu'on en ait dit, ces poètes puisaient ailleurs qu'aux sources favorites des lettres françaises; ils n'étaient pas uniquement le pâle reflet, presque le plagiat des œuvres acclamées par delà la frontière; ils avaient leur originalité propre, née de notre tempérament et de notre caractère. Pouvait-il en être autrement ? La contrefaçon, qui sévissait alors dans toute sa plénitude, leur interdisait une imitation trop servile des auteurs qu'elle mettait à si bon marché sous tous les yeux. Qu'il y eût chez eux quelque propension à s'engager dans des voies si brillamment explorées en France, il serait aussi puéril de le démentir qu'injuste de l'exagérer. Mais quoi ! Les grands courants qui, à certaines heures, apportent à nos voisins un irrésistible afflux de formes et de façons nouvelles de penser et de sentir ne meurent pas sur nos humbles rivages. Leurs vagues déferlent bien plus loin, et partout à cette époque, quelque langue qu'ils parlassent, il y avait des disciples du romantisme triomphant, comme il y en eut plus tard du réalisme, du naturalisme, du spiritualisme et du parnassisme, et du symbolisme, et du décadentisme qui l'ont tour à tour détrôné.

Si rudes que leur fussent donc la concurrence — et les éditeurs du cru, nos poètes écrivaient néanmoins. Et s'ils n'étaient pas encore louangés ou publiés à Paris, leurs noms, avec leurs productions, s'imposaient à notre native apathie.

L'un d'eux, Edouard Wacken, s'était écrié dans la *Revue de Liége* :

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Et bientôt la réponse lui était venue, plus péremptoire encore qu'il ne le supposait. Elle était double, en effet, et l'on pouvait

Digitized by Google

dès lors dire chez nous, avec un légitime orgueil, que nous avions :

Un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.

Vous me dénierez justement toute compétence pour vous parler de celle qui résonnait dans nos contrées du Nord — voire même pour juger celle dont le Midi entendait les cordes plus souples. Mais une filiale initiative vous a fait inscrire au programme de la fête qui clôturera cette journée jubilaire, dans un fraternel voisinage qu'ils ne pratiquèrent pas souvent durant leur vie, des pièces de tous ces « rimeurs », qui furent autrefois nos collègues ou nos lauréats : Adolphe Mathieu, Charles Potvin, Benoît Quinet, Marcel Grenier, Hyppolite Laroche, Adelin Desguin, Adolphe Frères, Antoine Clesse lui-même et aussi des humoristes charmants, qui, parlant au peuple sa langue vivante et colorée, furent si bien compris, si vite lus et relus par lui : les deux Delmotte, le curé Letellier, J.-B. Descamps, Pierre Moutrieux, Joseph Dufrane. Mieux qu'un froid discours, ces extraits évoqueront devant nous une copieuse galerie d'aïeux pour qui l'oubli serait ingrat autant qu'immérité ; ils feront rendre en leur faveur, j'en ai la certitude, une sentence de réparation. Ainsi l'on va parfois rechercher dans quelque coin du logis les vieux portraits que la mode y a relégués, et l'on s'aperçoit que les toiles étaient de bonne facture, les traits agréables à contempler, et l'on ramène à la place d'honneur les visages affectionnés d'hier, qui redeviendront ceux de demain.

Pourquoi donc, parmi ces figures aimées, et dont je me garderai bien de fausser les proportions, pourquoi Clesse prit-il et garde-t-il un rang privilégié ? Le secret n'en est pas difficile à percer : Il sut, lui aussi, parler au peuple une langue qu'il comprenait. Sa chanson n'a, il l'a bien dit, que de petites ailes et de petits airs pour la porter, et pourtant ils la portèrent bien vite et bien loin dans notre pays. C'est qu'elle donnait une forme, un corps à nos aspirations, qu'elle était l'écho de tout ce qui vibrait en nous, qu'en un mot, elle était belge, à l'instant même où nos tendances de clocher, si persistantes, commençaient à

Digitized by Google

se fondre dans un esprit vraiment national, et où nous cherchions un verbe pour y incarner ce qui, encore un peu confus, s'éveillait au fond de nos âmes.

On a parfois, par application de ces théories que je remontrais tout à l'heure, sans se soucier par ailleurs de sa souche lorraine, assimilé Clesse à Béranger, et nul ne pourrait contester que l'illustre chansonnier français ait exercé sur le jeune chansonnier belge, sinon une influence marquée, du moins un captivant prestige. Béranger était alors un patriarche vénéré auquel on allait dévotement demander des leçons, des encouragements, une consécration précieuse. Clesse accomplit ce pèlerinage et il nous en a raconté les stations avec émotion, avec piété. Ce qu'il ne nous a pas confié, ce sont les conseils que lui donna l'auteur du *Vieux Sergent* et de *Frétillon*. En tout cas, s'il s'en inspira dans la forme, — et nul guide ne pouvait être meilleur, il ne lui ressemble que bien peu pour le fond. Voyez, par exemple, ce que disent leurs deux grand' mères à leurs petites-filles. Celle-là, dans d'assez bizarres propos, regrette son bras si dodu, — et le reste, toutes choses auxquelles on n'a pas accoutumé de mêler le maire et le curé ; celle-ci se préoccupe de ce que raconte à Lise le visiteur trop distingué, trop empressé qui lui fait la cour, et si, en même temps que d'amour, il lui parle de mariage. La différence est essentielle, et les officiers de l'état-civil qui me font l'honneur de m'écouter seront les premiers à la comprendre.

Si je ne m'abuse, tout Clesse est là, avec sa conception plus simpliste des choses de la vie, et son honnêteté foncière d'homme de famille et de foyer. Il est là avec le filon bien personnel qu'il va exploiter et par lequel sa chanson à lui, se moralisant, visant un but plus haut et plus large, va devenir si réellement, si profondément populaire. On peut discuter sur les dimensions de son verre ; on ne peut lui en disputer la propriété, ni qu'il y but sans cesse, en y versant, « limpide et blonde », la bière du pays.

Mais n'anticipons pas et retournons à la visite royale de 1840, aux impressions si heureuses, presque si nécessaires, qu'elle laissa à Léopold Ier.

Digitized by Google

Nous possédons le programme des fêtes brillantes que Mons offrit en cette occasion solennelle, et le récit des contemporains. Pour saluer ses augustes visiteurs et l'achèvement du chemin de fer qui la reliait à Bruxelles, puis à la France, la musique et la poésie s'unirent. La cité de Lassus et de Fétis s'honore de les cultiver toute deux. Clesse, qui fut également leur fervent adepte, ne manqua point de s'associer à l'allégresse générale. Il chanta, cela ne peut être douteux, mais il n'a pas tout publié de ses premiers essais, et nous n'avons pas ses rimes de circonstance. Il était d'ailleurs bien timide encore et s'en remettait du soin de corriger ses vers et — il ne l'a pas caché — jusqu'à ses fautes d'orthographe, au jeune et excellent maître d'école Campion, mort trop tôt, qui lui avait appris à lire. C'était un censeur rigoureux, mais si bon, si radieux des succès de son élève, si sensible aux injustes attaques qu'on lui lançait. Car quel débutant n'a connu la critique, surtout en Belgique, surtout à Mons?

Un ouvrier composant des chansons! Quelle chose extravagante et inadmissible! Savait-il seulement la rhétorique et latin? Les aristarques du collège le reprirent d'importance; mais lui, avec sa maligne bonhommie, de leur répliquer gaiment :

> Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
> Grand professeur ne m'illustrez donc pas!

ou bien, avec plus de sérénité :

> Le cœur humain se lit-il dans un livre?
> Non, non, vraiment, je ne suis pas savant.

Puis il s'en retournait à son atelier, car

> S'il oubliait son étau, son enclume,
> Bientôt, il hélas, il serait mort de faim.

Et avec lui la jeune femme qu'il venait d'épouser,

> Fille du peuple et pauvre comme lui,

Digitized by Google

et aussi les deux bébés roses nés de leurs justes noces :

Tu travailles pour tes enfants,
Sème poète, sème encore !

Les rieurs avaient donc viré de bord et bien qu'il eût déclaré à ses amis que

Les petits vers que vous vîtes écrire
Sont trop petits pour relever un nom,

les chansons de Clesse, non pas seulement fredonnées par eux, mais redites hors de Mons, le rendaient connu et populaire.

Peu à peu les honneurs lui venaient avec la réputation. Liége le couronnait à son tour; on l'élisait ici président d'un de ces cercles où nos concitoyens courent s'affilier avec tant d'empressement et qu'ils désertent si promptement ensuite. Vous-mêmes, Messieurs, vous l'aviez accueilli parmi vous.

Mais c'était toujours une étoile locale et la prophétie de Ferdinand Gravrand : « l'avenir te nommera », ne semblait à Clesse comme à ses intimes qu'une complaisante adulation.

Une crise nationale avait fait éclore ses premières œuvres, une autre crise devait mettre ses couplets dans toutes les bouches.

Nous étions alors en 1847 et l'Europe en travail entendait les retentissantes affirmations de la doctrine captieuse des nationalités, inventée, semble-t-il, par certains politiques pour mieux supprimer celle des autres. Ils ne faisaient en tout cas qu'une bouchée de la nôtre, qu'ils niaient audacieusement; ils nous dépeçaient en trois tronçons, afin de satisfaire tous les appétits.

Clesse releva le gant, et vous savez avec quel éclat :

Halte-là, sur nos bataillons
Le même étendard flotte et brille,
Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms,
Belge est notre nom de famille.

Digitized by Google

Ah! Messieurs, ceux-là qui ont alors chanté ces fières paroles, et qui vivent encore, peuvent nous dire à quel point elles clamaient fidèlement le cri fébrile, indigné, passionné sortant des entrailles même de la nation. Elles le clichaient en quelque sorte dans une de ces formules brèves et frappées dont le sens divin des poètes peut seul leur suggérer la trouvaille. A jamais elles étaient gravées dans les cœurs comme une seconde devise; elles y vivront aussi longtemps que vivra la Belgique.

La Flandre les adopta avec la même chaleur que la Wallonie. Ne lui avions-nous pas prouvé notre fraternité en secourant l'affreuse misère qui l'étreignait, et que seule put guérir la liberté commerciale, sœur de toutes les autres et que répudient maintenant comme la plupart d'entre elles leurs fils dénaturés?

Oui, tu vivras, frère, reprends courage,
Le ciel est pur et l'horizon vermeil,
Dieu, d'un sourire, a percé le nuage :
Voici venir un rayon de soleil.

Peut-être ai-je tort de rappeler à la main gauche ce qu'alors lui donna la main droite, et pourtant ne serait-il pas bon qu'elle s'en souvînt parfois spontanément, pour resserrer leur étreinte au lieu d'attiser entre elles de fatals ferments de division?

Le refrain martelé de Clesse était encore cent fois répété quand surgit la foudre de 1848. Peu s'en fallut qu'elle n'éclatât sur nos têtes, et qu'à prétexte de nous affranchir, on ne vint nous enchaîner plus lourdement, ainsi qu'en 1792.

Cette fois encore des Belges illusionnés crurent devoir nous amener l'étranger comme un libérateur. Ils furent arrêtés dès leurs premiers pas et le jury d'Anvers les frappa d'une rigoureuse condamnation que tempéra la clémence royale.

Clesse avait repris sa plume pour stigmatiser la propagande à laquelle les rouges de Paris, et les bleus après eux, avaient voulu se livrer chez nous.

La liberté, Français, est votre mère,
Mais comme vous, nous sommes ses enfants!

Digitized by Google

Qui, mieux que lui, pouvait parler de la sorte et ajouter quelques mois plus tard :

> Le Belge est libre et fier de sa patrie,
> C'est en français qu'il le redit bien haut !

Coup sur coup, comme les cris d'alarme d'une vigilante sentinelle, ses appels retentissent, signalant au pays les convoitises croissantes que le guettent et l'empêchant de s'endormir dans une trompeuse sécurité. Il est entendu, il est écouté.

Ce sera, Messieurs, l'éternel honneur de Clesse d'avoir ainsi tenu notre patriotisme en éveil, et nul des hommes d'État qui présidaient alors à notre destinée n'a eu garde de déprécier le mérite et la haute portée du rôle qu'il joua durant ces heures troublées. Charles Rogier l'a attesté : quelle caution vaut la sienne?

La Belgique entière, du reste, avait tressailli aux accents du chansonnier, Je fais erreur. Il était quelques voix discordantes, celle surtout d'une publication éphémère qui reprochait à Clesse sa courtisanerie.

C'est là, en vérité, monnaie courante dans les pays égalitaires. Les démocraties sont toujours jalouses des hommages dont elles n'ont pas le monopole. Or Clesse avait fait allusion dans une de ses chansons, en les louant respectueusement, aux déclarations par lesquelles le Roi offrit de déposer sa couronne si la nation préférait la forme républicaine à la monarchie. L'*Argus* lui en intentait procès.

Ces déclarations n'étaient-elles pas une légende? On l'a soutenu quelquefois. Nous sommes aujourd'hui fixés par le plus probant des témoins, une lettre de Léopold Ier à la reine Victoria en date du 25 mars 1848. Son origine est incontestable et son texte explicite; il ne sera donc plus possible de raconter que Bourson père inventa de toutes pièces le récit des paroles royales.

> Me voilà donc un personnage !

s'était exclamé Clesse en répondant à l'*Argus*. Eh bien oui, c'était un personnage, et de premier plan. Il était déjà l'organe autorisé de tous ses compatriotes; aiguillant davantage encore sa chanson vers des fins plus directes et plus tangibles, il devenait en

Digitized by Google

même temps l'interprète plus spécial de ses compagnons de labeur.

Il en avait le droit, car il était l'honneur et le modèle de leur classe.

Je suis du peuple et je vous aime,

leur a-t-il dit un jour. Et, complétant sa pensée, montrant dans quelle mesure il pouvait être pour ses camarades un conseiller sagace, il insistait :

N'étouffez pas les accords de ma lyre
Je voudrais tant vous éclairer un peu :
Quand j'ai pour vous tant de choses à dire
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu !

Quel était l'Évangile qu'il leur épelait? Allait-il à son tour verser dans les utopies dès lors si écoutées dont la décevante réalisation faisait en cet instant précis couler des flots de sang sur les barricades parisiennes? Il avait trop de bon sens et de jugement pour se laisser séduire par elles; il en a discerné le mirage; il en a dépeint alertement l'aboutissement fatal :

Qu'on pratique un jour le système,
Nous aurons, amis, la félicité
Dans l'humanité,
Par fraternité,
De nous voir mourir en communauté !

Le travail opiniâtre et acharné, celui qui s'apprend patiemment, dès l'enfance, et qui devient, selon la belle expression de Ruskin, « le rythme de la vie », c'était là ce qu'il glorifiait, car les nations oisives sont des nations perdues :

Au travail buvons en ce lieu :
Boire au travail, c'est boire à Dieu,
Amis, vidons nos verres...
Burin, lime, aiguille ou ciseau
Truelle, maillet ou marteau,
L'outil d'un père est le plus beau
Vive le métier de nos pères !

Digitized by Google

Il devait en tout cas chanter le sien dans une de ses œuvres, peut-être son bijou, *l'Étau*, si débordante de sensibilité attendrie et de véritable philosophie.

Loin par conséquent de réclamer d'un Dieu-État implacable ou impuissant des prodiges qui ne s'accompliront point en ce bas monde, il se tenait dans le champ des réalités concrètes et pratiques, de celles-là qui laissent à l'homme son idéal avec sa responsabilité, qui respectent sa dignité tout en encourageant sa vaillance et sa prévoyance.

La solidarité agissante, l'égalité sincère, soucieuse de tous les droits en même temps qu'elle impose de communes et réciproques obligations, c'est la norme qu'il va tracer d'un esprit large et d'une main sûre.

Il l'avait nettement affirmé :

> Devant la loi qu'on s'incline en tout lieu,
> Puisque du peuple elle est la voix suprême...
> Pour qu'un pays dans l'avenir ait foi,
> Nul n'y doit être au-dessus de la loi.

Et ce que doit édicter la loi, il allait le dire, sans outrance, sans violence, sans menaces dans cette chanson qui restera l'une de ses plus éloquentes et dont l'effet fut énorme : « Ce que veut l'ouvrier. »

Instruction obligatoire, service personnel, institutions d'épargne et de retraite, pensions aux invalides et aux vieillards nécessiteux, vous en trouverez là la persuasive revendication, dans un sain et robuste programme, vraiment pacificateur, dont chaque mot porte, dont chaque phrase serait à citer et qui se déroule dans une ampleur absolument magistrale.

Aide-toi et l'État t'aidera, telle en était en somme la substance. Quand donc fut bientôt ouverte la Caisse de retraite, Clesse la recommanda aux travailleurs avec sa coutumière raison :

> Suis la fourmi qui jamais ne gaspille,
> Tu vieilliras, fonde ton capital.

Idées de parvenu, de bourgeois, de doctrinaire, objectera-t-on, puisque nous avons de longue date assigné à ces vocables la plus méprisante signification. Vieux soleils, oripeaux défraîchis ! D'où

Digitized by Google

Clesse était-il cependant parti pour arriver à l'aisance? Qui donc l'avait fait ce qu'il était, sinon lui-même? Et quelle preuve plus convaincante que sa vie de l'accession certaine et graduelle à un sort meilleur des laborieux et des rangés qui, pas plus que lui, n'ont trouvé la fortune dans leurs langes?

C'est ainsi que chantait Clesse, et l'esquif des vœux populaires évitait les écueils où l'eussent conduit de moins prudents pilotes. La Belgique doublait le cap des tempêtes, elle faisait l'admiration et l'envie de l'univers par son sang-froid, par sa discipline, par la souplesse et la résistance de ses institutions.

L'éclair cinglait encore l'horizon, mais sa flamme était moins terrible et l'espoir renaissait avec la foi.

Au cours de la tourmente, Clesse n'avait pas eu peur de le prophétiser :

> Le jour, la nuit se disputent la terre;
> L'obscurité pourrait-elle venir?
> Non, c'est du Ciel qu'arrive la lumière;
> Il est un Dieu, buvons à l'avenir!

Cet avenir, si incertain fût-il et dût-il rester pour quelque temps encore, il avait contribué à le rassénérer.

> Du chansonnier le pouvoir est immense
> Lorsqu'il obtient la popularité,

avait-il dit. On lui rendit bientôt cette justice qu'il avait fait de son crédit auprès des masses l'usage le plus noble et le plus fécond.

Il nous avait appris combien il est « doux d'aimer son pays »; il avait scellé l'union entre nos deux races; il avait exalté le devoir, le travail, la Patrie; qui méritait au même titre les flatteuses manifestations dont il était l'objet ici et à Bruxelles; — et la plume d'or que lui offrait la gratitude des artisans montois; — et, peu après, cette croix si bien placée sur sa poitrine de patriote et d'honnête homme, cette croix dont il se plaisait à proclamer qu'

> En la donnant au chansonnier,
> C'est à l'ouvrier qu'on la donne?

Digitized by Google

Cependant les années avaient marché, tandis que le talent de Clesse gagnait en solidité et en vigueur. Le Prince Royal atteignait la majorité déterminée par la Constitution, et l'on s'apprêtait à célébrer son entrée au Sénat, où il devait laisser la trace si durable de son passage.

Les condamnés politiques de 1848 subissaient leur peine dans le fort de Huy, transformé pour eux en prison d'État; Risquons-Tout et les complots républicains étaient bien oubliés; jamais la tranquillité n'avait été plus complète ni le trône plus stable. Une touchante inspiration surgit dans le cœur du poète; il adressa cette prière à celui qui fut « le Premier Roi des Belges auquel la Belgique ait donné le jour » :

Prince, au milieu de ces accents de fête,
J'entends pleurer des enfants du pays.
La voix d'un fils, d'une femme t'implore :
Ils ont parlé des prisonniers de Huy.
Dans son martyre un Dieu pardonne encore,
Dans ton bonheur, pardonne comme lui !

La prière fut exaucée; en quelques mois les derniers condamnés furent libérés. Clesse avait gagné leur cause et jamais victoire ne lui fut plus douce.

Je pourrais m'arrêter dans mon étude déjà bien longue. La formation du caractère national était alors achevée, la Belgique en marche pour accomplir ses destinées, sous l'égide de la liberté, dans des étapes aussi rapides que fructueuses et qui devaient apporter à Clesse une moisson si ample de sujets pour ses chants favoris.

Quelqu'un s'est plu un jour à le prétendre, et ce n'était pas bien loin d'ici, à ces moments si lumineux de notre existence, nous aurions été trop casaniers dans notre bonheur et nous aurions « senti le renfermé ». Ah, Messieurs, que ce fut là de l'esprit facile, fait aux dépens de la vérité ! Oui nous préférions le parfum discret du foyer familial et ses joies paisibles aux senteurs frelatées et au retentissant fracas des gloires cosmopolites. Nous l'ornions, ce foyer, pour en faire l'abri et l'orgueil d'un peuple sage et laborieux, industrieux et probe, rebelle au bluff et aux

Digitized by Google

chimères. Nous nous efforcions de former et de posséder une administration, une magistrature, un enseignement, une armée à la hauteur de leur tâche, des finances prospères, une tribune honorée, un pouvoir sûr de ses desseins; nous nous attachions à faire régner l'harmonie entre nos deux langues et la concorde en nos usines. Nous en estimait-on moins au dehors et nous en trouvions-nous plus mal au dedans? Lisez Clesse, et il vous répondra.

Durant cet essor ininterrompu d'un pays qu'il chérissait par-dessus tout, que de fois sa voix s'éleva! Je ne dirai pas qu'il prenait son luth, l'expression serait impropre et gratuite la réminiscence. Les nuits de Clesse, que nous sachions, ne furent point enfiévrées à l'égal de celles de Musset, et les baisers que réclamait la muse ardente du poète, celle du chansonnier, moins exigeante, ne devait pas tarder à les partager avec ses petits-enfants. Mais il ne déposait point sa plume, et sa verte maturité, longtemps créatrice, ne déserta jamais les autels qui avaient reçu son premier encens.

Combien d'entre nous se souviennent de lui, Messieurs, et conservent vivante en eux l'image de ce charmeur exquis, détachant, détaillant et soulignant du geste bien plus qu'il ne les chantait les paroles de ses œuvres, si familières à nos générations! Quel régal de l'entendre, quelle gratitude dans nos applaudissements!

Souvent je le revois en 1884, et vous me permettrez de le rappeler. Un congrès littéraire rassemblait en Belgique, un peu à l'improviste, des écrivains de tous pays, mais surtout de France. Au sortir d'une réception du Magistrat d'Anvers, un banquet nous réunissait tous, — qui dit congrès dit banquet. Le temps était maussade et l'entrain languissant. Soudain Clesse se leva, et nous en éprouvâmes d'abord quelque crainte. Devant ces boulevardiers gouailleurs, quelle figure ferait la chanson, bonne fille un peu fanée, devenue la Cendrillon de la poésie et que nous avons bannie de nos festins guindés?

L'effet fut magique. Clesse nous dit l'*Immortelle* de son organe pénétrant et chaud. Et quand ce beau vieillard si droit et si ferme, au regard si vif, à la physionomie expressive, rayonnante

Digitized by Google

d'intelligence et de bonté sous sa neigeuse couronne de cheveux blancs, lança, énergiquement scandées, les strophes sonores de ses derniers couplets :

Je lutte avec tout ce qui fonde
Les droits saints de l'humanité;
Je suis vieille comme le monde,
Jeune comme la liberté!

une inlassable acclamation le salua, qui partait du plus profond de chacun de nous, des Belges surtout, glorieux d'une ovation que fut presque, hélas! une apothéose et que la presse de dix capitales aussitôt enregistra.

Il nous semblait à tous que nous avions vu le passé qui tendait la main au futur et lui montrait le seul chemin par où l'on soit assuré de l'estime des autres et de soi-même, celui de la vie droite, loyale et sereine, vouée au culte de ces divinités éternelles : le Vrai, le Beau, le Bien.

Et ce jour-là, j'ose le croire, Antoine Clesse, encore une fois, fut le chantre inspiré de la patrie.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES AMANTS

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

CÉLIA, déguisée en folie.
LINDOR, déguisé en Figaro.
TRIVULCE, déguisé en mousquetaire.

La scène est à Venise au XVIIIe siècle.
Le théâtre représente un jardin public par un soir de carnaval : il est éclairé de girandoles et de lanternes japonaises.

SCÈNE I.

CÉLIA, *arrivant du fond.*

Ah! laissez-moi !... Monsieur, laissez-moi!

LINDOR, *suivant Célia.*

Qu'avez-vous donc?

CÉLIA.

J'ai que je vous déteste le plus franchement qu'il est possible! Allez! allez! vous êtes un vilain et je ne vous reverrai de ma vie!

LINDOR.

Là, que voilà donc une belle colère! Elle rend vos yeux les plus brillants du monde et j'ai l'envie de vous embrasser...

CÉLIA.

Finirez-vous de chiffonner ma guimpe?

Digitized by Google

LINDOR.

Ne trouvez-vous pas que cette fête est charmante! Le carnaval est animé, la musique est bonne et la compagnie très choisie! Il en faudra féliciter le marquis Trivulce!

CÉLIA.

C'est un roué comme vous... et je veux perdre ma vertu si je remets les pieds chez lui!

LINDOR.

Voulez-vous danser? Les violons attaquent une gavotte et tout vous convie! Ce coin est exquis... La nuit est claire, le gazon fort épais et l'instant est propice! Célia, voulez-vous danser?

CÉLIA.

Fi donc, Monsieur, pour qui me prenez-vous... Je ne danse jamais qu'au milieu du bal et je suis contre vous tout à fait irritée?

LINDOR.

Ça, ma toute belle?... Qu'avez-vous? Je crois, par saint André, que vous êtes un peu fâchée ? Pourquoi donc? J'ai loué fort votre costume et ce bonnet de folie vous sied à ravir... Qu'avez-vous alors? Une rage de dents : donnez-moi un soufflet et qu'il n'en soit plus question! Avez-vous faim? Allons manger... Avez-vous soif? J'irai vous quérir un sorbet! Il est tard, la fête bat son plein, je suis fort amoureux de vous et je vous propose d'aller danser!... Que voulez-vous de plus?

CÉLIA.

Rien du tout!... Vous êtes un sot!

LINDOR.

C'est l'habit qui veut ça!

CÉLIA.

Lindor, Lindor! Je suis jalouse!

LINDOR.

De qui, Madame?

Digitized by Google

CÉLIA.

De qui, méchant? De toutes les femmes qui passent, de celles qui vous semblent piquantes sous l'ombre de leurs masques, de celles qui vous donnent en passant un sourire et à qui vous donnez un bonsoir! Cela n'est rien, direz-vous et c'est folie de s'y arrêter !... Ne sommes-nous point au temps du Carnaval et n'est-ce pas une excuse aux pires... audaces? Je sais, je sais!... Mais votre cœur n'est-il pas inconstant? Je prends souci de vous voir de la sorte vous occuper ailleurs : voilà pourquoi, Lindor, je suis jalouse... et tout ceci finira mal!

LINDOR.

Que voici de plaisants propos?... Le tour est d'un goût charmant et croyez que je le prise fort. Vous savez feindre à ravir une jalousie de tigresse... et votre scène est des mieux faites... Mais à d'autres! Je vous sais trop fière pour vouloir être si pimbêche et la jalousie sied mal à votre teint.

CÉLIA.

Vous raillez? Ne savez-vous pas qu'un cœur peut souffrir sans le montrer et que des yeux n'ont point versé de larmes alors que l'âme en était pleine! En vérité ceci est étrange : je suis folle, je ris, je chante, je montre à tous un esprit enjoué et je semble fort heureuse... C'est que mon masque voile un sourire qui est triste et un visage douloureux, tant je vous vois le cœur léger, mon cher amant?

LINDOR.

Me voici bien confus! Vous pleurez, Célia!

CÉLIA.

Pauvre cœur humain! Que se passe t-il donc en toi quand tu es en proie à la passion de l'amour? Tu es profond comme la mer et comme elle bouleversé et soulevé par des tempêtes affreuses. Je suis jalouse, Lindor! Mais pourquoi donc? Je ne pensais pas t'aimer jusqu'à la souffrance et hier encore j'aurais pu t'oublier? Du moins je le crois car à présent je ne suis plus la même. Tu ne comprends pas cela... Je souffre par toi qui

Digitized by Google

prétend m'aimer! Cœur volage et cruel, que penses-tu donc que soit l'amour?

LINDOR.

Pour moi c'est une chose joyeuse et frivole, légère et douce! C'est le désir du baiser, l'attraction de deux cœurs et l'espoir d'une joie délicieuse. Ce n'est point une souffrance, c'est une douceur! Ce n'est pas une chaîne, c'est une guirlande de roses! Ce n'est rien autre que le sourire du bonheur... Et c'est ainsi que je vous aime, ô Célia!

CÉLIA.

Enfant, enfant! C'est un mirage qui te trompe et l'amour est bien autre chose! Les plus grands mots ne peuvent le dire et rien ne peut supprimer les joies qu'il donne ou les peines qu'il procure. Il faut sentir l'amour broyer votre cœur ou l'illuminer tout à coup pour connaître les sommets de la félicité ou les ténèbres de la souffrance, ô Lindor! Il faut avoir souffert pour pouvoir aimer.

LINDOR.

Je ne vous comprends pas? Quel langage parlez-vous donc à présent, ma toute belle? Il est bien différent de celui que vous parliez tout à l'heure. Je vous ai connue coquette! Un éternel sourire voltigeait sur vos lèvres, et les baisers ne vous faisaient pas farouche? C'était si doux de s'aimer ainsi et je pensais qu'il en serait toujours de la sorte! Pourquoi faut-il prendre la mouche? Et pourquoi paraître jalouse? En vérité, je ne vous comprends pas.

CÉLIA.

Qu'il suffit de peu de chose pour bouleverser un cœur et le rendre insensé! A présent je pleure et je me tords les mains parce qu'une robe a passé trop près de vous et que le sourire d'une inconnue sous la dentelle d'un masque a semblé vous intriguer.

LINDOR.

Venez-donc? Allons danser? Retournons vers la fête : le plaisir chassera vos pensés ténébreuses! Vous êtes jolie et mon habit

Digitized by Google

ne va pas mal ! Cela seul importe aujourd'hui ! Allons, allons : je vous invite à la gavotte !

CÉLIA.

Je ne suis point d'humeur à vous suivre ! Allez où la gaieté vous appelle ! Je préfère la solitude... Elle sera propice à apaiser ma peine.

LINDOR.

Je ne vous quitte point !

CÉLIA.

Je vous en prie cependant. Laissez-moi quelques instants au silence de ce parc et à la douceur de cette nuit étoilée !... Au revoir, Lindor, et que le carnaval vénitien soit favorable à vos folies !

Elle sort à gauche.

SCÈNE II.

LINDOR, *seul.*

Célia !... Elle n'entend plus ma voix et ne revient pas ! Créature fantasque et changeante... Vraiment ! est-ce que je me serais trompé et l'amour n'est-il point ce que je pensais... Que cette nuit est belle et comme la clarté des étoiles l'illumine !... Célia ! Je ne puis pénétrer l'énigme de votre cœur ! Êtes-vous seulement frivole et légère... Ou bien êtes-vous perfide !... Perfide comme l'onde !... C'est la parole du poète ! Est-elle vraie pour vous !... Un cœur bat-il vraiment dans votre blanche poitrine, qui souffre et se plaint de me voir inconstant ! Ou bien jouez-vous un rôle pour vous railler de ma crédulité et me faire douter de tout... de mon cœur comme du vôtre... et de l'amour même !... Célia ! Célia ! il n'y a pas que votre visage qui porte un masque et je ne sais plus que penser... Je vous crois sincère et l'instant d'après je vous surprends à mentir ! Que cherchez-vous en moi ?... Que demandez-vous à la vie et à l'amour ? Je ne sais pas... J'ai grande envie de retourner au bal ! Si j'allais me griser au prochain cabaret ! Non, je suis seul et le vin me rend triste..... Célia doit avoir raison : Je ne suis qu'un sot... Que faire ?

Il s'assied sur le banc et rêve.

Digitized by Google

SCÈNE III.

Trivulce entre. Il est déguisé en mousquetaire. Avisant Lindor, il lui frappe sur l'épaule.

TRIVULCE.

A quoi songez-vous, beau ténébreux?

LINDOR.

C'est toi, Trivulce!... Mon bon ami, je songe que la femme est un être singulier! Elle a un petit cœur fantasque et cruel qui se joue du nôtre!

TRIVULCE.

Toi, tu es amoureux!

LINDOR.

A en perdre la raison.

TRIVULCE.

Ce ne serait rien de la perdre à condition de ne pas la retrouver. Tu es amoureux : passe encore..... mais tu me parais sincère!... Fi donc!..... Célia t'aura fait quelque scène et tu te seras laissé berner... Lindor, mon cher, tu n'es qu'un sot!

LINDOR.

C'est ce que je me disais à l'instant et Célia me l'assurait tout à l'heure. Ce doit donc être vrai! Toi, Trivulce, tu es un sage. Assez sceptique pour ne croire à rien, assez adroit pour tromper tout le monde, tu es revenu de tout sans en avoir beaucoup souffert. Tu connais le train du monde et le fond des choses : tu as tout éprouvé, la fidélité des femmes et la sincérité des hommes... Eh bien Trivulce, réponds-moi : qu'est-ce que c'est que l'amour?

TRIVULCE.

C'est une plaisanterie.

LINDOR.

Explique-toi!

Digitized by Google

TRIVULCE.

A quoi bon! J'ai été comme toi sincère et naïf, volage aussi, juste assez pour apprendre la jalousie à ma maîtresse, mais au fond très fidèle. J'ai adoré la première femme à qui j'ai pris un baiser et qui me l'a rendu. Tu as fais la même chose. Parfait!... Cela te passera.

LINDOR.

Je suis horriblement malheureux.

TRIVULCE.

Laisse-là les adverbes. Tu n'est pas malheureux : tu es dépité de voir que Célia est partie sans crier gare. Sois sans crainte : elle reviendra.....

LINDOR.

Je vais la chercher.

TRIVULCE.

Garde-t'en bien : elle te fuirait!

LINDOR.

Que faut-il faire?

TRIVULCE.

Viens te griser.

LINDOR.

Je trouve le vin fade et puis je n'ai pas soif.

TRIVULCE.

Qu'à cela ne tienne! Remets ton masque et allons danser.

LINDOR.

Le bal m'ennuie, quand j'y suis sans ma maîtresse.

TRIVULCE.

Elle y est peut-être et se moque de toi! D'ailleurs ce soir toutes les femmes sont jolies puisqu'elles ont un masque et nous leur prêterons un peu de notre esprit : c'est plus qu'il n'en faut pour s'amuser un soir de carnaval. Allons, viens!

LINDOR.

Non !

Digitized by Google

TRIVULCE.

Oh! la tête fêlée, qui s'obstine à se croire malheureux. Bah! mon cher, pour une maîtresse perdue, deux de retrouvées. Ah! tu crois encore à l'amour : attends seulement d'avoir souffert toutes les trahisons, de connaître les pires hypocrisies et d'avoir vu toutes les hontes : tu sauras alors que l'amour est une lutte sans merci dont les cœurs trop faibles sortent blessés. Tu apprendras seulement ce jour-là ce que sont les souffrances et les haines, les mépris qui sont encore de l'amour et les colères qui sont encore de la passion. Et quand, enfin, il ne te restera plus rien de tes illusions ni de tes espérances, tu t'apercevras peut-être qu'il est temps de te ressaisir et que ma philosophie avait du bon. Je te laisse... Bonsoir!

LINDOR.

Où vas-tu?

TRIVULCE.

Chez la Sylvanire. Elle danse ce soir à l'Opéra et nous irons après souper ensemble au cabaret.

LINDOR.

Reste encore un instant! Si tu me laisses seul, je ferai quelque folie.

TRIVULCE.

Faut-il te faire de la morale?

LINDOR.

C'est un sot passe-temps.

TRIVULCE.

D'accord. Veux-tu jouer aux cartes? En voici. Nous ferons un cent de piquet.

LINDOR.

J'ai trop peur de gagner; cela prouverait que Célia me trompe.

TRIVULCE.

En peux-tu douter?

LINDOR.

Oui-da! J'en doute très fort.

Digitized by Google

TRIVULCE.

A ton aise. Mais je te préviens que je commence à prendre mauvaise opinion de toi.

LINDOR.

Il te sied bien de faire le Don Juan. Avec cela qu'on ne te sait pas amoureux d'au moins deux ou trois femmes.

TRIVULCE.

Cela prouve que je n'en aime aucune. En courtiser plusieurs est le meilleur moyen de garder sa liberté. On les oppose l'une à l'autre, on a soin de les choisir différentes de cœur et de tempérament et l'on finit ainsi par y trouver son compte. Fais comme moi, Lindor : tu aimes ta maîtresse, ce soir même prends-en une autre, demain tu n'en aimeras plus aucune.

LINDOR.

Libertin!

TRIVULCE.

Laisse ces mots-là aux femmes.

LINDOR.

Tu es un fourbe.

TRIVULCE.

Et toi, tu es un naïf. Tiens, tu portes ce soir le costume de Figaro. Apprends à mieux jouer ton personnage si tu ne veux pas que ta Suzanne s'en laisse conter par tous les Almavivas de la terre!

LINDOR.

Pour qui prends-tu Célia ?

TRIVULCE.

Pour une coquette qui a su se faire passer à tes yeux pour une romanesque.

LINDOR.

C'est une femme sincère !

TRIVULCE.

Il n'y en a pas.

Digitized by Google

LINDOR.

C'est toi qui le dis.

TRIVULCE.

Mon cher, je suis payé pour le savoir. Il y a autant de sortes de femmes qu'il y a de sortes d'amoureux ou plutôt chaque femme change suivant son amant. Pour un naïf, elle est romanesque et pour un timide, elle devient autoritaire.

LINDOR.

Femme, femme! être mystérieux et changeant, cœur profond comme l'Océan et comme lui perfide, qui donc dira jamais quelle raison te guide et quelle conscience est en toi!

TRIVULCE.

Homme, homme! être faible et sans volonté, âme sans énergie et sans discernement, qui donc te donnera un peu de raison et de sagesse!

LINDOR.

Je te l'ai dit : je suis malheureux.

TRIVULCE.

Mais, ventre de biche, c'est de ta faute Je m'essouffle à te le répéter depuis un long quart d'heure. Tiens, veux-tu que je te le dise : Célia me fait l'effet d'être un peu nerveuse. Elle aura eu quelque folle idée qui lui aura trotté par la tête et tu me sembles peu fait pour la chasser. Si tu y consens, je lui parlerai.

LINDOR.

Où donc?

TRIVULCE.

Ici même.

LINDOR.

Et que lui diras-tu ?

TRIVULCE.

Quelques mots de ma façon qui en vaudront bien d'autres.

LINDOR.

Mais encore?

Digitized by Google

TRIVULCE.

Lindor, serais-tu jaloux ?

LINDOR.

Sans être jaloux ne puis-je savoir ?

TRIVULCE.

Tu sauras tout, cher amoureux, et même tu pourras écouter tout ce que je lui dirai.

LINDOR.

J'entends crier le sable de l'allée... C'est elle sans doute.

TRIVULCE.

Cache-toi derrière cette charmille et ne parais pas trop vite.

LINDOR.

Tu verras que tu perdras ton temps.

TRIVULCE.

Le temps en amour est une chose qui n'a aucune valeur.

Lindor se cache et Trivulce remet son masque.

SCÈNE IV.

TRIVULCE, CÉLIA.

TRIVULCE.

Je vous connais, beau masque !

CÉLIA.

Et moi je ne vous connais pas.

TRIVULCE.

Je suis l'Amour et vous êtes la Folie ! Hier j'étais votre ami, demain je serai votre amant ; ce soir je vous invite à souper.

CÉLIA.

Ah ! mon cher, que vous me déplaisez !

Digitized by Google

TRIVULCE.

A votre aise .. vous me plaisez fort. Tenez, causons de bonne amitié !

Il s'assied sur le banc.

CÉLIA.

Qu'avons-nous à nous dire ?

TRIVULCE.

Mille choses, et n'aurions-nous rien à nous dire que ce serait là une bonne raison de nous entretenir. Eh quoi ! ma charmante, un soir de carnaval, à Venise, dans un parc tout bleu de lune et sous des ramures qui frémissent au son des musiques, un homme et une femme, masqués tous deux, se rencontreraient sans ébaucher une intrigue ? Allons donc, je serais un grand benêt et vous seriez en droit de m'en vouloir furieusement. Qu'en pensez-vous ?

CÉLIA, *s'asseyant à son tour.*

Je ne pense rien, vous m'intriguez !

TRIVULCE.

Vous voilà curieuse à mon égard. C'est un bon début et je n'en espérais pas tant.

CÉLIA.

Qu'espérez-vous ?

TRIVULCE.

Rien... c'est le meilleur moyen d'obtenir quelque chose.

CÉLIA.

Vous êtes un fat et j'ai grand tort de vous écouter. Adieu, Monsieur.

Elle fait mine de se lever.

TRIVULCE.

Madame, la nuit est fort douce, il doit y avoir grand concours de populaire par les rues et les places, quand on va à pied on se fatigue, quand on est seule on est suivie, d'ailleurs votre amant n'est plus chez lui, votre mari soupe chez sa maîtresse et vos

Digitized by Google

gens doivent courir le guilledou. Si vous m'en croyez, vous ne trouverez chat au logis. Restez ici, c'est le mieux. Quand l'instant sera venu, je vous offrirai la main pour vous conduire à votre carrosse. De grâce, asseyez-vous.

CÉLIA.

Quel impertinent vous faites !

TRIVULCE.

Comment trouvez-vous cette fête ?

CÉLIA.

Je ne sais pas. J'ai la migraine.

TRIVULCE.

Consultez la Faculté. Elle vous prescrira des poudres.

CÉLIA.

Que cette nuit est chaude !

TRIVULCE.

Entr'ouvrez votre guimpe.

CÉLIA, *se levant.*

J'ai grande envie d'aller danser.

TRIVULCE.

A merveille. Je vous invite.

CÉLIA.

Laissez donc. Je crois qu'on danse le passe-pied et j'ai horreur de cette danse-là.

TRIVULCE.

Que voulez-vous donc faire ?

CÉLIA.

Je vous le demande.

TRIVULCE.

Jouons aux jeux innocents.

Digitized by Google

CÉLIA.

Que proposez-vous?

TRIVULCE.

Une devinette.

CÉLIA.

Laquelle ?

TRIVULCE.

Qu'est-ce que l'amour?

CÉLIA.

Ah ! mais c'est une obsession.

TRIVULCE.

Ceci n'est pas répondre.

CÉLIA.

Eh bien ! répondez d'abord ; dites-moi quel est votre sentiment et découvrez-moi votre cœur.

TRIVULCE.

Tout à l'heure on me posait la même question. J'ai répondu : l'amour est une plaisanterie, mais je parlais à un homme et d'ailleurs je raillais! L'amour est bien autre chose quand on sait en tirer parti. Mais il faut pour le comprendre et pour l'apprécier un cœur sans trop de préjugés ni de scrupules...

CÉLIA.

Comme le vôtre!

TRIVULCE.

Si vous voulez. Pour deux cœurs ainsi faits l'amour peut être la charmante aventure qui va du désir au caprice. « Un caprice! » Voila bien le mot léger, frivole, exquis, qui peint ce sentiment et marque ce qu'il doit être. Vraiment oui, ma chère folie, l'amour n'est qu'un caprice, qu'on entoure d'un peu de mystère et d'un peu de poésie, où l'on mêle un peu de sensibilité à beaucoup de curiosité. C'est un caprice qui n'est qu'une passade : plus il est court, meilleur il est. Il vaut moins par ce qu'il donne que parce qu'il a couté d'esprit à être commencé et de regrets à être interrompu. Du premier baiser au baiser de rupture il y a place pour le caprice. Voilà comment j'entends l'Amour.

Digitized by Google

CÉLIA.

Vous n'avez pas de cœur!

TRIVULCE.

Pour un caprice!

CÉLIA.

Vous êtes un roué.

TRIVULCE.

C'est mon caprice.

CÉLIA.

Cela n'est point l'amour.

TRIVULCE.

C'est un caprice.

CÉLIA.

Mais que faites-vous donc des grands sentiments de l'âme. Vous me semblez ne plus croire à rien. Sans doute riez-vous lorsqu'on vous parle de la fidélité des femmes. Vous n'avez donc plus de mère? N'avez-vous pas de sœur? Et ne sentez-vous pas de honte à parler ainsi d'un sexe auquel elles appartiennent. Non, non, l'amour n'est point chose que vous puissiez concevoir avec de telles pensées! Que je vous plains de ne pas sentir combien votre cœur est loin de tressaillir d'amour et combien votre âme se trompe étrangement!

TRIVULCE.

Que vous avez la voix harmonieuse! cette ardeur vous sied à merveille?

CÉLIA.

Vous raillez, je pense!

TRIVULCE.

Non pas, je vous écoute.

CÉLIA.

Pourquoi êtes-vous ainsi?

TRIVULCE.

Je ne sais pas. Sait-on jamais pourquoi l'on fait une chose plutôt qu'une autre : pourquoi l'on est bon ou méchant, meil-

Digitized by Google

leur ou pire, sincère ou trompeur. Vous avez raison de dire que je ne crois pas à la fidélité des femmes. Apparemment je dois avoir quelque raison pour cela mais n'en prenez nul ombrage. Je crois me souvenir que ma maîtresse m'a trompé hier soir avec mon meilleur ami. C'est là un accident de minime importance. Mais j'entends bien l'oublier et ne plus médire d'aucune femme. Je vous trouve charmante.

CÉLIA.

Comment se nomme votre ami?

TRIVULCE.

C'est, Madame, le marquis Lindor.

CÉLIA.

Je vous comprends mais je ne veux pas tomber au piége. Un soir de fête un roué rencontre un ami. Celui-ci lui conte une brouille avec sa maîtresse. Le roué de vouloir raccommoder les amants, non sans juger l'ami naïf et la femme coquette. Ce rôle lui va, il y fait montre de beaucoup d'esprit sinon de beaucoup de cœur. Mais à voir la femme il la découvre bien différente de ce qu'il attendait et sa curiosité s'échauffe là dessus. Il conçoit d'entrer dans l'aventure en second larron et de garder la femme pour lui.

TRIVULCE.

Mais...

CÉLIA.

Mais il oublie que l'ami écoute peut-être, caché dans quelque coin d'ombre... Oh ! ce complot est bien ourdi !

TRIVULCE.

Que me dites-vous là ?

CÉLIA, *riant.*

C'est un conte, marquis, c'est un conte... Comment le trouvez-vous ?

TRIVULCE.

Je le trouve piquant !

Digitized by Google

CÉLIA.

En effet vous prenez l'air piqué.

TRIVULCE.

Seulement je ne comprends pas très bien.

A ce moment Lindor sort de sa cachette. Il s'avance vers Trivulce qui ne l'a pas vu arriver et lui frappe sur l'épaule.

SCÈNE V.

TRIVULCE, LINDOR, CÉLIA.

LINDOR.

Allons, saute, marquis !

TRIVULCE.

Me prends-tu pour un danseur de corde ?

LINDOR.

Saute le pas, marquis. C'est un mauvais pas pour toi. Reconnais ton erreur et fais amende honorable.

TRIVULCE.

Ceci m'a l'air d'une comédie?

CÉLIA.

Non, marquis, je vous l'ai dit : c'est un conte ! Cela s'appelle : *l'Ecole des Amants ou le Voleur volé !* En voici la morale : c'est qu'il ne faut point juger des autres par soi-même, ni médire des femmes par principe ; toutes ne sont pas des coquines si quelques-unes ne sont pas des anges. Mais c'est là le train du monde. Il en faut prendre votre parti.

LINDOR.

Et moi quel parti dois-je prendre?

Digitized by Google

CÉLIA.

Prenez le meilleur ; celui d'en rire. Je porte ce soir un habit de folie, cela doit excuser un caprice.

TRIVULCE.

C'est là votre caprice ?

CÉLIA.

Oui, Trivulce ! J'avoue que l'excuse est spécieuse et j'en chercherais une autre, meilleure sans doute, si Lindor était lui-même sans reproche.

LINDOR.

Vous êtes exquise et je vous adore.

CÉLIA.

Je l'espère bien. Allons, venez danser.

LINDOR *à Trivulce.*

Sans rancune, marquis ! Grâce à toi j'évite un coup de tête.

CÉLIA.

Marquis, sans rancune ! Grâce à vous j'évite un faux pas !

Ils s'en vont ensemble.

TRIVULCE *seul, réfléchissant.*

Je crois qu'ils se sont moqués de moi ! Est-ce que par hasard je ne connaîtrais rien au cœur de la femme. « Que sais-je ? » dirait Montaigne. Bah ! si je pouvais regretter quelque chose, je regretterais cette soirée. Lindor avait raison, j'ai perdu mon temps. Je vais souper chez la Sylvanire.

Il sort en sifflant.

RIDEAU.

HENRI LIEBRECHT.

Digitized by Google

LA POLITIQUE RELIGIEUSE DES CONVENTIONNELS[1]

SES EFFETS A BRUXELLES

La disparition de Robespierre de la scène révolutionnaire, la chute retentissante du grand pontife du culte de l'Être suprême n'allait pas provoquer *ipso facto* un revirement de la politique religieuse. Et cependant quotidiennement affluaient à la Convention des pétitions venues des quatre coins de la France en faveur du libre exercice des cultes que l'on revendiquait comme l'un des droits sacrés de l'homme et du citoyen. Cette unanimité à réclamer sous forme de supplications ce que la Révolution avait si péniblement octroyé à la France, est pleine d'enseignements. Il est vrai qu'il ne faut pas exiger de la logique d'un mouvement d'opinions que dessinent la passion, le désordre et l'*arrivisme*. Les seuls éléments capables d'organisation avaient disparu; la Révolution, ainsi que l'avait prédit si éloquemment l'illustre orateur Vergniaud, avait, comme Saturne, dévoré successivement tous ses enfants. Grégoire, l'évêque constitutionnel de Blois, se hasarda à revendiquer hautement la liberté des cultes, mais la Convention houleuse l'écouta à peine[2]. Quant aux popula-

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* d'avril 1909.

[2] Séance du 1er nivôse an III (21 décembre 1794). Le discours de Grégoire mérite d'être lu attentivement; c'est un beau plaidoyer en l'honneur de la liberté des cultes. La péroraison éloquente se terminait comme suit : « Voulez-vous séréniser les cœurs, répandre la joie dans la plupart des familles, imprimer un nouvel élan vers la liberté et consolider la démocra-

Digitized by Google

tions... elles reprennent l'exercice de leur culte. Les églises se rouvrent, surtout en province, et la Bretagne donne l'exemple dès janvier 1795. La Convention doit enfin céder aux sollicitations du dehors; au reste, comment ne pas reconnaître ou légaliser une situation de fait sans risquer de se discréditer dans l'opinion publique? Boissy d'Anglas, tout en prononçant un violent réquisitoire contre les pratiques religieuses, contre la religion qui « a vendu bien cher aux hommes les consolations qu'ils en ont reçues », contre « ces dogmes absurdes, enfants de l'erreur et de la crainte, dont l'influence sur l'espèce humaine a été si constamment nuisible », déclare à la Convention que les cultes doivent rester libres et indépendants sous la réserve d'être surveillés par la police en vue d'éviter des excès ou des mouvements antigouvernementaux. « Les cultes quels qu'ils soient, dit-il, n'auront de vous aucune préférence; vous n'adopterez point celui-ci pour persécuter celui-là; et ne considérant la religion que comme une opinion privée, vous ignorerez ses dogmes, vous regarderez en pitié ses erreurs, mais vous laisserez à chaque citoyen la faculté de se livrer à son gré aux pratiques de celle qu'il aura choisie (1). » Le rapport de Boissy d'Anglas se termina par le vote du décret du 3 ventôse an III (21 février 1795) inaugurant le régime de la séparation de l'Église et de l'État. On y lit notamment que l'exercice d'aucun culte ne peut être troublé

tie qui n'aura presque plus de contradicteurs? Assurez la liberté des cultes... Disons aux citoyens : Sous l'ombre tutélaire des lois, il vous est libre d'accomplir les actes de votre culte; mais écartez ces dissensions qui ont si souvent consterné la raison, troublé les peuples et ensanglanté le monde. Point de rivalité que celle du patriotisme et de la vertu... La patrie est notre mère commune : autour d'elle doivent se rallier tous les cultes également amis de l'ordre, du bonheur et de la gloire nationale. Appuyés sur vos vertus et sur votre courage, vos représentants termineront une révolution glorieuse et le faisceau républicain sera le lien indissoluble de tous les Français. » (Cf. *Moniteur*, réimpression, t. XXIII, p. 23-24 et 29-31. Le *Moniteur* donne la marche générale du discours et de la séance; le texte complet du plaidoyer en faveur de la liberté des cultes a paru à Paris, l'an III, brochure de 40 pages y compris le décret du 3 ventôse an III.)

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XXIII, p. 526.

Digitized by Google

(a. I) (1), que la République n'en salarie aucun (a. II) etc... Ce décret organise le système du huis-clos, car nul ne sera plus admis à paraître en public avec des habits sacerdotaux, aucun signe particulier à un culte ne pourra plus être placé dans un lieu public, ni extérieurement, de quelque manière que ce soit ; aucune inscription ne désignera plus le lieu affecté au culte; aucune proclamation ni convocation publique ne seront faites désormais pour y inviter les citoyens (a. VII).

Le culte de la Raison et celui de l'Être suprême se dépouillent de leur caractère officiel : le régime de la séparation de l'Eglise et de l'État est instauré (2). Cette grande réforme fut reçue avec

(1) Le gouvernement recommanda aux municipalités de veiller scrupuleusement à ce que cet article soit respecté; néanmoins des abus continuèrent à se manifester pendant un certain temps, notamment à Bruxelles; c'est ainsi que l'administration centrale de la Belgique dut rappeler à la municipalité de Bruxelles, par une lettre du 12 ventôse an III (2 mars 1795), qu'il importe de *déjouer l'homme exagéré qui ne veut de liberté que pour ceux dont les opinions religieuses cadrent avec les siennes et le malveillant perfide qui affecte un faux zèle pour troubler l'harmonie qui doit régner entre tous les membres d'un État libre, quelle que soit la diversité de leurs opinions religieuses.* Le document porte en outre ces lignes : *On nous a rapporté qu'hier des perturbateurs que l'on croit bouchers de l'armée sont entrés dans l'église Sainte-Gudule pendant le sermon et ont insulté le prédicateur. Nous vous chargeons d'informer avec toute la célérité possible contre les auteurs de ce délit... et de rassurer vos concitoyens sur les craintes qu'ils auraient pu concevoir d'après une pareille violation des droits de l'homme.*

(Archives de la ville : *Livre des Copies*, n° 1024 [archives anciennes], fol. 212 v° et 213 r°).

(2) En 1792 on rêvait encore l'alliance de l'Église et de la Révolution. Mais la Vendée, la création du culte de la Raison et de l'Être suprême, ont montré surabondamment l'inanité de ces songes creux de visionnaire. L'expérience a mal réussi. Une première tentative dans la voie séparative fut effectuée par Cambon à la Convention (séance de la 2e sans-culottide, an II, 18 septembre 1794). Il présenta une proposition fondée sur le principe suivant : la Révolution française ne paie plus les frais ni les salaires d'aucun culte. Cambon n'y voyait qu'une mesure d'économie. La Convention la vota dans un esprit d'hostilité vis-à-vis de l'Église romaine. Enfin, le 27 brumaire an III (17 novembre 1794) sur rapport de Lakanal, la Convention votait la laïcisation de l'enseignement primaire ; on enseignerait dans les écoles la morale républicaine.

Digitized by Google

enthousiasme. Les anciens évêques s'étaient entendus dès novembre 1794 pour réorganiser l'Église constitutionnelle en restaurant la discipline, en épurant le clergé assermenté, en reconnaissant officiellement les pouvoirs publics. L'évêque Grégoire adressa même le 12 mars 1795, ainsi que le rappelle M. Aulard, à tous ses diocésains une lettre pastorale où on pouvait lire : « Le vaisseau de la République et celui de l'Église battus par les orages marcheront de conserve et arriveront heureusement au port (1). » L'Église gallicane renaissait.

Le 30 mai 1795 (11 prairial an III), d'après le rapport de Lanjuinais, un nouveau décret revisant celui de Ventôse accordait des concessions importantes aux Constitutionnels :

1. Les églises non aliénées sont rendues provisoirement aux Communes.

2. Nul ne pourra remplir le ministère d'aucun culte dans les dits édifices à moins qu'il n'ait reçu acte, devant la municipalité du lieu où il voudra exercer, de sa soumission aux lois de la République.

Enfin la Convention vota les 6 et 7 vendémiaire an IV (28 et 29 septembre 1795) une grande loi organique des cultes (2). Elle proclame à nouveau les deux principes si chèrement acquis de la liberté des cultes et de la séparation de l'Église et de l'État. Les considérants qui la précèdent ne laissent pas de nous intéresser; en voici les deux principaux : « Considérant qu'aux termes de la Constitution, nul ne peut être empêché d'exercer, en se conformant aux lois, le culte qu'il a choisi; que nul ne peut être forcé de contribuer aux dépenses d'aucun culte et que la République n'en salarie aucun... considérant que les lois auxquelles il est nécessaire de se conformer dans l'exercice des cultes, ne statuent point sur ce qui n'est que du domaine de la pensée, sur les rapports de l'homme avec les objets de son culte, et qu'elles n'ont et ne peuvent avoir pour but qu'une surveillance renfermée dans les mesures de police et de sûreté publique, etc. »

(1) *Histoire politique de la Révolution française*, p. 539.
(2) *Pasinomie*, 1re série, t. VII, p. 71 et suiv.

Digitized by Google

On ne peut mieux dire, mais combien il a fallu de tâtonnements et d'efforts pour parvenir à ramener les esprits à cette logique législative !

Le progrès apporté par l'expérience et les secousses de la mêlée révolutionnaire aux législateurs de la Convention est indéniable ; les textes sont plus précis, plus nets, plus dégagés de ce verbalisme poncif qui gâte les meilleures causes en les enveloppant des fleurs d'une rhétorique douteuse.

Quelle est l'économie générale de cette loi organique des cultes? Elle stipule que nul ne sera admis à remplir le ministère d'aucun culte, s'il ne fait au préalable devant l'administration municipale ou l'adjoint municipal du lieu où il voudra exercer, une déclaration dont le modèle est expressément indiqué : « Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain et je promets soumission et obéissance aux lois de la République. (a. 6) (1) ». Elle porte ensuite qu'il n'y aura plus de cérémonies religieuses en dehors des maisons particulières et des églises (a. 16) ; plus de signes extérieurs distinctifs du culte : ceux qui existent seront enlevés par les soins de l'autorité municipale ou à son défaut par le commissaire du directoire exécutif près le département. On recommande de procéder à cet enlèvement avec attention et de manière à prévenir les troubles. La sanction qui vise les contrevenants est particulièrement dure : amende de 100 à 500 livres et emprisonnement de 10 jours à six mois de prison (cf. a. 13, 14, 15). Nul ne pourra plus paraître en public revêtu « d'habits, d'ornements ou de costumes affectés à des cérémonies religieuses (a. 19) ».

Telle est l'essence de cette loi générale. *Comment fut-elle appliquée à Bruxelles et quel y fut l'effet de la politique religieuse des Conventionnels ?*

La Belgique avait été annexée à la France le 9 vendémiaire an IV (1er octobre 1795) ; un arrêté du directoire exécutif en date

(1) Cette formule fut modifiée par la loi du 19 fructidor an V (5 septembre 1797) ; le serment exigé sera dorénavant le suivant : « Je jure haine à la royauté et à l'anarchie ; je jure attachement et fidélité à la République et à la constitution de l'an III (art. 25). »

Digitized by Google

du 14 fructidor an V (31 août 1797) rendit communes aux départements réunis à la France toutes les dispositions de la loi du 7 vendémiaire an IV sur la police extérieure des cultes : des fragments seuls en avaient été publiés en Belgique (1).

Préalablement à cette disposition gouvernementale — son but était de mettre un terme aux tergiversations dont l'application des lois religieuses avait été l'occasion — des pétitions furent envoyées par le clergé bruxellois à l'administration centrale du département de la Dyle à l'effet d'obtenir de celle-ci qu'elle voulût bien intercéder auprès du corps législatif en appuyant une demande de sursis dans la mise en pratique de la loi. L'administration centrale de la Dyle écrivit au ministre de la police générale de la République (Cochon) pour lui soumettre la demande et celui-ci lui répondit qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte. En conséquence le 19 floréal an V (8 mai 1797) la dite administration prit un arrêté décidant qu'il n'y *avait pas lieu de délibérer sur les pétitions bruxelloises*. Le Directoire exécutif approuva cette décision le 26 floréal (15 mai) et dès le 6 prairial (25 mai) le registre des procès-verbaux de l'administration départementale rappelait cette approbation et les rétroactes de la question. C'est là un rare exemple de vitalité administrative; dix-sept jours seulement ont suffi à mener à bonne fin une affaire assez compliquée. C'est un record de célérité.

Ce n'est pas tout.

L'administration centrale de la Dyle ne tergiverse plus ; elle redoute les observations de Paris; elle talonne notre administration municipale qui, sans regimber, se contente d'accumuler les preuves écrites de son activité antérieure au décret de fructidor (août). Elle est saisie d'une superbe ardeur et les enquêtes, les rapports, les fiches de renseignements se succèdent avec entrain. Malgré cela, l'administration départementale revient à

(1) Exemple : l'article 19 de la loi de vendémiaire relatif aux costumes religieux est appliqué en Belgique par suite de l'arrêté du directoire exécutif du 16 frimaire an V (6 décembre 1796). Cf. *Recueil des lois françaises publiées dans les départements réunis par la loi du 9 vendémiaire de l'an IV et de divers arrêtés des autorités constituées*. Bruxelles, Hayez, t. VII, p. 39.

Digitized by Google

la charge le 1er jour complémentaire an V (17 septembre 1797). Son arrêté est l'expression la plus significative de cette suractivité scrupuleuse dictée par le gouvernement de Paris. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir quelques-unes des recommandations que contient ce document; qu'il aille un peu loin, qu'il frise la niaiserie, qu'il se signale par l'étroitesse des idées, c'est ce dont chacun se convaincra aisément; ce n'est plus l'époque des Danton et des Robespierre. Nous y relevons, par exemple (1), ces phrases stupéfiantes, peu à l'honneur de ceux qui les composèrent : « l'article XIV (de la loi du 7 vendémiaire an IV) vous enjoint d'enlever ces signes (du culte) de tous les endroits où ils ne peuvent être placés; ils ne peuvent l'être que dans l'intérieur des temples, églises, des maisons des particuliers, dans les ateliers, etc... Vous devez donc faire disparaître, sans retard, les croix apposées à l'extérieur et tout signe particulier au culte, soit en les enlevant, *soit en les dénaturant*, [curieuse esthétique!] de manière qu'on ne puisse plus les considérer comme signes du culte. Par exemple, en ôtant le travers horizontal d'une croix, *nous ne voyons pas d'inconvénient à laisser subsister le travers vertical avec le coq.* » Cet excès de zèle ne rappelle-t-il pas ces esprits bornés qui sous de ridicules prétextes font la chasse aux *dieux* ou mieux à *Dieu* dans les plus belles œuvres lyriques; ils ont la phobie des mots! Ils ressemblent étonnamment aux sous-chefs jacobins qui remplacèrent partout par des noms révolutionnaires ou mythologiques les désignations de lieux, de rues, de monuments trahissant, comme ils l'affirmaient, la féodalité et l'ancien régime. Ce sont les mêmes hommes qui substituèrent le nom de Char-sur-Sambre à celui trop subversif de Charleroy! C'est du Homais appliqué.

Il est vrai qu'en ce qui concerne l'enlèvement des signes de la féodalité et de la royauté qui avait précédé celui des signes du culte, on recommande en haut lieu une certaine circonspection dans le maniement des œuvres d'art. Les archives de la Ville de Bruxelles nous ont fourni à cet égard de précieuses indica-

(1) *Recueil*, t IX, p. 343 et suiv.

Digitized by Google

tions (1) : rapports des commissaires de police à l'administration municipale, correspondance échangée avec l'administration départementale nous révèlent exactement les secrets de l'application des lois révolutionnaires : nous pénétrons par leur entremise dans les coulisses de la grande politique! Le 31 janvier 1796 (11 pluviôse an IV) Petit, commissaire de la deuxième section, écrit à la municipalité qu'il croit avoir rempli son devoir en faisant appliquer dans sa sphère de compétence les décrets du 1er août, 14 septembre, 9 et 24 octobre 1793 (2) publiés par arrêté des représentants du peuple en date du 21 brumaire an IV (12 novembre 1795) ; mais il éprouve quelque scrupule car on s'est informé auprès de lui au sujet de la manière dont il convenait de faire disparaître les armoiries sculptées sur les pierres tombales. Il propose timidement, tout en s'en référant à la municipalité pour mettre à couvert sa responsabilité, le moyen suivant : « Je crois, citoyens, écrit-il, que faisant tailler la pierre seroit le moyen le plus prompte et moins frayeux (3). » Le 2 février 1796, le commissaire du directoire exécutif près du département de la Dyle, Lambrechts, étant consulté, répond au commissaire près la municipalité de Bruxelles : « Il n'est pas nécessaire de faire enlever les pierres sépulcrales sur lesquelles se trouvent les armoiries et des emblèmes de royauté et de féodalité : il suffit de les faire tailler pour en faire disparoître les signes proscrits, ainsi que le propose ce commissaire (Petit). Mais il faut bien faire attention en le faisant, *de ne*

(1) Les documents que nous citons et analysons sont extraits de la *section des cultes*.

(2) Ces deux derniers sont désignés communément d'après le calendrier républicain (18 vendémiaire et 3 brumaire an II).

(3) Le rapport du commissaire de police de la 1re section Stuyck, envoyé au commissaire du pouvoir exécutif près la municipalité de Bruxelles est relatif au même objet ; il constate que les prêtres du Sablon s'y sont pris avec habileté : « ils ont tourné une des pierres sépulcrales de façon que les armoiries qui se trouvaient dessus sont enterrées et généralement toutes les autres pierres platrées [*et non taillées*]. » Archives de la ville : *Section des cultes*. (Cf. également le rapport du même Stuyck, daté du 15 juin 1796 [27 prairial an IV] et adressé à Rouppe, commissaire du directoire près la municipalité de Bruxelles.)

Digitized by Google

point dégrader des morceaux précieux de l'art et qui mériteroient d'être conservés tels qu'ils sont. Il doit en être de même pour les couronnes placées sur les têtes de saints ou vierges et toujours avec la même prudence et précaution. » Deux jours après, écrivant à la municipalité elle-même, il réitère les mêmes considérations; nous y voyons la preuve évidente que des abus multipliés s'étaient commis; il rappelle les dispositions de la loi du 3 brumaire an II qui dans son article premier stipulait qu'il était défendu d'enlever, de détruire, de mutiler et d'altérer en aucune manière, sous prétexte de faire disparaître les signes de la féodalité et de la royauté, les livres imprimés ou manuscrits, les gravures, dessins, tableaux, bas-reliefs, statues, médailles, vases, antiquités, cartes géographiques, plans, reliefs, modèles, etc..., *qui intéresseraient les arts, l'histoire ou l'instruction* (1).

Ces précautions étaient-elles suffisantes? Non, car aucune sanction ne venait consolider ces dispositions platoniques; or nous sommes en droit de le regretter d'autant plus que nous avons pu juger du caractère parfois draconien des pénalités dont les législateurs de l'époque menaçaient ceux qui enfreignaient ses lois.

Une invitation ayant été envoyée, le 11 juin 1796, aux divers commissaires de police de Bruxelles, en vue de rechercher s'il n'y avait plus à redouter la présence de quelque *signe de la féoda-*

(1) Cf. dans la *Revue universelle des arts*, t. XXIII, année 1866, p. 124 et suiv. *Le vandalisme révolutionnaire* : rapport présenté par les présidents de la commission des arts (Lindet) et du comité d'instruction publique (Bouquier aîné). On y relève ces considérations réconfortantes qui prouvent que dès l'époque révolutionnaire des hommes distingués se sont émus des excès auxquels donna lieu l'application des décrets exécutifs relatifs à l'enlèvement des signes féodaux et religieux : « ... il ne faut pas que des citoyens tout à fait étrangers à l'étude des arts se permettent de renverser des monuments dont ils ne connoissent ni la valeur ni les motifs, sous le prétexte qu'ils croient y voir des emblèmes de superstition, de despotisme ou de féodalité. »

Voir aussi dans la même *Revue*, t. XIV, année 1861, p. 381 et suiv. *Un dilettante de la Terreur* (extrait d'un rapport rédigé par Varon, administrateur du musée de Paris, chargé par la commission des arts de rendre compte de l'état du dépôt des objets d'art de Versailles en 1794).

Digitized by Google

lité, le commissaire Petit envoie, le 15, un rapport circonstancié à Rouppe, commissaire du directoire exécutif près la municipalité, dans lequel il annonce qu'il n'a plus rien aperçu dans le ressort de sa section, « hors que *dans l'église de la Chapelle*, au millieu de la grande nève on apperçoit une grande couronne de plaître, audessus d'une vierge de même matière, quoi que l'on ait mis devant la dite couronne un rideau de toille blanche ». A la même date, les commissaires Bouillon et Foubert, chargés respectivement de surveiller les 7e et 8e sections, font savoir au citoyen Rouppe qu'ils ont découvert (section de Bouillon) « sur la montagne ci-devant Cour chez le citoyen Van de Waygaert, n° 774, une vierge sur un tableau servant d'enseigne qui a une petite couronne sur la tête ». Même rue, chez Maskens, n° 775, « audessus d'une girouette sur la maison se trouve une fleur de lys ». Quant à Foubert, il a relevé « sur la tour de la chapelle de Bonsecours un nom de Marie couronné; sur la grande place, 202, une vierge couronnée pour enseigne. Il se trouve, ajoute naïvement le rapporteur, dans la rue de la Madelaine, n° 364, une inscription intitulée *à l'hôtel de Saxe-Teschen*; nous doutons si elle peut rester [1] ».

Le commissaire du Pouvoir exécutif près le département de la Dyle, Lambrechts, est pris d'un zèle qui n'est très probablement inspiré que par le désir d'être bien noté dans les hautes sphères françaises. Il écrit à l'administration de la municipalité bruxelloise, le 24 messidor an V (12 juillet 1797), qu'on lui a signalé (c'est le régime de la délation obligatoire) que l'ancien hôtel

(1) Citons encore le rapport du commissaire de police de la 4e section J. M. Goubau. Adressé à Rouppe le 17 juin 1796 (29 prairial an IV), il comporte cette simple mention qui ne vaut que par sa forme savoureuse : « Citoyen, je vous fait savoir quil existe encor un coron et un septer sur la port de ruvage et un coron sur la port de laque. » Tout aussi original le rapport de Vanderstraeten, commissaire de police de la 3e section, adressé le même jour à Rouppe! On y lit : « il n'existe plus d'armoirie ny d'autre signe de la royauté que dans l'Eglis de Gery dans le vitrages lesquels qu'on a barbotie en dedans et en dehorre on le voit très distintiment, lequel je vous invite de le faire hotter et de le faire metre si son de pièce de l'art dans le museom le plus près, vola le teix de la loi et jos esperoit que vous le feroit exécuter entièrement. »

Digitized by Google

royal de la rue des Paroissiens, transformé un instant en hôtel national lors de l'arrivée des troupes françaises, a repris son ancienne dénomination. Lambrechts s'en indigne et considère le fait comme attentatoire à la dignité républicaine. Le 4 thermidor an V (22 juillet 1797), il revient sur le même sujet; ayant appris que l'hôtel royal était devenu l'*hôtel loyal*, il se déclare satisfait; mais ne voilà-t-il pas que, rue de la Loi, s'est érigée dans l'intervalle une enseigne tout aussi compromettante pour la sûreté de l'État : *hôtel du prince de Galles*. Cette fois, l'indignation de Lambrechts ne connaît plus de bornes; elle le rend lyrique : « Si cela continue, écrit-il, bientôt les étrangers arrivant dans cette ville croiront qu'ils ne sont pas en France... Les commissaires de police avaient ci-devant veillé à ce que tous ces signes disparussent. Il convient que vous le leur recommandiez de nouveau, car *comment aurons-nous jamais des mœurs républicaines, si l'on affecte de réveiller continuellement les idées de noblesse et de féodalité*. Si l'homme de l'auberge en question veut l'appeler l'*hôtel de Galles*, comme ceci ne rappele (*sic*) que le nom d'une province, il ne tiendra qu'à lui... »

La résistance qu'il rencontre, dictée bien certainement par l'esprit frondeur de nos concitoyens, l'exaspère; il redoute le ridicule. Dans une lettre datée du 11 fructidor an V (28 août 1797) et adressée à Rouppe, commissaire près la municipalité, il se plaint de ce que le tenancier de l'*Hôtel de l'impératrice* n'a trouvé rien de mieux pour se conformer aux injonctions de la police que de placer « un morceau de toile sur le mot *impératrice* ». Son amour-propre est atteint et lui dicte ces lignes qui font sourire : « On dirait qu'on veut signifier que le régime de la République ne sera ici que momentané. Tout cela blesse les regards des amis de cette République... Il faut en outre que celui qui veut mettre une enseigne à son auberge en mette réellement une, car *à l'hôtel de...* ne signifie rien : ce n'est pas là une enseigne, c'est une affectation combinée pour ridiculiser les lois de la République... »

N'est-ce pas en examinant ainsi de très près les cas particuliers dont l'histoire locale fourmille que l'on comprend seulement les mesquineries de certaines lois révolutionnaires; leur

Digitized by Google

caractère vexatoire était peu fait pour attirer, dans les départements réunis, de réelles sympathies à la France républicaine.

L'exécution de ces mesures d'assainissement prenait beaucoup de temps, semble-t-il, malgré la hâte fébrile avec laquelle on accumulait les rapports et les enquêtes, puisque le 22 février 1798 (4 ventôse an VI) une communication consciencieuse est encore faite par le commissaire de police de la 1re section à l'administration municipale. Elle mérite d'être reproduite *in extenso* : « Je vous préviens, écrit-il, qu'au coté de la Porte de Halle, touchant ma section, il se trouve une plaque de cuivre environ de trois pieds où se trouve en flamand plusieurs inscriptions gothiques de l'ancien régime et entre autres la *Joyeuse entrée* (!).

« Comme il importe, citoyens administrateurs, qu'il soit remédié à cet *inconvénient* (doux euphémisme) le plutôt possible, je m'empresse de vous en donner part, afin que cet objet qui influe singulièrement sur l'esprit publique soit bientôt dissipé, et cesse de nourrir une espérance frivole dans les âmes de quelques hommes incrédules (?) ». Des textes de ce genre se passent de tout commentaire.

L'enlèvement des signes extérieurs du culte fit affluer à l'administration municipale de Bruxelles une série de soumissions alléchantes en vue d'obtenir l'adjudication des travaux qu'il nécessitait. J'en ai retrouvé plusieurs dans les archives de la ville; elles ne manquent assurément pas de piquant. A titre documentaire, je citerai textuellement la lettre adressée, le 7 frimaire an VI (27 novembre 1797), à la municipalité par le sieur Ferdinand Fauconnier, serrurier. « Citoyens, expose F. F. serrurier, qu'il soumet à l'Adm. municipale de faire enlever les signes de superstion (*sic*) qui sont sur l'édifice de l'Eglise de Bonsecours tel que *le Soleil avec le nom de Marie qui est sur le dôme et le nom de Marie qui est sur la devanture;* en outre, *gratuitement,* la Vierge qui se trouve sur la même devanture; pour la somme de cinquante florins argent courant de Brabant, moyennant que la commune nous prête une échelle nécessaire à cette entreprise. Salut et respect. » La proposition de Henri Mertens lui fut préférée. Il s'exprimait ainsi : « pour vous prouver que ce n'est pas l'intérêt qui me guide, je me présente à faire

Digitized by Google

enlever les signes de superstion qui se trouvent tant aux ci-devants Augustins que Bonsecours pour la somme de soixante florins argent courant de Brabant. »

Les archives de la ville ont conservé également les états d'honoraires dus aux divers entrepreneurs de travaux pour l'enlèvement des signes du culte. La dépense est assez rondelette : J.-B. Panis, couvreur reçoit « pour livrance de quelques matriaux et journées d'ouvriers qui ont travaillés aux bâtiments nationaux dits Jésuites, Bogards, Riches Claires et Chartreux, à ôter les divers signes extérieurs de culte qui s'y trouvoient, ensuite de l'invitation et soins de la municipalité de Bruxelles », la somme de 190 florins, 14 sous, 3 deniers ; Henri Deber, couvreur, pour travaux exécutés aux Visitandines, Brigittines, Lorraines, Alexiens, Capucins, Minimes et Carmélites, 126 florins, 6 sous; Jean Christiaens, couvreur, pour travaux effectués aux Petits Carmes, Pauvres Claires, Bénédictines anglaises, 93 florins, 13 sous, 9 deniers ; Henri Mertens, 100 florins (Augustins et Bonsecours; façade des Jésuites); Godts van der Poorten, charpentier (Temple de la Loi, Alexiens, Grands Carmes), 119 florins, 8 sous; Partoes, couvreur (Jéricho, Annonciades, Chapelle de la Croix, Augustins, Temple de la Loi, Grands Carmes, Sainte-Catherine), 187 florins, 15 sous, 6 deniers; Vleminck, charpentier, pour avoir placé et déplacé des échafaudages (Jésuites, Riches Claires, Bogards, Minimes, Augustins, Sainte-Croix, Jéricho, Bureau des Barques, Capucins, Sainte-Catherine, Brigittines, Maison des Boulangers), 491 florins, 12 sous, 6 deniers.

Peut-être sait-on que le grand Saint-Michel qui couronne la flèche de notre maison communale faillit subir la descente de la tour qui lui sert de piédestal élégant. Il ne dut son salut qu'à quelques hommes avisés qui n'hésitèrent pas, pour lui épargner ce dangereux déplacement, à le faire servir à la cause républicaine sous prétexte qu'il symbolisait admirablement le triomphe de la vertu révolutionnaire sur le monstre de l'ancien régime [1] !

[1] Le rapport remis par les commissaires *ad hoc* à la municipalité s'exprimait ainsi : « le signe propre de Saint-Michel n'étant qu'une croix placée sur le front, il suffirait de l'ôter et de la remplacer par le bonnet de

Digitized by Google

Le tableau des mesures restrictives apportées à la manifestation publique des cultes ne serait pas complet si nous ne rappelions pas l'arrêté du directoire exécutif du 12 vendémiaire an VI (3 octobre 1797) qui rendait exécutoire en Belgique la loi du 22 germinal an IV (11 avril 1796) interdisant l'usuge des cloches pour toute convocation aux cérémonies du culte. Il reproduisait pour mémoire l'article VII de la loi du 3 ventôse an IV (21 février 1795) relative au même objet et sanctionnait d'une peine sévère, particulièrement lourde aux ministres du culte, toute contravention aux textes invoqués (1).

Ne soyons donc pas surpris si dès 1795 la peur incite beaucoup d'ecclésiastiques à renoncer à la carrière qu'ils avaient embrassée pour de tous autres motifs peut-être qu'une irrésistible vocation (2). C'est le même sentiment qui encouragea tant de prêtres à pratiquer l'opportunisme en se soumettant non seulement au serment requis par la loi du 7 vendémiaire an IV (reconnaissance de la souveraineté de l'universalité des citoyens

la Liberté. Le monstre que l'on remarque au pied de la figure représente le crime; les ailes qu'elle porte, le glaive qu'elle tient à la main sont les symboles du génie de la nation, armé contre tous les excès quelconques attentatoires à la Liberté et à l'Egalité, etc. »

(1) La loi du 22 germinal an IV portait, en effet, que « tout individu qui, au mépris de l'article VII de la loi du 3 ventôse an III, ferait aucune proclamation ou convocation publique, soit au son des cloches, soit de toute autre manière, pour inviter les citoyens à l'exercice d'un culte quelconque, sera puni, par voie de police correctionnelle, d'un emprisonnement qui ne pourra être moindre de trois décades, ni excéder six mois pour la première fois et une année en cas de récidive (art. I); les ministres d'un culte... seront punis, pour la première fois, d'une année de prison; en cas de récidive, ils seront condamnés à la déportation (art. II).

(2) Voir notamment la pétition du moine Lebrun, religieux de Cambron, adressée aux « administrateurs de l'arrondissement du Hainaut ». Il s'exprime ainsi : « désirant remplir la tâche imposée à tout homme de se rendre utile à la société, il vous demande de l'autoriser à sortir de son cloître, et lui accorder une pension qui puisse lui procurer sa subsistance; quoique âgé de 77 ans, souvent fatigué de la goutte, il s'efforcera par un travail assidu, et un attachement invariable aux principes, de faire oublier qu'il a passé une partie de sa vie dans l'inutilité du sacerdoce monacal » (19 pluviôse an III; 7 février 1795). Cf. *Recueil*, t. I, p. 174-275.

Digitized by Google

français), mais même à celui beaucoup plus radical de la loi du 19 fructidor an V (haine à la royauté, attachement et fidélité à la République) (1).

Il y eut quelques résistances retentissantes, telles celles du curé de l'hôpital Saint-Jean, Joseph-François de Hase et de Laurent Millé, pléban de Sainte-Gudule. Ils furent arrêtés ainsi que quelques autres dissidents; le curé de Hase fut même poursuivi et après un acquittement en appel, l'arrêt fut cassé pour contravention à la loi; les président et membres du tribunal criminel de la Dyle furent alors l'objet de poursuites de la part du gouvernement du chef de forfaiture mais on les abandonna le 27 floréal an VI (16 mai 1798) (2). Néanmoins, ces manifestations isolées ne parvinrent pas à soulever un mouvement insurrectionnel du clergé bruxellois; le nombre considérable des serments reçus par la municipalité en fait foi (3).

Telle est d'après les documents contemporains la situation réelle créée à Bruxelles par l'application des lois politico-religieuses de la Convention.

En résumé, depuis Thermidor, comme le remarque M. Aulard (4), la question des relations de l'Église et de l'État fit l'objet de quatre lois importantes : celles de septembre 1794 (fixant la séparation de l'Église et de l'État) et de février 1795 (proclamant à nouveau la liberté des cultes) sont des lois de principe; celles de mai 1795 (restituant les églises au culte moyennant soumission des desservants aux textes légaux) et de septembre 1795 (réglementant avec soin l'exercice de la liberté des cultes) sont

(1) Les registres aux serments mentionnent, en 1797, du 25 avril au 21 mai, quarante deux déclarations conformes à la première formule et du 12 septembre 1797 au 24 janvier 1799 quatre-vingt-douze déclarations conformes à la seconde. (*Archives de la ville de Bruxelles.*)

(2) *Moniteur*, réimpression, t. XXIX, p. 267.

(3) Cf. sur cette affaire *de Hase et consorts*, la substantielle étude du P. De Buck, intitulée : *Le clergé de Bruxelles et la loi du 7 vendémiaire an IV*, parue dans les *Précis historiques*, année 1863, p. 542 et suiv, p. 575 et suiv.; année 1864, p. 14 et suiv. Cf. aussi quelques données fragmentaires dans Wauters et Henne, *Histoire de la villle de Bruxelles*, t. II, p. 461 et suiv.

(4) *Histoire politique de la Révolution*, p. 542.

Digitized by Google

des lois administratives; elles organisent pratiquement ce que les précédentes n'avaient que tracé théoriquement.

Le régime qu'elles avaient inauguré ne fut pas de longue durée : Bonaparte lui substitua le Concordat (1).

* * *

En vue de dégager la philosophie de notre sujet, examinons l'œuvre religieuse de la Convention nationale dans son ensemble, faisons le départ des petits côtés dont elle n'est pas exempte et des excellentes réformes auxquelles elle a consacré ses peines et le meilleur de son temps.

L'impression synthétique que nous éprouverons, à n'en pas douter, sera favorable. Songez aux multiples problèmes qui sollicitaient l'attention des hommes de la Révolution, depuis 1792 jusqu'à la fin de 1795, et loin de considérer avec dédain l'œuvre qu'ils ont constituée sur les ruines d'un régime vermoulu, nous admirerons qu'ils soient parvenus à leur fournir des solutions aussi satisfaisantes. Et surtout nous nous arrêterons, pris d'un certain respect devant le monument législatif que les Conventionnels ont édifié avec talent à la question si complexe des rapports de l'Église et de l'État.

D'autre part, comparons avec prudence ce que la France a réussi

(1) En agissant ainsi, il se laissa guider un peu par le désir d'apaiser les dissensions religieuses ou d'en prévenir de nouvelles et beaucoup par le dessein de se ménager un appui sans lequel la forme de gouvernement dont il espérait doter la France n'aurait été qu'imparfaitement stabilisée. C'est avec raison que M. Aulard considère cet acte, non comme la manifestation d'une piété sincère, mais bien comme le moyen pour Bonaparte de « commander par le pape aux consciences, pour réaliser par le pape ses rêves d'empire et d'empire universel ». (*Op. cit.*, p. 734.) Bien exactes également ces réflexions de M. V. Pierre (*Le rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802* dans la *Revue des questions historiques*, année 1888) : « Le schisme constitutionnel n'eut pas en 1795 dans la réorganisation du culte catholique la part considérable qu'il s'est attribuée; tout au contraire, le nombre de ses évêques et de ses prêtres était singulièrement réduit... Il ne faut pas croire, comme le disent quelques-uns, que c'est Grégoire et non Bonaparte qui a mérité le titre de restaurateur du culte. »

Digitized by Google

à accomplir, depuis quelques années, sans le secours de l'illégalité et de la Terreur, sans susciter — par suite de la dignité même de son attitude — la moindre émeute sérieuse (je ne parle pas évidemment de ces comédiens avides de poser devant l'objectif, tristes spécimens de révolutionnaires d'opérette dont nous avons été abreuvés lors de la question des inventaires), comparons, dis-je, ce qu'elle a fait à ce qui ne fut que temporairement réalisé à l'extrême fin du XVIIIe siècle. Ne faut-il pas conclure qu'un progrès immense s'est affirmé ? On surprendra aisément les caractères distinctifs de ces deux législations séparées par un siècle d'histoire. Commencée par la loi Waldeck-Rousseau du 1er juillet 1901, la campagne menée pour la conquête de la séparation de l'Église et de l'État s'est poursuivie méthodiquement et pacifiquement sous le ministère Combes. En 1903 se fermaient les écoles congréganistes non autorisées. Le ministère Rouvier fut appelé à exécuter la séparation; la loi du 9 décembre 1905 abrogea le concordat de 1801, supprima le budget des cultes, fonda les associations cultuelles et en détermina l'organisation (1). Quant au pape Pie X, par son encyclique du 11 février 1906, il condamna ce système mais une détente semble s'être manifestée à l'heure actuelle dans les sphères du haut clergé français et tout fait présager, dans un avenir plus ou moins rapproché, la reconnaissance définitive de la légalité par l'Église romaine. Quel chemin parcouru sans heurts appréciables!

Autrefois, à l'aurore du régime démocratique, on procéda tout autrement. Les arrêtés, règlements, textes exécutifs qui suivaient la promulgation des lois conventionnelles participaient encore à cet esprit classique, abstrait et emphatique qui domine toute la Révolution, puisqu'il fait partie intégrante de la culture générale des hommes qui l'illustrèrent. Ceux-ci ne tiennent pas compte de la force des traditions; ils légifèrent au nom de la raison pure; ils considèrent leurs semblables comme les multiples manifestations de cet *homme moyen*, création de l'esprit sans

(1) Cf. GOBLET D'ALVIELLA, *La séparation de l'État et des Églises en France*. Gand, Vandeweghe, 1907.

Digitized by Google

aucune réalité, illusion issue de l'humanitarisme, cette déformation philosophique de la fin de l'ancien régime. Les lois qu'ils rédigent sont peu durables.

De nos jours, à la suite des transformations gigantesques dont le XIXe siècle fut le théâtre, on affectionne les lois positives, réalistes, pratiques.

La seule faiblesse de la France, son centralisme excessif, n'est que le legs de l'esprit classique, classificateur à outrance, généralisateur trop hâtif, aux héritiers de la Révolution.

Il y a donc progrès; comment en serait-il autrement? « Le but de l'humanité, écrivait Renan dans son *Avenir de la Science*, n'est pas le repos; c'est la perfection intellectuelle et morale. Il s'agit bien de se reposer, grand Dieu! quand on a l'infini à parcourir et le parfait à atteindre. L'humanité ne se reposera que dans le parfait... L'état le plus dangereux pour l'humanité serait celui où la majorité se trouvant à l'aise et ne voulant pas être dérangée, maintiendrait son repos aux dépens de la pensée et d'une minorité opprimée. Ce jour-là il n'y aurait plus de salut que dans les instincts moraux de la nature humaine. »

CHARLES PERGAMENI,
Agrégé à l'Université libre de Bruxelles.

Digitized by Google

ATTENTATS

I. — « A UNE HEURE DE L'APRÈS-MIDI, VOTRE EXCELLENCE ! »

Le ministre étant un homme fort corpulent, enclin à l'apoplexie, on le prévint avec toute sorte de précautions qu'on était en train de tramer un attentat très sérieux contre sa personne. Alors, voyant qu'il accueillait cette nouvelle tranquillement et même en souriant, on lui en communiqua le détail : l'attentat devait avoir lieu le lendemain matin, quand il sortirait de chez lui pour aller lire son rapport. Plusieurs terroristes signalés par les provocateurs et très étroitement surveillés par les gens de police, devaient se réunir, munis de bombes et de revolvers, devant sa porte et y attendre sa sortie. C'est là qu'on les arrêterait.

« Attendez, dit le ministre. Comment ont-ils pu apprendre que j'irais porter mon rapport à une heure de l'après-midi, puisque je n'en ai été averti qu'avant-hier ! »

Mi-étonné, mi-heureux d'approuver cette vigilance policière qui avait si bien dépisté la chose, le ministre hocha la tête, et un sourire boudeur parut sur ses grosses lèvres. Du même sourire, et ne voulant pas empêcher la police de continuer son œuvre, il mena vivement ses préparatifs, et s'en alla coucher dans un palais voisin où on lui offrait l'hospitalité.

On fit également quitter à sa femme et à ses enfants la maison dangereuse, près de laquelle les terroristes devaient se réunir le lendemain.

Tant que le palais hospitalier fut éclairé, et que des figures amies et bienveillantes l'y saluèrent, lui sourirent, s'indignèrent

Digitized by Google

du complot, le ministre-fonctionnaire éprouva un sentiment d'agréable excitation, comme si on lui avait déjà donné une récompense considérable et inespérée. Mais enfin les invités partirent; on éteignit les feux; et du dehors, la lumière des globes électriques se projeta à travers les fenêtres sur le plafond et sur les murs.

Cette lumière de la rue, étrangère à la maison, à ses tableaux, à ses statues et à son silence, calme et imprécise, réveilla en lui l'inquiète pensée que les serrures, les gardes et les murailles sont inutiles. Et alors, dans la placide solitude d'une chambre à coucher étrangère, le fonctionnaire eut peur.

Il avait quelques lésions aux reins; et toute forte émotion lui produisait des enflures au visage, aux bras et aux jambes. Il eut donc l'impression d'être devenu plus grand, plus gros et plus massif. Ecrasant à présent de sa corpulence les ressorts de son lit, il sentait avec une tristesse d'homme malade sa face gonflée, comme différente d'elle-même, et il songeait au sort cruel que lui avaient ménagé les hommes.

Il se souvint un à un de tous les cas récents où l'on avait lancé des bombes sur les fonctionnaires de son rang et même des rangs inférieurs : les bombes avaient déchiré les corps, fait jaillir les cervelles sur le pavé sale, fracassé les dents dans leurs alvéoles... Tous ces souvenirs lui donnèrent l'impression que son énorme corps malade, étalé sur le lit, n'était plus le sien, et qu'il éprouvait la force d'une explosion : il lui sembla que ses bras se détachaient du tronc, que ses dents tombaient, que sa propre cervelle s'éparpillait, que ses jambes s'engourdissaient et demeuraient inertes, orteils recroquevillés, comme chez les morts.

Il remua, souffla, toussota pour ne pas ressembler à un cadavre; il s'entoura du bruit animé des ressorts qui craquèrent, de la couverture froissée; et pour se démontrer qu'il était très vivant, fort éloigné de la mort, il entonna comme tout autre homme cette antienne, d'une voix grave et saccadée dans le silence de la chambre solitaire :

— « Les braves ! les braves ! les braves ! »

Ces paroles s'adressaient aux policiers, aux espions, aux

Digitized by Google

soldats, à tous ceux qui prenaient soin de sa vie, et qui avaient si bien su dépister l'attentat.

Pourtant, tout en s'agitant, en se flattant, en souriant du bout des lèvres pour montrer son mépris des terroristes maladroits et ridicules, il ne croyait pas encore à son salut, ni à ce que la vie ne le quitterait pas soudain. Sa mort, décidée par ces hommes, et qui n'avait existé que dans leurs pensées et dans leurs intentions, paraissait quand même être là, et elle resterait là, ne le lâcherait plus, aussi longtemps qu'on ne les aurait pas saisis, dépouillés de leurs bombes, et mis dans une solide prison.

Elle était là, dans ce coin; elle ne partait pas; elle ne pouvait pas partir, tel un soldat docile qui eût été placé en sentinelle par un ordre.

« A une heure de l'après-midi, Votre Excellence! »

La phrase résonnait à ses oreilles en changeant d'intonation, tantôt gaie et moqueuse, tantôt sévère, tantôt obstinée et stupide.

Il avait l'impression qu'on avait apporté dans sa chambre une centaine de phonographes; et que tous, les uns après les autres, avec l'exactitude idiote des machines, répétaient le mot d'ordre :

« A une heure de l'après-midi, Votre Excellence! »

Et ce « une heure de l'après-midi » du lendemain, qui si récemment encore ne se distinguait en rien des autres heures, et qui ne devait être qu'un mouvement paisible de l'aiguille sur le cadran de sa montre en or, acquit subitement une signification sinistre. Sortie du cadran, cette heure commença à vivre séparément, s'allongea, tel un grand pilier noir qui eût coupé la vie en deux, comme si, ni avant elle, ni après elle, il n'eût existé d'autre heure qu'elle, et qu'elle seule, insolente et sûre, eût droit à une existence particulière.

« Eh bien, que me veux-tu? » lui demanda le ministre, les dents serrées.

Et les phonographes hurlèrent :

« A une heure de l'après-midi, Votre Excellence! »

Et le pilier noir ricana et salua.

Grinçant des dents, le ministre se souleva et s'assit, la tête dans les poings. Décidément, il ne pouvait s'endormir cette nuit atroce. Et avec une clarté éblouissante, la figure comprimée

Digitized by Google

entre ses mains grasses et parfumées, il se représenta comment il se serait levé le lendemain, ne soupçonnant rien, comment il aurait pris son café, ne soupçonnant rien, et revêtu dans le vestibule sa pelisse. Ni le Suisse qui la lui aurait mise, ni le valet de chambre qui eût apporté le café, n'auraient su qu'il est stupide de boire du café, de mettre une pelisse quand dans quelques minutes tout cela : et sa pelisse, et son corps, et le café qui est en lui, serait détruit par une explosion et entraîné dans la mort...

Voilà que le Suisse ouvre la porte vitrée... Et c'est lui, le cher, bon et aimable Suisse aux yeux bleus de soldat, à la poitrine couverte de médailles, lui qui de ses propres mains ouvre cette porte terrible, parce qu'il ne sait rien. Tout le monde même sourit, parce que quiconque ne sait rien.

« Oh, oh, dit tout à coup et à haute voix le ministre, en retirant doucement sa main de la joue » Et le regard dardant l'obscurité, il étend lentement le bras, tourne un bouton et allume. Après quoi, se levant sans passer ses pantoufles, nu-pieds, il fait le tour de cette chambre étrangère, tourne un autre bouton et allume une deuxième lampe.

La chambre devient claire et agréable. Et seul, le lit en désordre, avec ses couvertures glissées à terre, témoigne une terreur qui n'est pas encore disparue.

En chemise de nuit, la barbe ébouriffée, les yeux courroucés, le fonctionnaire ressemblait à tout autre vieillard courroucé qui a de l'insomnie et de l'asthme, absolument comme si la mort que lui ménageaient ces hommes, l'avait d'avance dépouillé, arraché de la splendeur et de l'imposante magnificence qui l'entouraient. Et même avait-il eu tant de pouvoir? Était-ce son corps, si simple, corps d'homme semblable aux autres, qui devait périr d'une manière aussi atroce dans le feu et le fracas d'une explosion monstrueuse? Ce n'était plus guère croyable...

Sans s'habiller, ni sentir le froid, le ministre s'assit dans le premier fauteuil; et soulevant sa broussaille de barbe, il fixa d'un regard profond et pensif les sculptures du plafond inconnu.

— Ah! Voilà bien une affaire! Voilà de quoi on a si peur, et

Digitized by Google

pourquoi *elle* est ici, dans ce coin, d'où elle ne peut partir... Imbéciles! dit-il avec un mépris rempli de gravité. Imbéciles! répéta-t-il en tournant légèrement la tête vers la porte, pour que ceux auxquels cela s'adressait, l'entendissent. Et cela s'adressait à ceux qu'il avait qualifiés tout récemment de braves, et qui, dans l'excès de leur zèle, lui avaient raconté les détails de l'attentat projeté

Et il songeait, sa pensée devenue intense et claire :

« C'est maintenant, c'est depuis qu'on me l'a raconté, que je le sais et que j'ai peur. Si je n'avais rien su, j'aurais pris tranquillement mon café. Et puis, c'était à coup sûr la mort. Mais est-ce que je la crains tellement? J'ai bien mal aux reins, et je puis mourir d'un jour à l'autre; pourtant je n'en ai cure, puisque je ne sais rien. Et ces imbéciles m'ont dit : « A une heure, Votre Excellence! » Ils ont cru que je m'en réjouirais. Au lieu de cela, *elle* est là, *elle* ne s'en va pas. *Elle* ne s'en va pas parce que c'est ma pensée. Ce n'est pas la mort qui est terrible; c'est de le savoir; et il serait impossible à l'homme de vivre s'il pouvait connaître le jour et l'heure de sa mort. Et ces brutes vous préviennent : « A une heure, Votre Excellence! »

Il se sentit léger et dispos, comme si on lui avait dit qu'il était immortel. Et retrouvant intelligence et force parmi ces troupeaux d'imbéciles qui pénètrent avec tant d'impertinence et de stupidité le mystère de l'avenir, il médita la béatitude de l'ignorance, à la façon des vieillards débiles qui ont longtemps souffert ..

Non certes, il n'était donné à aucun être, ni homme, ni animal, de savoir le jour et l'heure de sa mort : ainsi, il avait été très malade récemment; les médecins lui avaient prédit une fin prochaine, en lui conseillant d'arranger ses affaires; et il ne les avait pas crus, et il était resté vivant.

Voici encore ce qui était arrivé dans sa jeunesse : il avait eu des ennemis, et il avait décidé de se suicider; le revolver était prêt, les lettres écrites, et la minute du suicide fixée. Au dernier moment, il avait changé d'avis. Quelque chose en effet peut toujours changer, une circonstance imprévue se produire; et c'est pourquoi personne ne peut présumer quand il mourra.

Digitized by Google

« A une heure de l'après-midi, Votre Excellence! » lui avaient annoncé ces ânes aimables. Et ils ne le lui avaient annoncé que parce que le malheur était conjuré. Pourtant, la seule connaissance de son heure possible l'avait rempli d'effroi.

Il est très probable qu'on l'assassinerait un jour, mais sûrement pas demain; et il lui était donc loisible de dormir, comme s'il eût été immortel.

En attendant, ces imbéciles avaient méconnu une grande loi; et quel abîme n'avaient-ils pas ouvert en lui énonçant avec une amabilité ridicule : « A une heure de l'après-midi, Votre Excellence. »

Non! Pas « à une heure de l'après-midi, Votre Excellence! » On ne sait pas quand! On ne sait pas quand! Alors, quoi?...

« Rien! » Ce fut le silence qui répondit : Rien...

« Non, tu dis quelque chose! »

« Rien, des bêtises. Je dis : Demain, à une heure de l'après-midi... »

Et subitement, une douleur aiguë au cœur, le ministre comprit qu'il n'aurait ni joie, ni repos, ni sommeil, tant que cette heure funeste et noire, sortie du cadran, ne serait pas écoulée. L'ombre seule de ce savoir, que tout être vivant doit ignorer, restait embusquée dans un coin, et elle suffisait à obscurcir la lumière, à remplir l'homme de ténèbres impénétrables : la terreur de la mort, une fois suscitée, avait envahi tout son corps, pénétré jusqu'à la moelle des os, et sorti sa tête pâle de tous les pores de sa peau.

Ce n'étaient plus les assassins de demain qu'il redoutait; — ceux-là avaient disparu, mêlés à la foule des êtres et des phénomènes qui enveloppaient son existence humaine —, mais c'était quelque chose d'inattendu et d'inévitable : une attaque d'apoplexie, la rupture d'un anévrisme qui, incapable de supporter davantage la pression de son sang, éclaterait comme un gant tendu sur de gros doigts.

Il eut peur de son cou fort et trapu, et il lui fut intolérable de regarder ses doigts enflés, de sentir comme ils étaient courts et imprégnés d'une humeur meurtrière.

Digitized by Google

Et tandis qu'auparavant, dans les ténèbres, il avait été contraint de remuer pour ne point ressembler à un cadavre, il lui paraissait maintenant impossible, dans cette clarté hostile et froide, de se mouvoir pour prendre une cigarette ou pour sonner quelqu'un. Ses nerfs s'étaient tendus, tordus comme des fils de fer dont les extrémités eussent porté chacune une tête minuscule aux yeux agrandis par l'épouvante. Impossible de respirer...

... Soudain, tout là-haut, sous les combles obscurs, parmi la poussière et les toiles d'araignées, une sonnette électrique s'éveilla : le marteau métallique heurta convulsivement les bords de la petite plaque vibrante, se tut, recommença de s'agiter dans un effroi bruyant : c'était Son Excellence qui sonnait.

Des serviteurs se précipitèrent. Çà et là, des lampes s'allumaient aux lustres et sur les murs; elles étaient insuffisantes pour éclairer, mais non pour faire paraître les ombres; et les ombres étaient partout, dans les encoignures, au ras des plafonds, s'accrochaient aux frises, se collaient aux parois; et il était difficile de comprendre en quelle retraite s'étaient auparavant cachées ces ombres horribles et silencieuses, ces âmes muettes des choses muettes...

Une voix grave et tremblante prononça quelque chose; puis on téléphona au médecin : le fonctionnaire était au plus mal, et l'on fut avertir la femme de Son Excellence.

II. — A LA PEINE DE MORT PAR PENDAISON.

Tout arriva selon les prévisions de la police : on arrêta devant la porte du ministre quatre terroristes, trois hommes et une femme, munis de bombes, de machines infernales et de revolvers. Un cinquième, qui était une femme, fut trouvé dans le logement des conspirateurs dont elle était l'hôtesse. On y saisit beaucoup de dynamite, des engins à moitié chargés et des armes.

Tous étaient fort jeunes : l'aîné des hommes avait 28 ans, et la plus jeune des femmes n'en avait que 19. On les jugea dans la prison même où ils furent écroués après leur arrestation. Et le

Digitized by Google

procès fut rapide et secret, selon la coutume de ce temps cruel.

Tous les cinq furent très calmes devant le tribunal, très sérieux et très pensifs, tant était grand leur mépris des juges. Aucun d'entre eux ne voulut souligner sa bravoure par un sourire superficiel ni une gaieté feinte. Ils furent sereins autant qu'il le fallait, pour sauvegarder leur être intime de tout mauvais regard, ainsi que l'ombre mystérieuse dont cet être intime de chacun était rempli devant la mort.

Parfois, ils refusaient de répondre aux questions; et parfois ils y répondaient d'une manière sèche, brève, stricte, comme si cela ne s'adressait pas aux juges, mais à des statisticiens chargés de dresser quelque tableau.

Trois d'entre les accusés, une femme et deux hommes, donnèrent leur nom véritable; les deux autres refusèrent de se nommer, et ils restèrent des inconnus pour les juges.

Ils considérèrent tout ce qui se passait dans la salle avec une curiosité comme adoucie, la curiosité brumeuse des êtres fort malades ou absorbés par une grande et unique pensée. Appuyant d'un regard vif une parole plus intéressante que les autres, ils continuaient alors à poursuivre leur pensée du point où elle s'était arrêtée.

Le premier sur le banc des accusés était Serge Golovine, comme il se nomma, fils d'un colonel en retraite, et lui-même ancien officier. C'était encore un adolescent, blond, large d'épaules, d'une santé si belle, que ni la prison ni l'attente d'une mort inévitable n'étaient parvenues à effacer la couleur de ses joues ni l'expression d'heureuse et jeune naïveté de ses yeux bleus. Il caraissait constamment une barbe blonde à laquelle il n'était pas encore habitué, et regardait par la fenêtre en clignant des yeux.

On était à la fin de l'hiver, alors qu'à travers les bourrasques de neige et les jours de gelée le printemps proche envoie déjà, telle une annonce symbolique, un jour clair et chaud, ou seulement une heure, mais une heure si printanière et si jeune que les moineaux deviennent fous de joie dans les rues, et que les hommes paraissent enivrés. Or, justement, par le carreau supé-

Digitized by Google

rieur de la croisée, malgré la poussière d'un an entier, s'apercevait un ciel étrangement beau ; il paraissait bien, au premier abord, d'un gris laiteux; à le regarder plus fixement, on y distinguait bientôt une teinte bleuâtre, qui se creusait entre les nuées, et qui laissait entrevoir un azur tout rempli d'une tendresse pudique.

Serge Golovine regardait le ciel, caressait sa barbiche, clignait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses yeux, ombrés de cils épais, et paraissait vouloir saisir quelque chose. Une fois même, il agita vivement les doigts en grimaçant : son teint était passé du rouge au blanc terreux, et Serge serrait entre ses mains un poil arraché de sa barbe.

Mais la joie de la vie et du printemps fut plus forte; et quelques minutes après, il reportait encore toute son attention vers les échappées de ciel bleu.

C'est du même côté que regardait cette pâle jeune fille connue sous le nom supposé de Mousia. Elle était plus jeune que Golovine, avec une apparence plus vieille, que lui donnaient son air sérieux et la sombre fierté de son regard droit. Seuls, son cou gracile, de fines mains révélaient son âge, et aussi ce quelque chose d'indéfinissable qui est la jeunesse même, cette vibration si claire d'une voix harmonieuse, précieux instrument, dont chaque mot, chaque exclamation, montraient la richesse musicale.

Elle était très pâle, non point exsangue, mais de cette pâleur chaude qui recouvre un feu intérieur très vif, et le laisse transparaître avec la délicatesse d'une porcelaine de Sèvres.

Elle était avare de gestes; et son seul mouvement, imperceptible, était de toucher un mince sillon dessiné sur le médium de la main droite, par un anneau enlevé tout récemment.

Et elle regardait le ciel, mais sans joie ni souvenir agréable, uniquement parce que dans cette salle malpropre et officielle il n'y avait que ce coin bleu qui fût pur, clair et beau, et qui ne cherchât pas à pénétrer son secret.

Les juges avaient éprouvé de la pitié pour Serge Golovine. Elle, ils la détestèrent.

Immobile aussi, son voisin affectait, sur son siège, une pose

Digitized by Google

peu naturelle, les mains entre les genoux. Il était connu sous le nom de Werner.

S'il est possible de fermer sa figure comme une porte, ce mystérieux personnage la fermait comme une porte de fer à verrou de fer. Il fixait le plancher sale, et il eût été malaisé de soupçonner s'il était tranquille ou agité, s'il pensait à quelque chose ou s'il écoutait attentivement la déposition des espions.

Il était de petite taille, les traits du visage fins et distingués, tendres et beaux, à tel point qu'il faisait songer à une nuit de lune, quelque part dans le midi, au bord de la mer, dans un décor de cèdres et d'ombres profondes; et en même temps, il donnait l'impression d'une grande force et d'un courage froidement insolent. La politesse même de ses réponses, nettes et brèves, semblait dangereuse dans sa bouche et dans son inclinaison de tête.

Si le costume de prisonnier prenait sur ses compagnons l'aspect d'un habit d'arlequin, sur lui on ne le voyait pas, tant le vêtement était étranger à l'homme.

Quoique les autres terroristes eussent été trouvés porteurs de bombes et de machines infernales, et que Werner n'eût qu'un revolver, les juges le considérèrent comme leur chef et s'adressèrent à lui avec un certain respect.

Le suivant, Wasili Kaschirin était tout effroi devant la mort, et plein du désir désespéré de cacher cette terreur à ses juges.

Dès le matin, alors qu'on les avait conduits dans la salle d'audience, il étouffait à force de battements de cœur. Son front ruisselait d'une sueur froide. Ses mains étaient glacées et moites; et la chemise collée au corps gênait ses mouvements. Par un effort de volonté surhumain, il contraignit ses mains à ne pas bouger; sa voix parut ferme et ses yeux tranquilles. Il ne voyait rien autour de lui. Les sons lui arrivaient comme à travers un brouillard ; et c'est dans ce brouillard qu'il dirigeait ses réponses avec une tension désespérée. Chaque fois qu'il avait parlé, il oubliait aussitôt et la question et sa propre réponse. Et il recommençait d'avoir silencieusement peur. La vision de la mort paraissait si nettement sur lui, que les juges évitaient de

Digitized by Google

le regarder, et qu'elle lui donnait un âge indéfinissable. Son passe-port accusait vingt-trois ans.

Une ou deux fois, Werner lui toucha silencieusement le genou, à quoi Kaschirin répondit par un monosyllabe :

« Nitchevo. » (Rien.)

Le plus affreux désir de Kaschirin était de crier, de crier sans paroles, comme un animal aux abois. Quand cela le prenait, il se serrait doucement contre Werner ; et celui-ci lui soufflait, sans même lever les yeux.

— « Nitchevo, Wasia ; ça va être fini. »

Les embrassant tous d'un regard maternel et angoissé, c'était Tania Kovaltchik, cinquième terroriste. Elle n'avait jamais eu d'enfant, elle était toute jeune et rose comme Serge Golovine ; et pourtant elle semblait leur mère à tous, tant la sollicitude d'un amour illimité éclatait dans son regard, son sourire et ses craintes.

Elle n'accordait aucun intérêt au jugement lui-même : et elle ne prêtait l'oreille qu'aux réponses de ses compagnons, épiant le tremblement qui s'emparerait de leur voix, et redoutant qu'il ne fallût leur apporter de l'eau.

Il n'y avait que Wasili Kaschirin qu'il lui était impossible de regarder, tant elle souffrait pour lui. Mais elle considérait avec respect et orgueil Mousia et Werner ; et elle tâchait de communiquer son sourire à Serge Golovine.

— « Le cher, il fixe le ciel. Fixe-le bien, ma colombe, pensait-elle de Golovine. Et Wasia ? Mon Dieu que faire ? Si je lui disais quelque chose ? Cela serait encore pis. Pourvu qu'il ne se mette pas à pleurer. »

Et comme un étang reflète à l'aube chaque nuage fugace, son charmant visage, replet et bon, reflétait les pensées des quatre accusés. Qu'on la jugeât et qu'on la pendît aussi, elle n'y songeait guère, complètement indifférente. C'était dans son logement qu'on avait trouvé le dépôt de bombes et de dynamite, et c'était elle qui avait accueilli la police à coups de revolver, blessant même un espion à la tête.

Le verdict fut enfin prononcé vers huit heures, à la tombée de la nuit. Le ciel s'était peu à peu éteint devant le regard de Serge et

Digitized by Google

de Mousia, un ciel devenu gris, froid, hivernal, et non rose comme par les soirées souriantes d'été.

Golovine soupira, s'étira et regarda encore une ou deux fois par la fenêtre : la nuit était complète. Alors, caressant toujours sa barbiche, il examina avec une curiosité enfantine les juges, les soldats avec leurs fusils, cependant qu'il souriait à Tania Kovaltchik.

Quant à Mousia, elle était restée, jusqu'au moment du verdict, dans la contemplation d'une toile d'araignée qui se balançait dans un coin de la salle, sous le souffle d'une invisible bouche de chaleur.

Le verdict prononcé, les condamnés prirent congé de leurs défenseurs, dont ils évitèrent le regard fuyant et piteux; et, s'étant rejoints pour un court instant à la sortie, ils échangèrent quelques phrases brèves :

« Nitchevo, Wasia, ça va bientôt être fini » dit Werner.

« Mais je n'ai rien » répondit tranquillement et même gaiement Kaschirin; et en même temps, sa figure devint rose, et ne fut plus semblable à celle d'un cadavre en décomposition.

« Que le diable les emporte ! Ils nous ont quand même condamnés à la pendaison », jura naïvement Golovine.

« Il n'y avait que cela à attendre, » observa placidement Werner.

« C'est demain que le verdict sera publié dans sa forme définitive, et l'on nous mettra ensemble, dit Kovaltchik, la consolatrice. Nous ne nous quitterons plus jusqu'à l'heure de l'exécution. »

Mousia fut la seule à ne rien dire, et c'est elle qui fit le premier pas en avant.

(*A suivre.*) LÉONIDE ANDREÏEF.

(Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY.)

Digitized by Google

LAFCADIO HEARN[1]

Nous avons vu le contraste complet qui existe entre la conception de Loti et celle de Hearn; l'une procédant de la défiance la plus méprisante, l'autre d'une admiration exaltée. On serait tenté d'en conclure que les livres de l'écrivain français durent déplaire, au suprême degré, au panégyriste de l'Extrême-Orient. Il n'en est rien. Une des caractéristiques de Hearn, c'est l'extrême impartialité de ses jugements littéraires; la *qualité d'art* de l'œuvre jugée le préoccupe toujours avant tout. Il estime, du reste, que : « comme il n'existe pas deux personnalités semblables ni deux compréhensions personnelles équivalentes, l'*équation* forme un jugement qui demeure unique au monde et qui est en conséquence d'une valeur inappréciable, quand il est vraiment large... [2] »

Il éprouve pour Loti *écrivain* une admiration qui va jusqu'à l'enthousiasme et dont l'expression se trouve partout. Il le trouve à la fois essentiellement différent de lui-même et merveilleusement organisé : « ... pas beaucoup de cœur, mais un cerveau magnifique et un système nerveux si extraordinaire qu'il fait revenir l'imagination aux conditions de la Grèce antique, lorsque les hommes avaient des sens plus parfaits qu'à présent... Je me demande s'il a jamais aimé, s'il pourrait jamais aimer dans notre sens à nous. Je pense que nous devons l'étudier comme un être à part. Ce qu'il dit des femmes japonaises est parfaitement, impeccablement exact, *en tant qu'expression du témoignage des sens*. Les sens de Loti ne peuvent pas plus

[1] Voir *Revue de Belgique*, numéros d'avril, de mai, de juin, d'août et de novembre 1908.

[2] *Life and Letters*, t. II, p. 440.

Digitized by Google

le tromper que ne peut tromper une plaque photographique à la sensibilité de 100°. Il s'en tient aux surfaces, sa vie est en surface. » Il ajoute cette réflexion singulière : « Il est des êtres organisés dont le squelette est non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur; il en est de même du siège de ses impressions... (1) »

Par conséquent, Loti, — qui a été sincère dans ses impressions et qui les rendues avec un art dont la qualité le transporte, — ne peut être blâmé. Il n'a dit de la Japonaise que ce que pouvait en dire le sensuel exquis, hautement clairvoyant, qui ne lui demandait que du pittoresque et du plaisir; cette femme, purement extérieure, pouvait être légitimement et a été, en effet, inspiratrice d'œuvre d'art; cette œuvre ne diminue en rien la créature vivante qui se cachait derrière la poupée. « Nul homme n'a dit ce qu'il y a de plus beau dans la femme japonaise. Ceux qui le savent ne pourraient le dire; ce serait comme si l'on voulait décrire le charme de sa sœur ou de sa mère... (2) »

Hearn oublie que quelqu'un l'a dit, qui n'est autre que lui-même. Ses impressions, rendues avec un talent égal, dépassent les autres de toute la distance qui sépare leurs points de vue.

Il y a certes une très remarquable indépendance d'esprit chez l'homme qui peut, dans le même moment, parler en ces termes des Nipponnes et de celui dont les livres n'ont tendu à rien moins qu'à les représenter comme de petits animaux en train de dépérir par excès de domestication.

IX

Lafcadio Hearn aima follement ses enfants; il se préoccupa surtout, semble-t-il, de l'aîné, *Kazuo* (3), plus frêle que les autres. Une inquiétude se mêla à cette tendresse et contribua à

(1) Lettres à Osman Edwards. *Albany Review*. « Some unpublished letters of Lafcadio. » Novembre 1907.

(2) Ibid.

(3) Ce nom signifie : *Le premier parmi les bons.*

Digitized by Google

assombrir ses dernières années : la crainte des suites possibles du mélange des races (1). Jusqu'au dernier jour, toute sa vie se partage entre son travail et sa famille. L'éducation des petits est l'objet de ses soins constants et ses lettres sont pleines de cette sollicitude : « Il n'est pas possible de connaître entièrement le sens de la vie avant d'avoir un enfant et de l'aimer... Dès lors, l'univers entier se transforme et rien desormais ne lui apparaît sous la même forme qu'auparavant. » — Au moment de la première naissance : « ... l'événement me fit voir en un moment avec une force extraordinaire que la maternité est chose sacrée et terrible, et que la religion elle-même ne saurait assez l'entourer de protection. Je me demandai avec étonnement comment il est possible que des hommes deviennent cruels pour celles qui ont porté leur enfant, et pendant quelques instants le monde me parut assombri. Quand tout fut terminé, je me trouvai très humble et très reconnaissant devant le pouvoir inconnaissable qui nous avait traités avec une telle bienveillance, et je murmurai une petite prière d'actions de grâces, bien certain de ne pas être ridicule... La sensation la plus forte et la plus étrange de la vie entière est celle que l'on éprouve lorsque pour la première fois l'on entend le petit cri de *son* enfant. Pendant un moment, on a l'impression singulière d'un dédoublement, ensuite il y a quelque chose de plus, que l'on ne saurait analyser — peut-être l'écho, résonnant au fond du cœur, de toutes les impressions ressenties par les ascendants en un pareil moment. Cela est d'une très grande tendresse, très *fantômatique* aussi (Ghostly)... (2) »

Il accepte sans restrictions les charges de famille, résultant de son mariage, et elles sont autrement lourdes au Japon qu'en

(1) Au moment de son mariage il était convaincu que le rapprochement des races était favorable. Plus tard, il eut des doutes, et peu de temps avant sa mort la publication d'une lettre de H. Spencer — autorité suprême à ses yeux — vint renforcer ses craintes. Spencer réprouvait complètement les unions entre Occidentaux et Japonais. Voir *Life and Letters*, t. II, p. 149, et *Japan, an Interpretation, appendix*, p. 531.

(2) Lettre à Ellwood Hendrik. Novembre 1893.

Digitized by Google

Occident. Tous les ascendants de sa femme sont à sa charge. Avant la naissance du premier né, neuf vies déjà dépendaient de son travail, y compris celles de la mère, du père, de la mère adoptive et du grand-père de sa femme. « Ce serait impossible en Amérique, ici ce n'est rien... le fardeau moral est assez lourd cependant. Je me donne le luxe de la piété filiale (1). » — « Mon plus grand plaisir est de travailler pour les autres, pour ceux-là qui croient qu'il me serait impossible d'agir autrement et qui, si je ne m'oubliais pas pour eux, seraient aussi stupéfaits que de voir la maison jetée bas par un tremblement de terre. »

Tous ses actes sont désormais déterminés par la préoccupation des siens. Il hésita longuement à demander la naturalisation japonaise. Les inconvénients pour lui-même étaient grands; les avantages pour sa femme et ses enfants étaient évidents d'autre part. Son mariage, avec ses conséquences civiles, ne pouvait être pleinement reconnu, et son droit de résidence dans toutes les parties de l'empire définitivement assuré, que s'il devenait citoyen japonais. Il savait très bien que des vexations l'attendaient, que du jour où il ne serait plus couvert par sa qualité de sujet britannique toute considération personnelle à son égard viendrait à disparaître, et que la loi nipponne, qui tient l'individu pour rien, lui serait appliquée. Mais, d'autre part, il n'ignorait pas que sa femme pouvait, après sa mort, souffrir dans ses intérêts matériels et que la condition de ses enfants serait, à certains égards, mal définie. Il se décida finalement dans le sens de l'intérêt des siens. Il devint *Koizumi Yakumo* (2).

Les conséquences fâcheuses pour lui, dont il avait eu le pressentiment très net au moment de sa résolution, ne se firent sentir cependant que dans les derniers temps de sa vie.

(1) Au même. Janvier 1892.

(2) Le premier de ces noms signifie : *petite source*, le second *les huit nuées*. Le mot Yakumo, qui est le premier du plus ancien poème japonais connu, est aussi celui par lequel on désigne la province d'Izumo, la première résidence de Hearn et « le lieu d'où s'élèvent les nuées ».

Digitized by Google

Le gouvernement japonais se rendait un compte assez exact du bien qu'avaient fait au pays les beaux livres, débordants de sympathie, qui avaient eu un grand retentissement en Angleterre et surtout en Amérique. Il crut de son intérêt de ménager l'auteur qui lui faisait une telle réclame. A l'Université de Tokyo, où il occupa la chaire de littérature anglaise, Hearn fut, malgré le mécontentement manifesté à ce sujet, payé comme s'il était encore étranger; de plus, il eut les loisirs nécessaires pour écrire tant qu'il voudrait.

Les résultats ne furent pas tout à fait ceux qu'on attendait de lui. De tous les livres publiés par Hearn au Japon, celui que l'on considère certainement comme le plus propre à seconder ces vues du gouvernement, fut le premier : *Glimpses of unfamiliar Japan*. Il est écrit dans le premier feu de l'enthousiasme et s'occupe de tout : du pays et des gens, des temples, des pèlerinages, des fêtes populaires, des superstitions. Il consacre à l'âme japonaise des chapitres d'une saveur unique, comme celui qui s'intitule : *The Japanese smile* (le sourire japonais), et dont la sympathie généreuse, délicate et subtile, constitue sans doute l'hommage le plus flatteur qui fut rendu jamais par un Occidental au pays du Soleil Levant. Les livres suivants : *Out of the East* et *Kokoro*, continuent dans la même voie, mais avec un art qui se fait de plus en plus sobre. Hearn en arriva bien vite à se dégoûter de son premier livre; quelques erreurs d'information, bien excusables et qu'il rectifia vingt fois, l'affligeaient outre mesure; mais surtout il en regrettait la forme, trop hâtive à son gré, insuffisamment concentrée. Il y voyait très injustement un travail *journalistique*, et répétait volontiers qu'il regrettait de ne pouvoir le détruire en entier.

Tous les livres qui suivent : *Gleanings in Buddha-Fields*, *Exotics and Retrospectives*, *In Ghostly Japan Shadowings*, *A Japanese Miscellany*, montrent un travail de plus en plus lent, d'un achèvement de plus en plus précieux, une préférence de plus en plus marquée pour les morceaux courts, d'un caractère bien accentué, mais de la plus stricte sobriété d'exécution; ce sont

Digitized by Google

des légendes délicatement nuancées, comme des kakemono, des méditations philosophiques; de curieuses études consacrées aux insectes du pays, — les insectes chanteurs, les vers à soie, les libellules, les lucioles, les papillons, les moustiques, les fourmis, — études d'une nature toute spéciale, dont l'équivalent ne se trouve nulle part, qui contiennent à la fois des descriptions entomologiques, du « folklore », des rêveries philosophiques et poétiques... Dans les deux derniers livres de ce genre, *Kotto* et *Kwaidan*, la forme est au maximum de la concentration et la matière en grande partie recrutée dans de vieux recueils de tradition populaire. Dans *Kotto* se trouve en outre une série de chapitres dans lesquels il se livre davantage, et qui me plaisent tout spécialement parce que de temps en temps il s'y met personnellement en scène. Ce ne sont cependant que des notes éparses, des souvenirs entremêlés de rêveries : *A drop of dew*, *Gaki*, *Revery*, *Pathological*, *In the dead of the night*, *Kusa-Hibani*.

Je ne résiste pas au plaisir de reproduire ici une partie de Kusa-Hibani parce que le morceau donne à la fois une idée de la manière de l'écrivain, de ses préoccupations et de son intérieur.

* * *

« Sa cage mesure exactement deux pouces japonais en hauteur, un et demi en largeur : la petite porte de bois tournant sur un pivot laisse passer à peine le bout de mon petit doigt. Il a cependant de la place en quantité — de la place pour marcher, sauter, voler, car il est si petit qu'il faut regarder avec beaucoup d'attention à travers la paroi de gaze brune pour l'apercevoir. Toujours il faut que je tourne et retourne la cage plusieurs fois de suite et en bonne lumière, avant de le découvrir; je le trouve généralement se reposant dans un des coins supérieurs, accroché, la tête en bas, au tissu du plafond.

« C'est un grillon, à peu près de la taille d'un moustique ordinaire, — armé d'une paire d'antennes, beaucoup plus longues

Digitized by Google

que son corps et si fines qu'il n'est possible de les distinguer qu'en les opposant au jour. Son nom japonais est *Kusa-Hibari*, c'est-à-dire l'alouette de l'herbe. Le jour elle dor ou se livre à la méditation, sauf lorsqu'elle s'attaque à la tranche d'aubergine fraîche ou de concombre que l'on introduit chaque matin dans sa cage...

« Au coucher du soleil, cette âme infinitésimale s'éveille : la chambre se remplit d'une musique délicate, une musique d'elfe, d'une inexprimable douceur ; un son, une vibration argentine et ténue comme celle d'une toute minuscule sonnette électrique. Et tandis que l'obscurité gagne, le son devient plus doux, se gonflant parfois jusqu'à faire croire que toute la maison vibre de cette resonnance de lutin, parfois s'atténuant jusqu'à devenir le fil vocal le plus grêle qui se puisse imaginer. Mais qu'il s'élève ou s'atténue, le son conserve une qualité pénétrante des plus étrange,... toute la nuit ; cet atome chante ainsi : il ne cesse que lorsque la cloche du temple proclame l'heure de l'aurore.

« Or cette petite chanson est une chanson d'amour ; d'amour vague, pour l'inconnue, la jamais vue. Ses ancêtres... naquirent dans la boutique d'un marchand d'insectes, d'œufs éclos dans une jarre de terre ; ils ne vécurent jamais qu'en cage. Cependant, il chante la chanson de sa race, telle qu'elle fut chantée il y a des milliers d'années, et aussi correctement que s'il comprenait la valeur de chacune des notes. Cette chanson il ne l'a pas apprise, bien entendu, elle réside dans sa mémoire organique, la mémoire profonde et vague de milliers d'autres vies antérieurement vécues, quand sa petite ombre lançait des trilles du haut des collines parmi les herbes chargées de rosée. Alors la chanson lui ramenait l'amour — et la mort. De la mort il a tout oublié, mais il se souvient de l'amour. Et il chante toujours, appelant cette épouse qui ne viendra jamais...

« Hier au soir, le 29 du onzième mois, étant assis à mon bureau, j'eus une impression étrange ; le sens d'un vide dans ma chambre. Je remarquai alors que, contrairement à son

Digitized by Google

habitude, mon alouette de l'herbe était silencieuse. J'examinai sa cage et trouvai l'insecte mort auprès d'un fragment de sa nourriture, gris et dur comme la pierre. Il était évident que depuis trois ou quatre jours on ne lui avait pas donné à manger; cependant, la nuit avant sa mort, il avait chanté merveilleusement encore, — si bien que très sottement je m'étais imaginé qu'il était plus joyeux que de coutume. C'était Aki, mon élève, qui avait l'habitude de le nourrir ; mais Aki était allé passer à la campagne une semaine de vacances et avait chargé *Hana*, la bonne, du soin de pourvoir à l'entretien de l'alouette de l'herbe. *Hana* n'est pas d'une nature très affectueuse. Elle me dit qu'elle n'a pas oublié la petite créature mais qu'elle n'a pas trouvé d'aubergines. Elle n'a pas eu l'idée de chercher autre chose. Je fais des reproches à Hana et elle exprime des remords, conformément à la règle. Mais la petite musique de fée s'est arrêtée ; le silence m'est un reproche ; la chambre est froide malgré le feu.

« Absurde !... j'ai fait de la peine à une bonne fille, et cela pour un insecte qui n'est pas gros comme la moitié d'un grain d'orge... Dans le calme des nuits j'avais ressenti le charme de cette voix délicate, me parlant de l'existence menue qui dépendait de ma volonté, de mon bon plaisir égoïste, comme de la faveur d'un dieu, me disant aussi que cet atome d'âme et celle qui se trouve en moi, se confondent dans les profondeurs des abîmes de la vie ! Pensez à ce petit être souffrant de la faim et de la soif pendant que se succédaient les nuits et les jours et que les pensées de sa divinité protectrice s'attardaient à tisser des rêves !

« Avec quelle bravoure cependant il a chanté jusque tout à la fin; une fin atroce,... car il avait dévoré ses propres pattes. Puissent les dieux nous pardonner !

« Se voir réduit par la faim à dévorer ses pattes..., peut-être après tout n'est-ce pas la pire des destinées, pour qui a reçu le

(1) *Kotto*. New-York. Macmillan C° p. 235.

Digitized by Google

don fatal. Il est des grillons humains qui, pour continuer à chanter, dévorent leur propre cœur. »

Le gouvernement estima sans doute que cette littérature ne répondait plus au genre de réclame que l'on attendait de son auteur; sans doute aussi éprouva-t-on le besoin de réaliser des économies sur le budget de l'instruction publique; l'occasion de rogner les appointements de Hearn ne se fit point attendre.

Depuis longtemps il avait le désir de passer une vacance dans le monde occidental. Le besoin de déplacement, l'inquiétude naturelle qu'il avait toujours ressentie, momentanément engourdis par la vie de famille se faisaient sentir de nouveau. Il voulait, d'autre part, chercher pour son fils Kazuo un établissement d'instruction qui répondit aux ambitions qu'il nourrissait pour lui; enfin, il avait reçu d'Amérique des propositions de conférences dont la rémunération devait rendre lucrative cette excursion tant désirée. Il avait préparé une série de lectures constituant un travail beaucoup plus considérable que celui qu'il avait prévu tout d'abord et dont l'ensemble forme une étude générale de la société japonaise envisagée au point de vue de ses croyances et de ses traditions et tout spécialement du culte des ancêtres. C'est l'ouvrage remarquable par lequel il couronna sa carrière et qui fut publié sous le titre de *Japan, an Interpretation*.

Les règlements de l'Université prévoyaient un congé qu'il réclama. Le congé fut refusé; en même temps on se servit de l'arme qu'il croyait abandonnée et on lui fit savoir qu'étant citoyen japonnais il n'avait pas droit aux gros appointements réservés aux étrangers seulement; c'était le chasser indirectement. Un très vif mouvement de protestation se manifesta parmi les étudiants et menaça paraît-il de devenir grave. Il s'interposa lui-même pour le faire cesser et donna sa démission. C'était en mars 1903. Au même moment il apprit que l'Université de Cornell, qui avait organisé les conférences pour lesquelles il avait tant travaillé, retirait son offre, à la suite de

Digitized by Google

difficultés intérieures. Le gouvernement lui devait 5,600 yen ; il les réclame en vain, on lui répond qu'il n'a qu'à vivre de riz comme un Japonais. Il fait allusion ainsi à un chagrin d'ordre plus intime.

« L'anxiété est un poison ; je ne sais si je pourrai supporter tout ce que j'ai souffert. *Ce fut la trahison d'un ami qui récemment me brisa.* Je fis de mon mieux pour surmonter ma peine — uniquement pour me retrouver la bouche pleine de sang. »

Hearn, petit de taille et obligé de prendre de grandes précautions pour ménager sa vue, était cependant de constitution vigoureuse. Comme tout Anglais, il avait son sport favori ; le sien était la natation : il y excellait et nageait souvent plusieurs heures consécutives sans reprendre pied, chose impossible s'il avait présenté des tares physiques. A partir de ce jour son cœur présenta des signes de lésions. Il ne demeura pas longtemps abattu sous le coup, cependant. Les étudiants étaient sortis de leur torpeur pour lui prodiguer des marques de sympathies dont il avait, depuis les jours de Matsué, perdu l'habitude. Le comte *Okuma*, qui dirigeait une université privée, l'université de *Waseda*, lui offrit chez lui la chaire perdue ; on lui communiqua des protestations venues d'Europe, notamment un article de deux colonnes, publié dans *l'Aurore* sous le titre « Ingratitude nationale » et dont il se montra fort touché ; il reçut une demande de conférences de la part de l'université de Londres et apprit en même temps que l'on tâtait le terrain à Oxford pour préparer une proposition semblable. Son quatrième enfant était né : « J'ai une petite fille, toute mon anxiété s'est envolée ; si seulement je pouvais reprendre un peu de forces... »

La guerre russo-japonaise en éclatant n'avait pas rendu les circonstances plus favorables.

. Le 26 septembre 1904 il avait écrit une longue lettre à un capitaine de l'armée japonaise, H. Fujisaki, qui participait à la campagne de Mandchourie dans l'état-major du maréchal Oyama. Il parlait de ses enfants avec sa tendresse habituelle. Le

Digitized by Google

second, Iwao, vient de revenir des bains de mer d'Yaidzu ; il commence à savoir nager et est tout brûlé du soleil. Un soldat, au moment de partir, a fait cadeau à Kazuo d'une petite terre cuite, une tête de soldat russe, en ajoutant : « Quand nous rentrerons, je t'en rapporterai une véritable. » Le peuple de Tokyo est joyeux autant que brave. Hearn espère revoir son ami au printemps.

Pendant le souper, il mit brusquement la main sur son cœur, en proie à une douleur soudaine. Moins d'une heure plus tard il était étendu sur son lit, le sourire sur les lèvres.

Comme l'écrivait sa veuve en son langage naïvement imagé, « il n'était plus de ce côté de l'Univers ».

On lui fit des funérailles splendides, selon les rites Bouddhistes — religion de sa femme qu'il n'avait jamais adoptée. Une couronne de laurier, présentée par les étudiants de Tokyo, portait cette inscription : « A la mémoire de Lafcadio Hearn, dont la plume fut plus puissante que l'épée de la nation victorieuse qu'il aimait, qu'il adopta, et dont le suprême honneur est de lui avoir donné le droit de cité... et un tombeau, hélas! »

Parmi les éloges funèbres qui furent publiés à cette occasion, l'on a relevé cette phrase d'un écrivain du nom de Yone Noguchi : « Plutôt que de perdre Lafcadio Hearn, il eut mieux valu pour nous perdre deux vaisseaux de guerre à Port Arthur. »

Parmi les amis Japonais de Hearn, il en était un pour qui il avait conçu une admiration toute spéciale : Nobushige Amenomori ; il l'appelait le type par excellence du Japonais. Dans le numéro de l'*Atlantic Monthly*, d'octobre 1905, Amenomori donna, lui aussi, un souvenir ému au grand disparu.

Il est curieux de relever dans ces lignes, l'impression qu'a laissée là-bas l'écrivain surpris à son insu en pleine fièvre de travail :

« Jamais je ne perdrai le souvenir de ce que je vis la première fois que je passai la nuit chez lui. Habitué à m'endormir

Digitized by Google

tard, j'avais lu au lit. L'horloge sonna une heure; il y avait de la lumière dans le bureau de Hearn. J'entendis le bruit d'une toux basse et rauque. Craignant que mon ami ne fut malade, je me levai et gagnai son bureau; seulement, ne voulant pas le troubler, s'il était au travail, j'ouvris avec précaution. Je vis mon ami ardemment occupé à écrire sur un pupitre élevé; sa face touchait presque le papier... Un moment il leva la tête... C'était un autre Hearn. Le visage était d'une blancheur mystérieuse; le grand œil flamboyait. Il semblait être en contact avec une puissance surnaturelle.

« En cet homme d'apparence si simple, brûlait une flamme, pure comme celle des vestales; dans cette flamme, une âme qui de la poussière savait évoquer la vie et la poésie et s'élever jusqu'aux sommets les plus élevés de la pensée humaine. »

On rechercha si l'on ne pourrait accomplir quelque vœu cher au défunt et lui témoigner de la reconnaissance sous une forme particulièrement délicate. On trouva le passage suivant dans une de ses dernières œuvres :

« Je voudrais, quand mon jour viendra, être déposé dans quelque cimetière de l'espèce ancienne, de sorte que les ombres de ma société fussent anciennes elles aussi, dédaigneuses des modes, des changements et des révolutions de l'ère de Meiji. Le vieux cimetière derrière mon jardin conviendrait absolument. Tout y est beau, d'une beauté extraordinairement étrange et attirante; les formes de chaque arbre, de chaque pierre, ont été modelées d'après un idéal vieux, vieux, qui ne survit plus dans aucune cervelle vivante; les ombres elles-mêmes ne sont plus ni de ce temps ni du soleil d'à-présent; elles sont d'un monde oublié... De même, la voix de la grande cloche a une singularité de résonnance qui éveille en mon âme des sentiments si étrangement éloignés de tout ce qui est en moi du XIXe siècle, que leurs impulsions aveugles et imperceptibles m'effraient, — m'effraient délicieusement. Chaque fois que j'entends cet appel mugissant, je sens que dans les abîmes

Digitized by Google

de mon âme quelque chose surgit et s'agite, — comme si des mémoires ensevelies s'efforçaient de s'élever jusqu'à la lumière à travers l'obscurité accumulée de millions et de millions de morts et de naissances. J'espère que je demeurerai à portée de cette cloche. » (*Kwaidan*. Ed. Kegan Paul. P. 211.)

Le vœu de Hearn fut respecté comme l'avait été celui d'Alfred de Musset; il repose dans le vieux cimetière désaffecté, à portée de la cloche.

X

On a beaucoup discuté la question de savoir si le Japon que nous a décrit Lafcadio Hearn répond à une réalité ou s'il est simplement une vision de poète. Les réponses ont été des plus contradictoires; il est intéressant cependant de constater que Basil Hall Chamberlain, l'occidental sans doute le mieux placé pour répondre à la question, s'est prononcé en faveur du prétendu visionnaire. Cependant l'empire du soleil levant se transforme avec une rapidité telle qu'aucune vérification ne serait plus possible.

Au surplus, un tel contrôle se pourrait-il, même en supposant que rien ne fut changé en Extrême-Orient? Un tableau complet et fidèle d'un peuple se conçoit-il, surtout lorsque l'âme de ce peuple nous est aussi essentiellement étrangère que l'est l'âme des Nippons? Un homme moyen peut voyager pendant des années dans un pays; il n'en rapportera exactement que ce qui peut frapper une intelligence de sa classe et le résumé sera affecté autant par ce qui est en lui-même que par ce qu'il a vu. L'on ne peut demander à un observateur que d'être attentif et sincère; pour le surplus, son témoignage vaudra ce qu'il vaut lui-même.

Nul ne peut tout voir. Chacun note en passant dans la vie les correspondances qui l'intéressent. Le vulgaire va jusqu'au dernier jour sans relever autre chose que des banalités. Tout est dans tout et sans qu'on y soit allé voir, on peut dire qu'au

Digitized by Google

Japon, avec des caractéristiques spéciales, le bien et le mal, le beau et le laid, le vulgaire et l'exquis se trouvent confondus. Là comme ailleurs, l'homme se guide d'après les instincts secrets de son âme et va, sans qu'il soit besoin de le guider, vers ce qui correspond à ses aspirations intimes.

Ce que Lafcadio Hearn a vu au Japon, fait honneur à lui-même au moins autant qu'au pays.

Malgré le ton de tant de pages qui paraissent sombres et pessimistes, ce poète a passé sa vie dans une longue série d'enthousiasmes et de désillusions toujours renouvelés et qui jamais ne l'ont découragé. Don Juan a poursuivi la femme qu'avait créée son imagination et qu'il avait rêvée si parfaite, que toutes les réalités ne pouvaient, après une courte illusion, lui réserver que des dégoûts. De même Hearn a successivement reporté sa conception idéale de l'amitié sur une série d'hommes auxquels il a très injustement reproché par la suite de n'être pas la créature irréalisable de son imagination. De même il a passé de pays en pays poursuivant le mirage d'une humanité trop belle pour être véritable.

Au Japon les rappels de l'égoïsme et de la brutalité sont fréquents; il sent trop vivement pour ignorer tout ce qu'il y a de mauvais et de cruel autour de lui; mais tant de choses en même temps sont nobles et désintéressées! Cependant il les devine sans pouvoir toujours les définir et c'est vers celles-là que s'élancent toutes les forces de son être. Les heures de découragement, de colère même sont fréquentes, mais quelle joie lorsqu'il retrouve cette beauté morale à laquelle malgré tout il croit invinciblement.

« Mes amis meurent rapidement. Il y a peu d'années, l'un d'eux me disait : « Vous survivrez à nous tous, les étrangers « vivent plus longtemps que les Japonais. » Je ne croyais pas que ce fut vrai, mais mon ami pensait à des catégories d'êtres beaucoup plus delicats, les plantes de serre chaude, produits forcés, formés par l'étiquette, la culture classique, la loi du foyer. Et je commence à croire qu'il disait vrai. Presque tous mes

Digitized by Google

amis Japonais sont morts. Le dernier cas est d'il y a trois ou quatre jours; la plus douce des femmes, une créature qui ne paraissait pas faite de chair et de sang, mais d'un mélange de soie brodée et d'âme. Elle était absolument accomplie... Elle savait qu'elle se mourait et vint jusque chez nous pour nous dire adieu, en riant, en mentant bravement;... depuis plus d'un an elle souffrait certainement d'une manière affreuse, mais jamais elle ne se plaignait, jamais elle ne cessait de sourire, jamais elle n'était abattue. Elle mourut en rentrant. »

« Un autre ami, un homme celui-là est à ses derniers moments. Il dit à sa femme : « Ouvrez les fenêtres, toutes « larges, que mon ami puisse voir les chrysanthèmes du jardin.» Et il épie mes traits, il rit quand j'affirme que je suis enchanté. Son âme, autrement belle que n'importe quelle fleur, est sur le point de s'envoler. Il s'éveille la nuit, demande à sa mère : « Mère avez-vous des nouvelles de mon ami? se porte-t-il bien?» Puis il se rendort, — et ce sont ses derniers mots, — car au lever du soleil il est mort. Ces vies sont trop belles et trop frêles pour la civilisation brutale qui va les briser toutes, tant qu'elles sont, — et prouver à l'avenir que la délicatesse est immorale *à la Nietzsche*; que vouloir être altruiste, c'est se condamner soi-même à la mort et vouer les siens que l'on aime à la misère, à l'extermination probable. Pensez à des êtres qui jamais de toute leur vie ne firent rien qui ne fut — je ne dirai pas qui ne fut *bien*, ce qui serait banal, mais qui ne fut *beau*. — Si je disais tout ce que je sais à cet égard, le monde me traiterait de menteur, comme il a coutume de le faire. Et puis, il me serait impossible de parler à n'importe qui en ce moment, sauf à vous! Les blessures sont trop fraîches.

« Je pense à ces *âmes de velours* ... presque partout où j'ai vécu il m'a été donné d'en connaître une ou deux — hommes et femmes, — qui, d'un mot ou d'un regard enveloppent tout notre être de la douce chaleur d'une inexprimable caresse d'émotion. « Ames de velours! » Le mot n'est pas juste. L'effet est plutôt celui d'un bain de lumière et de chaleur tropicales,

Digitized by Google

sur le voyageur malade qui vient des régions de la consomption et des rhumatismes. »

« Ce sont le plus souvent des âmes d'intellectuels, mais ce n'est point là ce qui importe ; l'intérêt est purement émotionnel. Celui qui est uniquement intellectuel est déplaisant... Ce qu'il y a d'étrange, c'est que *dans ma pensée ces êtres se joignent sans distinction de sexe, en un type unique de parfaite tendresse, de sympathie et de compréhension*, comme ces créatures vivantes du Paradis de Dante qui étaient composées de plusieurs personnes. J'ai trouvé de ces âmes au Japon ; des âmes japonaises seulement. Elles sont en train de se fondre dans la nuit (1). »

XI

Nous avons vu que Hearn a rompu plusieurs relations qui avaient toutes les apparences d'une amitié solide. La plupart de ceux qui ont été victimes de cette mobilité de sentiments ne lui en ont pas gardé rancune. J'ai dit avec quelle noblesse Chamberlain s'est expliqué à ce sujet. Au surplus, le poète n'avait jamais pour ceux auxquels il avait cessé de croire, de mots amers, moins encore des procédés hostiles. Ils disparaissaient de son existence, voilà tout.

Que ces défiances, ces abandons aient été injustes dans plus d'une occasion, cela est plus que probable. Tout le monde a éprouvé la fragilité de liens d'affection que l'on croyait indestructibles.

Dans la vie on continue généralement à simuler plus ou moins, de part et d'autre, des sentiments auxquels on ne croit plus. Les ruptures nettes sont déplaisantes et on les évite autant que possible. — Mais le caractère de Hearn répugnait à ces compromissions.

(1) *Life and letters*, t. II, p. 324 et suivantes. Lettre à Ellwood Hendrik.

Digitized by Google

Il s'est trouvé un homme pour vouloir tirer publiquement vengeance de l'abandon du poète.

Le Dr George Milbry Gould, de Philadelphie, paraît être un savant distingué; il a fait paraître divers ouvrages scientifiques, notamment une brochure sur le sens de la couleur. Il écrit bien, avec des tournures quelque peu prétentieuses. Il avait envoyé spontanément à Hearn en 1887, à propos de ses œuvres, une lettre flatteuse; celui-ci répondit, une correspondance s'établit, plusieurs de ces lettres sont reproduites dans le recueil de Miss Bisland. En 1889, Hearn logea chez le docteur à Philadelphie; il cessa toute relation par la suite.

Gould a fait paraître tout récemment un gros livre, intitulé *Concerning Lafcadio Hearn* que l'on a justement qualifié de mauvaise action littéraire. Baudelaire parlant de M. Rufus Griswold, le diffamateur d'Edgar Poe, rappelait l'expression vengeresse de George Graham : il a commis une *immortelle infamie*. J'ai lu, non sans de fréquentes révoltes, le livre de M. Gould, et je doute qu'on en trouve l'équivalent dans l'histoire de la critique. Chose curieuse, lorsqu'il se borne à faire de la critique, il dit parfois des choses justes et plus d'une fois au cours de l'ouvrage, se trouve la reconnaissance du plus rare talent, mais avec quelles restrictions singulières! Jugez du ton du livre : « Les magistrales peintures du Japon constituent un de nos trésors littéraires les plus précieux. » — « Comme elle est merveilleuse, sa sympathie pour son sujet, sa fidélité au devoir littéraire, à son idéal d'art... Ceux pour qui Hearn a écrit sont peu nombreux et éparpillés, mais il en multipliera magnifiquement le nombre. Son extraordinaire mérite est d'avoir écrit de *tels miracles de grâce conquérante et de beauté persuasive, sans avoir les grandes qualités qui font les grands écrivains*... Il écrivit ainsi, *malgré lui* et par la force d'un destin cruel en apparence. *C'est ce qui nous dispense de lui en être reconnaissant. Nous recevons le présent des mains d'une divinité* qu'il ne reconnaissait point, d'une divinité qui se servait de cette main rebelle et de cet œil presque aveugle comme d'un instrument. Amoureux de l'horrible, dis-

Digitized by Google

ciple de Spencer, l'homme qu'il était dut se sentir stupéfait du message *qu'une inspiration sans pitié le chargea de répandre* (1). »

L'œuvre est donc belle mais il faut n'en savoir aucun gré à l'auteur. Il faut le haïr :

« On a parlé de lui comme d'un grand homme; à coup sûr il ne l'était pas... Privé par la nature, par les nécessités mêmes de sa vie ou par sa volonté consciente, de religion, de morale, de science, de fidélité, de caractère, de bienveillance, et de tout ce qui constitue la grandeur, c'est plus que folie de vouloir le présenter au monde comme un grand homme. »

Il est certain que ce genre de critique nous paraît tout à fait extraordinaire; s'il se trouvait en Amérique, en dehors de la foule la plus grossière, des lecteurs pour admettre la légitimité de pareilles diatribes, ce serait à se demander à quel rang la grande nation est restée. Il est certain, qu'en Europe, le livre de M. Gould serait radicalement impossible. Notez que ce singulier critique dissimule à peine qu'il fait œuvre de rancune et de colère; il a attendu la mort de son ex-ami pour dire tout cela; lors qu'il lui écrivait les lettres flatteuses qui captèrent sa confiance, Hearn n'était pas meilleur qu'il ne le fut par la suite, au contraire l'être moral s'est certainement épuré au Japon, et, d'autre part, Gould lui-même affirme que seules ses œuvres japonaises comptent, — à part un seul morceau, perdu dans une obscure revue américaine, non réédité, qu'il prétend écrit sous son inspiration.

Le vice initial qui affecte les attaques de Gould dispense de le suivre plus loin. Certes l'œuvre de Lafcadio Hearn n'est pas à l'abri de la critique. Il ne nous reste plus qu'à l'examiner au point de vue des influences, de la forme et des procédés.

(*A suivre.*) JOSEPH DE SMET.

(1) Pages 130 et suivantes.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

C'est la fin et déjà depuis une huitaine de jours, sinon davantage, s'étale sur les lieux d'affichage de plusieurs de nos théâtres l'avertissement ironique : clôture annuelle. Seules les Galeries Saint-Hubert retentissent des flonflons variés que nous apportent des *pupazzi* vivants, venus d'Italie. Avec quelle crânerie ces gamins font les grimaces convenues, et, dans des duos, trios, quatuors et même sextuors passionnés, avec quelle conviction, servie par de la voix, ils feignent des passions qu'ils n'ont pu éprouver encore, c'est ce que la presse quotidienne a déjà reconnu et c'est ce qu'on ne peut que répéter ici.

Pourtant cette musique italienne, qui fait le fond de leur répertoire, n'est pas, sauf celle de Mascagni, la musique qui parle à nos cœurs. C'est Donizetti, Bellini, etc., qu'ils exhument devant nous. Exhumation n'est pas un mot trop sévère, il ne l'est pas non plus pour le *Bal Masqué*, de Verdi, que le théâtre de la Monnaie nous a rendu. Mon Dieu, que cette friperie romantique nous est apparue minable et vétuste ! Que ces passions violentes et loquaces, ces vire-volte de sentiments, ces jeux de sorcellerie, etc., sont d'insuffisants ressorts pour mouvoir notre sensibilité plus affinée ! Certes il ne faut guère pour qu'elle s'ébranle, et nous ne demandons que la vie de tous les jours, comme dans *Louise ;* mais dans *Le Bal Masqué*, c'est justement la vie qui est absente, et le factice de l'action paralyse le bon vouloir du spectateur; celui-ci flaire dès la première scène la supercherie qu'on lui prépare.

Les derniers soirs de notre Opéra ont permis aux habitués une intéressante revue des principales nouveautés et reprises de la saison. A part *Ariane et Barbe-Bleue*, que j'aurais voulu revoir, il y a eu des mets de choix et pour tous les appétits. On nous a même rendu *Samson et Dalila*, admirablement interprété par Mme Croiza et M. Verdier. Celui-ci, le dernier soir de *Siegfried*, se tailla encore un beau succès et attesta tout le chemin qu'il a parcouru en une année. Il fut l'incarnation vaillante de la jeunesse symbolique du demi-dieu rhénan.

Au Parc, on a eu la grande joie d'applaudir M. de Féraudy dans des rôles permettant d'admirer la complexité de son talent. Que le comique du célèbre sociétaire des Français ne fût point monocorde, il y a longtemps qu'on le savait. Rappelez-vous le notaire de *L'Étincelle* et le valet du *Dépit amoureux ;* rappelez-vous aussi Eugène de *L'anglais tel qu'on le parle*. Ce sont là des transfigurations plutôt que des adaptations de la *vis comica* à des personnages divers. Tout est différent, voix, attitudes, gestes, com-

Digitized by Google

préhension du rôle, tout indique une capacité de renouvellement, même dans le cours d'une seule soirée, qui vraiment stupéfie

Mais il y eut le premier mari de Léontine, il y eut M. Perrichon, et la surprise devint aisément de la stupeur. Eh quoi, c'était ce même homme qui, deux heures plus tard, allait tâcher, en vain, de bafouiller quelques bribes d'anglais dans un hall d'hôtel ! C'était lui ! Et c'était lui aussi qui, la veille, avait dans *Les Affaires*, pris le masque d'aigrefin de M. Isidore Lechat, qui le lendemain, dans *Le Marché*, devait avoir dans la gorge, serrée par l'angoisse d'un désir trop violent, les larmes de M. Forou, ce rustre millionnaire, désemparé devant la décente et élégante impudeur d'une femme du monde.

C'est évidemment dans *Le Marché* que M. de Féraudy nous a dit son dernier mot, le mot du fin de son talent, après quoi il faut tirer l'échelle. Ceux qui ne l'ont pas vu dans la scène du 3e acte de cette pièce brutale, où il implore les faveurs de celle qu'il n'ose même regarder en face du haut de ses millions mal acquis, ceux-là ne peuvent formuler un jugement définitif sur le grand artiste. Disons que ce dernier fut bien secondé par Mme Betty Dausmond, exquisément parisienne dans deux rôles assez différents.

J. DE W.

* * *

Les livres.

GUSTAVE LANSON, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900), XVIe siècle. Paris, Hachette, in-8°, 1909. — Peut-on louer un manuel bibliographique comme on loue un autre livre? Assurément, et, à bien considérer, les mérites d'un tel ouvrage, pour être moins accessibles au public ordinaire, ne ressortent pas avec moins de netteté aux yeux exercés du professionnel. Il y a même pour celui-ci une jouissance particulière à feuilleter ces listes de titres, qui, selon sa complexion, l'encouragent ou le dépriment en lui permettant de mesurer les efforts d'autrui, tout ce labeur dont il hérite et bénéficie, mais aussi qu'il lui faut déduire — ou à peu près — de ses propres chances d'originalité, lorsqu'il voudra ajouter son grain de sel à l'œuvre de ses devanciers.

M. Lanson a pris la peine, dans un bref avant-propos, de justifier sa méthode. Il n'a pas besoin d'excuse, puisqu'il a le suprême mérite d'avoir tenté ce que nul n'avait eu le courage d'entreprendre avant lui. Toutefois on peut acter qu'il s'est laissé guider par deux principes : « 1° donner ce « qui pouvait, dit-il, conduire à ce que j'omettais; 2° former un ensemble « qui répondit à la culture et aux besoins actuels de la moyenne des étu- « diants en littérature française. » On peut aussi remarquer que pour la première fois, les mémoires, lettres politiques et administratives, etc., sont admis dans des proportions que les historiens de nos lettres, dans le passé, n'auraient point tolérées : « Je n'ai prétendu, écrit M. Lanson, que donner « un avertissement de briser les compartiments artificiels des spécialités « où trop souvent s'enferme la curiosité des étudiants. » Il aurait pu

Digitized by Google

ajouter : et des professeurs, car sa leçon est pour eux autant que pour leurs disciples.

Voilà déjà bien des mérites qu'il faut reconnaître à cette bibliographie; mais ce qui en constitue peut-être le plus haut prix au regard de ceux qui connaissent les autres travaux du savant professeur, sa conscience et sa clairvoyance, c'est que l'essentiel de ce livre est puisé dans sa « connais- « sance directe des livres que vingt-cinq ou trente ans de travail presque « entièrement consacré aux quatre siècles modernes de notre ère littéraire » lui ont procurées, de moitié avec la composition de son admirable *Manuel* et avec son enseignement à l'Ecole normale et à la Sorbonne. Cela nous dispense d'en dire davantage; car quel est le second spécialiste qui pourrait invoquer de tels titres à la confiance et à l'estime? M. W.

* * *

Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau (1843-1859), publiée par L. SCHEMANN. Paris, Plon, in-8°. — Ce titre quelque peu rébarbatif ne doit pas effrayer le lecteur; car peu de livres sont aussi instructifs et aussi puissamment révélateurs. Certes on connaît le nom et certains travaux d'Alexis de Tocqueville, bien qu'ils deviennent clairsemés, ceux qui ont lu sa *Démocratie en Amérique* ou qui, en comparant ses études sur l'Ancien régime à celles de Taine, ont pu se faire une idée exacte et personnelle de ce remarquable esprit; d'autre part, il s'est manifesté depuis quelques années une sorte d'intérêt passionné, dans certains cercles, pour l'œuvre de Gobineau; en publiant des *Pages choisies* de ce publiciste trop longtemps oublié, le *Mercure de France* a rendu un réel service à notre connaissance du passé français. Mais de là à mettre en relation le théoricien de la supériorité des races germaniques avec l'auteur de *L'Ancien régime et la révolution* il y avait encore loin, et on devine quelles surprises attendent ceux qui lisent la correspondance libre, ouverte et familière de ces deux hommes.

En tout état de cause, il n'est pas excessif de dire que nous devons à la publication de M. Schemann de connaître mieux, et plus favorablement l'auteur de *L'Essai sur l'inégalité des races humaines*; sa personnalité s'y révèle plus familièrement à nous que dans ses propres travaux ou dans les monographies qui lui ont été déjà consacrées en Allemagne et en France. Sa modestie, son persévérant labeur, son désir de bien voir et de bien observer lui concilièrent des sympathies dans tous les camps, sans qu'il faille s'illusionner sur certaines étroitesses d'une pensée obstinée, jusqu'à l'aveuglement, dans une conception rétrograde de l'histoire, qui n'a pas peu contribué à développer chez l'écrivain un pessimisme progressif à l'égard de sa nation. Ajoutez à cela les mécomptes de sa carrière, qu'il nous révèle ici avec une belle candeur, sans paraître se douter de la part qu'il y eut, tandis que rien n'est amusant comme de noter la touche fine et délicatement railleuse dont use M. de Tocqueville pour prémunir, mais en

Digitized by Google

vain, son imprudent ami contre les difficultés qu'il se crée, et aussi contre les idéologies néfastes, qui troublent inévitablement sa vision d'historien.

Il resterait à entrer dans le détail de cette correspondance et à on analyser le contenu. Ce n'est pas le lieu ; mais outre des pages très importantes sur la Suisse, l'Allemagne et la Perse, qui complètent, surtout les dernières, les descriptions et les appréciations semées déjà très abondamment dans les livres un peu diffus de Gobineau, on trouvera ici le résumé très sobre et très nerveux de ses opinions et de celles de Tocqueville sur cette question de la tradition et de la Révolution que divers livres et pamphlets viennent de remettre à la mode. Ce n'est point médire de MM. Brunetière, Lemaître, Bourget et Lasserre que de soutenir que l'essentiel de leur thèse est dans les pages 297 et suivantes du présent volume, que la meilleure réfutation qu'on puisse en trouver fait suite immédiatement, ce qui prouve que l'histoire des idées, comme l'histoire politique, n'est souvent qu'un recommencement. M. W.

* * *

On a réimprimé les deux volumes de M. Gaston Maugras (Paris, Plon) sur le duc de Lauzun. En détruisant le préjugé vulgaire qui représentait l'auteur des fameux *Mémoires* comme un homme à bonnes fortunes, un Lovelace professionnel, rien de plus, l'aimable historien a rendu un grand service. Lauzun fut la personnification la plus complète et la plus brillante de la société de la fin du XVIIIe siècle. Il a possédé tous les défauts d'une époque où, suivant le mot du duc de Guines à ses filles, les vices étaient sans conséquence et où le ridicule seul était à redouter ; mais il en a eu aussi toutes les séductions, toutes les générosités. Quel dommage, disait-on, que l'œuvre de M. Maugras ne soit, par son prix, abordable qu'à l'élite ! Maintenant nous en possédons une édition populaire, d'ailleurs excellemment imprimée. La louer est tardif et superflu. On connaît la manière discursive de l'auteur de tant de travaux sur le XVIIIe siècle. Sans s'interdire les digressions, en les multipliant au contraire, il ne perd pas le fil de son récit, tourné avec l'agrément anecdotique d'un roman du jour. Ce fil, jamais tendu, parfois très lâche, il le tient et le tient bien. On aurait donc tort de contester les qualités de composition aux livres de M. Maugras : s'il fait l'école buissonnière, à la différence des écoliers, il sait très bien pourquoi.

* * *

Et voici, encore chez l'éditeur Plon, qu'il faut signaler les *Anecdotes curieuses de la cour de France*, par FRANÇOIS-VINCENT TOUSSAINT.

Sous ce titre, M. Paul Fould publie le manuscrit original qu'il a retrouvé des fameux *Mémoires de Perse*, qui ont eu un grand retentissement au XVIIIe siècle, et qui ont paru sans nom d'auteur, et avec des noms d'emprunt pour tous les personnages qui y sont cités. Il ne saurait plus y avoir aucun doute aujourd'hui ; cet auteur n'est autre que Toussaint l'encyclopédiste, l'ami de Diderot et du grand Frédéric, l'auteur des *Mœurs*,

Digitized by Google

dont le succès a presque égalé celui des *Lettres persanes*, des *Lettres sur les Anglais* et des *Pensées philosophiques*. Dans une magistrale étude, M. Fould nous fait d'abord connaître Toussaint, un peu resté dans l'ombre jusqu'ici; il nous raconte sa vie, analyse ses œuvres et nous donne la preuve irréfutable que c'est bien lui l'auteur des *Mémoires de Perse*. Il publie ensuite son manuscrit en l'accompagnant de notes sérieuses et très documentées qui ajoutent à l'intérêt de la publication. Qu'il s'agisse de Marie Leczinska, de la Pompadour, de la marquise de Prie, des sœurs de Nesle, des différents ministres de Louis XV ou des principaux personnages de sa cour, Toussaint nous en donne des portraits tracés de main de maître et qui méritent de figurer au nombre des plus utiles documents de l'histoire.

On lira avec intérêt le récit de la conspiration de Bretagne de 1719, l'histoire du *Masque de fer*, dont les *Anecdotes* ont soulevé le voile pour la première fois, l'arrestation du maréchal de Belle-Isle, etc., etc.

*
* *

Livres sur le romantisme.

Pour peu qu'on y mette d'application, ce ne serait pas trop d'une chronique mensuelle de ces livres. En voici encore un dû au zèle de M. Séché, un autre de M. Dufay, un troisième qui est signé de M. E. Seillière, l'auteur des études sur l'*Impérialisme*, analysées ici l'an passé. Enfin, on pourrait rattacher à cette série un très intéressant volume de M. Paul Gautier, dont on a signalé ici même la précieuse édition de *Dix années d'exil*, ces mémoires si importants de Mme de Staël. Le présent volume est intitulé *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël* (Paris, Plon, in-12); le savant critique y communique les lettres inédites de l'homme qui fut l'ami fidèle et le confident sûr et tendre du célèbre écrivain, lettres adressées à Mme Necker de Saussure, dont le portrait, d'après une jolie miniature, est ici reproduit. Mme Necker était la cousine de Mme de Staël et elle avait pour elle la plus vive affection. On devine le prix que peut avoir, commentée avec tact et science, une telle publication.

Celle de M. Dufay n'a pas, confessons-le, un prix égal. Déjà les *Lettres à la fiancée* avaient à demi déçu les admirateurs de Victor Hugo. Les lettres qu'il écrivait à son père, le général Hugo, remarié et fixé à Blois, s'égarent trop fréquemment dans les détails vulgaires, dans le papotage et, disons-le, elles sonnent un peu faux, car souvent le jeune poète y affecte des sentiments qu'il n'éprouve que faiblement, notamment à l'égard d'une belle-mère qu'il ignorait et ne pouvait chérir. Le style de ces lettres est quelconque, le commentaire de M. Dufay n'y ajoute que bien peu de chose; le plus souvent il se borne à un résumé de ce qu'on va lire *in extenso*; il y avait là de quoi faire une plaquette d'une centaine de pages, et non un volume à 3 fr. 50 c.

En est-il de même du livre de M. Séché, intitulé *Le roman de Lamar-*

Digitized by Google

tine (Paris, Fayard) ? Sans doute ce livre est assez mince de contenu, et il trahit un peu de hâte dans sa composition et sa rédaction. C'est une sorte de réédition agrémentée de romanesque, de ce que nous avaient appris les publications de M. Doumic et de M. Séché lui-même sur les amours du poète et de Mme Charles. Il n'importe il est vrai, puisque cette fois l'historien cède la place à l'homme d'imagination et, que c'est quelque chose comme un roman vrai que M. Séché a voulu écrire. Il a emprunté surtout à *Raphael* les détails que ne lui fournissaient pas les lettres et les aveux directs de Lamartine. Le tout est dans une forme agréable et se lit aisément. Enfin une illustration bien choisie ajoute à l'intérêt de ce livre à bon marché, qui ne dépare pas, au contraire, la collection de M. Fayard.

Reste à mentionner le livre de M. Seillière, autre roman où la vérité se mêle à la fiction. Du moins l'auteur des volumineux travaux sur *L'Impérialisme* a-t-il entendu que la part du vrai fût la plus large possible; il a simplement reconstitué la biographie de Henri et Charlotte Stieglitz sous ce titre alléchant : *Une tragédie d'amour au temps du romantisme.* Le suicide de Charlotte Stieglitz, se poignardant pour produire un sursaut et restituer à son mari l'énergie nerveuse dont il était dépourvu, reste une des énigmes les plus troublantes d'une période littéraire, que peu d'hommes en France connaissent mieux que M. Seillière. C'est un de ces cas de « psychologie romantique » qui doivent lui plaire, puisqu'ils lui permettent d'exercer son diagnostic, d'utiliser ses réels dons de critique appliquée et aussi de justifier une terminologie médicale qui est devenue de style, lorsqu'on a à caractériser les outrances de vie et de langage coutumières aux écrivains de 1830.

Il est indéniable que la neurasthénie de Henri Stieglitz et de sa femme relève de la thérapeutique au moins autant que de l'histoire littéraire; il ne l'est pas moins que l'apologie du suicide, depuis J.-J. Rousseau et Gœthe, était devenue un lieu commun des révolutionnaires de l'art. La seule objection qu'on puisse faire à M. Seillière, c'est qu'il est toujours périlleux de généraliser en pareille matière, c'est qu'il l'est aussi de condamner des notions ou des tendances, qui demandent un examen particulier pour chaque individu et qui peuvent varier, chez le même individu, selon l'âge, le sexe, l'humeur du moment, etc. L'étiologie des maladies morales est une science hypothétique; c'est tout au plus une science de demain, sinon d'après demain. W.

* * *

En regardant passer la vie. C'est l'auteur d'*Amitié amoureuse* et M. Henri Amic qui ont publié cet agréable petit livre chez Ollendorff, dans le format in-12. Il vaut d'être lu. Comme *Jours passés,* c'est un recueil de souvenirs, reliés par un fil un peu ténu, offrant l'aimable incohérence d'une jolie conversation, animée par la sorte d'émulation que l'esprit de société, en France et dans un salon, éveille surtout lorsque les interlocuteurs sont de sexe différent. Parfois le ton monte un peu, la contradiction

Digitized by Google

se fait vive, par exemple lorsqu'il s'agit de Maeterlinck ; mais tout de suite l'amitié qui unit les interlocuteurs atténue le heurt de l'entrechoquement des avis, entraîne à des concessions, à des formules transactionnelles, et cette forme de la critique, si elle manque de rigueur, ne manque ni d'imprévu, ni d'agrément. Il y a d'ailleurs, dans ces notes dialoguées, des morceaux étendus, qui font suite et tiennent ensemble ; ce sont ceux consacrés à Guy de Maupassant et à Georges Sand — thèmes favoris de conversation des auteurs — et aussi à Bastien-Lepage, dont ils exhument toute une correspondance.

* * *

F. Bouché, *Les Mourlon* (Edition artistique, in-12). Voilà déjà longtemps que ce livre devrait être annoncé. Je l'ai lu avec un retard que je regrette d'autant plus vivement que j'y ai pris un double plaisir ; plaisir de critique, plaisir de Wallon, qui retrouve chez l'auteur quelques-unes des qualités de terroir d'un Garnir, d'un Krains et aussi d'un Stiernet. Comme ce dernier, de qui il diffère essentiellement d'ailleurs, M. Bouché a la vision plutôt tragique dans ses paysanneries, et il est certain que ses deux vieillards, les fermiers Mourlon, doivent quelque chose aussi à l'inspiration « flamande » de MM. Lemonnier et Eekhoud. Je pense notamment au *Mort*, à *Kees Doorik* et à ces scènes de village si brutales, si résolument réalistes. Ici l'ambiance est autre, il est vrai, et dans quelques figures d'arrière-plan, dans le décor, on sent bien que l'auteur est le fils d'une autre terre, qu'il a gardé dans les yeux les lignes d'un autre paysage que ses compatriotes ont une mentalité différente de celle des pacants du Limbourg ou de la Campine anversoise. Toutefois on ne le sent pas assez, et ce que l'écriture — d'ailleurs inégale — gagne en couleurs vives, en relief quelque peu sculptural, la sincérité de l'observation le perd inévitablement. Je voudrais que moins préoccupé de transpositions littéraires, plus complétement libéré des réminiscence livresques, M. Bouché se laissât aller à sa verve, qu'après s'être replongé, s'il le peut, dans le tuf patrial, il eût l'énergie de tenir simplement la plume et de noter, en l'écoutant, la chanson de nos coteaux, de nos bois, de notre peuple. W.

* * *

Dans *Le prix de la vie* (Paris, Plon, in-18), un de nos jeunes romanciers belges a essayé de doter une historiette mondaine d'un intérêt moral, celui qui s'attache à un beau sacrifice d'âme, M. Davignon s'était plutôt attardé à faire l'école buissonnière, telle que l'entend un écrivain qui observe surtout à la surface et s'abandonne à des dons de style plus en agrément qu'en profondeur. Son observation atteint cette fois une humanité plus large, dont il ne dissimule ni les tares, ni les faiblesses, mais dont il excelle à mettre en valeur les figures généreuses et ardentes, comme cette Isabelle Ferreins, mal mariée, sollicitée par un amour qui l'émeut mais ne l'entraîne qu'à plus de noblesse et plus d'héroïsme. La sympathie du

Digitized by Google

romancier s'étend aux paysages de cette Wallonie d'Ardenne dont il décrit les sites familiers, les mœurs nerveuses et passionnées. *Le prix de la vie* est destiné à une réelle fortune auprès de ceux qui demandent à la littérature des occasions de sentir et de penser.

* * *

M. Victor Trésangue publie chez Ollendorff un roman intitulé *La voix du large*. C'est une idylle vraiment tragique, qui se déroule dans le décor de la côte navarraise. De sobres descriptions, sans couper l'intérêt, varient nos impressions, et un peu de couleur locale ajoute au charme d'une description surtout psychologique.

* * *

La notoriété claironnante de Deroulède est surtout une notoriété française. A part quelques discours et quelques *Chants du soldat* qui ont passé la frontière, il n'est pour nous qu'une figure de l'histoire contemporaine. On a donc bien fait de réunir ses *Pages françaises* (Paris, Bloud & Cie, in-16), qui permettent de juger l'écrivain moins fragmentairement ou, si l'on veut, de le voir sous tous ses aspects.

Les extraits ont été choisis de telle façon que chacun d'eux forme un tout par lui-même. Quand besoin était, on a donné de brèves analyses qui assurent au lecteur une pleine intelligence du texte. Un discours inédit (celui que M. Déroulède prononça récemment sur la tombe du lieutenant Pol Boulhaut) complète le volume.

Personne n'était mieux désigné que MM. Tharaud — à qui le roman *Dingley* valait naguère le Prix Goncourt — pour présenter au lecteur l'œuvre de Paul Déroulède. L'essai qu'ils ont mis en tête du volume, pittoresque et coloré, plein d'aperçus nouveaux, place en tout son relief cette figure originale et vivante.

* * *

Chez Bloud, signalons encore deux volumes de la « Bibliothèque régionaliste » d'inégale importance, mais tous deux ayant leur genre d'intérêt. De M. J. Charles-Roux, dont chacun sait quelle est la haute personnalité dans la vie sociale du Midi français, un très joli livre, merveilleusement illustré est tout d'abord à signaler : *La Provence*, qui est l'évocation par les mœurs et le costume de toute une civilisation originale, que les visiteurs de l'Exposition coloniale de Marseille, en 1906, retrouvèrent miniaturisée, en quelque sorte, dans un raccourci aussi savant qu'harmonieux. Moins important, mais curieux à d'autres titres, est le volume de M. Jean Tanet, préfacé par M. Maurice Barrès, *Les défenseurs*, histoires lorraines. C'est en douze récits où l'histoire se mêle à la légende, l'essai d'une sorte de résurrection du passé lorrain, surtout du passé militaire. Que cet essai soit toujours heureux et concluant, voilà ce qu'il serait téméraire de dire.

En présentant au public ces nouvelles « claires, fortes et salubres », M. Maurice Barrès écrit dans la préface de ce volume : « Jean Tanet est

Digitized by Google

mon *pays*, mon compatriote parfait, lorrain, vosgien, mosellan, charmesien, bref, Jean Tanet de Charmes-sur-Moselle... Ces solides défenseurs que vous allez connaître, leurs figures m'émeuvent, car elles sont bien de l'espèce qui se lève toujours sur notre étroit horizon... Le haut sentiment que les nôtres avaient de l'honneur, on le respire à pleins poumons dans les douze récits de Jean Tanet... » S'il en est ainsi, et si c'est le sentiment d'un aussi bon juge, il n'y a pas lieu d'insister...

* * *

M. Noblemaire a, chez Bloud encore, publié dans une collection de propagande catholique, d'ailleurs très bien faite, un court écrit préfacé par M. E. Lamy de l'Académie française. C'est intitulé *Le complot contre la famille* et on devine le sujet rien que par le titre. Là le divorce, l'union libre, le néo-malthusianisme sont successivement pris à partie par l'auteur qui, également adversaire de l'*Étatisme* et de l'*individualisme* ne voit de refuge que dans la foi.

* * *

A la librairie Perrin vient d'être publié *Le journal d'un Spahi*, récit de la vie d'Afrique du lieutenant G. Lautour, qui fut la victime des émeutes de Lens il y a trois ans. M. le marquis Costa de Beauregard a écrit une préface vibrante, qui est bien à l'unisson de ces pages martiales et d'une belle sincérité.

Dans ces pages, souvent imprégnées d'une sincère et profonde émotion, tracées d'une plume délicate par un Français et un croyant, on verra revivre, dans les paysages brûlants du Pays Noir, l'existence à la fois pénible et monotone que mènent là-bas officiers et soldats et qu'aident seulement à supporter la joie du devoir accompli, l'image sans cesse présente de la Patrie si lointaine, les beaux rêves d'avenir chèrement caressés, — rêves qui devaient, pour le lieutenant Lautour, être brisés par la mort atroce dans une grève fratricide.

* * *

Chez le même éditeur, M. Nicolay nous donne, sous le titre *Ce que les pauvres pensent des riches*, un curieux pendant à ces *Enfants mal élevés* dont on n'a pas oublié le vif et durable succès. Une longue fréquentation du monde des ouvriers lui a, en effet, prouvé que ceux-ci étaient absolument aussi peu responsables de leurs fausses idées politiques et sociales que le sont, de leur mauvaise conduite, les enfants dont les parents n'ont pas su, ou n'ont pas voulu, leur donner l'éducation qui leur convenait. Bien loin de faire un crime aux « pauvres » de la manière dont ils jugent « les riches », c'est tout d'abord à ces derniers qu'il reproche leur coupable et funeste indifférence à l'égard de leurs frères moins privilégiés; après quoi, sous la forme d'entretiens d'un conférencier populaire avec des ouvriers de toute catégorie, il réfute les sophisme des théoriciens socialistes, tout en ne perdant jamais de vue l'intérêt des classes pauvres et la

Digitized by Google

légitimité d'une partie de leurs revendications comme de leurs griefs. Encore ses réfutations se gardent-elles toujours d'avoir le caractère de raisonnements abstraits. S'adressant à son auditoire de « prolétaires » absolument comme s'il parlait à des « enfants mal élevés », M. Nicolay ne cesse point de leur citer des exemples, très simples et très frappants, tirés de leur propre observation quotidienne.

* * *

Préfacée par M. Th. de Wyzewa, l'étude de M. Dauchot, *Immortelle Pologne* (Paris, Perrin), n'est pas qu'une étude. C'est plutôt un roman, écrit dans une langue musicale et colorée, mais en marge de l'histoire et supposant des recherches et des réflexions, dont les auteurs de fictions ont généralement peu cure.

Et ce n'est pas seulement du patriotisme polonais qu'est inspiré le livre de M. Dauchot. A étudier ceux qui semblent destinés à « donner au monde l'évangile de la nationalité », le héros du roman a mieux compris l'amour du sol natal. Il aime plus fortement son petit coin de patrie française, où il revient s'installer pour continuer la tradition de la longue lignée de cultivateurs qui formèrent sa famille.

C'est là qu'auprès d'un ami qui le soutient, il adoucit les derniers moments d'une jolie exilée dont la tendresse ne fut pas étrangère à son culte pour la Pologne martyre.

* * *

Quelques romans parus chez M. Stock méritent d'être signalés ici. C'est d'abord la suite des traductions de Rudyard Kipling et de Conan Doyle. Nous avons déjà analysé ces études de soldats, qui ont, en Angleterre, contribué à la vogue du célèbre auteur du *Livre de la Jungle* dans des milieux restés fermés aux premiers produits de sa hautaine ou hardie inspiration. *Au blanc et au noir* se rattache à la même veine ; c'est la vie anglo-indienne qui y est peinte en de brèves et troublantes anecdotes, pleines d'humanité.

Tour à tour l'auteur nous transporte dans les monastères bouddhiques, dans les postes de police indigène, au fond des mines submergées. C'est toujours le même humour, la même puissance réalisatrice de vie. *Au blanc et noir* est une des œuvres les plus curieuses du grand romancier anglais.

De Conan Doyle, pas moins de trois livres à signaler du même coup. C'est d'abord *La grande ombre*, une des œuvres inspirées au grand romancier par l'étude de la période napoléonienne. Nulle part on n'a mieux peint les petits côtés d'un champ de bataille. Le récit de Waterloo par le petit berger de West-Inch, qui s'est engagé pour aller chasser loin de l'Angleterre l'Ombre qu'il croit sentir peser sur l'Europe, est plein de brio, de vie et de relief. Puis vient *Un début en médecine* où le romancier narre les premières années d'exercice professionnel d'un jeune médecin cherchant à se créer une carrière. Il y a là, avec une intrigue fort simple, d'inoubliables

Digitized by Google

portraits d'originaux choisis dans tous les mondes. La traduction de M. Albert Savine est d'une langue facile et courante et reproduit très exactement le coloris de l'original.

Enfin le *Parasite*, dont nous devons la traduction à MM. Albert Savine et Georges-Michel, est un recueil tout à fait inédit en langue française et peu connu des compatriotes du célèbre écrivain, car les nouvelles qui le composent n'ont jamais été réunies sous une même couverture de l'autre côté de la Manche. Il y a là cependant des pages puissantes, comme le *Parasite*, et des récits émouvants, comme *Duel d'acteurs* et le *Coup gagnant*.

Ce n'est pas tout. Parmi les autres romans publiés récemment chez M. Stock, il faut signaler une amusante histoire sportive, *Les mémoires d'une 50 HP.*, de M. Paul Arosa, avec une préface de M. Tristan Bernard. C'est un genre nouveau, qui, comme le roman militaire, les romans de marins, etc., paraît devoir se créer un public, aussi nombreux et attentif que le sont les lecteurs de l'*Auto* et autres feuilles de cette espèce. Convenons que M. Arosa a la plume alerte et l'humour très recommandable. Enfin, sous une couverture originale et qui déjà invite à la lecture, M. Yves Le Febvre publie *Les Féodaux*, c'est-à-dire une œuvre d'allure aussi somptueuse et aussi vivante que les précédentes. L'auteur des *Barbares* y ressuscite la féodalité du XIe siècle, mi-barbare encore et mi-chrétienne, passionnée de guerre, d'amour et de religion. Le fonds historique de cette large fresque, c'est la révolte de Geoffroy-Martel contre son père, le vieux comte d'Anjou Foulques Nerra. Autour de ces deux figures de comtes angevins s'agite dans un cadre d'église et de vieille ville toute une chevalerie héroïque, brutale, superstitieuse dont les silhouettes sont dessinées avec un relief saisissant. Un tel livre se raconte difficilement. Il faut le lire, tour à tour rude et sauvage ou d'une douceur attendrie, toujours évocatif, toujours écrit avec un grand souci d'art et de vérité.

* * *

M. Joseph Lhopital, qui nous est favorablement connu par quelques études romanesques de la vie normande, dans lesquelles, sans faire oublier Maupassant, il a su être personnel, a fait un voyage dans le Nord de l'Italie et il publie ses impressions sous le titre un peu vague et ambitieux de *Italica* (Paris, Perrin). L'auteur y disserte agréablement, mais sans pédanterie, sur les monuments de la pierre et sur les chefs-d'œuvre de la peinture et de sculpture qu'il a vus au passage. Il ne se défend pas, d'ailleurs, d'autres curiosités; ses observations, écrites dans une langue simple et alerte, plairont à ceux qui y trouveront l'occasion de rafraîchir leurs propres souvenirs de voyage.

Chez Perrin également, M. E. Gomez-Carrillo nous parle de *La Grèce éternelle*. M. Gomez-Carrillo est espagnol; il a déjà écrit quelques récits de voyage, notamment sur l'Algérie et le Japon. Il manquait à l'Espagne un De Amicis; il semble que notre auteur ait ce qu'il faut pour tenir l'emploi.

Digitized by Google

Dans sa préface, M. Jean Moréas s'exprime en poète et en fils de l'Hellade; il est lyrique et d'un accent agréablement personnel; il loue avec tact « l'art brûlant et mesuré » de son confrère espagnol. De fait, chez celui-ci, la vie contemporaine n'est point sacrifiée aux admirables souvenirs du passé et notamment, sur la littérature néo-hellénique, il nous dit des choses de vif intérêt.

Pour en finir avec les publications de la maison Perrin, mentionnons, deux romans, l'un de M. Paul Tany, dont nous annoncions, l'an passé, *Quelques bandits*. Cette fois, l'écrivain s'est essayé à un sujet plus difficile, l'analyse d'un caractère d'artiste, hanté par des rêves et des ambitions qui l'isolent des réalités et le mènent, par un chemin lent et tortueux mais sûr, vers la folie. La fin un peu précipitée n'est pas sans émotion dramatique, et l'ambiance a été décrite avec un souci minutieux de la vérité moyenne. L'autre roman, qui a pour auteur M. Lucien Trotignon, s'intitule *Simone la romanesque*. C'est une bonne étude de mœurs parisiennes, surtout de ces milieux artistiques où s'agitent tant de petites passions, où les rivalités se font si âpres et les découragements si prompts. L'auteur nous transporte aussi à Venise, dont il peint certains coins d'un pinceau rapide et alerte. Enfin, les amours de Simone révèlent quelques-uns des dons d'un psychologue.

* * *

On connaît l'une des spécialités de la maison Nourry, les publications d'ordre scientifique ayant pour objet le passé religieux. Voici que le docteur Piepenbring y donne un *Jésus historique*.

Le nouvel ouvrage de l'auteur de l'*Histoire du Peuple d'Israël* se recommande tout d'abord du nom de son auteur, synonyme de science et de probité scientifique. Il est essentiellement composé d'un essai de reconstitution de la primitive tradition évangélique au nom de laquelle il réclame contre certaines conclusions des grands critiques modernes. C'est une défense ferme et sincère de ce qu'il y a de vraiment solide dans les traditions évangéliques originelles.

Le livre de E. Giran, *Jésus de Nazareth* (même éditeur), reparaît terminé complètement.

Ce petit livre n'est ni un *Cours d'instruction religieuse*, ni une *Vie de Jésus* faite au point de vue de la vulgarisation. C'est un *Manuel scolaire de Critique et d'Histoire* concernant Jésus de Nazareth.

Aucune idée confessionnelle n'a présidé à la rédaction de cette étude; elle a été écrite avec l'unique souci d'être objectif et de fournir une note exactement historique. Ce manuel s'efforce de combler une lacune, sans y prétendre, et en attendant de plus autorisés, il est indispensable à tout éducateur religieux soucieux de sincérité.

Digitized by Google

UNE ŒUVRE CHARITABLE [1]

Ce n'est certes pas d'une conférence qu'il s'agit aujourd'hui. Je serais trop intimidée, je ne saurais pas la faire, car c'est la première fois que je parle devant un public, public choisi d'ailleurs, et restreint, tel qu'il convient à une débutante.

Je veux simplement vous raconter une promenade que j'ai faite dans Paris, dans ce Paris redoutable qui contient tant de bon et tant de mauvais, qui, dans sa cuve toujours bouillonnante, élabore souvent de sinistres desseins, mais souvent aussi des héroïsmes inconnus, d'adorables charités longtemps ignorées, puis mises au jour par la force même et l'urgence de leurs résultats.

J'ai donc fait une grande promenade dans ces quartiers qui sont comme les rivages d'une ville comparée à la mer, où reste l'écume des fortes vagues, une grande promenade dans les faubourgs, depuis Montrouge jusqu'à Ménilmontant, depuis

(1) L'Œuvre Henri Coullet (du Lait maternel), 17, rue Denfert-Rochereau, à Paris, est connue de tous les philanthropes. Elle constitue un admirable exemple de dévouement à la classe ouvrière et elle rend quotidiennement d'inestimables services. C'est ce qui lui a valu des sympathies dans tous les mondes. Mme Alphonse Daudet ayant été amenée à prendre la parole dans une réunion des amis de l'œuvre, Mme Coullet a bien voulu nous communiquer son manuscrit et nous autoriser à le publier. Nos lecteurs connaissent les admirables vers de Mlle Coullet, à peine sortie de l'enfance; ce nous est une joie d'associer à notre admiration pour la jeune poétesse, celle qu'inspire l'ardente et persévérante initiative de ses parents.

N. de la Réd.

Digitized by Google

Belleville jusqu'à Plaisance. Ce que je venais voir? Des réfectoires populaires et gratuits, des réfectoires de nourrices, installés dans de modestes salles, aux tables et aux bancs de bois, aux rideaux de simple percale, mais parfumés à l'heure des repas d'un bon goût de soupe et de légumes, et de viandes bouillies et grillées.

Prenons celui où j'entrai d'abord rue Ramponneau : et je remarque ici que ce nom de Ramponneau était celui d'un cabaret célèbre au XVIIIe siècle, quand tout ce quartier de Ménilmontant était émaillé dans sa verdure suburbaine de ce qu'on appelait alors des *petites maisons*.

Mais le cabaret qui nous occupe est plus modeste et plus intéressant aussi, installé dans une sorte de boutique ouvrant directement sur la rue. Midi sonne à l'église voisine, midi, ces douze coups qui marquent dans le public ouvrier, l'heure du repos et du repas, midi sonne; voici la porte qui s'ouvre; entre une femme du peuple portant un enfant dans ses bras, un tout petit enfant, de ceux que la mère tient encore contre elle comme si on allait lui enlever le trésor que Dieu lui donna. Après cette mère en arrive une autre entrant de la rue, toujours avec l'enfant qu'elle nourrit, serré contre son cœur; et le défilé continue pendant un quart d'heure de ces effigies de maternités tendres et pauvres.

Ces femmes se sont assises silencieusement et les voici attablées. Oh! comme elles mangent de bon cœur le déjeuner simple et sain qui leur est offert : c'est qu'elles mangent pour deux, elles mangent pour nourrir aussi un autre elle-même; ce sont des nourrices rien que des mères-nourrices qui ont accepté cette double tâche de travailler et de remplir leur premier devoir, le plus sacré, celui de garder leur enfant auprès d'elles et de le sustanter de leur lait. Et je constate la bonne mine du petit que chacune en mangeant porte sur le bras resté libre, des yeux clairs, un teint frais, ce vague et bon sourire de l'enfant qui s'éveille, rien de ces pauvres petits visages flétris où les privations subies par la mère font déjà, tristesse affreuse, des rides au nourrisson, et puis remarque touchante : si dénuée que paraisse la femme indigente, si délabrés que soient ses traits et ses vêtements, car la jeunesse de l'ouvrière sombre vite dans ses mater-

Digitized by Google

nités, l'enfant est toujours propre; un petit fichu blanc, une petite capeline vite tricotée, montrent le soin coquet de la femme, à parer son enfant, à l'embellir aussi.

Vous voyez donc, en exemple, le but de cette œuvre que j'allais étudier et admirer sur place, l'*œuvre des mères-nourrices*, fondée par M. et Mme Henri Coullet, voici déjà quatre ans environ. Comment leur vint à tous deux cette idée, géniale dans sa simplicité : réconforter la mère pour qu'elle puisse allaiter son enfant dans ces conditions d'hygiène et d'abondance sans lesquelles l'enfant ne s'élève pas, la petite plante s'étiole et meurt, l'oiselet renonce et tombe au bord du nid?

Ils y furent amenés par une grande pensée de solidarité humaine et de religieuse pitié; mais ce n'est pas tout d'imaginer le bien, d'en sentir par avance les beautés morales, il faut arriver à le réaliser, à rendre tangible ce qui n'est encore qu'un précieux levain bienfaisant. Avec très peu de ressources au commencement, car ces bienfaiteurs de la maternité ont eux-mêmes charge de famille et charge d'âmes, ils fondèrent à Belleville, en plein quartier populeux, dans une étroite boutique abandonnée où tout manquait, leur premier dispensaire de repas gratuits. Ah! ce fut modeste : une soupe, un tout petit morceau de viande, quelques légumes. Mais vous avez le souvenir, Mesdames, de ce miracle des pains et des petits poissons qui nourrirent tout un peuple, un peuple en même temps avide de la parole de Dieu. N'était-il pas juste que ce miracle au bord d'un lac bleu, au pied d'une montagne sacrée, se renouvelât dans ce pauvre Paris des faubourgs où il ferait tant besoin d'air et de clarté en même temps que de distributions charitables; et le miracle continua, et il n'a pas cessé depuis.

Bientôt s'ouvrirent deux autres réfectoires de nourrices, car elles affluaient aux portes de ces bienfaisants refuges, elles affluaient d'autant plus que rien n'offusquait leur misère, aucune inquisition ne cherchait à l'approfondir. L'œuvre s'étendait au grand contentement de ses fondateurs. On commençait à la connaître, et sans quêtes, sans sollicitations indiscrètes, rien que par la pente des cœurs pitoyables, l'argent venait peu à peu, car il en fallait trouver, il faut en trouver sans cesse, puisque dans ces

Digitized by Google

dispensaires on ne refuse jamais personne à l'heure du déjeuner, à l'heure du souper et que toute femme pauvre tenant un enfant dans ses bras, image éternelle et toujours renouvelée de notre sainte Mère Marie et de son Fils adorable, toute femme peut entrer sans dire d'où elle vient, ni quel est son nom. Et comme c'est ici avant tout une œuvre de pitié, on ne regarde pas si chaque arrivante de la rue bruyante et néfaste, porte au doigt l'anneau du mariage, jugeant qu'elle est plus à plaindre encore et plus à secourir, celle qui abandonnée et seule dans la vie, doit payer sa faute par plus de tourment moral et de travail personnel.

Il est des heures, n'est-ce pas, Mesdames, où nous nous sentons le cœur pesant ou d'un bonheur inattendu ou de trop de peine à supporter; en ces heures-là on se sent très solidaire de l'humanité tout entière, très charitable; soit que l'on souffre trop, alors on pense à ceux qui souffrent aussi, on voudrait trouver le moyen de les soulager, soit que, se sentant par hasard trop heureux on songe aux déshérités qu'un rayon de soleil n'atteint jamais dans la mansarde étroite ou dans leur ombre accumulée. En ces moments, Mesdames, si différents dans nos vies, mais si pareils quant aux sensations, en ces moments de deuil ou d'heureuse plénitude, pensez aux mères-nourrices, pensez à ces réfectoires où elles s'asseyent devant les tables de bois, où elles mangent pour nourrir deux vies.

Entre toutes ces admirables œuvres dont Paris rachète un peu ses crimes et ses folies, celle-ci est une des plus simples, des plus droites, des plus intéressantes. Donnez-lui votre pensée d'abord, peut-être un jour votre obole, et réfléchissez que ces enfants au maillot c'est l'avenir de demain, c'est de l'humanité future à sauvegarder, à préserver de l'affreuse misère et souvent de la mort ennemie.

Qui sait, dans ces existences vite fauchées, ce que perd un peuple de ressources vives, d'appuis efficaces et souvent d'êtres remarquables qui eussent contribué à son renom et à sa gloire? Et puis, en dehors de toute autre préoccupation, la charité seule, la compassion de celui qui ne manque de rien pour celui qui manque de tout, suffirait à remuer nos cœurs devant ces

Digitized by Google

pauvres mères attablées silencieusement entre leurs heures de travail, et tranquilles en pensant que leur nourrisson ne manquera pas de lait puisque elles-mêmes sont réconfortées par une œuvre admirable, oui admirable, et telle qu'elle devrait se répandre et se multiplier dans toutes les grandes villes, à la porte des usines, au milieu des faubourgs populeux, partout enfin où les ressources sont inférieures aux exigences et aux nécessités de la vie des humbles.

Mme Alphonse Daudet.

Digitized by Google

LES COLLECTIONS DE TABLEAUX

DU ROI DES BELGES

La Chambre des représentants de Belgique a consacré, le 1er de ce mois, une séance à discuter la décision arrêtée par le roi Léopold de vendre les collections de tableaux anciens et modernes formées par le roi son père et par lui-même, aux palais de Bruxelles et de Laeken. MM. les députés Destrée et Vandervelde, par voie d'interpellation, ont exprimé l'avis que la plupart des œuvres d'art qui décorent les appartements de ces palais sont, non la propriété privée du souverain, mais celle de la couronne; que les 3,300,000 francs que le pays alloue annuellement au Roi ne constituent pas un traitement, mais une liste civile, c'est-à-dire des sommes votées dans l'intérêt de la nation et pour soutenir la splendeur du trône; enfin, que les palais sont mis à la disposition du roi, à charge pour la liste civile, de veiller à leur entretien et à leur ameublement. Les tableaux acquis par les souverains et qui meublent les dits palais, appartiendraient donc à l'État, et le Roi, en les vendant, aurait trafiqué, sans s'en rendre compte, d'objets ne lui appartenant pas. Telle est la thèse juridique soutenue par les deux interpellateurs. Il va de soi qu'elle a été combattue par le ministre des Sciences et des Arts, qui a répliqué que nul n'avait jamais soutenu que le roi ne pouvait devenir propriétaire, par l'usage des deniers de sa liste civile.

Le débat et la polémique de presse qui l'avait précédé ont révélé que, dès 1906, une première expertise des tableaux des

Digitized by Google

palais de Bruxelles et de Laeken avaient été faite par les soins d'experts bruxellois; qu'elle fut complétée, à la fin de l'année dernière, par l'estimation d'un expert parisien. N'était la question de principe qui est en jeu, et aussi la question de convenance qui soulève, en Belgique, dans divers milieux une vive émotion, on pourrait dire : « beaucoup de bruit pour rien. » En effet, ni Léopold Ier, ni Léopold II n'ont été des amateurs, ni des collectionneurs d'œuvres d'art et les ouvrages de valeur ou de prix que renferment les demeures royales ne se chiffrent-ils que par quelques unités.

* * *

Bien que les Pays-Bas aient vu éclore au XVe et au XVIe siècles, de magnifiques et touffues écoles d'art; bien que les princes collectionneurs ne leur aient pas manqué, les palais et les musées de Belgique n'abondent pas, comme ceux d'Italie, de Hollande, d'Allemagne, de France et d'Espagne, en productions des anciennes écoles nationales. Déjà au XVe siècle, le palais de Bruxelles construit par Philippe le Bon était réputé pour ses richesses artistiques. Nous connaissons par un inventaire de 1516, le catalogue des ouvrages de peinture possédés par Marguerite d'Autriche, à Malines : le merveilleux portrait d'Arnolfini et de sa femme, par Jean Van Eyck, aujourd'hui à la National Gallery, y figure. Nous savons aussi que Marie de Hongrie, qui succéda à sa tante dans la charge de gouvernante des Pays-Bas, avait pour les arts un goût non moins vif. C'est elle qui enleva, à Louvain, pour l'envoyer en Espagne, la grande *Descente de Croix* de Roger Van der Weyden. Philippe II recueillit par héritage les trésors artistiques rassemblés à Bruxelles, par son grand-père, son père et ses tantes. La plus grande partie décore les palais de Madrid et de l'Escurial, et surtout le musée du Prado.

Sous les règnes suivants, d'autres collections furent formées, à Bruxelles, par les gouverneurs-généraux, notamment par les archiducs Ernest, Albert et Léopold-Guillaume. Les fameux Pierre Bruegel, du musée impérial de Vienne, procèdent d'elles.

Digitized by Google

La plus fameuse de ces collections fut celle de Léopold-Guillaume, gouverneur de 1646 à 1656; David Teniers en fut le conservateur. Lorsque le prince autrichien quitta Bruxelles, sa galerie le suivit dans sa retraite, à Vienne, où elle est devenue l'un des noyaux de la galerie impériale.

L'exode des œuvres flamandes continua au siècle suivant. Le gouverneur-général Maximilien-Emmanuel de Bavière fut un grand amateur d'art. Il draina les Pays-Bas en faveur de son pays et des collections qu'il y forma, à Munich et à Schleisheim. En 1731, après l'incendie de l'ancien palais des ducs de Brabant et de Bourgogne, à Bruxelles, Charles de Lorraine, rassembla ce qui avait été sauvé du désastre, dans l'ancien hôtel de Nassau transformé en résidence princière. On voyait, notamment, le chef-d'œuvre de Gossart, *l'Adoration des Mages*, aujourd'hui chez lord Carlisle, à Naworth-Castle. Au lendemain du décès du prince ses ayants droit dispersèrent en vente publique ce qui restait des richesses artistiques des anciens princes, et les Bruxellois « reconnaissants » élevèrent une statue au bon Charles de Lorraine.

Puis, au siècle suivant, ce fut le tour des conquérants français. Les commissaires de la Convention enlevèrent des Pays-Bas ce que les Espagnols et les Autrichiens y avaient laissé en fait d'œuvres d'art. Les palais étaient vides, mais les églises et les couvents leur offrirent un riche butin. En 1794, près de trois cents tableaux furent expédiés à Paris, et exposés au Louvre. A la chute de l'Empire français, en 1815, quatre-vingt-douze tableaux seulement revinrent en Belgique.

Les Pays-Bas érigés en royaume indépendant, on pouvait croire que ce qui après tant de désastres et d'exportation restait encore, en Belgique, des œuvres des vieux maîtres nationaux allait, enfin, demeurer dans le pays. Il n'en fut rien. La révolution de 1830 provoqua une nouvelle saignée, par l'enlèvement des tableaux de la galerie du prince d'Orange. Longtemps on négocia et ils ne quittèrent Bruxelles qu'onze années après la Révolution Ils ne devaient, du reste, pas rester longtemps à La Haye, car le roi Guillaume livra, en 1850, sa collection aux commissaires-priseurs : ses chefs-d'œuvre,

Digitized by Google

notamment plusieurs triptyques de Roger Van der Weyden, sont à Berlin, d'autres tableaux, à Saint-Pétersbourg. Le musée de Bruxelles a réussi à en conserver un souvenir, en rachetant les deux pièces capitales de Thierri Bouts le vieux et un triptyque de Van Orley. Ainsi, au fur et à mesure que les gouvernants de la Belgique formaient, à Bruxelles, une collection nouvelle, les tableaux qui la constituaient quittaient le pays, en même temps que le collectionneur. A la différence des grands musées des Offices, du Prado, du Louvre, de Dresde, de la National Gallery, de l'Ermitage, de Vienne, de Munich, qui doivent leurs fonds aux galeries de leurs anciens princes, la collection de l'État, à Bruxelles, ne doit rien à ses souverains, en dehors de deux tableaux insignifiants, que lui offrit, en 1819, Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

Le musée s'attendait-il à recevoir, un jour, en don, quelques-uns des tableaux anciens que les deux rois des Belges avaient réunis ?... En tout cas, cet espoir est aujourd'hui déçu, car Léopold II vient de vendre sa collection de tableaux anciens composée d'une vingtaine de numéros, à M. Kleinberger, marchand de tableaux, à Paris.

***

C'est principalement à Laeken que se trouvent les œuvres d'art. Elles sont dispersées dans les appartements du rez-de-chaussée et du premier étage du château, principalement dans le « salon Rubens », la chambre octogone, la chambre à coucher des étrangers, la chambre à coucher du roi et le Salon XVI, où sont réunies les meilleures peintures de petit format. Il y a là 26 tableaux anciens, 136 modernes et 43 aquarelles et pastels.

La pièce la plus importante de la collection est un Rubens : *le Miracle de Saint-Benoît*, tableau donné par les héritiers du maître à Gaspard de Crayer et que celui-ci vendit à l'abbaye d'Afflighem. Le roi l'acheta à la vente de M. Tencé, en 1881, au prix de 177,000 francs. Il mesure $1^{m}57 \times 2^{m}38$. C'est une œuvre de grande allure, plus brillante que profonde, où le maître a fait preuve de plus de facilité que d'inspiration. L'une

Digitized by Google

des qualités dominantes de Rubens, le sens du mouvement, s'y affirme magistralement. Ce tableau fut copié par Eugène Delacroix, en 1841, et cette copie, qui est aussi une belle œuvre d'art, très personnelle, appartenait également à la collection royale. Elle provient de la vente Pereire, où elle fut payée 18,000 francs.

Rubens est, en outre, représenté par une forte étude de deux têtes de lionceaux peinte pour le tableau : *Deux jeunes lions poursuivant un daim*, à la pinacothèque de Munich, où l'œuvre est attribuée à Snyders. Elle fut acquise, 80 guinées à Londres, en 1827, à la vente du duc de Belford, par Léopold Ier ; 2° une délicate esquisse probablement faite en vue de l'exécution d'un tableau d'autel et représentant le *Christ triomphant de la Mort et du Péché, entre quatre Saints*. Rapportée d'Espagne par Joseph Bonaparte, elle a passé par diverses collections anglaises et a fini par entrer, en 1875, dans celle du château de Laeken, pour la somme de 10,506 francs. Sont encore attribués à Rubens, un portrait représentant le peintre Franck et une *Sainte-Thérèse priant pour les âmes du purgatoire*, copie d'atelier d'après le tableau du musée d'Anvers.

Léopold Ier, qui avait estimé que le palais royal d'un pays aussi artistique que la Belgique et où le souvenir des chefs de l'ancienne école de peinture demeure si vivace devait posséder quelques ouvrages de Rubens, avait acquis aussi deux portraits de Van Dyck. Le plus beau, représentant le peintre animalier Paul De Vos, dont l'effigie se rencontre dans l'*Iconographie* du maître, a été détruit dans l'incendie qui éclata au palais de Laeken, le 1er janvier 1890. Le second montre le statuaire bruxellois François Duquesnoy. Il est de moindre importance.

Dès que la nouvelle de la liquidation des tableaux fut annoncée par le journal *Le Temps*, de Paris, la commission directrice du musée de Bruxelles fut saisie, par l'auteur de cette notice, d'une motion tendant à obtenir de la Liste Civile qu'elle consentit à donner la préférence à l'Etat, lors de la mise en vente de ce portrait. Finalement cette faveur lui fut octroyée et la peinture acquise moyennant la somme de 150,000 francs. Elle demeurera

Digitized by Google

dans la galerie nationale comme un souvenir du fondateur de la dynastie, qui l'acquit, chez Christie, à Londres, en 1833, pour la somme de 9,056 francs.

Duquesnoy était, à Rome, en 1623, lorsque le jeune Van Dyck y arriva. Celui-ci nous a laissé trois effigies du « maestro fiamingo ». Un exemplaire est à Postdam, un autre, que Marc Ardell grava, est perdu. Celui du musée de Bruxelles, est un aimable morceau de la jeunesse de Van Dyck, d'allure sympathique par sa physionomie et annonçant la future maîtrise élégante de l'artiste. Mais il n'apporte pas encore à la collection nationale, l'œuvre capitale de Van Dyck qui lui manque. Il mesure 0m77 de hauteur sur 0m60 1/2 de largeur et a été gravé par Van Bleck, en 1871, et par Waltner, dans l'*Art*, en 1879.

Deux peintures attribuées à David Teniers : *un Peintre dans son atelier*, et une *Tentation de Saint-Antoine*, sans importance; un *Garde-manger* de Snyders; une *Danaë* de Breughel de Velours et Van Baelen; un portrait attribué à Pourbus, complètent la collection des vieux flamands.

* * *

L'Ecole hollandaise présente deux tableaux qui comptent parmi les meilleurs de la collection royale, un Hobbema et un Jean Steen.

L'Hobbema représente un site, en Frise : une chaumière ombragée par des chênes, au bord de l'eau. Les personnages seraient de Storck, d'après Smith qui décrit le tableau dans son 6e volume, p. 129. La toile, qui mesure 0m85 sur 0m66, appartenait, en 1817, avec son pendant, à un amateur bruxellois qui vendit les deux tableaux à M. Buckanan Celui-ci les exposa l'année suivante à la British Gallery, où ils furent fort admirés. Plus tard et après avoir figuré dans la collection de M. Watson Taylor, la *Chaumière sous les chênes* fut acquise par le marchand de tableaux J. Nieuwenhuys et revint à Bruxelles, où Léopold Ier l'acheta, au prix de 960 guinées, en 1833. C'est un très beau tableau, qui compte parmi les meilleures œuvres du maître. Il a malheureusement été un peu détérioré dans l'incendie de 1890.

Digitized by Google

Il n'en reste pas moins, avec le *Saint-Benoît* de Rubens, l'œuvre néerlandaise capitale de la collection royale.

Le Jean Steen aussi est une toile excellente représentant une *Noce de Village*, bruyante assemblée de joyeux godailleurs que l'inimitable artiste a si souvent interprété avec une verve intarissable. L'œuvre mesure 0m57 de hauteur sur 0m73 de largeur. Le musée d'Anvers en possède une variante signée, d'un format un peu moindre (0m44 × 0m61), provenant de la collection Van der Schrick, à Louvain, et acquise, en 1861, pour 10,800 francs. L'exemplaire de la galerie royale appartint successivement à M. Teixeira, à La Haye, puis à M. Engelberts, qui l'acquit, en 1823, moyennant 1,455 florins et de la collection duquel il passa en la possession de Léopold Ier.

Une figure attribuée à Rembrandt et deux petits groupes d'enfants, en pendants, représentant, l'un, *Deux petites filles jouant avec un chat*, l'autre, *Deux enfants jouant aux cartes*, œuvres de Dirk Hals; un portrait de Bol, un *Choc de cavalerie* de Berchem, deux petits paysages de Van Goyen et un groupe de deux garçonnets, par Netscher, complètent le contingent hollandais.

*
* *

L'école italienne figure par un numéro intéressant à plus d'un titre, un bijou! C'est une œuvre de Fra Angelico de Fiesole. Sur un siège élevé derrière lequel trois anges tendent une draperie de brocart, la Vierge vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, debout et vêtu de rose. Au premier plan, deux autres anges font de la musique. Le panneau mesure 1m05 de haut sur 0m56 de large.

Des circonstances spéciales expliquent la présence de ce spécimen de l'école florentine primitive, parmi les ouvrages néerlandais de la collection. Ce n'est pas un achat, mais un souvenir de famille. Il évoque dans la galerie le nom de la princesse Charlotte, fille du régent, héritière du trône de la Grande-Bretagne et première épouse de Léopold Ier. C'est la mort inopinée de la princesse, en 1817, qui fit que le duc de Saxe-Cobourg, son mari, au lieu de devenir prince-consort

Digitized by Google

d'Angleterre, put accepter, en 1831, la couronne de Belgique. Le tableau de la défunte suivit le nouveau roi au palais de Laeken. Il en était la perle.

Un *Amour enchaîné*, de l'Albane, est de qualité moyenne.

***

Delacroix représente l'école française avec deux toiles importantes. La première est la copie du *Saint-Benoît*, de Rubens, déjà signalée. L'œuvre date de 1841. Elle parut à la vente posthume du maître et fut adjugée 6,500 francs. En 1852, à la vente Péreire, elle monta à 15,000. Elle est d'un format un peu moindre que l'original flamand : 1m50 sur 1m92. La seconde toile est un *Martyre de saint Sébastien*, signée et datée 1858. Composition à trois figures. La *Gazette des Beaux-Arts* en a publié une eau forte par Flameng, en 1859. Adjugé à 10,000 francs à la vente Kahl bey, en 1868, elle a fait 31,500 francs à celle de Laurent-Richard, en 1873. De l'école française encore, deux marines, le *Calme et la Tempête*, par Claude Vernet; *OEdipe et Antigone*, par Ingres; *Faust et Marguerite*, par Ary Scheffer; l'*Enseigne du maître d'armes*, par Carolus Duran.

Quant à l'école anglaise, en dehors des deux beaux portraits de Lawrence dont nous allons parler, elle n'est représentée que par un Turner discutable, une *Vue de Venise*, et un grand sujet symbolisant les phases de la nuit et du sommeil, par Daniel Maclise.

***

La collection des portraits officiels de souverains et de membres des familles royales, riche et historiquement intéressante dans la plupart des demeures des rois, n'est, à Laeken et à Bruxelles, remarquable ni par la qualité, ni par le nombre, qui ne correspond pas aux multiples alliances des Cobourg, des d'Orléans et des Habsbourg. La plupart proviennent de Léopold Ier. Pas plus le fondateur de la dynastie que son fils ne semblent, du reste, s'être particulièrement intéressés aux portraits de famille.

Tirons hors de paire deux très beaux pastels de 1.04×0.80,

Digitized by Google

par sir Th. Lawrence : Le duc Léopold de Saxe-Cobourg et sa femme, la princesse Charlotte d'Angleterre. Ils seraient fort à leur place au Musée royal de Belgique, qui leur ferait grand honneur; mais il est à supposer que la *National Portrait Gallery* de Londres n'en est pas moins amateur.

Il y a des portraits de Marie-Thérèse, de Joseph II d'Autriche, de sa sœur Marie-Christine qui fut gouvernante des Pays-Bas et aussi un portrait en pied de Napoléon Ier, souvenir du séjour que l'empereur fit en 1812, au château de Laeken, d'où est datée la déclaration de guerre à la Russie.

Le roi Léopold Ier, le fondateur de la dynastie, est représenté par plusieurs effigies, parmi lesquelles une dans le costume de l'Ordre de la Jarretière et une autre due au pinceau de Winterhalter, qui a peint également la reine Marie-Louise ayant sur ses genoux le duc de Brabant enfant; puis celui-ci seul, à l'âge de dix ans. La galerie montre encore un portrait de la reine Victoria, le pape Pie IX, par Gallait, la reine Marie-Henriette par Angeli, un groupe représentant le duc de Brabant et le comte de Flandre par un peintre inconnu. LL. AA. RR. les princesses Louise, Stéphanie et Clémentine ne figurent pas dans la collection.

***

Reste l'école belge contemporaine qui apporte le contingent le plus important. Elle est également destinée à être dispersée. On assure même que cela se fera à l'automne prochain, à Bruxelles, en vente publique...

Les pièces importantes sont deux Leys et cinq Alfred Stevens. Du premier, la *Promenade hors les murs*, œuvre capitale du maître et l'*Institution de la Toison d'or*, fort abîmée par l'incendie de 1890 et restaurée tant bien que mal, par Florent Willems; du second, un tableau célèbre : la *Visite* et quatre gracieux panneaux interprétant les *Saisons*, commandés par Léopold II, à l'artiste, sur la recommandation du ministre d'État Van Praet, à l'époque où Arthur Stevens, frère des peintres, était conservateur honoraire de la galerie royale. Il en existe une réplique chez M. Raoul Waroqué, à Mariemont.

Digitized by Google

Parmi les autres tableaux belges, nous citerons :

Navez : *Allégorie de la Vie ;*
Wappers : *Les Adieux de Charles Ier ;*
Gallait : la *Lecture de la sentence de mort au comte d'Egmont;* la *Tentation de Saint-Antoine* et les esquisses des portraits historiques du Sénat.
Madou : la *Chasse au rat ;*
Joseph Stevens : la *Lice et sa compagne ;*
Eug. Smits : *Roma ;*
H. Willems : la *Dame à la perruche ;*
Verlat : Un *Chef Arabe ;*
Robie : *Fleurs ;*
Van Moer : *Intérieur de chapelle, à Venise ;*
G. Linnig : *L'Armurier ;*
Henri De Brackeleer : l'*Homme à la fenêtre* et *Paysage ;*
Is. Verheyden : le *Verger ;*
Van Beers : *Vue d'Ostende ;*
Courtens : les *Rayons après la pluie* et la *Tourbière ;*
Em. Claus : le *Pique-Nique ;*
Gilsoul : *Paysage.*

Puis tout un lot d'aquarelles de Staquet, Uytterschaut, Cassiers, Cluysenaar, Claeys, Madou, Goethaels, Mmes Gilsoul, De Bièvre et Meunier.

Enfin, nous ferons une place à part, dans cette collection royale, à quatre numéros signés de noms d'amateurs : *Branche de glycine* et *Paysage fleuri*, par S. M. la reine Marie-Henriette; *Paysage*, dessin à la plume par S. A. l'archiduchesse Stéphanie; *Branche de clochettes*, par S. A. la princesse Clémentine.

* * *

Presque tous les tableaux anciens sont déjà vendus, à Paris. La plupart des modernes vont sous peu être exposés en vente publique, à Bruxelles. Comme jadis, au temps des rois espagnols, des archiducs autrichiens, de l'Electeur bavarois, des commissaires français et des princes hollandais, les œuvres les

Digitized by Google

plus importantes ont pris le chemin de l'étranger. Les motifs de cette liquidation?... Ils sont d'ordre privé et n'intéressent, en tout cas, ni les historiens de l'art, ni les esthètes. Mais on a quelque peine à s'imaginer, en Belgique, la résidence du chef de l'État dépouillée de ses œuvres d'art. Depuis cinq siècles, la peinture est la langue poétique des Belges. S'ils n'ont pas eu leurs Médicis, ils n'en ont pas moins donné à l'humanité l'école de Van Eyck et celle de Rubens. Ces vieux maîtres font notre orgueil et restent les personnalités les plus populaires du pays. Les productions du génie artistique sont la parure la plus noble des cités, qu'elles soient flamandes ou italiennes. Elles font aussi la gloire la plus pure des peuples.

Bruxelles, le 3 juin 1909.

A.-J. Wauters.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC MISTRAL

ET

LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

J'aime mon village plus que ton village;
J'aime ma Provence plus que ta province;
J'aime la France plus que tout.

FÉLIX GRAS.

Lou Soulèu me fai canta (1).
(Devise du blason de Mistral.)

Il n'y a certainement pas, dans la littérature générale de notre temps, beaucoup d'études aussi dignes d'intérêt que celle du réveil des littératures provinciales en Europe. Ces « résurrections littéraires », ces « réveils linguistiques », issus de ce qu'on a appelé « le sentiment de race en Europe » (2), sont l'une des manifestations les plus curieuses et aussi les plus fécondes de notre époque. Depuis une trentaine d'années, des littératures régionales se sont développées dans la plupart des pays civilisés. Pour la France, ces tentatives ont une signification qui dépasse de beaucoup le domaine de la littérature pure. Elles indiquent que le moment est passé, où l'on avait réussi à centraliser à Paris l'élite de tous les talents et ce qu'il y avait de meilleur dans tous les genres. Désormais, on ne peut plus dire, avec Heine, que la terre de France est « un jardin dont toutes les fleurs ont été coupées, pour être réunies en un bouquet qui est Paris ». Et cette renaissance de la vie régionale sera un bienfait pour le pays tout entier, qu'une centralisation excessive risquait d'anémier.

(1) Le soleil me fait chanter.

(2) PAUL MARIÉTON, l'historien le plus distingué des poètes provençaux contemporains.

Digitized by Google

La capitale ne perdra rien de sa vie intense, de son éclat littéraire et artistique, mais elle ne sera plus seule à vivre et à prospérer aux dépens de centres régionaux qui ont derrière eux des traditions, une histoire et une littérature aussi anciennes, plus anciennes parfois que l'antique Lutèce elle-même.

I

MISTRAL ET LA PROVENCE.

C'est parce que Frédéric Mistral représente, en France, le réveil de la littérature méridionale, qu'il est actuellement, non seulement le poète le plus célébré, mais l'homme le plus populaire du Midi. Son histoire est inséparable de celle de la littérature provençale dans son ensemble. Aux yeux de tous, l'auteur de *Mireille* incarne en quelque sorte la Provence entière, avec ses chansons, sa gaieté, ses traditions, son ciel d'azur, le parfum enivrant de ses plaines et de ses coteaux. « Ame de mon pays », dit-il dans une invocation lyrique à la Provence, dont une traduction en prose ne peut donner qu'une faible idée,

... Ame de mon pays bien-aimé,
Toi qui rayonnes, éclatante et fière,
Dans son histoire et dans sa langue,
Toi qui sauves pour nous l'espérance,
Ame éternellement renaissante,
Toi qui rajeunis en nous le sang des ancêtres,
Ame joyeuse, vive et indomptable,
Qui parles dans le murmure du Rhône et de son vent !
Ame des bois pleins d'harmonie
Et des calanques (1) inondées de soleil,
De la patrie âme pieuse,
Je t'appelle !... incarne-toi dans mes vers provençaux !

(1867)

Les fêtes récentes du cinquantenaire de *Mirèio* ont été à la fois la glorification d'une race et l'apothéose d'un homme qui en a été poétiquement la plus haute expression. Comme le rappelait avec raison M. Dujardin-Beaumetz, à l'inauguration de la statue

(1) Petites baies creusées par la mer sur la côte méditerranéenne.

Digitized by Google

de Mistral, ce poète est l'un des rares artistes contemporains qui n'ont eu ni prédécesseurs, ni modèles; *il est en quelque sorte*, s'est écrié le sous-secrétaire d'État, *la floraison même du génie provençal*. Laisse, dit le poète à sa muse,

Laisse les autres s'élever
Par la ruse ou par le commerce;
Que d'autres remportent des victoires
Par les armes et par le tumulte;

Toi, ô ma Provence, trouve et chante!
Et, célèbre par la lyre ou le ciseau
Répands autour de toi tout ce qui charme,
Tout ce qui s'élève vers le ciel.

Aujourd'hui, le mouvement littéraire s'est propagé jusqu'aux extrémités du pays d'Oc; là où il n'a pas encore fait naître des poètes de talent, comme AUBANEL en Provence, des prosateurs distingués, comme ROUMANILLE, le charmant conteur d'Avignon, des poètes de la nature ou de l'histoire, tels que LANGLADE en Languedoc et l'abbé ROUX dans le Limousin, il a du moins suscité des partisans assez enthousiastes pour grouper les bonnes volontés, pour habituer le public à l'idée qu'il ne faut pas mépriser un idiome qui est l'expression des mœurs, des sentiments, des traditions de tout un peuple.

Mais l'âme de tout le mouvement depuis soixante ans a toujours été Frédéric Mistral. Cette activité patriotique, dont le fruit magnifique a été la création du *Musée Arlaten*, ce *Palais du Félibrige*, est le lien entre tous les travaux et tous les efforts de sa vie entière. Tour à tour poète lyrique, conteur, historien, poète épique, orateur, philologue, poète dramatique, Mistral est resté avant tout *poète provençal*. L'amour de sa petite patrie est le caractère dominant de son œuvre. C'est pour faire triompher l'idéal qu'il considérait comme l'idée directrice de sa vie entière, c'est-à-dire le relèvement de la langue provençale et la glorification de sa Provence, qu'il a vécu et travaillé.

D'une race qui germe de nouveau
Peut-être sommes-nous les premiers jets;
De la patrie que nous chérissons
Peut-être sommes-nous les piliers et les chefs.

Digitized by Google

Différent en cela de JASMIN, qui se proclamait le dernier poète de la langue d'oc, Mistral a toujours eu une foi inébranlable dans la vitalité de sa langue maternelle et dans l'avenir de la littérature provençale.

Verse-nous les espérances
Et les rêves de la jeunesse,
Le souvenir du passé
Et la foi dans l'an qui vient.
Coupe sainte et débordante
Verse à pleins bords,
Verse à flots
Les enthousiasmes et l'énergie des forts.

Verse-nous la connaissance
Du Vrai et du Beau,
Et les hautes jouissances
Qui se moquent du tombeau.
Coupe sainte... etc.

Verse-nous la poésie,
Pour chanter tout ce qui vit,
Car c'est elle l'ambroisie
Qui transforme l'homme en dieu.
Coupe sainte... etc.

II

LES ANNÉES D'ENFANCE.

Comme il convient à un poète de la campagne et de la nature, Mistral n'est pas un enfant des grandes cités. Parmi les hommes illustres de notre époque, il est du petit nombre de ceux qui n'ont jamais pu se décider à se fixer en ville. Il est né le 8 septembre 1830, dans un *mas* (1) du petit village de Maillane, qui, sans lui, serait resté totalement inconnu. C'est là que s'est déroulée sa carrière poétique dans une simple et gracieuse maison de campagne, qu'il n'échangerait pas contre le plus bel hôtel des Champs Elysées.

Ses origines, comme ses années d'enfance et de jeunesse, tout le préparait à devenir le poète national de la Provence. Aussi

(1) Ferme, propriété, villa du Midi.

Digitized by Google

loin que nous pouvons suivre leurs traces dans le cours des siècles, nous rencontrons ses ancêtres dans le sud-est de la France. Sa famille, très ancienne et anoblie, était originaire du Dauphiné et se fixa à Saint-Rémy de Provence dès le XVIe siècle. C'est le chanoine Nicolas Mistral qui construisit, en 1535, l'édicule funéraire, le *Pendentif* de Valence. Le père du poète était un propriétaire de campagne qui, après avoir combattu pour la défense de son pays, s'occupait lui-même de ses champs et de ses moissons. Il avait 55 ans et était remarié depuis un an, lorsque Frédéric naquit. Il est resté pour le poète le type du maître intègre et vénéré, le *Sage* dans toute la force du terme. L'enfant fut bercé par sa mère de chansons provençales, de rêves poétiques et de contes populaires. Plus rapprochée de son fils que de son mari par l'âge et le caractère, celle-ci entoura Frédéric de l'affection la plus tendre et le prit comme confident, dès qu'elle dut cesser de le traiter en enfant gâté. Il y a, à ce point de vue, dans les années d'enfance et de jeunesse de Mistral, une préparation poétique analogue à celle de Goethe et sur laquelle on n'a pas encore insisté. Elle aboutira au même épanouissement harmonieux et complet de toutes les facultés de l'homme et du poète. Comme l'auteur de *Faust* et avec non moins de vérité, Mistral pourrait dire :

Vom Vater hab'ich die Statur,
Des Lebens ernstes Führen,
Vom Mütterchen die froh' Natur,
Die Lust zu fabulieren.

Comme Goethe dans *Vérité et Poésie*, Mistral nous a raconté ses années d'enfance et de jeunesse ; c'est d'abord son éducation première, sous l'influence d'un christianisme large et sincère, qu'il nous a décrite avec une simplicité touchante et une émotion communicative dans les premières pages des *Iles d'Or* (1875) ; ce sont ensuite les années de jeunesse, les premières émotions et les premières déceptions, les difficultés du début et la joie des premiers succès que le poète vient de nous raconter dans des *Mémoires* qui, en leur genre, ont autant de valeur littéraire et morale que l'autobiographie de Goethe et que les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan.

Digitized by Google

Dans les *Mémoires*, comme dans les *Iles d'Or*, on voit combien l'enfant était sensible, non seulement aux charmes et aux douceurs du foyer, mais aussi à toutes les beautés de la nature méridionale et aux plaisirs de la vie champêtre. C'est parce qu'il a grandi au milieu des enfants de la campagne, des chants de la cigale, des plantes, des fleurs et des parfums du Midi, sous les rayons d'un soleil ardent, que toutes ces choses ont pénétré dans son âme de poète et sont devenues une partie intégrante de ses chants.

III

LES ANNÉES DE JEUNESSE.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le grand rénovateur de la littérature provençale se soit développé indépendamment de la culture classique, comme un simple et fruste enfant de la nature.

D'autres poètes provençaux n'ont reçu que l'éducation populaire et ont réussi à nous donner des fragments originaux ou émouvants. Mais, pour devenir le législateur d'une langue et d'une littérature, il faut plus que de la facilité naturelle : il faut le jugement sûr et le goût éprouvé que donnent les études sérieuses.

Chez Mistral, les humanités classiques se sont unies harmonieusement à l'éducation saine et populaire de la campagne. Elles lui ont donné un goût et un sens artistique qui, seuls, lui ont permis de donner à ses œuvres une forme définitive.

A l'âge de dix ans, le jeune Frédéric fut envoyé à l'école, puis dans un pensionnat d'Avignon, où il fit ses études classiques.

On devine combien fut pénible pour notre petit Provençal la transition de la libre existence de la campagne à la vie recluse des internats. Ce qui le consola d'être privé d'espace, d'air pur et de liberté, ce fut le plaisir qu'il trouvait aux descriptions poétiques que les auteurs anciens ont faites des charmes de la campagne. D'instinct il s'attachait aux tableaux éternellement beaux de la vie rurale, et c'est sur ces peintures gracieuses et

Digitized by Google

poétiques que se concentraient tous les goûts qui ne pouvaient plus être satisfaits par les beautés du monde réel.

C'est là, à Avignon, que la poésie provençale se révéla au jeune écolier de 15 ans.

En 1845, un jeune homme de Saint-Rémy fut nommé professeur au pensionnat de Mistral. Il écrivait des vers provençaux aussi corrects quant à la forme que populaires quant au fond. C'était déjà la réunion de l'art et de la poésie populaire qui sera le but des aspirations de Mistral.

Le jeune professeur s'appelait Joseph Roumanille. Il venait de débuter dans une petite revue de Marseille, *Lou Boui-abaisso*, dans laquelle il s'était fait remarquer par l'élévation des sujets et la pureté de la langue (1). Sa culture classique, unie à un sentiment très vif des beautés de la nature et de la poésie populaire, l'avait admirablement préparé à arracher la langue provençale au mépris dont elle était l'objet.

Selon la charmante habitude des professeurs français, Roumanille aimait à récompenser ses élèves en leur lisant quelque chose qui sortait un peu du programme obligatoire des cours. Quand il s'agissait de faire plaisir aux écoliers et de leur ouvrir des horizons nouveaux, il ne croyait ni déméríter, ni déchoir, en leur lisant des vers populaires de sa composition en provençal. Il achevait ses *Margarideto*, ces « douces et charmantes chansons, si honnêtes surtout, bien différentes des sales banalités qui amusaient les badauds » (2), et ne put résister au plaisir d'en lire les plus beaux passages à ses jeunes élèves.

Ce fut une révélation pour Mistral. On juge de son enthousiasme. Lui qui, dès l'âge de 12 ans, s'était senti intérieurement révolté du mépris que ses jeunes camarades affichaient pour la langue, pour le « patois » de sa chère Provence, lui qui, en cachette, composait des vers provençaux, entrevoyait maintenant ce qu'un artiste véritable pourrait tirer de ces accents sonores et vibrants qui lui étaient chers et qui retentissaient si harmonieusement sur les lèvres de sa mère ou des petites filles de Maillane.

(1) Voir l'ouvrage capital de M. G. Jourdanne sur l'*Histoire du Félibrige*, Avignon, 1897, p. 50-54, 80 sq., 213-214, 243, 305.

(2) Lettre de Roumanille lui-même à son ami Duret, juin 1857.

Digitized by Google

Dans une lettre touchante à l'un de ses amis, l'auteur des *Margarideto* écrit au sujet de son ancien élève : « J'ai traité Frédéric comme un père traite son enfant et j'ai enlevé sur son chemin toute pierre sur laquelle eût pu se heurter son pied. »

Joseph Roumanille fut donc pour Mistral ce que Catulle Mendès fut pour Coppée : le maître qui lui indiqua la voie où ses facultés naturelles aussi bien que ses aptitudes acquises auraient le plus de chances de fructifier et de se développer harmonieusement.

Le poète des *Iles d'or* a eu parfaitement conscience de ce qu'il devait à ce maître dévoué :

« A peine m'eut-il montré, écrit-il, ces gentilles fleurs des prés dans leur nouveauté printanière *qu'un beau tressaillement s'empara de tout mon être, et je m'écriai : Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière.* J'avais bien, jusque là, lu quelque peu de provençal; mais ce qui me rebutait, c'était de voir que notre langue était employée en manière de dérision... Roumanille, le premier sur la rive du Rhône, chantait, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur... Embrasés tous deux du désir de ressusciter le langage maternel, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et *nous nous proposâmes de restaurer le parler natal selon ses traditions et selon ses caractères ethniques :* ce qui s'est accompli depuis lors avec l'aide et le bon vouloir de nos frères les Félibres. »

Cet idéal que Roumanille lui avait fait entrevoir, Mistral chercha à le réaliser dès que ses études secondaires furent terminées.

A peine de retour à Maillane, il composa un poème en quatre chants, *Li Meissoun* (1848), dont quelques strophes nous ont été conservées dans les notes de *Mireille* et dans les *Iles d'or*.

Mme Mistral encourageait le jeune homme et admirait les premiers essais de sa muse. Le père du poète, désirant que son fils eût une situation, et comprenant que ses goûts le poussaient vers les travaux de l'esprit, l'envoya à la faculté de droit d'Aix.

Dans l'ancienne capitale de la Provence, Mistral consacra plus de temps au rêve et à la poésie qu'au droit romain et au code civil. Le calme et le recueillement de la petite ville, les nombreux souvenirs qui la rattachent à un glorieux passé, les

Digitized by Google

innombrables œuvres d'art et les riches bibliothèques qu'elle contient, tout contribua à confirmer chez le jeune homme la résolution d'élever sa langue maternelle au rang de langue littéraire.

IV

LES DÉBUTS DU FÉLIBRIGE.

C'était le moment où Roumanille réunissait les principaux poètes de la langue d'oc comme collaborateurs d'un journal d'Avignon, *La Commune*. Mistral était devenu de plus en plus le confident et l'auxiliaire de ses projets. Bientôt tous deux n'eurent plus qu'un but unique : la réhabilitation de la langue de leur province.

Mais il s'agissait de distinguer entre les poètes de valeur et les rimeurs de cabarets populaires. Mistral surtout voulait écarter les auteurs médiocres et n'admettre que des écrivains de mérite. « La colère de M. Mistral me charme, écrit à cette époque Saint-René Taillandier dans une lettre intime, *voilà un vrai poète qui prend au sérieux cette renaissance de la poésie provençale. Il sent vivement les tristes destinées de cette langue qui a donné l'essor à toutes les littératures nationales de l'Europe*, et il siffle les mauvais poètes. Voilà un digne héritier des maîtres du XIIe siècle. » (1851.)

C'est alors que Mistral et Roumanille firent paraître le premier recueil de poètes d'oc, sous le nom de *Li Prouvençalo* (1852). Mistral avait composé deux petits poèmes pour introduire les œuvres des autres collaborateurs, et Roumanille avait écrit une introduction savante pour justifier la publication d'œuvres oubliées il est vrai, mais dignes d'intérêt par leurs droits séculaires.

Comme suite à ce manifeste, Roumanille convoqua, la même année, le premier *Congrès provençal*. Une trentaine d'écrivains se réunirent à Arles et chargèrent leur président de publier un code de l'orthographe provençale (*Préface des Sounjarello*).

C'était là, en effet, la grande difficulté à surmonter. Pour créer une littérature provençale, la première condition à remplir était

Digitized by Google

de fixer l'orthographe d'une langue qui, jusqu'alors, avait été utilisée surtout pour le chant et dans la conversation orale, et dont la reproduction sur le papier était abandonnée au bon ou au mauvais goût de chaque auteur.

Dès 1853, un second Congrès se réunissait à Aix et décidait la publication d'un nouveau recueil collectif, *Lou Roumavagi dei Troubaire*. Ce dernier mot était le nom qu'on donnait alors aux réformateurs de la langue provençale. C'est Mistral qui, à l'assemblée célèbre de *Fontségugne*, leur donna le premier le nom mystérieux de *Félibres* (1). Sept poètes provençaux y formèrent le noyau d'une association dont le but était la renaissance littéraire, linguistique et sociale de la Provence et de tout le midi de la France.

Ces chanteurs, dit Paul Mariéton (2), étaient des apôtres; quelque chose comme un vaste embrasement du Midi s'annonçait...

> Et la mer aux flots bleus, la mer harmonieuse,
> — Sur le rivage d'or où depuis cinq cents ans
> L'âme de la Provence était silencieuse, —
> Se tut, pour écouter un chœur de paysans.

Le Félibrige était né. Et Gaston Paris va pouvoir écrire dans le *Journal des Débats* : « Des politiques à courte vue peuvent seuls négliger de pareils symptômes; il y a dans l'histoire bien des événements considérables qui ont eu une origine analogue. »

(1) D'après le témoignage de Mistral lui-même, le mot *félibre* est tiré d'un récitatif qui se répétait autrefois dans les familles provençales en guise d'oraison. Plusieurs étymologies ont été proposées : φίλαβρος, mai du beau ; φιλεβραῖος, ami de l'hébreu = docteur de la loi ; *qui facit libros*, qui fait des livres ; *libre dans sa foi* ou *homme de la foi libre ; felibris* ou *fellebris*, nourrisson, selon Ducange (de fellare, téter, d'où filius) ; d'autres critiques y voient l'irlandais *filea*, barde, et *ber*, chef. D'après Jeanroy (*Romania*, XXIII, p. 463) *félibre* proviendrait de l'espagnol *feligrès* = *filii Ecclesiæ*, paroissiens, fils de l'Église. Étant donnée l'origine espagnole de l'oraison provençale, je pencherais vers cette solution.

(2) *Poètes provençaux contemporains*, par Paul Mariéton, Paris, sans date, p. 1.

Digitized by Google

V

L'ALMANACH PROVENÇAL.

Le premier organe vraiment populaire du Félibrige fut l'*Armana prouvençau* (1855), dans lequel Mistral publia quelques-unes de ses plus gracieuses poésies. Elles se répandaient, dès la fin de décembre, dans tous les *mas* du Midi, « comme les meilleures nouvelles du bel an de Dieu ». Tel ce gracieux tableau de la petite Arlésienne, descendant en baissant les yeux les marches de Saint-Trophime :

Les Saints de pierre, la voyant
Sortir tous les jours la dernière
Sous le porche resplendissant
Et s'acheminer dans la rue,

Les Saints de pierre, bienveillants,
Avaient pris la fillette en grâce,
Et quand, la nuit, le temps est doux,
Ils parlaient d'elle dans l'espace...

Pendant plus d'un demi-siècle, Mistral fut l'âme du mouvement provençal; il demeura, avec Roumanille, l'un des principaux collaborateurs de l'almanach, qui faisait lentement l'éducation du peuple en épurant son goût, en lui apprenant à faire la distinction nécessaire entre les expressions triviales et les termes dignes d'une littérature définitive, et surtout en lui montrant que la langue, longtemps dédaignée, de la petite patrie, ne le cédait en rien à la langue littéraire de la grande patrie. « Nous sommes », lisons-nous dans une charmante chanson qui ouvre, comme un manifeste expressif et entraînant, le premier almanach félibréen de 1855, devenu fort rare aujourd'hui :

Nous sommes tous des amis, des frères,
Nous sommes les chanteurs de la terre natale;
Tout enfant aime sa mère,
Tout oiselet aime son nid.
Notre ciel bleu, notre petit pays,
Sont pour nous un paradis,

Digitized by Google

Refrain :

Nous sommes tous des amis gais et libres,
Qui chérissons la Provence;
C'est nous qui sommes les Félibres,
Les gais Félibres provençaux.

Tout en publiant des contes pleins de gaicté et des rimes d'or dans l'*Armana prouvençau*, Mistral commençait à publier ces lumineux aperçus sur l'histoire et la langue provençales, dont les œuvres ultérieures furent le magnifique développement. Traitant sans effort les sujets les plus familiers, il décrivait les anciennes traditions, les légendes des aïeux, les recettes des mères-grands, les anciens remèdes de famille, en un mot tout ce qui constitue la vie populaire en Provence. On a dit avec raison que le grand poète se faisait volontairement l'instituteur de son peuple, et c'est ainsi qu'il commençait à remplir le double rôle qui semblait lui avoir été assigné : celui de devenir en même temps le poète des sentiments les plus humains et le représentant le plus sincère d'une province qui, malgré les lois implacables permettant aux plus puissants organismes d'absorber les plus faibles, a fidèlement conservé, à travers les siècles, son originalité et sa langue.

VI

MIREILLE ET LA CONSÉCRATION DE L'ŒUVRE PATRIOTIQUE.

Une chose manquait encore pour permettre au provençal d'acquérir droit de cité parmi les littératures de l'Europe méridionale. La théorie ne suffit pas. Il fallait consacrer les préceptes par une œuvre définitive et montrer que la valeur esthétique et la beauté littéraire de la langue des félibres n'étaient pas un vain mot.

Mirèio (1859) fut pour la littérature provençale ce que la traduction de la Bible de Luther fut pour le Haut allemand moderne. Ce ne fut pas seulement la consécration de la réforme entrevue par les apôtres du *Félibrige*, ce fut l'expression la plus

Digitized by Google

artistique et en même temps la plus populaire et la plus vraie des mœurs de toute un province.

Aujourd'hui que la cause des littératures provinciales est définitivement gagnée, nous avons de la peine à nous représenter l'émotion soulevée par cette épopée en douze chants chez ceux-là même qui ne croyaient pas à la résurrection de la littérature provençale. Ce fut une révélation non seulement pour le Midi, mais pour la France entière et pour tous les pays qui s'intéressent à sa littérature. Car, selon quelques beaux vers récemment composés par Marye de Sormiou et déclamés, le 30 mai 1909, par Mounet-Sully, dans les arènes d'Arles :

C'était la voix, ô terre et sauvage et câline,
De la campagne aux doux roseaux et du désert
Sur qui Phébus traça la légère colline
— Ce mirage, là-bas, sous le voile des airs !

C'était le gazouillis de l'âme provençale...
— O trille de mésange aimant sous le mûrier ! —
De la vive « chatouno » à l'aile de cigale
Qui tend la branche verte aux lèvres du vannier...

C'était — la simple voix plus divine qu'aucune
De celles inspirant les poèmes humains, —
Le silence des Craus où le rayon de lune
Conduit aux Saintes d'or l'amante sans chemins.

Faut-il chercher une part de vérité historique dans cette épopée d'une simplicité antique, chantant les amours de Mireille et de Vincent, depuis le moment où la jeune fille sert au vannier un plat de fèverolles, jusqu'à celui où les deux amoureux se retrouvent une dernière fois comme deux lis couchés sur le même roc après un débordement du Rhône dans le jardin de la Crau ? « Peut-être mon poème, nous dit l'auteur, fut-il la reconstitution d'un roman véritable, deviné par intuition... Mais, en vérité, je n'avais pas de plan. Je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle, au gré des vents ! »

Digitized by Google

L'odyssée de Mireille n'est donc pas historique. L'héroïne est plutôt une synthèse qu'un personnage réel. Elle est la pauvre Louise qui s'éprit du poète lors de son premier séjour au *mas* du Juge, qui l'aima sans espoir, prit le voile et mourut; elle est la jeune fille d'Aix qui lui accorda ses plus gracieux sourires sur les *Cours* ombragés de la vieille capitale; elle est l'enfant du peuple qu'il voyait dans ses rêves, galopant sur un fier coursier; elle est la sœur des magnanarelles et des Maillanaises qu'il voyait travailler non loin du *mas* paternel, et dont il disait un jour à Gaston Paris : « Voilà mes modèles, voici Mireille (1). »

Car Mireille, ce n'est pas seulement telle ou telle jeune fille tuée par l'amour contrarié, — c'est la Provence tout entière. « Un pays est devenu un livre. » De la simple idylle d'une jeune Provençale, qui n'était « que le raisin de la Crau qu'avec toutes ses feuilles offre un paysan de Provence », Mistral a su faire, non seulement le poème d'un pays, mais le poème des cœurs aimants.

Un jugement célèbre de Lamartine nous donne une idée de l'enthousiasme général :

« Un grand poète épique nous est né, dit-il dans ses *Entretiens littéraires*, un vrai poète homérique... une poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; — un homme primitif dans notre âge de décadence; *un poète qui crée une langue d'un idiome*, comme Pétrarque a créé l'italien; un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille... » Et, dans une lettre à Reboul, le grand poète ajoutait : « Rien n'avait encore paru de cette sève, nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. »

L'enthousiasme de Lamartine fut partagé dans l'Europe entière, et les plus sceptiques à l'égard du mouvement provençal furent convertis. La cause des Félibres était définitivement gagnée, et Albéric Second, jusque là indifférent à la cause de la Provence, écrivait dans l'*Univers illustré* : « La lecture de *Mirèio* m'a fait pleurer mes dernières larmes. »

(1) Voir la belle étude de GASTON PARIS dans *Penseurs et Poètes*.

Digitized by Google

Car *Mireille* est avant tout une voix du cœur qui va droit au cœur, un livre ému qui fait naître la sympathie et dont les vers réussissent mieux que la prose à rendre l'émotion communicative.

Beaux vers, nous vous devons nos larmes les meilleures !

dit Émile Rippert dans une poésie récente,

C'est un livre aussi beau que les trois mois d'été;
Un figuier merveilleux sur les pages incline
Ses fruits lourds de soleil, d'amour et de beauté.

C'est un livre aussi bleu que, ce soir, la colline;
C'est un livre où le Rhône et le vent de la mer
Mêlent leur grand murmure et leur odeur saline...

Simples vers ingénus, candides, ils n'ont l'air
Que de vouloir aller vers les pauvres demeures,
Et voici que le monde écoute leur chant clair.

VII

IMPORTANCE NATIONALE ET INTERNATIONALE DE MIRÈIO.

Tout a été dit et redit, depuis Lamartine, sur le charme rustique, la simplicité populaire et pourtant savante, l'art sobre et discret de *Mirèio*. Mais l'importance de cette épopée du Midi est ailleurs. Elle a fait plus que d'enrichir la littérature française d'un chef-d'œuvre nouveau. Elle a une signification générale dans l'histoire du pays tout entier. Elle consacre définitivement l'avènement d'une littérature longtemps dédaignée, à côté de sa sœur plus favorisée par les circonstances extérieures. Elle est comme le baptême d'une langue qui, depuis les premiers essais de Roumanille, s'essayait à naître. Elle signifie que, désormais, les littératures régionales ou provinciales auront droit de cité à côté de la littérature générale.

Et l'élan une fois donné va se propager en Bretagne, dans les pays basques, dans les Marches de l'Est, et bien au delà des frontières de la France. On comprendra qu'à côté des grandes littératures nationales, les littératures régionales ont leur place légitime, et qu'elles contribuent, elles aussi, à enrichir le patri-

Digitized by Google

moine d'une race et d'un peuple. D'un bout à l'autre de l'Europe, les traditions nationales vont être remises en honneur; les influences locales reprendront leur pouvoir; les souvenirs des âges anciens vont se ranimer; des idiomes que l'on croyait morts seront retrouvés comme par miracle. Des races entières, corrigeant les arrêts de l'histoire, iront chercher dans la poussière des siècles leurs titres déchirés, leurs droits négligés, leur langue oubliée, leurs institutions abolies, pour reconquérir une place au soleil; et nous verrons renaître ce qu'il y a peut-être de plus beau et de plus touchant dans toute l'histoire littéraire : le culte des mœurs d'autrefois et de l'ancienne langue, le sentiment filial des choses passées, le respect, non seulement des ancêtres, mais de tout ce qu'ils ont aimé et vénéré.

En réalité, c'était un effort puissant pour retrouver et renouer la chaîne qui rattache le présent aux âges anciens, la vie moderne à la vie d'autrefois, l'âme des ancêtres à l'âme des vivants.

On peut dire que le mouvement qui, depuis une douzaine d'années, a poussé l'Allemagne à se passionner pour la *Heimatlitteratur*, n'est que le prolongement de l'impulsion puissante donnée, il y a cinquante ans, par l'auteur de *Mirèio*.

VIII

PROGRÈS DU FÉLIBRIGE EN FRANCE ET EN ESPAGNE.

Après le succès de *Mireille*, tous les poètes provençaux qui avaient quelque talent se groupèrent autour de Mistral. C'était d'abord leur maître à tous, Roumanille, le gracieux poète et le conteur aimable des *Oubreto* en vers et en prose, le peintre incomparable des coutumes locales. C'était ensuite Aubanel, le coloriste ardent, l'auteur passionné de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon*, le dramaturge puissant du *Pastre* et du *Pain du Péché*, qu'un écrivain tel que Paul Arène n'a pas craint de traduire en français. A côté d'eux travaillaient Félix Gras, mort trop jeune après avoir fait revivre la chanson de geste et le romancero provençal, Anselme Mathieu, cigale insouciante et charmeur pénétrant. Puis vinrent Langlade, le peintre de la vie rurale, le poète patriote Auguste Fourès, le dernier Albigeois,

Digitized by Google

Roumieux et Achille Mer, les chansonniers populaires de Montpellier et de Carcassonne, Joseph Roux, l'auteur épique du Limousin, qui composa les *Pensées* provençales, et même un Irlandais tel que Bonaparte Wyse, qui apporta au Félibrige sa brillante imagination cosmopolite.

Mistral cherchait à donner aux efforts isolés l'unité indispensable à un mouvement littéraire qui doit durer. Il chercha à gagner à sa cause les frères d'Espagne. Dans l'*Ode aux Catalans* (1859) et dans le *Chant de la Coupe* il scella l'alliance des Provençaux et des Catalans; il leur envoyait, par l'intermédiaire de l'*Armana*, ses meilleurs souhaits :

Pour la gloire du pays,
Vous enfin, nos collaborateurs,
Catalans, de loin, ô mes frères,
Tous ensemble, unissons nos efforts.

Dans une allégorie véhémente, et souvent mal interprétée, de la *Comtesse*, il mettait en lumière les inconvénients de la centralisation napoléonienne à une époque où il fallait un certain courage pour attaquer l'œuvre du conquérant de l'Europe.

Désormais les Félibres ne se contentaient plus d'exister. Conscients de leurs forces, ils attaquaient leurs adversaires. Les discours de Mistral aux jeux floraux d'Apt (1862) furent la première sortie officielle du nouveau parti, qui rédigea alors ses premiers statuts. Dès 1868, la presse parisienne fut convoquée au *Congrès de Saint-Rémy*, où les Catalans accoururent à l'appel de leurs frères d'armes pour travailler avec eux à l'œuvre commune. Et le vœu de Mistral, dans l'un des premiers almanachs provençaux, tendait à se réaliser : « Belle langue provençale, disait-il, serais-tu le lien destiné à relier en faisceau les trois gerbes de la race latine, France, Espagne, Italie. »

IX

CALENDAL OU LES REVENDICATIONS DU FÉLIBRIGE.

Ainsi, le Félibrige de Roumanille devenait peu à peu le *Félibrige national* de tout le Midi. « Il fait tâche d'huile; il se

Digitized by Google

répand de plus en plus », lisons-nous dans l'*Armana*; désormais ce recueil va s'adresser « *en tout lou pople dôu Miejour* ».

La seconde grande épopée de Mistral, *Calendal* (1867), marque ce nouveau progrès de la littérature provençale.

Mirèio, c'était l'apologie de la Provence, le poème de la Crau, de la Camargue et du Rhône; *Calendal*, c'est l'épopée du Midi, le chant de la montagne et de la mer. Comme l'a dit l'un des meilleurs amis de Mistral, dans l'un des jugements définitifs dont il a le secret, « *Mireille*, c'était *le miel vierge*, le miel de ces petites combes des Alpilles pareilles aux vallons de l'Hymette, *Calendal* est *la moelle du lion*, du symbolique Lion d'Arles que le poète a célébré » (1).

Ici, en effet, Mistral devenait agressif. Il suffit de rappeler le sujet même du poème pour marquer le changement de front qui s'est opéré entre les deux œuvres (2). Un jeune et pauvre pêcheur, Calendal, conquiert par son héroïsme le cœur d'Estérelle, la noble fille des princes des Baux. Mais la jeune princesse n'est plus libre. Elle a un maître, un tyran, un époux. C'est le comte Sévéran, qui habite loin d'elle, dans la froide région des montagnes. Cet homme n'est qu'un chef de brigands, qui avait surpris la bonne foi de la noble jeune fille; mais sa ruse et son infamie avaient été bientôt découvertes, et la mariée, prenant son époux en horreur, s'était enfuie, le jour même des noces. Il n'y a jamais

(1) P. Mariéton, *Poètes provençaux contemporains*, Paris, sans date, p. 2.

(2) Cependant, même dans *Mireille*, quelques vers qui ont été supprimés par l'éditeur et qui n'ont jamais été rétablis dans le poème, résonnaient comme un reproche ou un regret à l'adresse de la France du Nord, souveraine de la Provence vaincue.

Tels ces vers caractéristiques :

Venguèron, traite, à toute bando. .
Vinrent, traîtres, à toute horde,
Sagata la Prouvènço et lou Comte Ramoun.
Egorger la Provence et le comte Raymond.

que Mistral a dû remplacer par les termes moins agressifs :

Venguèron, zoù, à toute bando...
Vinrent, *impétueux*, à toute horde...

Digitized by Google

eu entre eux d'union véritable. Pour briser le lien qui attache la victime au bourreau, Calendal court provoquer le comte. Il le trouve en chasse, « avec ses estafiers et ses drôlesses », profanant au milieu des orgies les trésors dont il a dépouillé la princesse. Pour piquer son rival et pour l'humilier, Calendal se décide à révéler sa vie, ses aventures et ses amours... Le jeune homme termine son récit par une radieuse échappée d'amour pur, et le comte l'invite à son castel, dans le but de corrompre sa vertu. Il lui offre un repas sardanapalesque. Mais Calendal, indigné, brave tous les convives et défie Sévéran. Voilà enfin la lutte tant désirée qui s'engage. Seul, le jeune héros soutient la lutte contre les bandits. « A foison le jeune dieu fait pleuvoir les rochers comme un orage. » Qui pourrait lui résister? « Son adversaire périt de male mort... et Calendal triomphe dans l'amour et dans la gloire. »

Le sens de ce mythe est facile à deviner. Estérelle est la Provence, et Calendal représente le Peuple de cette province qui ne s'appartient pas et qui veut la posséder. Les persécuteurs d'Estérelle, ce sont les envahisseurs de cette terre méridionale.

On comprend maintenant que ce poème ait été considéré comme une provocation et pourquoi il ne fut pas accueilli, dans le reste de la France, avec autant de sympathie qu'en Provence. A la foule des cœurs aimants et simples répondait la passion de *Mirèio*; aux patriotes de Provence s'adressait la fière épopée de *Calendal*.

Le symbolisme héroïque du poème et la chaleur des revendications de Mistral au nom de sa race et de sa petite patrie firent éclore une sorte de patriotisme local mêlé de mysticisme; et l'on a pu dire avec raison que ce second poème créa la *religion félibréenne*, comme le premier avait consacré les droits à l'existence de la langue et de la littérature provençales.

A Nimes et à Alais, la religion nouvelle gagnait des partisans tels que Louis Roumieux et Albert Arnavielle. A Montpellier, le baron Tourtoulon créait avec quelques amis une *Société pour l'étude des langues romanes*, dans le but d'étudier scientifiquement la langue d'oc. Dès lors, les lettrés et les hommes de science, longtemps hostiles ou indifférents, furent gagnés à la

Digitized by Google

cause de Mistral. De *Catalan-provençal*, le mouvement devenait *latin*. Les autres nations européennes ne tardèrent pas à lui donner *la consécration internationale*. Dès 1874, les grandes fêtes du centenaire de Pétrarque réunirent à Avignon les délégués de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre à ceux de l'Espagne et de l'Italie. Quatre ans plus tard, les *Fêtes latines* de Montpellier (1878), où la jeune femme de Mistral fut proclamée reine du Félibrige, prouvèrent que le mouvement primitif, international depuis 1874, tendait à prendre un caractère social. L'évolution rêvée par Mistral était terminée.

X

LES TRAVAUX HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES.

Cependant le poète de Maillane continuait à travailler. *Lis Isclo d'or* (*Les îles d'or*), de 1875, étaient une nouvelle apothéose du « Pays du Soleil ». Son génie s'y manifestait dans sa variété inépuisable et dans sa sereine puissance. Il devenait de plus en plus le représentant d'une race et d'un peuple. Aussi, quand le Félibrige s'organisa à Avignon, selon les usages antiques, le poète fut-il proclamé *Capoulié* (grand maître) de la Fédération littéraire du Midi. Il devenait le chef d'une véritable croisade littéraire des races méridionales pour reconquérir l'ancienne dignité de la langue d'oc et de sa littérature.

Pour ajouter à l'appui des travaux philologiques la consécration des études historiques, Mistral composa un poème historique dans le genre des épopées chevaleresques de la Renaissance. De forme plus légère que *Calendal*, *Nerto* est une chronique poétique d'histoire provençale de l'époque où les papes séjournaient à Avignon. « Après s'être vu comparer à Homère et à Théocrite, il évoquait maintenant, s'écrie Paul Mariéton, le charme fuyant d'Arioste. » L'Académie française ayant couronné *Nerto*, comme jadis *Mirèio*, Mistral entreprit un voyage à Paris qu'il n'avait pas revu depuis vingt ans ; son but était de célébrer solennellement le quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France, pour montrer aux yeux de

Digitized by Google

tous combien on avait eu tort de l'accuser de vouloir amener la petite patrie à se séparer de la grande. Mais, ce qu'il tenait à rappeler et à maintenir, c'était les termes mêmes du contrat de 1484, selon lequel la Provence est réunie à la France, « non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal ».

A mesure que le mouvement provençal s'étendait, le besoin d'un *dictionnaire* complet et rigoureusent scientifique se faisait plus vivement sentir. Ce fut, avec la création du *Musée Arlaten*, l'œuvre la plus considérable du poète arrivé à l'âge mûr, le *Trésor du Félibrige*. Dans cet admirable inventaire d'une langue jadis illustre ont été recueillis, avec une patience et un soin admirables, tous les termes spéciaux, tous les proverbes populaires de la Provence, toutes les expressions familières ou littéraires de la langue d'oc, le tout illustré d'exemples nombreux tirés des écrivains du Midi. D'un bout à l'autre de cette œuvre immense, on sent que l'auteur n'a pas seulement travaillé dans les livres : il a interrogé les vieux et les petites mères, les gars et les jeunes filles, et il a recueilli sur leurs lèvres le langage national, héritage sacré des ancêtres.

XI

DERNIERS POÈMES.

LA TRAGÉDIE DE LA REINE JEANNE ET L'ÉPOPÉE DU RHÔNE.

Ces recherches philologiques n'empêchaient pas Mistral de travailler à des œuvres originales. En 1890, paraissait une tragédie provençale, *La Rèino Jano*, à laquelle le poète songeait depuis longtemps et dont le sujet lui tenait fort à cœur. C'est une « suite » lumineuse d'évocations de la Provence du XIVe siècle. La monotonie de l'alexandrin y est heureusement interrompue par des strophes lyriques en l'honneur de la Provence. Par la conception de l'ensemble, par la beauté des détails, cette œuvre est digne des précédentes. Il faut avoir assisté à la représentation de cette tragédie patriotique au théâtre romain d'Orange, il faut avoir été témoin de l'enthousiasme qu'elle suscite parmi les

Digitized by Google

foules, pour comprendre la puissance du souffle qui l'anime. Mais il n'est pas étonnant qu'une telle tragédie, pénétrée de patriotisme local, remplie de locutions familières, d'allusions inintelligibles pour des étrangers, n'ait pas remporté à Paris le succès qu'elle obtint en Provence. Il est des œuvres littéraires qu'il vaut mieux ne pas arracher au sol où elles sont nées et au milieu pour lequel elles ont été composées.

Cependant Mistral était infatigable. Tout en restant le chef du mouvement provençal, présidé officiellement par Roumanille et, après sa mort, par Félix Gras, le poète travaillait à un nouveau poème qu'il porta en lui pendant sept ans comme *Mirèio*. Après avoir glorifié le pays natal, il voulut célébrer le fleuve national qui lui donne la fécondité et la vie. Tel est le but du *Poème du Rhône* (1897), le plus travaillé et le plus épique des chants de Mistral.

Toutes les traditions de la province revivent dans ce poème, aussi vivantes, aussi éternelles que le grand fleuve lui-même. Le Rhône personnifie en quelque sorte le génie de la race qui s'est développée sur ses rives. Et en même temps, il est le symbole du génie de Mistral. Car, lui aussi, il est actif, fécondant, infatigable. Et surtout, avec sa nostalgie des Alpes étincelantes qui lui ont servi de berceau, il est le symbole des regrets du passé; au milieu du labeur ininterrompu de la vie, il rêve des âges anciens et conserve pieusement le culte du souvenir.

XII

CARACTÈRE DE MISTRAL ET RÉSUMÉ DE SON ŒUVRE POÉTIQUE.

En même temps rêveur et actif, épris de poésie et de vie réelle, amoureux du passé et soucieux de répandre un rayon de joie et d'espérance dans la vie présente, tel nous apparaît Mistral dans les *Mémoires*, où il évoque, sous une forme nouvelle, toute la poésie de la Provence et le charme que peut avoir la vie pour ceux qui, comme lui, savent la vivre simplement, gaiement, avec un cœur aimant.

Le développement harmonieux de toutes les facultés, voilà ce

Digitized by Google

qui caractérise le grand poète aux yeux du critique impartial. Peu d'hommes ont su aussi bien que lui se fixer un but dans la vie et le poursuivre sans défaillance et sans faiblesse d'un bout à l'autre de leur carrière.

Ce caractère harmonieux entre tous d'un homme et d'une race, voilà aussi ce que viennent de célébrer la Provence, la France entière et les nations amies ou alliées, dans ces inoubliables fêtes du cinquantenaire de *Mireille*.

En glorifiant par le bronze un homme modeste et fier qui incarne l'esprit et le cœur d'une race, la France a élevé un monument au génie méditerranéen ou latin, dominé par le sens de l'ordre et de l'harmonie, dont l'idéal unit la réalité au rêve, le sens pratique à la poésie, la vérité objective aux appréciations personnelles.

Les autres nations européennes l'ont bien compris, et voilà pourquoi elles sont venues apporter leurs hommages au rénovateur de la poésie provençale.

Frédéric Mistral — et c'est par là qu'il est vraiment le Maître, le chef d'orchestre d'un peuple vibrant — a construit son œuvre entière selon cet idéal d'harmonie, autant que selon son idéal personnel de liberté régionale. Autant que quiconque, il a restauré les belles lettres, même françaises, et remis en honneur le sens du classicisme. *Mireille*, les *Iles d'or*, le *Poème du Rhône*, les *Mémoires* sont, dans la seconde partie du XIXe et au commencement du XXe siècle, les plus beaux exemples de ce parallélisme toujours équilibré entre le réel et l'idéal, qui est la méthode traditionnelle du génie méditerranéen, la méthode d'où part l'harmonie.

Le grand poète s'en est bien rendu compte, lorsque, dans un discours ému qui partait du cœur et qui allait droit au cœur des auditeurs, il s'écriait, en réponse aux ovations populaires : « Cette fête n'est pas seulement la fête du félibre de Maillane, la fête de Frédéric Mistral, *c'est la fête de la Provence, la fête du Midi, la fête de la poésie populaire, la fête de la France entière.* ...Vive la race de Provence ! et vive la belle France, mère de la Provence ! »

Avoir réveillé dans le cœur des hommes les sentiments

Digitized by Google

d'amour pour la terre natale, pour les beautés de la nature, pour le bien sous toutes ses formes, tel est le résumé de l'œuvre de Mistral.

Il a su évoquer, mieux que personne, les nobles figures des ancêtres, représentants de l'ancienne civilisation provençale et mainteneurs des traditions nationales et poétiques. Il a su peindre, mieux qu'aucun autre poète contemporain, l'émouvante beauté des sites provençaux, qu'il sent immuables et dont il décrit avec recueillement la noblesse. Merveilleux peintre de paysage, coloriste incomparable, il sait décrire en quelques lignes les collines boisées de l'Estérelle et les horizons déserts de la Crau, le chant des cigales sur la ramée et les courbes gracieuses des « callanques » méditerranéennes, les vagues dorées des blés mûrs et la verdure naissante de la Camargue, où les rayons d'un éblouissant soleil font deviner des lacs et des palais imaginaires.

Et les héros qui animent ces paysages sont décrits avec une vie, un naturel et un art bien dignes du cadre où le poète les a placés. A côté des gracieuses figures d'Estérelle, de Mireille, de l'Anglore, si fraîches et si fines sous leur chevelure de lumière, il sait esquisser en traits énergiques les mâles visages des jouvençaux qui, rudes ou sentimentaux, recherchent et courtisent ces jeunes filles de Provence. Sous leurs grossiers vêtements de paysans, avec leurs mains calleuses et durcies par le manche de la charrue ou par le frottement des osiers, ces rustiques villageois de Mistral ont des aspirations poétiques, chevaleresques parfois, et nous sentons battre dans leurs cœurs les sentiments qui font les héros.

En notre siècle réaliste et pratique, il est certainement encourageant et réconfortant de voir qu'un poète idéaliste et chaste, épris d'idéal et de pure beauté, a pu réunir les acclamations de tout un peuple. Car Mistral n'a jamais cédé au goût du jour pour la littérature scabreuse. Il a toujours considéré la mission du poète comme un apostolat. « Lorsqu'on a, écrivait-il à un jeune poète qui lui avait envoyé une traduction de *Magali*, ou qu'on croit avoir, comme nous autres poètes, la mission de faire vibrer dans le cœur des hommes les sentiments d'amour, de

Digitized by Google

beauté, de patrie, on est heureux de recevoir les applaudissements des jeunes, parce qu'en ces matières ils sont seuls compétents (1). »

Quant à la langue, Mistral trouva dans la souplesse et dans la sonorité du provençal — à la fois chantant et rude — l'instrument le plus favorable à l'expression d'une pensée qui réclamait les nuances les plus délicates et les musicales harmonies. Par cette langue claire, sonore et infiniment harmonieuse, le poète de *Mireille* sut exprimer dans toute leur force et dans leur pittoresque fraîcheur les innombrables aspects d'une nature essentiellement mouvementée et diverse. Dans des descriptions pittoresques et définitives, il fixe pour toujours ces gracieux paysages dont la beauté provient autant des formes du sol et des horizons que de leur vive coloration et de leurs nuances infiniment variées, et il donne ainsi à la terre provençale son expression propre, son charme particulier et son vrai caractère.

CONCLUSION

Aujourd'hui, les rivalités et les jalousies entre « Franchimants » et Provençaux se sont enfin apaisées. La littérature du Midi s'est épanouie librement et sans porter ombrage à sa sœur du Nord.

Sian de la grando Franço,
E ni court ni coustié !
Nous sommes de la grande France,
Franchement et loyalement !

Tel est le cri du cœur qui échappe actuellement à tous les Félibres du Midi.

Comme le disait fort bien M. Dujardin-Beaumetz aux fêtes d'Arles, « la France n'a pas demandé à ses enfants d'oublier le passé ; elle en revendique les gloires. La diversité même des tempéraments et des âmes a augmenté son rayonnement et sa force — car elle les a indissolublement liées dans son admirable unité. Tous ont apporté à la patrie commune leur enthousiasme

(1) Lettre inédite de Mistral à M. Ferdinand Castel, du 6 avril 1865.

Digitized by Google

pour les idées généreuses, pour la liberté, la fraternité ou la justice, et, avec la foi, dans les destinées de la France, le courage pour la défendre. »

On a compris que le vrai patriotisme n'exige pas l'immolation du patriotisme local et le sacrifice des langues et des littératures provinciales. Les peuples divers de la grande nation, dont l'évolution historique et la formation géographique ont fait des frères, Provençaux et Bretons, Basques et Picards, Gascons et Lorrains, peuvent aimer leur terre natale et parler l'idiome de leurs pères sans commettre le crime de lèse-patrie. Le mot prophétique de Villemain à l'apparition de *Mireille* s'est réalisé : *La France est assez riche et assez grande pour avoir plus d'une littérature.*

HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

ATTENTATS [1]

III. — Il ne faut pas me pendre.

Quinze jours avant le procès des terroristes, le même conseil de guerre, mais avec d'autres membres, avait jugé et condamné à la pendaison Yvan Yanson, paysan.

Cet Yvan Yanson était domestique chez un riche fermier, et ne se distinguait en rien d'autres domestiques célibataires. Il était originaire de Wesenberg, en Esthonie. Et petit à petit, en quelques années, changeant constamment de ferme, il s'était rapproché de la capitale.

Il parlait mal le russe; et comme son propriétaire actuel était un Russe nommé Lazarew, qu'il n'y avait pas d'Esthoniens dans les environs, Yanson avait gardé le silence pendant presque deux ans.

Il était silencieux non seulement avec les hommes, mais aussi avec les animaux : il donnait à boire à son cheval en silence, il l'attelait en silence et trottinait autour de lui à pas menus et incertains. Quand le cheval, mécontent de ce mutisme, se montrait capricieux, Yvan lui administrait le fouet silencieusement, cruellement, avec une insistance froide; et si cela tombait dans une heure d'ivresse, Yvan devenait enragé : on entendait alors jusqu'à la maison le bruit du fouet et le piétinement effrayé du cheval qui martelait le carreau de l'écurie.

Comme Yanson battait son cheval, le maître battait Yanson.

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de mai 1909.

Digitized by Google

Mais, n'étant pas parvenu à le corriger, il dut abandonner la partie.

Une ou deux fois par mois, Yanson se saoulait, et cela arrivait les jours où il conduisait son maître à une grande gare de chemin de fer, qui possédait un buffet. Il s'éloignait d'abord à cinq cents mètres de la gare, y cachait dans la neige traîneau et cheval, et il attendait le départ du train; le traîneau était penché et presque couché; le cheval, enfoui jusqu'au ventre, baissait de temps en temps les naseaux pour lécher la neige épaisse et molle; Yanson restait étalé dans une position mal commode, avec l'air de sommeiller; les pattes de son vieux bonnet de fourrure pendaient en oreilles de chien de chasse, et on voyait de l'humidité au-dessous de son petit nez rouge.

Puis, le train parti, Yanson revenait vivement à la gare et se saoulait. Après quoi, il retournait à la ferme au grand galop; le petit cheval, terrifié, bondissait de ses quatre pattes; le traîneau tanguait, penchait, heurtait les poteaux de la route; et Yanson, ayant lâché les brides, près de tomber à chaque instant, émettait en esthonien des phrases incohérentes, qui ne ressemblaient ni à un chant, ni à un cri.

Le plus souvent même, il ne chantait pas; et, silencieux, les dents serrées, rempli de férocité, de souffrance et de délire, il filait comme un trait aveugle. Il ne voyait plus les passants, ne les prévenait plus, ne ralentissait plus son galop forcené, ni dans les montées ni dans les descentes. Ce fut par miracle qu'il ne tua jamais personne et ne se tua point lui-même.

On aurait dû le chasser depuis longtemps, comme on l'avait fait dans les autres fermes. Mais on l'avait à bon marché, et les autres ouvriers ne valaient pas mieux; voilà pourquoi il était resté deux ans.

Yanson n'avait eu aucune aventure dans sans vie. Une fois, il avait reçu une lettre en esthonien; mais, comme il était illettré, et les autres ne comprenant pas l'esthonien, la lettre était demeurée sans lecture. Et avec une indifférence fruste, comme s'il ne soupçonnait pas que le pli pût contenir des nouvelles de son pays, Yanson l'avait jeté au fumier.

Il avait bien essayé de faire la cour à la cuisinière, sentant

Digitized by Google

probablement le besoin d'une femme. Mais il n'avait eu aucun succès et il avait été brutalement repoussé, ridiculisé. Il était de petite taille, malingre, le visage maigre et taché de son, les yeux petits, vert-bouteille et ternes. Son insuccès le laissa indifférent, et Yanson n'importuna plus la cuisinière de ses assiduités.

Mais en parlant peu, il avait l'air d'écouter attentivement quelque chose. Il écoutait la campagne triste où la neige faisait ressembler les tertres de fumier gelé à de petites tombes. Il écoutait aussi les espaces d'un bleu tendre et le bruissement des poteaux télégraphiques et la conversation des hommes.

Lui seul comprenait ce que disaient les champs et les poteaux télégraphiques; et la conversation des hommes était pleine d'assassinats, de pillages et d'incendies.

On avait entendu un soir, dans le hameau voisin, le son d'une clochette qui s'agitait, impuissante, pareille à un grelot. Le crépitement d'un incendie avait été également perçu; c'étaient des passants qui avaient pillé la ferme, assassiné le propriétaire et sa femme, et incendié la maison.

Aussi n'était-on plus rassuré dans leur propre ferme. On lâcha le chien non seulement la nuit, mais encore le jour; et le maître posa près de lui son fusil pour la nuit. Il voulut même en donner un, ancien et à un seul coup, à Yanson. Mais celui-ci, ayant tourné et retourné l'arme, hocha la tête et refusa. Le maître, n'ayant pas compris le motif de ce refus, insulta son domestique. Pourtant, la cause en était que Yanson avait plus confiance en son vieux couteau finlandais que dans cette machine toute rouillée :

« Elle va me tuer moi-même, » avait dit Yanson en regardant son maître de ses yeux vitreux à moitié endormis. Et le maître, désespéré, le laissa faire.

« Quel imbécile tu es, Yvan ! Comment vivre avec des ouvriers comme toi ? »

Et le même Yvan Yanson, qui se méfiait d'un fusil, commit par un soir d'hiver, en l'absence du second ouvrier, son compagnon, un attentat compliqué de pillage armé, d'assassinat et d'un viol de femme. Il l'accomplit avec une simplicité extraordinaire.

Il avait enfermé la cuisinière dans sa cuisine, presque indo-

Digitized by Google

lemment, comme un homme qui meurt de sommeil; puis, il s'était approché de son patron par derrière, et lui avait donné plusieurs coups de couteau dans le dos. Le patron était tombé inanimé; et sa femme s'était mise à tournoyer et à hurler; et Yanson, ricanant et brandissant son couteau, avait commencé l'ouverture des malles et des commodes. S'étant saisi de l'argent, et comme il voyait pour la première fois sa patronne, il s'était précipité sur elle pour la violer. Malheureusement le couteau était tombé, et la patronne fut plus forte que Yanson : non seulement elle ne se laissa pas violer par lui, mais même elle faillit l'étrangler. Et, tout à coup, le patron remua, cependant que la cuisinière entreprenait d'enfoncer la porte à l'aide d'une bêche.

Yanson s'enfuit à travers champs. On s'empara de lui une heure après, alors qu'accroupi dans un coin du hangar il frottait des allumettes avec l'intention de provoquer un incendie.

Quelques jours plus tard, le patron mourait de gangrène; et Yanson, son tour venu parmi les autres pillards et assassins, était jugé et condamné à mort.

Devant le tribunal, il fut toujours le même, petit, malingre, le visage taché de son, les yeux vitreux et à moitié endormis. Il semblait ne pas comprendre ce qui lui arrivait et gardait un air très calme. Il clignait ses paupières aux cils blancs, inspectait stupidement, sans curiosité, la grande salle imposante et étrangère; et il farfouillait dans son nez, de son gros doigt, raide et malpropre. Pourtant, ceux qui l'avaient vu le dimanche au temple protestant, pouvaient constater qu'il avait fait un brin de toilette; il avait entouré son cou d'une écharpe d'un rouge sale et mouillé ses cheveux par endroits. Les cheveux mouillés paraissaient plus sombres et plus soyeux, et les autres se dressaient en mèches ébouriffées, comme des fétus de paille sur un pauvre champ battu par la grêle.

Le verdict de la peine capitale par pendaison prononcé, Yanson s'agita tout à coup. Il devint très rouge, et se mit à nouer et à dénouer son écharpe, comme si elle l'étranglait, puis à agiter ses mains et à s'adresser aux juges qui ne lisaient pas, tout en désignant celui qui lisait :

« Elle a dit qu'il faut me pendre?

Digitized by Google

— Qui donc, *elle?* » demanda d'une voix grave le président qui avait lu le verdict.

Tous eurent un sourire, qu'ils cachèrent sous leurs moustaches et dans leurs papiers; et Yanson, indiquant le président, dit d'un ton bourru, avec un air sournois :

« C'est toi!

— Hé? »

Yanson, se tournant vers le juge silencieux qui souriait légèrement, et dans lequel il sentait un ami et un homme étranger au jugement, répéta :

« Elle a dit qu'il faut me pendre. Il ne faut pas me pendre.

— Emmenez le condamné. »

Mais Yanson eut le temps de répéter encore une fois, gravement et persuasivement, son : « Il ne faut pas me pendre! » Il était si ridicule avec son petit visage courroucé auquel il voulait donner une expression sérieuse, que l'un des gendarmes, malgré le règlement, lui dit à voix basse tandis qu'il l'emmenait de la salle :

« Es-tu bête, mon garçon!

— Il ne faut pas me pendre! répondit obstinément Yanson.

— On te rehaussera à merveille. Tu n'auras pas le temps de dire : Ouf!

— Tais-toi, interrompit l'autre gendarme, qui, n'y pouvant résister, ajouta : En voilà un cambrioleur! Pourquoi, imbécile, as-tu détruit une vie humaine. Eh bien, maintenant l'on te pendra!

— A moins que l'on ne te grâcie, reprit le premier gendarme, auquel Yanson inspirait de la pitié.

— Comment? on te le grâciera! Ah ça, on a suffisamment parlé. »

Mais Yanson s'était déjà tu. On l'avait remis dans la même cellule que celle où il était depuis un mois, et à laquelle il avait eu le temps de s'habituer comme il s'habituait à tout : aux coups, à l'eau-de-vie, aux champs couverts de neige avec des tertres pareils à des tombes. Et il s'égaya même quand il revit son lit, sa fenêtre grillée.

Quand on lui donna à manger, il était à jeun depuis le matin;

Digitized by Google

il n'avait de désagréable que les incidents du jugement; mais il n'y pouvait plus penser, car il ne savait pas le faire; et il ne parvenait pas à se représenter la mort par pendaison.

Quoique Yanson fût condamné à mort, et qu'il y en eût beaucoup dans son cas, on ne le considérait pas comme un criminel important. C'est pourquoi on lui parlait sans crainte et sans respect, comme à tout autre prisonnier non condamné à mort, et comme si sa mort à lui n'était pas considérée comme une mort.

Le surveillant, ayant appris le verdict, lui dit sentencieusement :

« Eh bien, frère, te voilà condamné à être pendu?

— Quand est-ce qu'on me pendra? » questionna Yanson d'un ton méfiant.

Le surveillant réfléchit un peu :

« Eh bien, frère, il te faudra attendre jusqu'au moment où vous serez plusieurs. Parce que pour un seul, et un seul comme toi, il ne vaut pas la peine de mener grands préparatifs. On a besoin de quelque chose qui vous mette en train.

— Mais quand donc? » insista Yanson.

Il ne se sentait nullement offensé de ne pas valoir qu'on le pendît tout seul, et il n'y croyait pas, il considérait cela comme un prétexte à ajourner l'exécution et à l'abandonner définitivement. Il se sentit joyeux. Le moment confus et terrible, auquel il ne fallait jamais songer, s'éloigna, devint fabuleux et incroyable comme toute mort.

« Quand! quand! grommelait encore le surveillant, vieillard gros et bourru. Ce n'est pas comme un chien qu'on mène derrière un hangar et que voilà pendu. Eh! tu l'aurais voulu ainsi, imbécile!

— Hé! je ne le veux pas, » dit Yanson avec une grimace joyeuse. C'est elle qui a dit qu'il fallait me pendre. Moi je ne le veux pas. »

Et peut-être pour la première fois de sa vie il eut un rire, un rire grinçant, déplacé, mais gai, comme d'une oie qui dirait : « Ga-ga ».

Le surveillant le regarda avec surprise, fronça les sourcils;

Digitized by Google

cette gaieté déplacée chez un condamné à mort offensait la prison et l'exécution même, et les rendait étranges. Et tout à coup, pour un moment, un tout petit moment, il sembla au vieux surveillant qui avait passé sa vie dans la prison et reconnaissait toutes les lois comme lois de nature, il lui sembla que la prison et toute l'existence étaient quelque chose comme un établissement d'aliénés, et qu'il en était le principal fou.

« Ha ! que le diable t'emporte, dit-il en crachotant. Pourquoi ricanes-tu? Tu n'es pas au cabaret.

— Hé! je ne veux pas, continuait Yanson.

— Satan ! reprit le surveillant en éprouvant le besoin de faire un signe de croix. »

Yvan ressemblait fort peu au diable avec son petit visage malingre; mais il avait quelque chose dans son glapissement d'oie qui offensait la sainteté et la solidité de la prison. S'il riait encore, les murs moisis allaient tomber ! Tomberaient aussi les grilles rouillées ; et l'inspecteur n'aurait plus qu'à conduire les prisonniers à la porte :

« Promenez-vous donc, Messieurs, s'il vous plaît. Ou peut-être y en a-t-il parmi vous qui sont amateurs de campagne ? Ah, Satan ! »

Mais Yanson avait cessé de rire, et continuait seulement à cligner malicieusement les yeux.

« Voilà », dit le surveillant avec une menace vague, et il partit sans se retourner.

Pourtant, toute cette soirée, Yanson fut calme et très gai. Il répéta mentalement la phrase qu'il avait dite : il ne faut pas me pendre ; et cette phrase était pour lui si persuasive, si sagement irréfutable, qu'il ne valait pas la peine de s'inquiéter de quoi que ce fût.

Il avait complètement oublié son crime, et il regrettait seulement de n'avoir pu violer sa patronne. Mais cela aussi, il l'oublia.

Chaque matin, Yanson demandait quand est-ce qu'on le pendrait; et chaque matin le surveillant lui répondait sévèrement :

« Tu auras le temps, Satan ! Repose un peu où tu es. »

Digitized by Google

Et il s'en allait vivement, avant même que Yanson n'eût commencé à rire.

Et à cause de la répétition des mêmes mots, et parce que chaque journée s'ouvrait, passait, finissait à l'ordinaire de toute autre journée, Yanson s'était persuadé fermement qu'il n'y aurait aucune exécution. Il avait bien vite oublié le jugement; et, des jours pleins, il restait couché sur son lit de camp, plongé dans un rêve joyeux et vague de champs tristes et couverts de neige, avec leurs tertres, de buffets dans les stations, et encore de quelque chose de plus lointain et de plus serein.

On le nourrissait bien dans la prison. Quelques jours avaient suffi à l'engraisser et à le rendre vaniteux :

« Maintenant, elle m'aurait aimé, pensa-t-il de sa patronne, maintenant que je suis gras et pas moins que le patron. »

Et il avait un seul désir : boire de l'eau-de-vie, puis se promener à cheval, au grand galop...

Quand les terroristes furent arrêtés, la nouvelle en courut parmi les geôles; et à la question habituelle de Yanson le surveillant répondit avec une soudaineté brutale:

« A présent, c'est pour bientôt. »

Il le dévisagea tranquillement, gravement, et répéta :

« A présent, c'est pour bientôt. Je pense même que ce sera dans une semaine. »

Yanson pâlit, le regard vitreux et trouble, et il demanda :

« Tu plaisantes ?

— Auparavant, le temps te semblait trop long; et voilà qu'on plaisante ! On ne plaisante pas ici, et c'est vous qui aimez plaisanter. On ne plaisante pas chez nous », appuya le surveillant plein de dignité.

Et là-dessus, il s'éloigna.

Ce soir-là, Yanson avait déjà maigri. Sa peau tendue, lisse durant quelques jours, se plissa en mille petites rides envahissantes. Ses yeux s'étaient complètement endormis : et tous ses gestes devinrent lents, peu assurés, comme si chaque mouvement de la tête ou des doigts, chaque pas, était une entreprise compliquée et considérable, à laquelle il faut d'abord longtemps réfléchir.

Digitized by Google

La nuit, étendu sur son lit, il ne ferma point l'œil.

« Ah ah ! s'exclama le surveillant joyeux en le contemplant le lendemain. Non, mon cher, ici on n'est plus au cabaret. »

Et comme un savant dont l'expérience a réussi une première fois, il examina le condamné des pieds à la tête avec une satisfaction agréable. Tout allait suivre son cours ; Satan était vaincu ; la sainteté de la prison et de l'exécution étaient rétablies. Et le vieux gardien s'informa avec indulgence de Yanson, le plaignant même très sincèrement ;

« Désires-tu avoir des entrevues ou non ?

— A quoi bon !

— Hé ! Pour faire tes adieux. A ta mère, par exemple, ou à un frère.

— Il ne faut pas me pendre, dit tout bas Yanson en regardant obliquement le gardien. Je ne le veux pas. »

L'autre dessina silencieusement un geste évasif.

Durant la soirée, Yanson se calma un peu. La journée avait été si semblable aux précédentes ! Le ciel hivernal, tout ennuagé, avait sa clarté habituelle, et les pas résonnaient tout naturellement dans le corridor. On y entendait même des conversations affairées ; la soupe aux choux dégageait son odeur coutumière ; et tout cela fit que Yanson cessa de nouveau de croire à son exécution.

Mais, la nuit venue, la peur le resaisit. Jusqu'alors, il avait conçu la nuit comme un moment sombre particulièrement destiné au sommeil. Mais il éprouva maintenant sa signification mystérieuse et terrible. Pour ne pas songer à la mort, il suffit d'entendre et de voir autour de soi des choses habituelles : des pas, des voix, de la lumière, de la soupe aux choux aigres. Or tout était actuellement étrange ; et ce silence et ces ténèbres étaient par eux-mêmes un emblème de la mort.

Et plus la nuit durait, plus Yanson avait peur. Avec la naïveté d'un sauvage ou d'un enfant, il avait envie de crier au soleil : Brille ! Et il pria et supplia le soleil de briller ; mais la nuit prolongeait implacablement sur la terre ses heures noires, et il n'y avait aucune force qui pût l'en empêcher. Cette impuissance qui apparaissait pour la première fois à son faible esprit, terrifia

Digitized by Google

Yanson : il comprit l'inévitable approche de la mort, il gravissait déjà d'un pied engourdi la première marche de l'échafaud.

Et la lumière le calma et la nuit l'effraya de nouveau ; et cela dura ainsi jusqu'à cette nuit où il se rendit compte que la chose était inéluctable, et qu'elle aurait lieu dans trois jours, au lever du soleil.

Jamais, il n'avait réfléchi à ce que c'était : la mort ; elle n'avait jamais eu pour lui de forme concrète. Hélas, il sentait nettement à présent qu'elle était entrée dans sa cellule et qu'elle le cherchait en tâtonnant. Alors, comme pour l'éviter, il se mit à courir. Mais cette cellule était si petite que ses angles, obtus plutôt qu'aigus, le repoussaient vers le milieu de la pièce. Il n'y avait vraiment pas moyen de s'y cacher ; et la porte était close. Plusieurs fois, il se jeta contre elle, contre les murs ; et, s'étant pris à quelque chose, il tomba.

Il sentit au même instant qu'*elle* l'avait saisi. Et couché à plat ventre, collé contre le plancher, cachant sa figure dans la cendrée malpropre, Yanson se mit à hurler jusqu'à ce qu'on vînt le trouver. On le souleva, on le mit sur son lit, on l'aspergea d'eau froide ; mais il n'osait pas encore soulever ses paupières. Quand il en souleva une, et qu'il aperçut un angle de la pièce, ainsi qu'une bête, il se remit à hurler. Mais enfin, l'eau froide produisit son effet ; de même une gifle, administrée dans un but médical par le surveillant de garde.

Ces sensations de vie chassèrent la mort. Yanson osa regarder. Après quoi, il dormit le reste de sa nuit, avec un grand trouble dans sa cervelle et des ronflements sonores.

Et dès le lendemain, les pas, les voix, la soupe aux choux, lui devinrent un véritable et terrible cauchemar, et le plongèrent dans une stupeur inouïe. Sa faible pensée ne pouvait concilier ces deux visions si monstrueusement différentes l'une de l'autre : la clarté habituelle du jour, le goût et l'odeur de la soupe aux choux, et être forcé de mourir dans un ou deux jours.

Il ne songeait à rien, ne comptait même plus les heures, mais vivait dans la terreur muette de cette contradiction qui lui avait déchiré le cerveau en deux. Et il était uniformément pâle, avec

Digitized by Google

une apparence de calme. Seulement, il avait cessé de manger et ne dormait plus.

Tantôt il était assis sur un tabouret, les jambes craintivement ramassées sous lui. Tantôt il se promenait à pas de loup dans sa cellule, la bouche ouverte comme un prodigieux et incessant étonnement; et avant de prendre n'importe quel objet en main, il l'examinait longuement, stupidement, puis le prenait avec défiance.

Et quand il fut devenu tel, le surveillant et les soldats qui l'épiaient par le judas, cessèrent de faire attention à lui. C'était un état d'âme commun aux condamnés, pareil, d'après le surveillant qui ne l'avait jamais éprouvé, à celui de la bête à l'abattoir alors qu'on l'a étourdie avec une massue.

« Maintenant il est devenu sourd; maintenant, il ne ressentira rien jusqu'à la mort, disait le surveillant en l'observant d'un œil de connaisseur. Yvan, entends-tu ? Hé ! Yvan !

— Il ne faut pas me pendre, répondait pauvrement Yanson; et de nouveau, sa mâchoire inférieure retombait.

— Si tu n'avais pas assassiné, on ne t'aurait pas pendu, répliquait le surveillant-chef, homme encore jeune, mais très imposant et chamarré de médailles. Autrement dit, tu voulais bien tuer, et tu ne veux pas être pendu. Tuer un homme impunément! Ah l'imbécile ! mais rusé quand même.

— Je ne veux pas !

— Eh bien, tu peux ne pas vouloir, c'est ton affaire. Il eût mieux valu, au lieu de dire des bêtises, mettre quelque ordre dans ton bien, il y a sûrement quelque bien.

— Il ne possède rien. Il n'a qu'une chemise et un pantalon; et encore un bonnet de fourrure, l'homme chic ! »

Le temps passa ainsi jusqu'à jeudi. Et jeudi, à minuit, il entra beaucoup de monde dans la cellule de Yanson, ainsi qu'un monsieur galonné qui lui dit :

« Eh bien, préparez-vous. Il faut partir ».

Yanson, se mouvant avec paresse, mit sur lui tout ce qu'il avait, et noua son écharpe rouge. En le regardant s'habiller, le monsieur aux galons qui fumait une cigarette, dit à quelqu'un :

« Comme il fait chaud aujourd'hui ! un vrai printemps ! »

Digitized by Google

Les yeux de Yanson se fermaient. Il s'endormait complètement. Il remuait avec une telle lenteur que le gardien l'admonesta :

« Eh bien ! Plus vite. Tu dors ? »

Yanson s'arrêta tout à coup :

« Je ne veux pas, » énonça-t-il mollement.

On le prit sous les aisselles, on le conduisit, et il chemina docilement en haussant les épaules. Dans la cour, il fut saisi par la brise printanière ; et sous son petit nez apparut une buée.

Malgré la nuit, le dégel s'accentuait. Des gouttes tombaient sur la pierre, piquantes, gaies et tintantes. Et en attendant que les gendarmes fussent entrés dans la voiture noire, sans lanternes, à grand bruit de sabres, Yanson frottait paresseusement son nez humide, et ajustait son écharpe mal nouée...

(*A suivre.*) LÉONIDE ANDREÏEF.

(Traduit du russe par M. et Mme GÉRARD-GAILLY.)

Digitized by Google

SHAKESPEARE ET M. DEMBLON

Des étrangers non prévenus du sérieux, de la bonne foi, de la candeur imperturbable de M. Célestin Demblon, député de Liége et professeur de littérature française à l'Université nouvelle de Bruxelles, ont pu croire à une ingénieuse pariode, à une élégante mystification, en lisant l'article publié le 10 mai 1909 par la *Grande Revue* de Paris, sous ce titre à fracas : « Rutland-Shakespeare. Rutland est le véritable auteur des pièces de Shakespeare. »

Nous-mêmes, si habitués que nous soyons à la confiance de l'auteur en ses propres oracles, nous avons eu quelques doutes sur ses vraies intentions, devant ces lignes belles de verve et d'audace dont Hamlet aurait dit que l'auteur « surdemblonne Demblon » :

« Shakespeare est-il bien l'auteur du théâtre qu'on lui attribue communément encore ?

« Depuis longtemps, nous ne pouvions le croire.

« Seulement, l'auteur véritable restait à découvrir...

« Comme bien d'autres, nous l'avions longtemps cherché sans trop d'espoir à la fin et pourtant sans découragement non plus, tant cette recherche offrait de séduction. Et miracle ! Voici qu'il sort enfin de la nuit dans laquelle il s'était volontairement enseveli il y aura dans trois ans, trois siècles ! Nous l'osons dire : cette découverte est bien la plus extraordinaire qui pût être faite dans le domaine des lettres et des arts.

« L'auteur de *Tout est bien*, etc., est le comte Roger Manners

Digitized by Google

de Rutland qui naquit au château de Belvoir (Leicester) en 1576 et mourut en 1612, à 36 ans, comme Raphaël Sanzio, Watteau, Mozart et lord Byron ! »

M. Demblon nous raconte, par le menu, la genèse de sa découverte. Depuis longtemps la théorie baconienne l'attirait. « Souvent, au cours des conférences faites sur l'auteur de la *Comédie des Erreurs* (c'est ainsi que M. Demblon désigne Shakespeare) dans les cercles artistiques de plusieurs villes belges, il avait déclaré que cette théorie l'ébranlait... » Cependant l'attribution à Bacon ne pouvait le convaincre. Au commencement de 1908, en feuilletant une collection de la *Nineteenth Century Review*, l'auteur tombe sur un article de Sidney Lee, paru en mai 1906, contenant un document d'où il résulte que l'exécuteur testamentaire du comte de Rutland avait payé en 1613 à Shakespeare 44 schellings en or pour « service semi-professionnel » et autant à Richard Burbage pour l'exécution d'une peinture.

Aussitôt M. Demblon veut en savoir plus long sur Manners, comte de Rutland. Il ouvre le *Dictionnaire de Biographie nationale* et « ces faibles et rares linéaments lui suffisent! Un coup d'œil l'avait déjà convaincu ! » L'auteur s'applique dès lors à « corser » cette biographie et à la rapporter à la question Shakespearienne. « Travail long et compliqué qui comportera plus de 400 pages, dont les trois quarts sont achevés » et où il paraîtra « que dans les détails aussi bien que dans l'ensemble, l'adaptation de l'œuvre immortelle et du poète immortel est complète, *sans une seule discordance.* »

Au cours de ce travait, l'auteur eut une surprise. Se trouvant à Berlin, en automne 1908, il apprit de la bouche d'un employé de la Bibliothèque nationale qu'un auteur allemand était arrivé aux mêmes conclusions que lui ! Rentré en Belgique, ajoute M. Demblon, « nous prîmes date en faisant une conférence publique à Liége ».

L'auteur allemand, comme l'expliqua depuis M. Demblon, (dans le *Soir* du 31 mai), était M. Karl Bleibtreu, publiciste et écrivain dramatique qui avait en 1907 publié deux volumes où il identifie Shakespeare et Rutland : *Der wahre Shakespeare* et *Die*

Digitized by Google

Loesung der Shakespeare-Frage. Avant lui, M. Peter Alvor, également en 1907, avait imaginé de remplacer la personnalité de Shakespeare par une double personnalité, celle de Southampton pour les comédies, celle de Rutland pour les tragédies.

M. Demblon qui ne sait pas l'allemand reconnaît qu'il s'est fait traduire à haute voix pendant son séjour à Berlin la plus grande partie du second ouvrage de Bleibtreu. C'est pourquoi son empressement à « prendre date » après cette lecture a tant diverti un spirituel rédacteur du *Soir* (27 mai). Mais selon nous M. Demblon est dépassé, en *vis comica*, par M. Bleibtreu qui se fâche tout rouge, murmure le mot de plagiat, parle même vaguement de poursuites judiciaires (*Koelnische Zeitung*, 1er juin). Tant de haine divise-t-il les amis d'un Rutland?

On devait reconnaître plutôt que si M. Demblon n'a pas inventé Rutland, nul n'a plus fait pour sa gloire :

« Ce n'est plus à Stratford-sur-Avon, s'écrie-t-il, qu'on va faire des pèlerinages, c'est à Bottesford (tombeau des Rutland), dans cette partie merveilleuse de l'antique Bretagne insulaire où vécurent aussi lord Byron et les poètes des Lacs. Et l'on y pourra célébrer dans trois ans, en 1912, le troisième centenaire de la mort du plus grand, du plus varié et du plus poétique des dramaturges! »

Devant de tels propos l'on comprend nos hésitations. Nous attendions à tout moment qu'un tressaillement des lèvres, dans le visage de l'auteur, nous révélât soudain que M. Demblon s'amusait prodigieusement. L'auteur n'a point ri, point sourcillé. Assurément il ne plaisantait pas et pourtant nous aimions à considérer son article comme une réfutation par l'absurde, la plus jolie, la plus spirituelle que nous connussions, du paradoxe baconien.

En 1870, un journal universitaire de Dublin, voulant se moquer de Max Muller et de l'abus qu'il faisait des mythes solaires dans l'explication des phénomènes religieux, démontra que Max Muller ou « le grand Meunier » n'était lui-même qu'un mythe. Un demi-siècle auparavant, l'anglais Whateley et le français Pérès, s'attaquant à Dupuis et à son école, essayèrent de prouver que Napoléon n'avait jamais existé. Sa naissance dans

Digitized by Google

une île et sa mort dans une autre île, au fond des mers occidentales représentaient le lever et le coucher du soleil. Sa mère *Lætitia* (la Joie) symbolisait l'Aurore. Ses quatre frères, dont trois eurent un royaume, étaient les saisons, ses douze maréchaux, les signes du zodiaque, etc. (1).

Pour nous, M. Demblon venait de traiter Bacon en mythe solaire et de rendre à l'histoire littéraire le même service que ces critiques rendirent à la mythologie comparée. Nous nous disions : les trois cents volumes ou brochures par lesquels on a voulu prouver que Bacon seul pouvait avoir écrit les œuvres de Shakespeare, les voilà donc réduits à néant, puisqu'une démonstration analogue peut être tentée pour Rutland ! Demain surgiront d'autres prétendants. Ils se dévoreront entre eux, laissant Shakespeare en possession de son héritage. Les badauds intéressés d'abord à l'appel de nouveaux noms finiront, comme les bergers d'Ésope, quand le jeune pâtre crie au loup, par ne plus tourner la tête... Ainsi raisonnions-nous, et nous n'aurions pas répondu au manifeste de M. Demblon si la *Revue de Belgique* ne nous avait demandé de le discuter sérieusement. Il semblerait que le public se soit dit « qu'il pouvait y avoir là quelque chose » et comme l'auteur a cru devoir développer ses idées devant des auditoires populaires (à la Maison du Peuple de Bruxelles par exemple) il n'est peut être pas inutile de montrer ce qu'il y a de spécieux dans son argumentation.

Nous n'avons pas attendu « le livre de quatre cent pages » que nous promet M. Demblon puisqu'il a déclaré que « ses dix-sept pages de la *Grande Revue* suffisent à la rigueur pour convaincre toute personne réfléchie et non prévenue, » et puisque, au surplus, nous soulevons ici des questions de méthode, les mêmes questions préalables que nous opposons aux baconiens.

M. Demblon, par exemple, nous annonce des chapitres sur la politique, la jurisprudence, la connaissance de la guerre, de la vie maritime, des sciences du temps dans l'œuvre du ci-devant Shakespeare et surtout un chapitre unique, un chapitre « qui

(1) L'opuscule de Pérès, paru en 1817, vient d'être réédité : Paris, édition bibliographiqne, 11, rue Gît-le-Cœur, 1909.

Digitized by Google

étonnera » sur la fréquence des images, métaphores et comparaisons empruntées au langage de la chasse au faucon ». Mais que nous importe le nombre des preuves accumulées par M. Demblon si nous ne pouvons accepter ces prémisses : « qu'il faut appartenir à la noblesse pour connaître cette chasse si fermée et si coûteuse » ?

Nous savons au contraire que le goût de la chasse est inné chez les gens du peuple, que les paysans s'intéressent toujours à ce plaisir des « grands ». Des serviteurs dressaient les faucons. Les mots *acharner*, *leurrer*, *hagard*, *dessiller*, *rendre gorge* attestent, en français, la popularité de ce sport. Wright (*Homes of other days*, 318) nous dit qu'il était pratiqué *par toutes les classes* depuis le temps des Anglo-Saxons, pour le gibier de rivière que l'on chasse à pied. Même aujourd'hui, la chasse à courre n'est pas en Angleterre un sport exclusivement aristocratique (1).

Mais ce n'est pas dans ces points de détail, c'est dans ses affirmations générales que l'auteur se fait le plus de tort.

C'est de la poudre aux yeux qu'il nous jette, en manière de prélude, avec cet aphorisme: « Il n'y a plus que deux très grandes questions qui restent sans solution : l'homérique et la shakespearienne. »

Nous répondons avec fermeté qu'il n'y a point de question shakespearienne, au sens où l'entend M. Demblon.

C'est encore égarer le lecteur que de lui laisser croire qu'il y a un rapport intime entre les progrès de la critique scientifique de Shakespeare et les doutes nés dans l'esprit d'amateurs plus excentriques qu'originaux au sujet de l'identité du poète.

« La question (shakespearienne) se pose avec une force nouvelle en ce moment où se manifeste en Angleterre une recrudescence (s'il est possible) dans les recherches passionnées qui durent depuis un siècle, depuis qu'Edmond Malone, mort en 1812, fonda vraiment la critique shakespearienne. »

(1) Il existe des *meutes* entretenues par les habitants d'une commune. Nous avons vu des bouchers et des boulangers « courre le cerf » en Devonshire.

Digitized by Google

Ne dirait-on pas, à entendre M. Demblon, que Malone ait eu des doutes sur la personnalité de Shakespeare ? Or, ni Malone, ni les Furness, les Furnival, les Dowden, les Lee, les savants que l'auteur énumère avec complaisance, n'eurent jamais cette pensée qui germa pour la première fois, en 1848, dans la tête d'un M. Hart, consul des États-Unis (« savant consul » dit M. Demblon) à Santa-Cruz. Puis vint Miss Delia Bacon qui écrivit son livre en 1857 et qui, flattée de porter le même nom que Bacon-Shakespeare, l'homme le plus prodigieux de tous les temps, mourut dans un asile d'aliénés en 1859. Le Baconianisme est un produit aussi américain que la religion des Mormons. Citons encore parmi ses adeptes M. Ignace Donnelly qui, dans son *Grand Cryptogramme* (2 volumes, Chicago, 1887), essaya de découvrir dans certains arrangements de lettres de la première édition in-folio de Shakespeare, de 1623, le chiffre de François Bacon.

Tous ces travaux d'amateurs n'ont jamais intéressé les savants que comme un exemple de gaspillage mental et de patience mal appliquée Tous les efforts des baconiens tendent seulement à montrer que si l'on se rapporte aux dates, aux voyages, aux circonstances de la vie de Bacon, rien n'empêcherait de lui attribuer les œuvres de Shakespeare et c'est ce petit jeu que M. Demblon recommence pour le compte de Rutland. Or il ne s'agit pas de prouver que Bacon ou Rutland, X ou Y auraient pu écrire *Hamlet* vers 1601, la *Tempête* vers 1612, etc., il s'agit de démontrer, à la face des témoignages contemporains, que Shakespeare ne les a *pas* écrites. Nul citoyen de l'âge d'Elisabeth, en effet, n'a jamais rêvé un seul instant que William Shakespeare, acteur, directeur de troupe et bourgeois de Stratford-sur-Avon ne fût pas l'auteur des pièces jouées sous son nom. Ne se plaisait-il pas d'ailleurs à rappeler au public ses origines villageoises? Les calembours sur les « luces » (fleurs de lys) du blason du juge Shallow dans la première scène des *Joyeuses Commères* font allusion aux armes de Sir Thomas Lucy, le premier ennemi de Shakespeare, le propriétaire auquel il aurait tué des daims, au dire de son premier biographe Rowe (1709). Les villages de *Burton Heath* et de *Wincot* mentionnés dans l'Introduction de la *Mégère apprivoisée* désignent des localités du Warwickshire, etc.

Digitized by Google

Parmi les témoignages contemporains sur Shakespeare citons :

1° celui du poète Robert Greene qui, en 1592, dans un pamphlet intitulé *Un sou d'esprit acheté avec un million de repentirs*, l'accuse de plagiat en disant : « Je sais une corneille parvenue, parée de nos plumes qui, avec ses cœurs de tigre dissimulés sous des manteaux de comédiens... n'étant qu'un Johannes factotum se croit l'unique *Shake-scène* du pays », — allusion évidente à ce vers de Henry VI, 3me partie, I, 4 :

O Tigers heart wrapp'd in a woman's hide.

2° Le passage de Meres (1598) qui fait l'éloge de Shakespeare et cite une douzaine de ses pièces. Texte capital sur lequel nous reviendrons.

3° l'édition (posthume) des œuvres du poète en 1623 avec le portrait de Shakespeare par Droeshout, la préface de Heming et Condell et le sonnet de Ben Jonson.

Notez que Heming et Condell qui entreprirent cette première édition des *Œuvres complètes* étaient des vieux amis du poète. Mentionnés dans son testament, comme Burbadge, comme Philipps, ils appartenaient à la première troupe dont Shakespeare fit partie en arrivant à Londres et devinrent plus tard ses associés au théâtre du *Globe*.

Si Shakespeare ne fut, comme on le prétend, qu'un prête-nom, un homme de paille, on se demande comment il parvint à garder le secret devant des amis aussi intimes. S'enfermait-il des journées entières pour faire semblant d'écrire ses pièces? Le seigneur qui l'employait, l'auteur présumé, ne devait-il pas avoir avec lui de continuelles conférences, soit chez lui, soit au théâtre, puisque les conseils d'Hamlet aux acteurs prouvent surabondamment que l'auteur fréquentait les « planches » ?

Pour ébranler les témoignages externes que nous venons de citer, il faudrait d'autres témoignages externes.

Or M. Demblon ne nous donne, sous ce rapport, que le texte publié par M. Sidney Lee dans la *Nineteenth Century*, et relatif aux comptes du château de Belvoir.

Digitized by Google

Qu'avaient à faire, s'écrie-t-il, Shakespeare et Burbadge « dans ce château septentrional, loin de Londres et de Stratford? »

A première vue nous imaginions qu'ils y avaient organisé quelque fête, masque ou ballet. La troupe de Shakespeare voyageait en province et nous savons qu'elle fit une tournée dans le Leicestershire, autour de Belvoir en 1606 (1).

Mais nous avons eu la curiosité d'aller aux sources que M. Demblon ne reproduit pas dans son article, pour savoir ce qu'était ce « service semi-professionnel » dont il parle et d'abord nous nous sommes aperçus que ces mots n'appartiennent pas au texte.

Voici le « poste » dont il s'agit : *Item 31 Martij to Mr. Shakespeare in gold about my Lordes Impreso xliiijs...*, c'est-à-dire : Payé en or à M. Shakespeare pour l'Impreso de Monseigneur, 44 shilling. Un *impreso* ou *impresa* était, nous dit M. Lee, un cartel ou blason d'apparat, tel que Manners en porta au grand tournoi donné à Whitehall le 24 mars 1613. Le travail de Shakespeare consista sans doute à trouver quelque devise ou couplet de circonstance pour orner le blason, tandis que son confrère Burbadge, acteur et peintre dont il reste une œuvre au Musée de Dulwich, fut employé à « peindre et dorer » cet insigne : *To Richard Burbadge for paynting and making yt in gold xliiijs.*

Et voilà la seule preuve externe sur laquelle se fonde M. Demblon pour affirmer que le comte de Rutland écrivit tous les drames de Shakespeare!

Voyons maintenant comment lui réussit « l'adaptation de la biographie rutlandienne » à la question qui le préoccupe.

M. Demblon a une façon très particulière de raconter la vie de son client Manners, en y glissant de temps à autre un poème de Shakespeare : « Roger Manners, comte de Rutland, perdit son père à l'âge de 12 ans, en 1588. Sa mère, Elisabeth Charleton, le laissa au collège de la Reine (Cambridge) où il se distingua — comme plus tard lord Byron — par un talent et des passions également précoces. En 1596, âgé de 20 ans, ayant déjà publié anonyme-

(1) Cf. HALIWPELL-PHILLIPPS, *Visits of Shakespeare 's Company to the provincials towns*, cité par Lee, Life of Shakespeare, p. 40.

Digitized by Google

ment les deux petits poèmes *Vénus et Adonis* et le *Rapt de Lucrèce*, il fut envoyé, avec des instructions écrites de Sir Francis Bacon, à l'Université de Padoue où il se rendit par Paris et la Suisse. Malade, il n'y put rester qu'un an et demi, séjourna à Padoue, Vérone et à Venise (trois noms à retenir!) et revint prendre son grade d'avocat en Angleterre, à 22 ans (1598). »

En 1598! M. Demblon ne sent-il pas le sol se dérober sous lui? 1598, mais c'est la date du fameux passage de Meres, pont-aux-ânes de la critique, base de toute chronologie shakespearienne!

Meres dans son *Palladis Tamia* ou *Trésor de l'Esprit*, paru en 1598, après avoir mentionné comme poèmes de Shakespeare *Vénus et Adonis*, *Lucrèce* et les « sonnets privés qui circulent parmi ses amis » s'exprime en effet de la sorte : « Comme Plaute et Sénèque passent pour les premiers parmi les Latins, pour la comédie et la tragédie, Shakespeare parmi les anglais excelle dans ces deux genres ; en fait de comédies, pensez à ses *Gentilshommes de Vérone*, ses *Erreurs*, ses *Peines d'amour perdues* et ses *Peines d'amour gagnées*, au *Songe d'une nuit d'été*, au *Marchand de Venise* ; en fait de tragédies, à *Richard II*, *Richard III*, *Henri IV*, *Le roi Jean*, *Titus Andronicus* et *Roméo et Juliette*. »

Ce texte irréfutable est de 1598. Manners naquit en 1576. On nous invite à bien vouloir admettre que ce « phénomène » âgé de 22 ans avait écrit déjà deux longs poèmes, une centaine de sonnets, six comédies et six tragédies, parmi lesquelles quatre ou cinq chefs d'œuvre, ce qui ne l'aurait pas empêché d'ailleurs de suivre des cours à Cambridge, de séjourner à Paris, Vérone, Venise, Padoue, d'y être malade et de prendre son grade d'avocat en Angleterre!

Si extraordinaire que cela paraisse, M. Demblon a oublié le passage de Meres, cité partout, (jusque dans le *Shakespeare Primer* de Dowden, pp. 25 et 33). Sinon il ne placerait pas la composition du *Songe d'une nuit d'été* avec celle de *As you like it* après le mariage de Rutland qui eut lieu en 1599 (*Grande Revue*, 140)!

Que M. Demblon change la date du livre de Meres ou la naissance de son héros : sinon l'on trouvera que ce n'est vraiment pas la peine de lire ses quatre cent pages et que l'invraisemblance

Digitized by Google

qu'il nous propose dépasse de beaucoup celle qu'il reproche à la thèse orthodoxe!

* * *

Nous pourrions nous arrêter ici. Mais par mesure préventive en quelque sorte, nous continuerons à montrer ce qu'il y a de futile et d'absurde, selon nous, dans l'attitude commune aux baconiens et aux partisans de Rutland.

J'ai dit qu'en présence de l'unanimité des contemporains de Shakespeare, nous n'avions pas le droit, de douter qu'il soit l'auteur de ses œuvres. J'ajouterai que nous n'avons pour cela aucune raison suffisante. Les baconiens et les rutlandiens voient dans l'opinion courante des difficultés insurmontables qui peuvent se ramener aux trois points suivants :

1° L'absence d'études universitaires chez Shakespeare leur paraît inconciliable avec la prodigieuse instruction, la science universelle dont il ferait preuve en ses écrits ; 2° la naissance, l'éducation de Shakespeare, fils d'un bourgeois de Statford qui fut d'abord *alderman* mais qui devint ce qu'on appellerait dans nos villages wallons un « négociant », c'est-à-dire un commerçant éclectique en grains, viande, aunages, etc., ne cadrerait pas davantage avec la grâce, la finesse de culture qu'il déploie dans son œuvre ; 3° il serait inexplicable qu'un aussi grand poète se fût retiré après fortune faite, dans sa ville natale, y eût vécu encore dix ans sans publier une seule de ses œuvres dramatiques.

Examinons rapidement ces trois points.

L'instruction de Shakespeare a été surfaite par réation contre la tendance des pseudo-classiques du XVIIIe siècle qui le regardaient, à la suite de Voltaire, comme un génie ivre, inculte et barbare. Notre siècle, suivant une remarque de Stapfer, a découvert qu'il savait tout, comme le docteur Pancrace : « fables, mythologie et histoire ; grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique ; mathématique, arithmétique, optique, onirocritique et physique. »

Cette boutade n'a rien d'exagéré. En effet, l'on a extrait de son œuvre une botanique, une zoologie, une géologie, une cynégétique ; un traité de médecine et de psychiâtrie ; une profonde

Digitized by Google

science du droit (1). Un M. Kohler, auteur de *Shakespeare et la Jurisprudence* (Wurzburg, 1884) (2) déclare que la scène du *Marchand de Venise* où Shylock réclame une livre de chair de son débiteur ruiné « nous fait pénétrer plus avant dans l'esprit du droit que dix manuels de Pandectes et tous les ouvrages de Savigny et de Jhering. » Tout cela à propos de cette scène charmante mais puérile du plaidoyer de Portia dans un procès qui eût été repoussée comme contraire aux bonnes mœurs et à l'ordre public dans n'importe quel pays !

Ces hyperboles admiratives appellent une mise au point. Certes Shakespeare est remarquablement instruit, mais il pouvait se « documenter » en interrogeant, avec la promptitude du génie, les hommes et les livres. M. Demblon et les baconiens voudraient que Shakespeare eût fait « des études, » comme si un grade universitaire expliquait le moins du monde ce prodige qu'est Shakespeare ! De nos jours un Balzac n'eut pas besoin non plus de passer par l'Université. On dira que les conditions sont différentes. Je crois que la Renaissance anglaise, avec son immense curiosité, son goût des voyages, des traductions de toutes langues n'était pas moins propre que la nôtre à former des autodidactes. Et parfois j'aperçois chez le poète le naïf étalage, le pédantisme presque touchant d'un savoir acquis d'enthousiasme. Ainsi, quand il introduit « Jules Romain » dans le *Conte d'hiver*, quand il abuse des allusions classiques et mythologiques, quand Juliette, amoureuse de treize ans, tout instinct et désir, nous parle de la caverne d'Echo (II, 2), de l'Amour et de ses colombes (II, 5), de Cupidon, Phaéton et Phébus (III, 2).

Le docte rival du poète, Ben Jonson, a dit de lui qu'il savait « peu de latin et moins de grec, » *little Latin and less Greek*. Mais s'il n'avait pas lu à l'école de Stratford tout Plaute, Virgile, Ovide, Cicéron, Shakespeare a pu les relire : Virgile dans la traduction de Phaër (1555), Ovide dans celle de Golding (1565), Sénèque

(1) Les « chapitres » que nous promet M. Demblon sont en grande partie préparés en des ouvrages tels que : *La science médicale de Shakespeare*, par Bucknill (1860), *Les connaissances juridiques de Shakespeare*, par lord Campbell (1869), etc.

(2) Cité par Bulthaupt, *Dramaturgie*, II, 375.

Digitized by Google

dans celle de Heywood (1599-1661). Pour l'*Iliade* il disposait de sept premiers livres, traduits par Chapman en 1598.

En fait d'auteurs modernes, il avait le Montaigne de Florio (1603), dont il reproduit un passage dans sa *Tempête* (II, 1). Il pouvait lire Du Bartas, rendu par Sylvester en 1598; l'Arioste, par Harington, vers 1590; le Tasse, par Fairfax, en 1600. Les sources de ses drames sur l'histoire d'Angleterre sont dans la *Chronique* de Holinshed et ses tragédies romaines *Coriolan*, *Jules César* et *Cléopâtre*, sont modelées étroitement sur les récits de Plutarque, traduit par North.

Il existait aussi des traductions d'Aristote, de Pline. Il y avait les récits de voyage de Hakluyt, de Raleigh, etc. Shakespeare avait pu rencontrer ce fameux Coryate qui fit tant de milliers de kilomètres à pieds en Europe, en Asie. En même temps que les voyageurs, il pouvait interroger les médecins.

Ne nous étonnons pas outre mesure s'il avait des notions sur la circulation du sang (découverte avant Harvey, par Michel Servet, en 1540) comme le montre la parabole des membres et de l'estomac, de Ménénius, dans Coriolan (I, 1) (1); s'il se doutait, comme Aristote, que le centre de la terre attire toutes choses (Troilus et Cressida); s'il savait même que la face de la terre n'est pas immuable et que « les révolutions du temps aplanissent les montagnes, changent des continents en mers » (Henry IV, 2e partie, III, 1). Comme le dit Brandes, tout ce savoir n'est pas scientifique. Quand il n'est pas acquis de seconde main, c'est le savoir intuitif si bien défini par Taine: « Les grands artistes n'ont pas besoin d'avoir appris, ils devinent. J'ai vu tel d'entre eux, d'après une armure, un costume, un recueil d'ameublements, entrer dans le moyen âge plus profondément que trois savants mis bout à bout. Ils reconstruisent, comme ils construisent, naturellement, sûrement, par une inspiration qui est un raisonnement ailé. »

Tout cela n'empêche qu'il n'y ait des « trous » dans l'instruction de Shakespeare. Par exemple dans le *Conte d'hiver*, Jules

(1) Shakespeare a modernisé la parabole racontée par Tite Live, II, 32 et par Plutarque dans son Coriolan.

Digitized by Google

Romain est représenté comme un sculpteur, auteur de la statue d'Hermione (V, 2). Dans la même pièce, la Bohême est un pays où l'on arrive par mer. Quant à l'Italie, la géographie du poète n'est pas non plus bien sûre. M. Demblon veut absolument qu'il ait visité ce pays. « Les prétendues erreurs sur Mantoue, port de mer, révèlent précisément, comme on l'a naguère démontré sans y rien comprendre, une parfaite connaissance des canaux maritimes du temps. » On devine à quoi l'auteur fait allusion bien qu'il confonde Mantoue avec Vérone ou avec Milan et qu'on ne voie pas trop à qui il reproche de « ne rien comprendre ». Dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, en effet, Valentin de Vérone *s'embarque* pour Milan (I, 1, 70). Ailleurs, un personnage, dit au domestique Launce, également à Vérone, de s'embarquer au plus vite pour ne pas manquer la marée (*you'll lose the tide. Ibid.*, III, 2). Enfin, dans la *Tempête*, le duc de Milan, chassé de sa capitale, est conduit en barque à plusieurs lieues *en mer* (*to sea*, I, 2, 145). Nous savons que M. Karl Elze a prétendu qu'il y eut jadis un canal de Vérone à Milan. Mais cela n'explique pas la *marée* et en donnant des « canaux maritimes » à Mantoue, mise pour Vérone ou Milan, M. Demblon nous paraît sous l'empire de l'expression Bruxelles-port-de-mer...

Les anachronismes de Shakespeare ont été réunis depuis longtemps par Douce (*Illustrations of Shakespeare*, 1807). Je laisse de côté les anachronismes voulus ou ceux qui, échappés à la plume du poète, ont été ensuite tolérés par lui comme « faisant bien » dans une féerie comme le *Songe d'une nuit d'été*, etc.

Je ne parle pas des erreurs de *Troïlus et Cressida*, où Hector parle d'Aristote, parce qu'on peut, à la rigueur, voir dans cette œuvre bizarre une parodie du monde homérique, dans le genre de *la Belle-Hélène* d'Offenbach.

Mais dans la *Comédie des Erreurs*, imitée des Ménechmes de Plaute et qui se passe à Éphèse, il est au moins étrange d'entendre sonner une horloge (II, 1) de rencontrer une abbesse (V, 1, *enter the Lady Abbess*), de trouver des allusions à l'Amérique, ainsi qu'à la Belgique (*Belgia*) et aux Pays-Bas (III, 2). Dans *Jules César*, on entend également une horloge sonner trois heures. Dans *Antoine et Cléopâtre*, les triumvirs jouent au billard, aux cartes et tirent

Digitized by Google

des coups de canon. On rencontre dans *Périclès* un pudding et des pistolets (Stapfer, *Shakespeare et l'Antiquité*, 95).

Qu'on ne dise pas, pour excuser Shakespeare, que Milton, le poète le plus instruit de son temps, avait prêté l'artillerie moderne aux anges rebelles. Le cas est différent. Milton attribuant à Satan l'invention de la poudre à canon (*Paradis perdu*, 470-491), fait une erreur consciente, crée une fable ou un mythe.

Pour ce qui regarde l'*éducation* et non plus l'instruction du poète, la critique, encore une fois, donna d'un excès dans l'autre. Jadis on parlait des incongruités, des grossièretés de Shakespeare, voire même du « fumier de son œuvre ». M. Demblon, à l'antipode de ce point de vue, nous affirme que « les caractères extérieurs et permanents de l'œuvre rutlandienne sont l'esprit et la physionomie aristocratique, l'usage naturel du monde », etc. M. Demblon est plus près de la vérité que Voltaire. Néanmoins, n'oublie-t-il pas une foule d'intermèdes, scènes d'ivrognes, de clowns, de valets aux plaisanteries risquées, au sel un peu gros? Il s'agissait, dira-t-on, de plaire au parterre, à ces *groundlings*, *understanders*, têtes basses, auditeurs de fondation que le contemporain Nash nous a décrits, dans leurs vestes de barracan, s'injuriant, buvant, cassant des noisettes et menant un infernal vacarme. Soit, mais qu'on accorde du moins que Shakespeare savait d'instinct ce qu'il fallait à ce public, l'abordait de plain-pied, lui touchait les coudes!

Ce poète nous fit toujours l'effet d'un homme du peuple capable de tous les raffinements, de toutes les élégances. M. Demblon (qui l'eût cru)! semble attacher beaucoup d'importance aux avantages de la naissance et du rang. Les délicatesses de Shakespeare existent et sont au-dessus des grâces mondaines. Toutefois, nous ne pouvons faire abstraction des platitudes et des obscénités, exceptionnelles, je le veux bien, du rôle de Thersyte dans *Troïlus et Cressida*, ni du cynisme presque intolérable des scènes du quatrième acte de *Périclès* (un des trois actes de cette pièce que les meilleurs connaisseurs, Swinburne, par exemple, déclarent appartenir sans conteste à Shakespeare) qui se passent *in a brothel*, — dans un mauvais lieu, comme disent les traductions, — bouge infâme évidemment

Digitized by Google

peint d'après nature. Cette fois l'on ne peut dire que le langage ne soit pas « dans le ton ».

Mais, d'autres fois on voit que le poète n'a pas appris du premier coup à faire parler des dames et de grands seigneurs. Dans *Roméo et Juliette*, œuvre de jeunesse, le noble Capulet traite sa fille de « carogne verdâtre, coquine et figure de suif » (III, 5).

Le même gentilhomme qui donne un bal (au 1er acte, scène 5) accueille ainsi ses invités: « Soyez les bienvenus, Messieurs! Les dames qui ont des cors vont faire un tour de danse avec vous. Ah, ah, mes luronnes! laquelle de vous refusera de danser? Celle qui fait la mijaurée, je jure qu'elle a des cors... trémoussez-vous, jeunes demoiselles, etc. »

Est-ce là « l'usage naturel du monde? » Nous ne le pensons pas et nous croyons que Shakespeare n'apprit cet usage que peu à peu, par son contact avec des gens de cour, des seigneurs comme Essex, Pembroke, Southampton et peut-être Rutland.

Dans une pièce bien postérieure, *Antoine et Cléopâtre*, nous n'approuvons pas davantage cette réponse de Cléopâtre, courtisane si l'on veut, mais reine, au messager qui lui apprend le mariage d'Antoine : « Que la peste la plus maligne fonde sur toi! (*Elle le frappe*). Hors d'ici, horrible drôle! ou je vais faire rouler tes yeux devant moi comme des billes et arracher tous les cheveux de la tête... » (II, 5).

Notons encore à ce propos que si l'auteur des *Sonnets* est un homme de haute naissance on ne comprend pas le ton d'humilité, comme de protégé à protecteur, qui règne dans ces poèmes adressés suivant les uns par le poète au comte de Pembroke, suivant les autres, au comte de Southampton. Le sonnet XXVI commence ainsi :

> Lord of my love, to whom in vassalage
> Thy merit hath my duty strongly knit.

Comme l'a fait remarquer M. Sidney Lee, c'est le ton de Shakespeare dans la dédicace de *Lucrèce* à Southampton : « *The love* (1) *I dedicate to you lordship is without end* », etc.

(1) On sait que le mot *love*, à l'époque élizabéthaine, est synonyme d'affection, amitié, et que, encore aujourd'hui, il n'a pas nécessairement le sens du français « amour ».

Digitized by Google

Nous touchons au dernier point mystérieux, mais non inexplicable, de la carrière de Shakespeare : pourquoi n'a-t-il point publié ses pièces? On sait que seuls ses deux poèmes narratifs *Vénus et Adonis* et *Lucrèce* furent imprimés avec sa permission et souvent réédités. Seize de ses drames et comédies parurent de son vivant dans des éditions de contrebande, fondées sur des copies d'acteurs ou des notes sténographiées pendant la représentation. Ces éditions médiocres, mais précieuses pour nous en l'absence *totale* de manuscrits, sont les « quartos » qui se vendaient six pence et atteignent aujourd'hui six mille francs. Les dix-huit autres pièces de Shakespeare parurent dans le « folio » ou édition de ses œuvres complètes qui vit le jour en 1623, sept ans après sa mort.

Que Shakespeare n'ait rien publié tant qu'il était directeur de théâtre, cela se comprend fort bien : il s'agissait de garder pour lui ses pièces en un temps où rien ne protégeait la propriété littéraire. Mais comment expliquer cette omission pendant les six années qu'il vécut retiré des affaires? Comment dans ce testament de 1616 qui contient les deux seules lignes connues de son écriture, où il songe à tout, jusqu'à léguer le moins bon de ses lits (*my second best bed*) à sa femme, n'a-t-il pas une pensée pour ses biens intellectuels?

Pour les baconiens, l'ancien acteur se désintéressait complètement du sort d'une œuvre qui n'était pas la sienne. M. Demblon ajoute qu'il ne pouvait songer à se l'approprier indûment et le motif expliquerait aussi pourquoi Rutland fut obligé de se cacher : Shakespeare ou, comme l'appelle M. Demblon, « ce fils peu lettré d'un cultivateur dont les affaires avaient périclité, eût craint de se compromettre en revendiquant outre mesure les drames dont il ne soupçonnait pas toute la valeur littéraire et dont beaucoup n'avaient été que des machines de conspiration contre la reine Elisabeth ».

Notez qu'Elisabeth était morte en 1603. Notez ensuite qu'à part *Jules César*, qui met en scène la conspiration de Brutus, la seule pièce que M. Demblon puisse appeler « machine de conspiration » est *Richard II*, parce qu'on y dépose un roi d'Angleterre. Et cette pièce ne prit un caractère séditieux que par la représen-

Digitized by Google

tation qui en fut donnée, sur l'ordre des amis du comte d'Essex, la veille du fameux coup d'État d'Essex, le 8 février 1601. Le drame était si peu écrit pour la circonstance, que Phillipps, un des associés de Shakespeare, au théâtre du Globe, avait prévenu ces jeunes nobles que la pièce « était trop démodée pour attirer du monde » (1).

Il est assurément étrange que Shakespeare ait paru oublier l'existence de ses œuvres dans son testament. Nous ne pouvons croire quant à nous qu'il n'ait pas soupçonné leur valeur. Il y a plus en lui qu'un impresario, il y a un poète, un artiste conscient. Les corrections faites au rôle d'*Hamlet* (ainsi l'addition du monologue IV, 4 dans le quarto de 1604) ne sont évidemment pas faites en vue de la scène et d'un succès immédiat. Les sonnets 55 et 81 indiquent au surplus que le poète espérait l'immortalité :

> Not marble, nor the gilded monuments
> Of princes, shall outlive this powerfull rhyme.

L'on peut supposer que lorsqu'il quitta le théâtre, en 1610 ou 1612, quelque raison d'affaire s'opposait encore à ce qu'il imprimât ses pièces. Par exemple, il aurait cédé sa part à un associé et se serait engagé envers lui à ne rien publier pendant un certain temps. Mais l'explication la plus simple, c'est que le poète jouissant enfin d'un repos mérité, ne s'est point pressé et qu'il a été surpris par la mort. Heming et Condell déplorent dans leur préface que « l'auteur n'ait pas vécu pour revoir ses propres écrits ».

Avouons-le, sur ce point notre ignorance est complète. Mais nous ne partageons pas les répugnances des baconiens à l'égard de la retraite de Shakespeare à Stratford. Nous ne trouvons pas comme eux cette fin paisible et bourgeoise indigne d'un grand poète. Une telle tranquillité chez un tel homme nous paraît le signe d'une force prodigieuse. Cet homme, dans *Hamlet*, *Lear*, *Othello*, soulève des orages, des tempêtes de passion. Il n'en est

(1) Sidney Lee, *Life of Shakespeare*, pp. 175, 383.

Digitized by Google

pas autrement ébranlé. Cet homme crée un monde et comme le Dieu de la Bible,

> D'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
> Rentre dans son repos.

Ce calme a sa grandeur. Acceptons donc le Shakespeare que nous a fait la tradition : un Shakespeare nullement bohême, puissant et d'humeur douce (*gentle Shakespeare*). « Ce Shakespeare sans prix, dit Carlyle, fut le libre don de la nature, donné silencieusement, reçu silencieusement, comme si c'eût été une chose de peu d'importance. Et pourtant, littéralement, c'était une chose sans prix... ! »

PAUL DE REUL.

Digitized by Google

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT INTUITIF

« Qu'ai-je fait, qui soit mon œuvre personnelle? se demandait Pestalozzi. J'ai posé le principe supérieur qui domine la science de l'éducation, le jour où j'ai reconnu dans l'intuition le principe absolu de toute connaissance. »

Quelle que soit l'originalité incontestable du grand homme, il n'a pas découvert le principe de l'intuition. Rabelais, Comenius, Basedow, Rousseau et maint autre l'avaient avant lui formulé; mais la gloire de Pestalozzi est de l'avoir appliqué dans l'enseignement avec touté la robustesse de sa foi et tout le dévouement, tout le courage de son grand cœur.

Pestalozzi, avant son continuateur Herbart, a parfaitement reconnu que pour faire de l'intuition il n'est pas nécessaire de montrer toujours des « choses », des objets concrets, matériels. « L'intuition, disait-il, c'est l'impression immédiate que le monde physique et le monde moral produisent sur nos sens extérieurs et intérieurs. » Cette phrase résume en somme toute la doctrine sensualiste de Locke, que la psychologie expérimentale est en train de vérifier; malgré l'apport de l'hérédité qui est d'ailleurs, comme on l'a dit, la mémoire de l'espèce, il est bien évident que l'être moral, intellectuel et même physique ne se développe que par le contact avec le monde sensible, que toutes les perceptions nous viennent des sens, donc de l'intuition et que les idées, les abstractions sont des sensations en quelque sorte évoluées et fixées dans la mémoire.

La conséquence de ce double aspect de l'intuition est des plus importante; l'expérience personnelle dans le domaine intellectuel et moral étant de l'intuition capitalisée, pour créer, stimuler,

Digitized by Google

hâter, enrichir cette expérience, il faut seconder, discipliner l'intuition et l'ériger en méthode et même en système. C'est ce que Pestalozzi et son plus grand continuateur, Herbart, ont compris, appliqué, défendu, préconisé et c'est ce qui leur a valu la place d'honneur qu'ils occupent non seulement dans l'histoire de la pédagogie, mais dans l'histoire de l'humanité.

En somme « avoir l'intuition » d'une chose, d'une vérité, c'est la regarder réellement, c'est l'avoir devant soi, comme le soleil, la prairie, une forêt ou comme la méchanceté, la bonté, l'importunité, la grossièreté que l'on reconnaît à quelqu'un par ses agissements, ses paroles, ses attitudes. Mais c'est aussi la sentir, la deviner ou s'en souvenir grâce à l'expérience acquise ou, comme je disais, par l'intuition capitalisée. L'intuition proprement dite, externe, objective est en somme la pourvoyeuse, la nourrice de l'intuition interne qu'Herbart appelle aperception; celle-ci se développe par l'exercice de celle-là. C'est donc pour rendre l'homme plus instruit, plus avisé, plus sensé, plus logique, plus moral que l'on fait de l'intuition ou, si l'on veut, de l'enseignement expérimental, mais ce n'est pas pour l'intuition elle-même.

Celle-ci n'est pas une finalité, un but; elle n'est qu'un moyen, mais un moyen de premier ordre.

« C'est là, dit Guex, le véritable enseignement éducatif, moral et, disons-le, social.

Il n'y en a pas et il ne peut y en avoir (1) d'autre, quoi qu'en disent certains novateurs. »

Nous partageons cette manière de voir.

L'intuition se propose de faire de tout enfant un petit Saint-Thomas « qui veut voir pour croire ». Elle ne fait pas de lui un sceptique, mais un esprit et un caractère clairs, nets, positifs.

Il en résulte que l'intuition basant l'avancement, le développement de l'esprit sur l'expérience, celle-ci va devoir être ordonnée, enchaînée, graduée; plus de dogmatisme, plus de « c'est comme cela parce que je le dis ou parce que c'est comme cela », mais

(1) *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, p. 332.

Digitized by Google

« c'est comme cela, parce que vous le voyez — intuition externe — ou parce que vous l'avez vu, parce que vous le concevez, le comprenez — intuition interne ou aperception ». — C'est ainsi que l'intuition résume tout le processus de l'éducation; elle opère hors de l'école d'une manière anarchique, désordonnée et à l'insu des hommes; à l'école elle sera un instrument merveilleux dont le maître tirera, s'il a du doigté et quelque virtuosité, ordre, clarté, gradation, enchaînement, progression, généralisation et application.

On a fait depuis quarante ans un colossal effort pour installer dans les écoles, en maîtresse des maîtres, l'intuition, cette magicienne rêvée par Pestalozzi.

J'ai notamment souvenance qu'encore tout jeune et fils d'instituteur de village, sous le ministère Van Humbeek, je vis un jour mon père très affairé pendant les vacances de Pâques. « Les collections », les fameuses collections étaient arrivées. Un chariot était arrêté devant l'école. On le déchargea. Où mettre tout cela? Et qu'en faire? Il y avait une armoire immense en pitchpin, des instruments de physique, une quantité innombrable de tableaux d'intuition sur les animaux, les plantes, les minéraux, les hommes, les métiers, l'histoire, la géographie, que sais-je encore! Il y avait de tout et pour tout. Quelle aubaine! Et pour nous, galopins, quelle nouveauté, quel amusement à toucher, à voir, à classer ces merveilles fleurant bon la couleur et les copeaux résineux!

C'était un progrès et aujourd'hui on ne voit plus guère d'école sans un matériel didactique suffisant et quelquefois même luxueux au point de vue de l'intuition. Eh bien! devons-nous le dire? L'intuition à l'école ne sort pas tous ses effets; elle fonctionne mal ou incomplètement.

Au reste, dépensât-on des milliards pour chaque école, on n'y mettrait pas la vie et la nature dont on ne saurait guère introduire que la copie plus ou moins approchée. Il faut, en effet, distinguer l'intuition médiate ou indirecte de l'intuition immédiate ou directe.

Dans l'intuition immédiate, si l'on parle d'une plante, on a sous la main la plante vivante; dans l'intuition médiate on ne

Digitized by Google

dispose que d'un échantillon d'herbier ou du dessin d'une planche coloriée. Il est évident que l'intuition médiate, indirecte n'est qu'un pis aller, un succédané de la véritable intuition.

Or cet exemple, qu'on pourrait appuyer de mille autres, démontre — et cela pour des raisons d'ordre divers — que l'intuition à l'école, en mettant tout au mieux au point de vue des méthodes, reste insuffisante au point de vue des réalisations matérielles. L'école est un milieu physique souvent restreint; elle ne saurait suppléer aux grands espaces, aux plaines, aux rivières, aux forêts, à la mer, au ciel, avec tous leurs aspects, tous leurs trésors de visions et de vie qu'il faut aller en grande joie chercher hors de ses murs.

Extra muros. Tel est, nous semble-t-il, le cri de ralliement et la devise des partisans des excursions scolaires ou plutôt de *l'enseignement hors du local de l'école.*

Car, on pourrait faire tous les jours de l'année ce qu'on appelle des « promenades » ou des excursions scolaires sans réaliser le moindre progrès au point de vue de l'intuition et de ce que nous visons par notre expression : « L'Ecole hors de l'école. »

Evidemment *extra muros* n'est ici qu'une formule idéale, optative, impossible à réaliser systématiquement. Il faut, en éducation, plus encore qu'ailleurs, composer avec les contingences et éviter les emballements sans lendemain, les feux de paille de l'enthousiasme peu réfléchi autant ou presque autant que la douillette somnolence de la routine que les philistins du métier nomment du terme usurpatoire de « notre expérience personnelle » !

Evitons de suspendre une réforme utile dans la boursouflure, le vide de l'absolu et de l'idéologie. Exagérer les mérites et surtout l'emploi de l'intuition hors de l'école, c'est tomber dans l'engouement, le formalisme, c'est masquer la valeur relative d'une méthode et c'est en préparer la chute, le discrédit par la ruée de l'éternelle réaction à l'affût de tout calage, de tout arrêt, de tout immobilisme, derrière les buissons du chemin difficile où s'évertue vers la perfection la modeste élite des hommes.

* * *

Digitized by Google

Nous n'avons pas le dessein de faire en passant œuvre d'histoire pédagogique. Nous voulons simplement rappeler en quelques mots la genèse des excursions scolaires. Nous la trouvons dans les conceptions de quelques théoriciens de l'éducation et dans les tentatives de quelques praticiens.

Rabelais a le premier mis l'enfant à l'école de l'observation. Ponocrate et Eudémont parcourent la campagne ; en traversant « les prés et autres lieux herbus, ils visitaient les arbres et les plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont escript et ils en emportaient les mains pleines au logis. Quand le temps était mauvais, au lieu d'arboriser, ils visitaient les boutiques des drogueurs, herboristes et apothicaires, et soigneusement considéraient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences ».

Voilà donc préconisée la leçon de choses et celle de géographie locale.

A son tour Montaigne écrira que « le commerce des hommes est merveilleusement propre pour apprendre à juger et à bien parler » et la visite des païs estrangiers ; pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy... L'enfant sondera la portée d'un chascun, un bouvier, un maçon, un passant. Qu'on luy mette en fantaisie une honneste curiosité de toutes les choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne le passage de César ou de Charlemagne. Que notre disciple soit bien pourvu de choses : les paroles ne suyvront que trop ».

Bacon recommande indirectement l'observation hors du local de l'école scolastique, dont les docteurs sont pour lui « des philosophes sombres et chancelants », quand il démontre dans l'Instauratio magna et le Novum organum que « seules l'observation et l'expérience conduisent à la vraie connaissance ». A son tour Coménius dira dans l'*Orbis pictus* : « Viens avec moi, mon « fils. Allons au grand air. Là tu verras ce que Dieu a fait dès le « commencement et ce qu'il continue à faire par la nature. »

Et dans la préface du même ouvrage, il parlait ainsi : « Pour-

Digitized by Google

« quoi à la place des livres morts, n'ouvririons-nous pas le livre « vivant de la nature ?... Instruire la jeunesse ce n'est pas lui « inculquer un amas de mots, de phrases, de sentences, d'opi- « nions recueillies dans les auteurs, c'est lui ouvrir l'entende- « ment par les choses. »

Locke, continuant Bacon, rejette les idées innées, son système, le sensualisme a pour conséquence pédagogique la nécessité de l'enseignement par les choses, de l'observation directe et de l'expérience. Fénélon lui-même au sujet de la curiosité naturelle de l'enfant dira excellemment : « La curiosité des enfants est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter.

« Par exemple, à la campagne, ils voient un moulin et veulent savoir ce que c'est ; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment on sème le blé et comment il se multiplie dans la terre. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes ; ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction. »

Chez J.-J. Rousseau jusqu'à ce que l'enfant atteigne l'âge de 12 ans, l'éducateur, ce n'est pas le précepteur, mais la nature « J'ôte aux enfants l'instrument de leur plus grande misère : les livres. » S'il tombe dans l'exagération par l'action négative du maître, il fait mieux que Rabelais, Comenius, Locke, quand il parle des sens. Car non seulement il affirme qu'ils sont les organes de la connaissance, mais il veut les exercer, les cultiver comme tels. « Les premières facultés qui se forment et se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont les premières qu'il faudrait cultiver ; ce sont les seules qu'on oublie ou celles qu'on néglige le plus. Rendre le toucher sagace, la vue exacte, l'ouïe fine et même l'odorat perspicace, sans oublier d'exercer la voix...

« Exercez tous les sens, tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. »

Basedow à Dessau et Salzmann à Schnepfenthal employaient la méthode intuitive.

Digitized by Google

On sortait de l'école. « Le besoin d'activité est tel chez les enfants, disait Salzmann, que le livre et la plume ne peuvent suffire à le satisfaire. » Il conduit les enfants à la campagne « car la nature est, suivant l'expression de David, le livre même de Dieu ».

Rousseau, le théoricien, et Salzmann, le praticien, ont pour continuateur passionné l'admirable Pestalozzi qui crée l'enseignement direct de la géographie locale en faisant étudier par l'enfant sur le terrain même, les aspects et les particularités du lieu natal. Louis Vuillemin, élève de Pestalozzi, dans « Souvenirs racontés à mes petits enfants », nous apprend comment le maître procédait à Yverdon. « Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait à diriger notre promenade vers la vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon, et nous en remplissions de grands paniers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables, et on nous laissait, chacun sur la part qui lui était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle extension donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce que nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon, que du haut du Montéla qui le domine tout entier nous l'eûmes embrassé dans son ensemble et que nous eûmes terminé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence. »

A la fin de sa carrière, Pestalozzi disait :

« J'en suis hélas ! à chercher les moyens les plus simples et les mieux appropriés à la nature de l'enfant, afin que du berceau à sa sixième année, il puisse être développé d'une manière harmonique, en rapport avec les exigences de sa nature et de son âge.

Digitized by Google

Car l'enfant a besoin de cette activité spontanée qui seule peut le rendre bon et heureux. »

Froebel, le disciple, combla la lacune qui désespéra le maître. Dans l'éducation de l'homme le « jardinier de la plante humaine », comme Froebel s'appelait lui-même, écrivait : « L'homme dès sa plus tendre enfance, doit être mis en rapport avec la nature. » Cette phrase est tout un programme d'éducation enfantine. Il a génialement créé une méthode qui permet de l'exécuter. A côté du jeu, du langage, du chant, du dessin, des premières notions de calcul, de lecture et d'écriture, Froebel réserve une place d'honneur à l'étude intuitive de la nature et aux excursions.

Dans la première moitié du siècle dernier, un éducateur suisse systématisa les excursions scolaires dans un admirable pays et, esprit fin « bien supérieur à la tâche qu'il s'impose », il élève la rédaction de ces longues promenades de vacances à la hauteur d'un genre : « les voyages en zigzag. »

Garnier frères, éditeurs d'une édition illustrée des *Premiers voyages en Zigzag*, écrivent dans leur préface (p. II) :

« En Suisse, il est d'usage assez général que les pensionnats mettent à profit les semaines de vacances pour faire une tournée dans les cantons, et ceux d'entre nous qui ont visité cette belle contrée ont pu se trouver dans le cas de croiser, dans les gorges ou sous les cols des Alpes, quelqu'une de ces joyeuses bandes d'adolescents, dont le vif entrain et la juvénile ardeur forment un passager mais piquant contraste avec la morne sévérité des hautes solitudes alpestres. Toutefois il n'est pas d'un usage aussi général en Suisse que l'instituteur qui est en tête de cette troupe étourdie soit à la fois un écrivain distingué, un paysagiste plein de verve, et, chose plus rare encore, un homme pair et camarade de ses élèves en fait de gaieté habituelle, de facile contentement, de goût passionné pour cette vie fatigante, il est vrai, sujette à mécomptes et à privations, mais aventureuse, variée, animée, et toujours fertile en amusements pour un esprit qui se trouve être à la fois naïvement curieux et finement observateur. »

Plus près de nous et dans notre, pays G. Tempels, l'un des illustres fondateurs de l'école modèle, préconise, en 1863, dans son ouvrage « Education du Peuple », les excursions scolaires

Digitized by Google

comme procédé pédagogique. On lui pardonnera volontiers l'exagération qu'il mit à célébrer ce moyen d'instruction et d'éducation en pensant qu'aujourd'hui, c'est-à-dire quarante-cinq ans après son appel on se garde bien d'abuser de ce que j'appellerai « l'école hors de l'école ».

« Pourquoi donc l'instituteur ne conduirait-il pas son troupeau, fût-ce deux jours de la semaine, fût-ce quatre après-dîners, écouter sa leçon devant une montagne, une rivière ou un chêne? » disait Tempels avec le charmant hyperbolisme de bien des novateurs.

Cependant des hommes d'école avisés appliquèrent l'idée de Tempels en la ramenant aux proportions qu'exigent le bon sens et les possibilités pratiques.

Et dès 1875 les excursions scolaires furent organisées systématiquement à l'École modèle et à l'Ecole normale de Bruxelles par M. Sluys et ses collaborateurs.

Nous lisons dans l'*École modèle* (1) (p. 163 et suiv.) une série très curieuse de relations d'excursions faites avec des enfants de l'École modèle de 7 à 13 et 14 ans, qui montrent par leur diversité les ressources inépuisables de cette méthode d'observation ambulante.

Depuis une trentaine d'années, l'excursion scolaire d'abord ridiculisée est entrée dans la pratique pédagogique presque partout en Belgique, sauf dans les établissements où la routine et l'esprit « étroitement et faussement utilitaire » comme dit M. Sluys, continuent de régner.

* * *

Et aujourd'hui que fait-on? Des excursions scolaires insuffisantes quantitativement et surtout qualitativement.

Tandis que la plupart des professionnels de l'éducation, professeurs, instituteurs, et institutrices, d'ailleurs dévoués, continuent de faire leurs excursions scolaires avec indifférence et avec la routine et le manque de préparation sérieuse, patiente

(1) Ligue de l'Enseignement. *L'Ecole modèle*. G. Mayolez, 1880.

Digitized by Google

et profonde qui caractérise souvent leur travail, quelques théoriciens, quelques penseurs, des savants, des philanthropes rêvent pour l'éducation d'un nouveau retour à la nature. Les philanthropes ont d'abord commencé par les colonies scolaires pour enfants indigents et débiles, puis les médecins et les pédagogues s'en sont mêlés et ils ont dit avec raison du reste, que ce qui était bon pour les malades et les faibles devait être excellent pour les normaux et les forts. Puis l'on a été un peu plus loin en pensant, que ce qui était bon un mois, deux mois, devait l'être aussi pour toute l'année. Pour tous les enfants et pour toute l'année, c'est « le retour au champ » définitif, c'est « l'école dans la forêt », c'est « l'école en plein air ».

Signalons en passant le mouvement pédagogique remarquable des « New Schools », des Ecoles nouvelles, dont le type a été créé à Abbotsholm en 1899 par le Dr Cecil Reddie qui a pour continuateur le Dr Lietz et importé sur le continent par Edmond Desmolins après son livre célèbre « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons » suivi de « l'Education nouvelle » sorte de manifeste de l'Ecole des Roches. Desmolins imitateur de Lietz fut imité à son tour par Duhamel qui écrivit « Comment élever nos fils » avant d'ouvrir le « collège de Normandie » à Clères.

Puis ce sont les écoles de Liancourt dans l'Oise, d'Ilsenbourg dans le Harz, Haubinda en Thuringhe, Laubegast en Saxe, Glarisegg en Thurgovie. Toutes ces écoles sont systématiquement éloignées des villes, dans le calme de la campagne. L'éducation y est comprise largement : liberté dans la responsabilité, initiative, activité spontanée, travaux manuels les plus divers, méthode expérimentale, excursions, collections, emploi du livre réduit à l'indispensable, vie de famille. Mais ces écoles sont faites pour les riches. Le prix de la pension est en moyenne de 2,500 à 3,000 francs.

La société belge de Pédotechnie et une sous-commission de pédagogie de la Ligue de l'Enseignement étudient en ce moment la question de l'école en plein air en se plaçant au point de vue des réalisations immédiates.

Nous nous éloignerions de notre sujet si nous examinions ici la grosse question de l'Ecole en plein air. Nous l'avons notée en

Digitized by Google

passant parce qu'elle puise essentiellement son inspiration dans l'intuition largement comprise et qu'elle comporte l'emploi de l'excursion scolaire, même jusqu'à l'hypertrophie. Voyons ce que l'on fait dans nos écoles qui ne sont pas et qui ne seront pas encore demain des écoles en plein air.

Les écoles de la campagne ne sont pas des écoles en plein air; ce sont des écoles entre quatre murs situées au village ce qui veut dire que toute l'instruction et toute l'éducation scolaires se font dans un local fermé. A part quelques rares initiatives, l'excursion scolaire est nulle au village. Des excursions?! Heureusement les petits paysans en font eux-mêmes. Le milieu les éduque par le fait qu'ils y vivent et il complète l'éducation du maître. La situation est presque la même dans les petites cités.

L'excursion scolaire est surtout systématisée dans les grandes villes. Elle est généralement obligatoire.

Obligatoire parce que si elle était facultative on l'oublierait! Et le mal est là justement. On fait des excursions parce qu'on y est obligé. On les fait sans conviction, sans enthousiasme et sans cette préparation qui seule les rend intéressantes et profitables, en un mot, éducatives. La routine et l'inertie, le moindre effort, tels sont les deux obstacles les plus sérieux; les écoliers aiment les excursions même médiocrement dirigées parce qu'elles permettent du moins, le mouvement, la liberté et qu'elles réveillent l'activité, la spontanéité qui somnolent dans les classes.

Il faudrait donc convertir les éducateurs eux-mêmes. Souvent « on n'est pas plus fier que ça » de passer dans les rues à côté d'une bande d'écoliers qui marchent en rang. Oui, on n'est pas fier de son métier! D'autre part, il faut dire que le public, mal averti des choses de la pédagogie est plutôt antipathique aux instituteurs déambulant par les rues, flanqués de leurs classes. Les charretiers, les cochers, les bourgeois même les regardent avec hostilité, impatience ou dédain.

« Où va-t-il celui-là avec ces gosses; depuis quand la place des maîtres et des écoliers n'est-elle plus à l'école? » Cela ne durerait plus longtemps si l'excursion scolaire devenait quelque chose de normal et de familier. Pour éduquer le public le meilleur moyen est de s'éduquer soi-même.

Digitized by Google

Le 7 novembre 1907, je préparais une rédaction à la Grand'-Place avec une classe de l'école moyenne B. Un petit monsieur pâlot, un employé, voit que j'accompagne une classe; il me regarde en souriant d'un air goguenard! Il me plaint, il me trouve ridicule sans doute le pauvre petit monsieur pâlot. Et moi je le regarde avec indulgence. Voilà, il y a le préjugé du public, mais il y a aussi le préjugé des professeurs et instituteurs qui font des excursions sans entrain et qui sortent avec leurs élèves sans aplomb et sans lever la tête.

S'il faut avouer que les instituteurs et les professeurs ont quelquefois manqué d'enthousiasme il faut dire aussi que leurs chefs n'ont pas toujours bien compris que pour augmenter le rendement pédagogique des excursions scolaires, il est nécessaire de les libérer de la contrainte et de la réglementation à outrance. Que peut-on attendre d'excursions affichées la veille au soir, pour toute l'école?

Voit-on ce que peuvent faire des instituteurs et surtout des professeurs qui, à brûle-pourpoint, sont en quelque sorte sommés d'improviser une excursion, souvent à un moment inopportun pour leurs cours et avec une classe avec laquelle ils ne peuvent rien faire d'utile? Cela semble inouï. Cela fut cependant, et j'espère pour l'honneur de notre pays, que cela n'est plus nulle part aujourd'hui.

(*A suivre.*) BENOIT BOUCHÉ.

Digitized by Google

LES POÈTES

JANE-CATULLE MENDÈS, *Le Cœur magnifique.* — Paris, A. Lemerre.

Les Charmes! Le Cœur magnifique! Toute l'œuvre poétique de Mme Jane-Catulle Mendès tient en ses deux titres. Ils synthétisent son art...

Jane-Catulle Mendès pourrait appartenir à l'école du Parnasse si son émotion sincère et son affinité sentimentale ne la rattachaient davantage aux écoles plus tendancieuses et modernes. On a, à propos d'elle, rappelé Marcelin Desbordes-Valmore, André Chénier. On l'a comparée à Hélène Picard... Mais, qu'importe?

Sa nature poétique est avant tout une ferveur et un élément; un continuel enthousiasme, un perpétuel souffle de printemps, un flux et un reflux infini de sang la font vibrer, délicatement, parfois, impérieusement, d'autres fois. Sa joie est une joie mi-souriante, mi-sceptique, une joie en robe de grisaille, une joie d'automnale journée; son frémissement, où s'accuse nettement sa grande passion de la vie, son frémissement coutumier est une sorte d'extase où la volupté d'être extériorise sa jouissance, sa pâmoison. Jane-Catulle Mendès a ainsi une âme qui, successivement, et simultanément, se révèle câline et printanière, amoureuse, asservie ou libre, sauvage et personnelle, douce et orgueilleuse. Elle est comme une tige de roseau que le vent fait trembler d'effroi; elle semble pleine d'amour, de confidence; on la croirait d'une faiblesse extraordinaire à l'instant même, où, avec une sobre passion de jeune déesse, elle s'affirme hautainement puissante. Son cœur, qu'en tant d'admirables strophes son Art extériorise, est bien, ainsi qu'elle le dit, je ne sais plus où, un « cœur intraduisible », inquiet et mystérieux. Lorsqu'elle sourit, on sent un léger effort qui la meut. Elle est, enfin, comme un instrument tendre qui vibre aux jeux de tous les vents... Et sa mélancolie, sa douleur, sa tristesse seules se drapent dans un impérial manteau aux plis savants; elles se dérobent sous une affectation d'indifférence et de dédain.

Il faut choisir ses dieux et tenter son supplice

Digitized by Google

dit Jane-Catulle Mendès, et, chassant le nuage qui pourrait obscurcir la pureté de ses yeux, elle se résigne, sceptique. Cet aspect de son art correspond immédiatement à sa beauté physique, et, d'avoir lu *Le Cœur magnifique* je me souviens du soir, où, en pleine lumière, soudain, m'apparut Jane-Catulle Mendès. Elle avançait, souplement féline, gainée, comme dans un écrin, par une robe charmante qui la vêtait de paradis; sa bouche, d'un rouge sanglant et pourpre, semblait une bouche de désir; de songe de silence; ses yeux, d'un émoi de passion, s'éclairaient et s'éteignaient comme les feux, qu'à la lumière aussi, jettent les chrysoprases... Et la poésie de Jane-Catulle Mendès s'apparente bien réellement à cette beauté. Elle a, pour ainsi dire, un cœur humain et une chair douce, une âme caressante et caressée sous une enveloppe de charme et de langueur fièvreuse. Elle dit :

J'ai chanté mon plaisir et celui de mes sœurs,
J'ai soigné ma douleur et j'ai pleuré leur peine,
J'ai mis sur des cheveux le myrte et la verveine,
J'ai tenu des enfants dans mes deux bras berceurs.
. . . . . .
J'ai pu me croire digne, en un divin éveil
D'élever mes deux bras et de porter la lyre;
. . . . . .
J'ai refleuri d'espoir les cœurs humiliés,
Je sais en tous les yeux faire affleurer une âme
. . . . . .
Les velours de la nuit et l'azur m'ont aimée
Les fleurs sont dans mes mains lentes à se faner.

Et elle dit cela parce qu'elle a conscience de sa beauté et qu'elle n'ignore pas quel fluide amoureux se dégage de son harmonieuse souplesse :

Le rêve de l'amour m'a faite étrange et pâle,
Et résistante avec la douceur des roseaux;
Mes frémissantes mains sont un couple d'oiseaux,
Et quelquefois ma voix s'émeut dans un grand râle.

Elle voit partout l'image de l'Amour; dans la clarté du soleil, dans le mystère des bois, dans le bleu du ciel, dans la câlinerie des roses, dans la moelleuse fraîcheur des fougères, jusqu'à côté d'elle, enfin, tout l'univers lui renvoie la silhouette du dieu :

Mon bel enfant, mon petit dieu, mon jeune roi
Je touche ton front clair, tes cheveux et tes flèches.

Digitized by Google

Ce qui fait, au reste, la beauté du *Cœur magnifique* de Jane-Catulle Mendès c'est la sincérité qu'elle met à s'exprimer.

Mon front haut sur mon cœur brûle comme une lampe.
Je veux m'écouter vivre en soutenant ma tempe.

On a l'impression à l'écouter, à la regarder vibrer qu'une femme s'est assise à nos côtés, qu'elle chante d'une voix câline, voluptueuse, que ses mains, laissent sur nos fronts des empreintes de feu, et que ses lèvres, avec enchantement, espaçant l'exquise saveur des baisers, murmurent :

Ah ! l'Amour est béni de vouloir qu'on soit belle.

* * *

JULIEN OCHSÉ, *Entre l'Heure et la Faux*. — Paris, Sansot.

Julien Ochsé, co-directeur, avec Jean Royère, de *la Phalange*, n'est pas un inconnu. Il me souvient d'avoir parlé ici, assez longuement, et élogieusement, de son premier recueil de vers : *L'Invisible Concert*. Parfois cependant certains poèmes de cette première œuvre m'avaient révélé comme des faiblesses, des inégalités ; il m'apparaissait principalement qu'aux temps de ses déjà lointains débuts le poète n'était pas encore maître de son métier... ; et, malgré tout, par une profonde émotion d'art et de sensibilité, le livre d'Ochsé m'avait beaucoup plu.

Les seuls poètes privilégiés et que leur destin a marqués, et lancés ensuite vers la gloire certaine, parviennent, après leur premier effort à se renouveler, à se rajeunir et se raviver en un essor vers les cimes littéraires. Julien Ochsé est de ceux-là, et *Entre l'Heure et la Faux* marque non seulement un immense progrès dans l'expression et la forme de son métier, mais encore montre son art parvenu à sa presque maturité.

Julien Ochsé est un poète nocturne, un poète de soirs d'automne. Comme certains de nos peintres aiment les visions coutumières et si diverses cependant de la lumière angoissée des nuits sur les campagnes, les jardins ou les villes, comme certains d'entre eux se spécialisent dans l'étude des heures vespérales ou crépusculaires, ainsi, Julien Ochsé s'est cantonné en une splendide mélancolie d'arrière-saison, en cette étrange et surprenante mobilité des soirs, ces magnifiques arrière-saisons des journées lumineuses. Il a recueilli pieusement tous les frissons épars dans l'absence des clartés naturelles. Il a saisi toute la mystérieuse inquiétude de ces heures troubles, équivoques et si bellement poétiques. Il en a rendu les beautés changeantes, exprimé les voix inoubliables, extériorisé les sentiments, et

Digitized by Google

peint leurs mystérieuses et affolantes ombres. Et il est bien, ainsi, un songeur emmitouflé de soir, et qui rêvait en quelque désuette et vieille, vieille chambre,

Où la nuit refermait ses rideaux sur le temps,

à des lampes errantes, à des souvenirs, à des personnages d'Aubrey Beardsley, à des estampes anciennes, à des socles vides, ou à des soleils autrefois entrevus, là-bas, en Océanie...

C'est, principalement, dans *Les Lampes errantes* que Julien Ochsé égrena son chapelet de nocturnes, son chapelet d'automnes. La cour, le jardin, et la maison sous la pluie, et dans la nuit, ont séduit ses yeux. Il a aimé les fleurs d'or des lampes sur les carreaux. Il y a trouvé le désir de demain, le regret du retour. La nuit,

Fantôme de repos où nous guette, furtif
Un nuage éternel fait de notre poussière...,

la nuit, qu'il appelle « mère de l'oubli », « servante de l'amour », lui a inspiré un poème que je considère comme parfait, *l'Escalier :*

L'Escalier est le cœur obscur de la maison,
Il tourne lentement autour d'une nuit vide
Où l'éclair vacillant du flambeau qui nous guide
Projette sur le soir l'ombre de nos frissons.

Il ne vit que de bruits assourdis, lents et vagues,
Les pas ont toujours l'air de s'en aller plus loin,
Les portes refermées attendent que demain
Rende au jour rallumé leurs chambres qui divaguent.

. . . . . .
On monte vers l'oubli en hésitant un peu ;
Dans l'obscurité proche on avance les yeux
Vers la rampe levant son obscure avenue.

Et puis, lorsqu'on arrive à sa porte on revoit
La veilleuse baisser sur le palier ses ailes :
Le présent sur la nuit élance un bonheur frêle,
Et la lumière vit alors comme une voix !

Julien Ochsé imprime en ces poèmes tout le mystère des obscurités. Une chambre lumineuse et calme derrière un seuil ouvert qui l'encadre de noir, d'image étroite et fragile, lui évoque comme un tableau soyeux le long des murs du soir. L'intimité claire de cet intérieur est, sous sa plume, un doux paysage où la lampe

Soulève de la nuit sur ses ailes d'argent.

Digitized by Google

Les jeux bizarres et tamisés de sa lumière, et les contours presque vivants des objets inanimés peuplent la vision d'Ochsé d'une sensation d'exquise volupté imaginative. Une idée philosophique, mais essentiellement lyrique, met comme un symbole d'autrefois en cette irréelle réalité et il semble que le poète comprenne qu'avec cette ombre de mort se calment nos cœurs vivants! L'amour, la rêverie, la tendresse s'indéfinisent étrangement :

Et la nuit pour chacun est comme un étang vide
Où fleurit pour lui seul, sur un seul roseau d'or,
La lampe dont l'éclat léger précède et guide
Vers un but, invisible aux autres, son effort.

Un peu de la suraiguë sensibilité de Rodenbach influence Ochsé. Comme le poète du *Règne du silence*, l'auteur des *Lampes errantes* semble écouter en la cadence de l'heure la vie, non seulement des chambres, mais celle, plus accentuée encore, des lampes. Il contemple l'harmonieuse habitude de nos gestes coutumiers, la valse, imperceptible presque, des souvenirs un peu fanés, l'insomnie toujours également murmurante de l'horloge où

L'humanité a mis la puissance du temps.

Lorsque le jour s'en va, le soir, s'accoude pour rêver auprès du poète et l'avertit déjà qu'il faut aimer l'oubli : une sorte de culte de la tristesse, de la mélancolie, de la mort et du néant l'inspire alors et, soit qu'il se plaise à décrire, en des poèmes un peu mièvres, les socles vides de statues, ou, en des poèmes un peu monotones, la grâce mélancolique d'une tendresse amoureuse, soit qu'il jette aux soleils de sa tant aimée Océanie une invocation lyrique, ou qu'il décrive des estampes exotiques, son âme et son tempérament à jamais sont voués à l'exaltation sensuelle des nuits, de la lune, des lampes et de leur mystère.

* * *

Émile Verhaeren, *Les Heures Claires*. — Paris, *Mercure de France*.

Je songe à celles qui furent les compagnes des grands poètes. Je songe à toutes celles dont j'entendis parler. J'évoque toutes les inspiratrices qui vécurent aux côtés des génies. J'évoque la mère de Jésus et la légende. Je vois les visages qu'elles eurent, les gestes qu'elles esquissèrent, les paroles qu'elles prononcèrent. Je les écoute, en souvenirs légers, sourire aux œuvres qu'elles virent éclore. Je rêve de celle que Samain aimait. Je

Digitized by Google

n'ai pas oublié, voisine de sa mort, la belle ombre qui pleurait Charles Guérin...

Oh! je crois voir celle qui vit aux côtés d'Émile Verhaeren...

Elle partagea les idées profondes de son compagnon. Elle ne troubla jamais, pas même d'un sourire, le grandiose travail qui près d'elle s'élaborait. Elle s'était contentée, simplement bonne et doucement affectueuse, de lui apporter, plein les mains, de l'ardeur et de la bonté. Elle l'avait soigné, guéri de ses meurtrissures trop violentes. Elle lui avait, à jamais, donné la ferveur de ses yeux et en même temps un renouveau complet de paix, de confiance... Avant de la connaître, Verhaeren était, de son propre aveu, comme

> Ce chapiteau barbare où des monstres se tordent,
> Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,
> En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
> De blessures et de gueules qui s'entre-mordent...,

et, parfois, il lui arrive de regretter d'être allé si tard vers l'accueil aimant de ses deux mains :

> J'avais en moi tant de rouille tenace
> Qui me rongeait, à dents rapaces,
> La confiance.
> J'étais si lourd, j'étais si las,
> J'étais si vieux de méfiance,
> J'étais si lourd, j'étais si las
> Du vain chemin, de tous mes pas.

Et son bonheur actuel l'éblouit d'un tel éclat que, troublé, il ne peut s'empêcher de se confondre en prières devant elle :

> Je méritais si peu la merveilleuse joie
> De voir tes pieds illuminer ma voie,
> Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs
> Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

Il lui voua toute sa reconnaissance pour la joie et la quiétude d'âme qu'elle lui avait rameneés. Il la voyait gracieuse, et légère, souple et vive, comme le sourire de la vie en perpétuel mouvement autour de lui; il l'aima dévotieusement :

> C'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme.

Ils connurent tous deux leur mutuelle sincérité et ils eurent de très douces heures qui leur furent silencieuses pour la confession de leurs âmes. Cependant, ses yeux d'extase admirative souriaient, résignés,

Digitized by Google

devant la vie, et jamais, même à mesure que sa jeunesse s'en allait, elle ne cessa d'être

l'accueillante lumière
Qui lui fut douce la première.

Lorsque le Maître fut malade et que les heures lui furent mauvaises, il n'aurait jamais pu trouver la volonté et la force de se dresser stoïque si elle n'avait versé dans son cœur, patiente, douce, sereine, continuellement l'héroïsme secret de son courageux amour.

Oh! ce grand amour de la pleine maturité du poète, comme il vibre, s'exalte et chante à chaque verbe, à chaque mot, à chaque strophe de son recueil des *Heures Claires*. Et moi, modeste poète dont les heures de joie furent employées à parcourir mes Verhaerens, moi qui connais presque de mémoire ses plus longs, ses plus beaux, et ses plus puissants poèmes, je me sens ému, tremblant d'admiration devant la douceur, soudain réapparue « pour la chanson à l'aimée », du chantre de la force et du paroxysme...

Que pourrais-je dire davantage? Je ne sais trop... et Verhaeren est un si grand, si grand poète!

* * *

Albert Thomas [1], *Le Miroir de l'Heure*. — Paris, Sansot et Cie.

Un an déjà, que m'arriva *le Poème du Désir et du Regret* d'Albert Thomas. En même temps que je commençai à le connaître, j'appris que le poète était mort. Je ne l'avais point connu. Nous ne nous étions jamais écrit... Cependant, je sentis un choc au cœur et la lecture attentivement soutenue de son recueil me fit comprendre l'étendue de la perte que subissait l'art.

Albert Thomas m'apparaissait, non comme une âme excessivement tourmentée, mais bien comme un être particulièrement mélancolique, sensible et déçu de ce que, en fin de compte, la *vie* lui apportait. Voici qu'en ce second recueil posthume, je retrouve, avec les mêmes qualités de pureté, de noblesse et de grâce limpide, l'accent sincère et franc de ce poète, mais que je le découvre plus apaisé et comme vibrant parfois d'une ample et grave joie. Sereinement libre devant toute la nature, au renouveau, Albert Thomas regarde passer ses Heures de calme et de joie, ses belles Heures en groupe de beau soleil illuminé, et pencher leur gorge et leur front vers lui. La jeune saison, dont l'éveil est triomphal et qui pal-

[1] Cf. *Revue de Belgique*, avril 1908.

Digitized by Google

pite du murmure inoubliable des sèves, l'accueille du sourire de sa floraison. L'amour, gonflant de volupté les roses des parcs, faisant s'ouvrir les corolles comme des bouches appelant le baiser, et palpiter les boutons frémissants, l'amour enivré au parfum des roses meurtries, le fait vaciller d'une chaleureuse ivresse :

Ce doux silence étreint les voix de la nature
Tu jettes un sanglot limpide dans la nuit.

Le poète est saisi du frisson perpétuel des infinis désirs. Les œuvres, hautement inspirées de volupté, d'Albert Besnard, lui font célébrer l'ivresse des baisers, la joie de vivre et la beauté d'aimer. Les visions d'automne qui lui dictent une gravité à la Charles Guérin ne lui embrument guère l'âme. Il ne songe qu'à l'instant où

Le ravissant Avril descendra le chemin.
Il a cette pâleur qui séduit et qui touche ;
Il porte des lilas fleuris en chaque main ;
Son souffle émeut la flûte exquise des fontaines,
Il chante et sa voix donne aux vierges de vingt ans
Le désir de marcher sous les rameaux flottants
Vers de tendres hasards et des noces lointaines...

Et si sa joie n'est souvent qu'esthétique, si Albert Besnard, Villé Vallgren, Eugène Carrière, la comtesse de Noailles, Rivière, Charles Guérin et même Anatole France lui dictent une émotion un tantinet livresque, il importe peu ! Il a des accents si harpégés d'une extatique vibration, de frissons intimes et secrets, modulés par une harmonieuse ferveur. Si parfois son désir avoué de volupté intense déguise faiblement un enthousiasme débordant de poète lyrique, devant quelque œuvre artistique flattant son tempérament, qu'importe encore !

Ce trop exquis printemps me tourmente et m'enivre.
Il me fait bouillonner à flots riches le sang,
Comme la sève au tronc de l'arbre verdissant,
Et m'emplit d'un désir tumultueux de vivre.
. . . . . .

Albert Thomas est mort au mois de mai, alors que cette *jeunesse de la terre, exquise et vaporeuse* qu'il avait chantée une dernière fois, avant de s'en aller, tendait vers sa caressante pureté ses guirlandes les plus suaves...

Albert Thomas est élégiaque dans *Le Poème du Désir et du Regret*. Il est lyrique et descriptif dans ce dernier recueil. Sa fantaisie scénique *Par un beau soir* et son fragment dramatique *La Sulamite*, sans rien ajouter à

Digitized by Google

son talent, prouvent en même temps que tous ses poèmes, combien il fut doué de cette âme essentiellement poétique, et qui connaît la maturité des accents humains bien avant celle de l'existence elle-même... Un beau poète fut. — Il n'est plus... Je le pleure.

*
* *

A. DE BARY, *Le Vent dans les Arbres*. — Paris, P.-V. Stock.

Les femmes aiment l'Amour. Les filles d'Ève sont sentimentales, romantiques, mièvres et affectées quand elles n'ont pas l'unique vertu amoureuse : la franchise, la sincérité et la pudeur d'oser s'avouer. Mme de Bary écrit des vers très amoureux, très mélancoliques, très larmoyants, très caressants mais très semblables les uns et les autres : elle se grise de mots, d'images, de sensations livresques et à fleur de peau ; elle ne sent pas que parler de l'Amour, comme elle le fait, amoindrit cette passion et ne fait qu'entremêler aux mots d'autres mots. Je préfère, pour ma part, les poèmes simplement descriptifs, tels ces sonnets : *Paysages liguriens*, où le poète crayonne, habilement et agréablement, des croquis de voyages que nulle fausse sentimentalité ne dépare.

*
* *

ALPHONSE SÉCHÉ, *Les Muses Françaises*. — Paris, Louis Michaud.

M. Alphonse Séché vient de publier la seconde partie de son anthologie des poètes féminins de la langue française. Ce second volume est consacré aux auteurs du XXe siècle. J'y retrouve quelques noms de femmes, dont j'étudiai, ici même, les œuvres : A. Arnal, M. Dauguet, Jean Dominique, Mme F. Gregh, Mme J. Catulle Mendès, J. Neiss, C. Périn. A. Perrey, H. Picard, B. Sahuqué, M. de Sormiou et Renée Vivien. J'y rencontre, en outre, quelques noms assez célèbres : R. Gérard, H. Vacaresco, comtesse de Noailles, D. Lesueur. L. Delarue-Mardrus, J. Bertheroy, M. Coppin, M. Burnat-Provins, parmi d'autres.

Les notices d'Alphonse Séché sont très judicieuses et très analytiques ; elles étudient les œuvres contemporaines avec un rare souci d'éclectisme et d'impartialité. Si, quant à quelques-unes d'entre elles, je ne puis absolument approuver les opinions qu'elles émettent, je reconnais cependant que leur auteur demeure toujours au-dessus des questions spéciales du parti pris ; car, quoique parlant de femmes de ces temps-ci, A. Séché a pu n'obéir qu'à son unique tempérament de critique : son anthologie est donc très fouillée, très consciencieuse.

Digitized by Google

La considérable diversité des genres poétiques qu'abordent les femmes ne permet pas, en ce moment, de dégager une conclusion au sujet de la tendance générale de leur art littéraire, mais il suffit de parcourir ce recueil nouveau des *Muses Françaises* pour remarquer combien la femme est éprise d'un Amour uniquement sentimental qu'elle n'ose pas encore découvrir, entièrement, aux yeux du monde !

* * *

OMER DE VUYST, *Icones Féodales*. — Bruxelles, *Le Thyrse*.

Ah ! qui fait encore des vers, des vers, des vers mourant comme des roses, s'épanouissant comme des lys, des vers agités d'un frisson musical, d'une vibration intérieure, des vers qui soient d'un poète ému, d'un poète fervent. Ce n'est certes pas Omer de Vuyst. Il écrit ; il cisèle ; il polit ; il arrondit ; il lisse ; il travaille et retravaille ses vers qu'une trop grande pureté, une trop visible convention font apparaître froids. Omer de Vuyst cherche à présent son inspiration dans quelque vision féodale d'un passé dont nos esprits sont las et fatigués. Si cette vision s'exprime clairement en ce poème *La maison du Passé :*

> Je veux être pareil aux ombres familières
> Qui s'en viennent errer, aux déclins des lumières
> Dans le calme onctueux des salons assoupis,

combien n'est-il pas regrettable de la voir, ensuite, s'exténuer en de pâles imitations d'affèteries et de singularités dont une vieille imagerie nous ferait sourire ? Combien n'est-il pas navrant de voir l'inspiration de ce poète se briser l'aile en de stériles efforts de maniérismes désuets ? Il se fait que la froide monotonie d'imagination rompt l'harmonie de certains vers de ce recueil et il est regrettable qu'à force d'un travail trop acharné et rendu — hélas ! — trop apparent, la poésie d'Omer de Vuyst perde parfois jusqu'au rythme classique que ses poèmes antérieurs possédaient admirablement. Puis, il est étrange de voir que ce nouveau livre d'Omer de Vuyst semble moins personnel que sa première plaquette. L'abus des rondels à la de Banville, à la Giraud, des rondels artificiels et passés de mode, l'excès des souvenirs livresques accentuent encore le ton conventionnel de ce recueil...

Et cependant, Omer de Vuyst est, parmi les derniers parnassiens de notre époque, un de ceux que je puis encore considérer avec sympathie. Il m'est cher par les liens de la camaraderie et je m'en voudrais, parce que son esthétique ne correspond pas à la mienne, de laisser quelque doute sur l'opinion que je m'en fais : l'âme d'Omer de Vuyst est doucement, calme-

Digitized by Google

ment paisible et souriante ; elle aime s'envelopper de silence, de pureté et de quiétude ; elle est familiale et un peu lumineuse, douce et rêveuse ; elle échappe à l'égotisme, ne se soucie guère de son « moi » et a la louable préoccupation d'évoquer, sinon des *idées*, tout au moins des *images*.

*
* *

TOUNY-LERYS, *La Pâque des Roses*. — Paris, *Mercure de France*.

Qui fait encore des vers mourants comme des roses, s'épanouissant comme des lys, des vers émus et sincères de poètes ? disais-je... et je n'avais pas encore ouvert *La Pâque des Roses* de Touny-Lerys, ce livre très poétique, très harmonieux, où chaque vers est une musique délicieuse et inoubliable.

Touny-Lerys subit, parfois, l'influence de Francis Jammes, et, certainement, il est le dernier à s'en douter. Il est pourtant indéniable que tels procédés de formes et d'expressions employés par Francis Jammes sont devenus chers à Touny-Lerys. Mais si, au point de vue extérieur et, (je me hâte de le déclarer) très rarement, *La Pâque des Roses* rappelle d'une certaine façon la manière habituelle de l'auteur des *Clairières dans le ciel*, la pureté des sentiments, la sincérité d'émotion et la franchise toute spontanée de Touny-Lerys rendent son œuvre étrangement personnelle. Son art, parfois, pourrait paraître un peu gauche, « inhabile » si l'on ne comprenait tout de suite combien le poète s'est efforcé d'être simple ; il n'a pas voulu d'une simplicité uniquement livresque où une lourdeur se fût dangereusement imprimée ; il s'est dit qu'afin d'être tout à fait *un poète simple* il devait protéger son art, le défendre et le sauver des recherches spécieuses qu'occasionne souvent le travail : il a donc conservé à sa poésie la toute juvénile candeur d'un réel *jaillissement lyrique*. Elle fait ainsi songer au corps nu d'une vierge gracile se baignant d'air, de lumière et de parfums aux caresses du soleil ; les vierges ont les imperfections naturelles des fleurs que l'été n'a pas encore fait éclore entièrement : il semble que l'Amour bientôt doive, de ses mains harmonieuses, façonner à nouveau la sculpture de leurs formes... Mais les vierges, et la poésie de Touny-Lerys m'y fait songer, ont la douceur claire et rose, pure et azurée, soyeuse et frissonnante de la chair ; leurs formes, plus sveltes, plus souples, plus gracieusement innocentes, ont des courbes plus limpidement tracées, plus esthétiques, avec quelque chose de plus fuyant, de plus primitif... La poésie de *La Pâque des Roses*, nue et adolescente, s'étire et s'alanguit, prime-sautière, ingénue et spontanée, au soleil... Tout son charme vient de là car sa mélancolie apparaît d'autant mieux qu'elle est mise, comme en relief, par sa paisible manière de s'exprimer.

Digitized by Google

Touny-Lerys songe à sa mère, décédée en 1907. Il parcourt le jardin de Touny-les-Roses; c'est là qu'elle lui parlait souvent, lui donnant la bonté, la sagesse, la piété et la foi au Bonheur... Et maintenant, dit-il :

Le grand jardin est triste et doux, comme ton cœur.

Le jardin où il venait lui lire et confier à son indulgence les poèmes d'amour et de douleur de sa folle jeunesse. Nul ne saura combien le souvenir impalpable et très doux de sa mère en lui-même demeurera, et, conclut-il :

Je t'apporte ce [illegible] aque des Roses,
Toutes les fleurs que ta main caressa,
Les [illegible] pourpre et les mauves lilas,
Dans la chambre embaumée où seule tu reposes,
Tout le jardin d'amour je l'apporte en mes bras...

La maison de Touny-les-Roses est située aux bords mêmes du Tarn; une terrasse le domine; le poète va y rêver en regardant le fleuve emporter un peu d'ombre crépusculaire en ses reflets, cependant que remontent au cœur les évocations des êtres chers. Touny-Lerys adore le silence où vivent les souvenirs et, pour lui, les chants les plus beaux sont des chansons d'amour, mais...

Mais, c'est surtout le chant du fleuve qui nous trouble,
Le murmure éternel qui s'apaise et renaît,
Qui s'éloigne parfois avec le flot qui roule,
Mais qui ne cesse pas quand le flot disparaît;
Le murmure qui vient, le murmure qui passe
Avec l'onde, et revient pour repartir encor,
Et, doucement, ainsi qu'au doigt un anneau d'or,
Glisse sur notre esprit, le caresse et l'enlace...

L'amour inspire au poète des petites chansons claires et parfumées de l'odeur des roses qu'il adresse à l'Aimée. Il veut que tous deux soient des êtres simples qui vont, au hasard du désir et qui chantent parce qu'ils sont heureux et bons : naïvement, ils s'enlacent parce que l'Amour s'impose et qu'un baiser est doux et qu'un rêve, longuement prolongé, est une bien agréable folie. Le cœur simple de Touny-Lerys s'est donné à l'amour, à la foi et à l'amitié. Son œuvre chante Francis Jammes et Georges Gaudion, pleure Albert Thomas dans des strophes d'un pur et harmonieux lyrisme, et, dans ses élégies et épitaphes — ces dernières d'une concision et d'une pensée également fortes en leur humble manière de s'exprimer (1) — il a

(1) Elles parurent à *Poésie*, en automne 1907, sous le titre : *Sur une urne funéraire*, épitaphes traduites par Marcel Marchandeau.

Digitized by Google

réussi à enclore comme ce frisson qu'occasionne la mort à ceux qui demeurent face à la *Vie*.

Touny-Lerys est un poète « intimiste ». Il ne vit que de ses émotions quotidiennes, et si, parfois, échappé par la plaine, sous le regard bleu du ciel, il semble s'approcher de la compréhension du grand mystère de la Vie et de la Nature, ce n'est encore qu'une sorte d'analyse d'un sentiment et d'une sensation personnels élargi par son lyrisme. Je ne crois pas qu'il ait une philosophie en dehors de son amour de l'amour et de la simplicité. Il lui suffit d'écrire des vers et d'[illegible] frisson : il lui suffit de rêver et d'aimer et d'en retrouver le rythme. C'est un être simple. C'est une âme naïve, ingénue et belle.

* * *

VICTOR KINON, *L'Ame des Saisons*. — Bruxelles, Ve Larcier.

Sous ce joli titre, *l'Ame des Saisons*, Victor Kinon publie un gros, très gros volume, de poèmes. je ne dirai pas religieux, ni mystiques, mais uniquement catholiques. Chaque émoi, chaque émotion, chaque renouvellement d'idées et chaquedé but de saison ramène sous sa plume des prières et des prières. Je ne suis pas ennemi des poèmes catholiques. J'ai toujours considéré les Psaumes comme les plus admirables recueils de poèmes qui soient; j'apprécie hautement l'art simplement catholique de Francis Jammes; il me plaît d'admirer le mysticisme ardent de Max Elskamp; le *Chant des Trois Règnes* de Ramaekers m'émeut d'un frisson artistique; l'*Imitation de Jésus-Christ* est un livre dont je me ferais volontiers une œuvre de chevet... Mais, je trouve que Victor Kinon — un peu à la façon de Pierre Nothomb — abuse en faisant vibrer continuellement la même corde de la lyre poétique. Une œuvre doit avoir de l'unité mais encore ne faut-il pas, rêvant de la créer *une*, la réaliser *monocorde*. Cela ne peut qu'engendrer de la monotonie, de l'ennui et indisposer l'esprit du plus bienveillant des lecteurs.

Or, ce résultat serait assurément fort regrettable. L'œuvre de Victor Kinon sans être une œuvre définive, une œuvre parfaite, est néanmoins révélatrice d'un réel talent, aimable et agréable. La critique de Victor Kinon est assez appréciée, en général, et on ne lui reproche parfois que l'angle souvent spécial sous lequel il voit les œuvres des poètes qui ne sont pas « catholiques ». Je ne connaissais aucun de ses vers et si, parmi ceux que j'ai rencontrés en l'*Ame des Saisons*, certains m'ont paru un peu faciles, un peu mièvres, d'autres, en plus grand nombre, m'ont charmé.

Victor Kinon tente d'extérioriser une musique qui lui est intérieure.

Digitized by Google

L'azur et les lilas, le soleil et les roses, le vent et les feuilles mortes, la neige et les lampes lui permettent de dégager ce qu'il appelle l'*âme* des saisons. Au printemps il raconte les chansons du petit pèlerin à Notre-Dame de Montaigu. J'y ai épinglé cette jolie image :

L'enfance est un rosier au fond de la mémoire.

Le reste, un peu naïf, un peu dans le goût des vieilles légendes flamandes, donne la note du *mysticisme* particulier de Victor Kinon. Ailleurs, il ne faut plus chercher cette indication, car, ainsi que je le disais, le recueil est catholique, simplement. La nuance est très importante; j'appelle *poème catholique* un poème qui s'inspire de la *Foi*, selon la religion romaine, tandis qu'il doit y avoir une philosophie, une figure, une allégorie où une communication secrète entre l'homme et la Divinité se devine, dans ce qui est *mystique*...

L'été, après la prière d'avril, permet au poète de chanter le cantique des parfums et les psaumes de la terre et de la forêt. J'épingle une piécette :

Dis, notre amour sera comme la violette...

où l'obsédante imagerie catholique ne vient pas nuire au sentiment très délicat. L'automne rythme d'abord la symphonie du bon octobre :

Mon âme chante doucement comme un oiseau
Qui, blotti le matin dans une tle boisée,
S'éveille aux craquements de la jeune rosée.

Mais l'hiver inspire à Victor Kinon les dessins bizarres des clairs de lampes :

Songe aux rivières de Bernardin de Saint-Pierre,
Songe aux vertes et mystérieuses rivières
Que sucre le parfum puissant des ananas,

où je note une consciencieuse tentative de symbole et une compréhensive expression d'une pensée raffinée. Il semble même que la fin du recueil, où se lit encore l' « imagerie des soirs d'hiver », soit celle que le poète ait davantage senti éclore en son âme... On dirait que sous l'influence d'un amour confiant et heureux, le cœur de Victor Kinon, comme une fleur, s'est épanoui...

L'*Ame des Saisons*, en résumé, est un livre qui révèle un métier sûr de lui, mais qu'une certaine monotonie, se dégageant de l'uniformité des sensations, rend inégal. Une trentaine de poèmes, au moins, auraient dû être enlevés : l'œuvre y eût gagné, le poète et ses lecteurs également.

Digitized by Google

FERNAND DIVOIRE, *Poètes*. — Paris, *Entretiens Idéalistes*.

Étrange petit livre où, avec une force extraordinaire, un lyrisme surprenant, une âpreté cruelle, Fernand Divoire, dont j'admirai *Les Cérébraux*, jadis, fustige et fouette, comme Jésus chassant les marchands du temple, les mauvais poètes et les méchants artistes.

Seul le génie fait l'harmonie. Il y a des poètes dont le talent est fait de leur simple étrangeté. D'autres ont renoncé à leur jeunesse, à leurs promesses. Vaincu par la vie ou par eux-mêmes, leur orgueil est mort : ils sont déjà du passé. Vieillis, veules, ils sont stériles. Ils redeviennent commerçants, calicots, traîne-misère ou châtelains... Il y en a, parfois, qui meurent de faim. Il en est d'autres qui chantent leurs souffrances, leurs sanglots, la banalité de leurs rêves avortés, leur solitude, leur tristesse ; ce sont ceux qui ont pour tout génie leur désespoir.

Jugez du ton d'après ces finales du Dityque :

Princesses d'atelier qui savez les navrances
Des pélicans martyrs, des pauvres songe-creux,
Bercez indulgemment leurs rêves amoureux
Souriez et daignez secourir en leurs transes
Ces enfants vaniteux qui ne sont que souffrances.

et

L'amour ? Ecoutez-les chanter leur délivrance ;
Mais s'ils blaguent trop haut la rage d'être heureux,
Regardez-les, sans rien leur dire, au fond des yeux,
Tous ces tendres honteux, crispants d'intolérance,
Cuirassés et glacés d'orgueil, cinglants d'outrance.

Les vrais poètes sont les servants d'un art austère, des hommes souffrants comme les autres, mêlant leurs sanglots aux nôtres, expliquant le monde, escaladant le ciel, amants d'une vierge idéale, ouvriers qu'un labeur n'arrête jamais et pour qui la douleur est une fête. Les autres sont les jongleurs de l'art, polisseurs de sonnets, de rythmes et de vers, sans idéal, simples charmeurs subtils dont tout le génie chante les Phrynés de carrefour et jouit de l'Amour.

La plaquette de Fernand Divoire est une œuvre de fougue et d'enthousiasme où l'amour sain d'un Art très pur s'exprime en verbes chaleureux.

* * *

GEORGES PHILIPPE, *Les Jardins de Bade*. — Paris, *Le Beffroi*.

L'art de la prose, petit à petit, se perfectionne. De véritables artistes se sont préoccupés d'enclore en des phrases harmonieusement pures et fine-

Digitized by Google

ment rythmiques des paysages, des sentiments, des sensations et des impressions. Georges Philippe, trop tôt disparu, avait semé par-ci par-là, des pages d'une réelle beauté. Le délicat poète Léon Bocquet, fraternellement, les a réunies et il en publie, dans sa collection du *Beffroi*, une sélection. A la joie de parcourir sous la conduite du poète Georges Philippe, les bords du Rhin, les jardins de Bade, la petite ville allemande, à la pleine joie de lire ses poétiques essais de silhouettes naïves, se joint, lorsqu'on ouvre ce délicieux petit recueil, la satisfaction très artistique que procurent tous les écrits de Léon Bocquet : le livre s'adorne en effet d'un avant-dire du poète des *Cygnes noirs*.

* * *

René F. Sluse, *Chimères et Réalités*. — Verviers, Ch. Vinche.

Je retrouve en ces piécettes de vers de R.-F. Sluse toute la grâce des poésies ingénûment souriantes et graciles, des jeunes années. Non pas que l'auteur soit très jeune encore ! Non, mais retenu par ses fonctions de professeur, obligé de produire de temps en temps des « pièces de circonstance », des « discours en vers », R.-F. Sluse, lorsqu'il échappe à ces besognes absolument antipodiques de tout émoi artistique, s'en trouve comme libéré, comme rajeuni. Il rencontre alors, aux allées paisibles de sa vie quiète et confortable, la « blonde amie aux yeux verts ou bleus » de nos adolescences, il rencontre les sentiers où s'en aller à deux est comme un rêve, et il se découvre très jeune, très enthousiaste... ce qui ne laisse peut-être pas de l'étonner un peu... Ses *Chimères et Réalités*, si l'on parvient à en oublier les pages officielles, et le patriotisme un peu vieux jeu des *Hymnes au Pays Natal*, sont un charmeur petit bouquin, très facilement écrit et très agréable à parcourir.

* * *

Maurice Lange, *La Muse errante*. — Paris, Sansot et Cie.

Débarrassons également le livre de Maurice Lange de ce qu'il a d'un peu professionnel, oublions ces vains « discours à la jeunesse », ces fadeurs sentimentales de magister en verve de « style », laissons dormir quelques-uns de ses poèmes vaguement quelconques, et, accompagnant l'auteur dans ses pérégrinations de fonctionnaire en congé, nous rencontrerons peut-être quelques notations grecques, italiennes, algériennes, corses ou arabes qui ne manquent pas d'allures. J'ai retrouvé, au reste, en ce recueil des vers comme cueillis chez Samain, comme parfumés au contact de Baudelaire et

Digitized by Google

comme éclairés de souvenirs, très accusés, de quantité de poètes contemporains...

Ah! qui fait encore des vers? des vers bien à soi, des vers frappés à l'enclume de sa propre forge?... hélas!

* * *

PIERRE NOTHOMB, *L'Arc-en-ciel.* — Bruxelles, *Durendal.*

Pierre Nothomb sacrifie le sentiment à la « littérature ». Son livre qui voudrait être mystique est à peine catholique. Une adoration du soleil païenne un peu, hébraïque aussi, et certains petits poèmes d'amour fortement influencés par l'art d'Albert Samain, empêchent même que la lecture de ce recueil donne une franche impression de foi religieuse. Le poète est encore jeune; son vers est facile et harmonieux; qu'il se méfie des petites *bluettes* et du *vague-à-l'âme*, et de l'*eau-de-rose*, et de Verlaine, et de Samain... et de sa propre habileté versificatrice...: des destinées peut-être brillante lui seront ainsi assurées, dans l'avenir.

* * *

PIERRE HIRSCH, *Le Miroir du Passé.* — Paris, Sansot.

Voici le livre d'un jeune poète. Il sent bon les premiers espoirs, les fols enthousiasmes et les joyeuses tentatives; il respire un air de franchise sentimentale et profonde. Si l'artiste parfois, se grisant quelque peu de mots et de phrases, en des poèmes un peu romantiques, chante la beauté et l'âpreté de la souffrance, ah! lecteur, critique, et poète toi-même, ne va pas jusqu'à dire que ces cris et ces angoisses sont uniquement livresques. Tu sais, toi, ce que parfois les écrivains peuvent souffrir et si tu préfères les entendre rire et vanter la force de vivre, que t'importe leur excessif pessimisme, s'ils sont harmonieux et prometteurs d'une œuvre meilleure. Et c'est le cas ici.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — PIERRE FONS : *François de Maynard.* — Paris, Sansot. — Un poète parle d'un poète: c'est charmant. — EMILE GIELKENS : *David.* — Paris-Bruxelles, Lebègue. — Jugez vous-mêmes, amis :

1. Aux grands événements il faut de grands remèdes.
2. Aveugles sont toujours autour de nous les hommes.
3. L'homme qu'au peuple Dieu donna pour conducteur.
4. Du grand prêtre j'attends pour nous que la bonté
   Réclame de Paul la solution prompte
   Imposée en ce jour par le bien de l'Etat!
5. Pourquoi sans votre armure, ô David, revenir?
6. Cette voix est pourtant la plus pratique et sûre!

Digitized by Google

..... et ainsi de suite, à volonté, et au choix. Comme dit l'auteur

Justes cieux, de ces maux, mon âme n'en peut plus!

ERNEST RÉVIL, *Georges Rodenbach*. — Bruxelles, Société Belge de Librairie. — Georges Rodenbach est, assurément, un grand poète. — ALBERT DE BERSEAUCOURT, *Émile Verhaeren*. — Paris, H, Jouve. — Parmi les meilleures études sur Verhaeren, celle-ci est à retenir. — A. SÉCHÉ, *Les plus jolis vers de l'année* 1908. — Paris, L. Michaud. — Petite anthologie où se révèle le meilleur goût et la plus judicieuse appréciation. — CAMILLE SANTERRE, *Ségomar*. — Paris, Sansot.

Le barde Ségomar était seul avec Dieu...

Que ne l'y laissiez-vous, Madame, plutôt que de vos vers aller violer sa solitude? Vous ne pouvez, vous, vous imaginer ce qu'il dut en souffrir, mais, moi, je le conçois, hélas! — ALBERT DE BERSEAUCOURT, *Louis le Cardonnel*. — Paris, les *Entretiens Idéalistes*. — L'essai de Berseaucourt étudie, situe et analyse, en même temps qu'il le synthétise, l'art de l'abbé Louis le Cardonnel. Les poètes le liront avec une véritable joie artistique. — ALBERT DU BOIS, *Les Wallons* et *Paris-la-Prostituée*. — Paris, Sansot. — Pourquoi railler en de méchants pamphlets nos plus pures gloires littéraires? Mesquine jalousie diront, peut-être, des esprits grincheux... Loin de moi semblable idée. C'est *évidemment* simple fantaisie de lettré qui par amour du paradoxe, s'amuse à émettre des opinions stupéfiantes. — PAUL GALLAND, *Le Sablier*. — Paris, Sansot et Cie. — Des vers, des fleurs, des rêves, des rayons, des choses éteintes, des ardeurs et des lassitudes, des sourires, des chants, des baisers, des couleurs... puis encore des cris ou du silence, des chansons d'extase et de vaillance, et des pleurs d'amertume et de dégoûts. .: *le sablier* d'un poète. Ce recueil promet beaucoup : il ne lui manque que l'unité. -- A. SÉCHÉ et J. BERTAUT, *Au temps du Romantisme*. — Paris, Sansot. — Je ne puis, ici, que signaler ce livre très intéressant, très documenté et amusant. J'y reviendrai ailleurs car il mérite qu'on le lise et qu'on en parle. — J. ROMAINS, *Le livre de Prières*. — Paris, *Vers et Proses*. — J'ai reçu avec joie cette belle petite plaquette. Je parlerai longuement de son auteur dans ma prochaine chronique, le temps, et la place, me faisant, cette fois, défaut. M. G.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

TRAVAUX RELATIFS A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Il y a en ce moment une sorte d'émulation vraiment curieuse entre savants, érudits et même simples amateurs d'érudition, et c'est à qui, par une publication d'inédits, par une exhumation de texte oublié, par un livre ou un article, contribuera à attirer ou à retenir l'attention sur les événements révolutionnaires. Même les préoccupations politiques se mêlent ici aux préoccupations savantes, et l'on polémique pour et contre le grand bouleversement moral et social de la fin du XVIIIe siècle comme en 1815 ou en 1848.

Parmi les rééditions d'un indéniable intérêt, il faut signaler celles que nous devons à M. Aulard et à ses collaborateurs. La revue *La Révolution française* a groupé toute une légion de chercheurs et même d'esprits critiques. Entre dix publications, celle des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale* a été peut-être la plus passionnante parce qu'elle a eu pour effet de détruire bien des légendes contre-révolutionnaires. Il en ressort que la Convention fit pour l'instruction du peuple plus qu'aucune autre assemblée, qu'elle multiplia les initiatives utiles. Un de ceux qui ont aidé à cette démonstration, gênante pour certains sectarismes, est M. James Guillaume, qui a réuni en deux volumes, *Études révolutionnaires* (éd. Stock, à Paris), une série de courts travaux dont la plupart avaient paru dans *La Révolution française*. Il en est dont l'intérêt dépasse le cadre restreint où se meut d'ordinaire la curiosité érudite. Je citerai les petites dissertations, si sagaces et si démonstratives, où il est montré que les odieuses légendes relatives à la mort de Lavoisier, au « berger Daubenton », au vandalisme de Chaumette, etc., ont été inventées après coup et pour déshonorer les chefs du mouvement. Ce que M. G. écrit sur l'École de Mars et sur l'École normale de l'an III n'est pas moins instructif, et il y a profit à rapprocher plusieurs communications ayant trait aux fêtes de la Révolution.

J'ai parlé de réédition. Toute une collection s'inspire du désir de donner les textes corrects, avec biographie et notes, des œuvres des principaux orateurs révolutionnaires. Sous le titre de « L'élite de la Révolution », M. Charles Vellay a déjà publié chez Fasquelle en un volume les *Discours et rapports* de Robespierre et la *Correspondance* de Marat, en deux volumes, *Les œuvres complètes* de Saint-Just; on nous promet les *Réquisitoires* de Fouquier-Tinville, en attendant d'autres publications annoncées,

Digitized by Google

les *Discours civiques* de Danton, les *Pamphlets* de Marat, les œuvres de Mirabeau, et aussi et surtout les œuvres de Camille Desmoulins, dont nous devons depuis longtemps la réunion à M. Jules Claretie, mais qui sont devenues rares en librairie.

Tous ces volumes ont une excellente physionomie et sont composés sur un même plan. Ils sont évidemment inspirés par une pensée apologétique. En fondant, par exemple, une *Société des études robespierristes*, M. Vellay ne dissimule pas les intentions qui le guide. Mais le fait qu'il compte parmi ses premiers adhérents des hommes considérables comme MM. Buisson, Heniot, etc., des esprits peu suspects de complaisances jacobines comme M. Arthur Chuquet, nous rassure tout à fait sur le sérieux de ses projets. Au surplus, Robespierre, s'il a eu en Michelet, Louis Blanc, plus tard Hamel, Despois et d'autres, des juges impartiaux ou même bienveillants, a connu tant d'iniques rancunes acharnées contre sa mémoire (1) qu'il est véritablement opportun de nous permettre de le juger sur ses propres discours et non sur ceux qu'on lui a attribués. Le volume que lui consacre M. Vellay est, à cet égard, d'une excellente teneur. Son introduction n'est pas une biographie, mais on y trouve une brève démonstration des qualités de logique et de constance dans ses principes dont Robespierre ne cessa de faire preuve, et par conséquent la réfutation indirecte de certaines accusations dirigées contre sa mémoire.

Les mêmes observations s'appliquent aux autres volumes déjà publiés.

Dans un esprit bien différent, M. Marcel Navarre a publié, chez Bloud, une brochure sur *Le Comité du Salut public*. Il ne lui était pas malaisé d'extraire des délibérations et des messages de ce comité, créé en une heure d'extrême péril, des déclarations empreintes d'une regrettable violence et rédigées dans un style emphatique ; mais ce que l'auteur ne dit pas, c'est 1° que le système des comités (comme celui des commissions dans nos assemblées parlementaires) institué par l'Assemblée législative, était de règle dans le sein de la Convention, et qu'il en fut créé une bonne vingtaine, répondant à des besoins divers ; 2° que la sorte d'espionnage exercée par les membres avait toujours existé dans le régime républicain, notamment à

(1) Il suffit de rappeler quelques parties du portrait que Taine a fait du célèbre conventionnel : « Aucun esprit, par sa médiocrité et son insuffi-
« sance, ne s'est trouvé si conforme à l'esprit du temps ; à l'inverse de
« l'homme d'Etat, il plana dans l'espace vide, parmi les abstractions, tou-
« jours à cheval sur les principes, incapable d'en descendre (*sic*), etc...
« En fait de politique extérieure, son discours sur l'état de l'Europe est une
« amplification d'écolier ; quand il expose les plans du ministère anglais, il
« atteint d'emblée le comble de la niaiserie chimérique, etc... ; sur la
« France contemporaine et vivante toute idée juste et précise lui manque... ;
« il est donc obtus ou charlatan, et de fait il est l'un et l'autre, car l'un et
« l'autre se fondant pour former le *cuistre*... il est le suprême avorton et
« le fruit sec de l'esprit classique... », etc., etc. (*Le gouvernement révolutionnaire*, p. 233, suiv.).

Digitized by Google

Venise et à Florence, et qu'en tout cas rapport devait toujours être fait de toutes les décisions prises, dans les huit jours, à la Convention ; 3° que le 19 août 1792, la France était envahie, avec la complicité du roi et qu'ainsi était légitimée toute mesure défensive et répressive ; 4° que le Comité de Salut public sortit, sous la pression des événements, du Comité de défense générale, chargé de prendre toutes les mesures pour l'extérieur d'accord avec les ministres. Jugé trop nombreux, ce Comité fut ensuite réduit de 25 à 16 puis à 9 membres et ses pouvoirs furent étendus au point, dit M. Aulard, que « les ministres ne sont plus, ou ne devront plus être en fait, que les agents des décisions de ce Comité de députés ». Danton devait y jouer jusqu'à son renouvellement, un rôle prépondérant qui lui vaut l'admiration peu suspecte de Taine (VII, 228) et dont M. Navarre ne souffle pas mot ; sans doute, il reconnait l'admirable effort qu'on fit pour lever, organiser, équiper, nourrir des armées capables de tenir tête aux coalition étrangères ; mais il ne mentionne pas toute l'œuvre administrative, scolaire, etc., du comité, il semble qu'il lui importe davantage de flétrir la persécution religieuse, fruit des scandaleux abus de l'ancien régime, et son « âme de patriote et de chrétien » clôt ce réquisitoire d'ailleurs bien pâle et médiocrement documenté, par une tirade aussi emphatique que celles dont le déplorable style avait été agréablement raillé par lui.

Il est intéressant de rapprocher de cette brochure le beau livre de M. Lenôtre, *Le tribunal révolutionnaire* publié dans la collection de « Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire » qu'édite la maison Perrin (petit 8°). Sans doute, l'auteur juge sans tendresse la Révolution, ses grands hommes et ses institutions ; mais il est écrivain, il connait les sources, il sait en extraire de quoi alimenter un récit, qui se distingue par le pittoresque et le sens du détail inédit et savoureux. Après les ouvrages de Campardon et de Wallon il ne pouvait songer à refaire toute l'histoire du tribunal révolutionnaire ; il se contente de « reconstituer autant qu'il est possible, la vie du tribunal et sa physionomie » (p. 82), et c'est à quoi il a parfaitement réussi, malgré l'évidente préoccupation de pousser au noir et de se désintéresser des ressorts politiques pour s'en tenir à ce que j'appellerai les côtés anecdotiques d'une création dont ce n'est pas la caractériser que de dire que « le petit groupe de déclassés » qui constituèrent ce tribunal d'exception « assumèrent la tâche stigmatisante d'appliquer les lois impitoyables qu'extorqua la Terreur et la Convention nationale ». En réalité, à une situation exceptionnelle il fallut un gouvernement et des juges d'exception. Qu'était-ce que l'état de siège et les tribunaux militaires, dont on ne dédaigna pas de se servir dans la nécessaire répression de 1871 ? Alors le danger était aux portes ; mais il ne l'était guère moins lorsque l'étranger menaçait la sûreté nationale, que l'émeute allumait des incendies dans Paris et qu'à la justice inconsciente et ignorante du peuple on chercha à substituer une justice farouche et même pire, mais organisée. Et la preuve, c'est que du jour où l'ennemi fut vaincu et le calme fut plus ou

Digitized by Google

moins rétabli à l'intérieur, l'opinion, plus forte que les factions, mit un terme au régime effroyable qu'on a appelé la Terreur.

Mais parler de la Terreur, c'est évoquer la sinistre image de la guillotine. Et voici M. Fleischman, qui, dans un livre curieusement illustré, portant ce titre : *La Guillotine en* 1793, nous donne une suite à des travaux déjà nombreux consacrés à la période révolutionnaire, travaux dont le principal attrait est dans l'anecdote, le détail choisi avec tact, l'exhumation de documents peu connus ou même tout à fait inconnus, etc. Cette fois, sous une couverture saisissante de Rochegrosse, le publiciste belge, fixé à Paris et spécialisé dans un domaine où il y a encore tant à glaner et plus à discuter peut-être, me paraît avoir réuni des éléments d'intérêt, mis en valeur par une forme littéraire bien appropriée.

Serait-ce, après ce déluge d'études particulières et de publications d'inédit, le moment d'une nouvelle synthèse? Il semble que l'histoire *politique* qu'a écrite M. Aulard garde encore tout son prix et qu'on n'y puisse faire que d'insignifiantes retouches; mais l'histoire sociale reste à écrire et on n'en a, dans la thèse de M. Sagnac et dans quelques autres livres, articles et brochures, que la première et utile ébauche. Pourtant le prince Pierre Kropotkine vient de tenter, en un volume (*La grande Révolution*, in-18, chez Stock), de la résumer de façon personnelle. Il y a deux méthodes d'écrire l'histoire sociale de la Révolution; l'une consiste à prendre dans les histoires générales et locales, dans les livres spéciaux, les publications de documents, etc., tous les passages où il est question du peuple, de son intervention directe, de la pression qu'il exerce. C'est celle du prince Kropotkine. Mais il y en aurait une autre, qui consisterait à extraire des milliers de cartons réunis aux archives, à Paris, et surtout enfouis dans les archives de province une documentation autrement abondante, logique, uniformément étendue, parce qu'elle porterait sur les mêmes sources qui existent un peu partout. Et celle-là donnerait la physionomie vivante et vraie de cette agitation populaire (1) qui fut quelque chose comme le murmure tantôt grondant, tantôt lointain et adouci du chœur de la tragédie antique. J'ai à peine besoin d'indiquer ma préférence pour la deuxième méthode et de dire que c'est la grande faiblesse de ce livre, à la fois trop long et trop court, que d'avoir été conçu en dehors des lois de la recherche scientifique. L'auteur est incontestablement versé en une matière qui le passionne; mais il interprète plutôt qu'il n'analyse et il est porté non seulement à user du vocabulaire socialiste-anarchiste de maintenant pour désigner des principes, des notions, des faits qui appellent d'autres appellations, mais encore — et ceci est plus grave — à attribuer à ces faits, aux sentiments d'alors, aux convictions plus ou moins raisonnées dès 1788, sinon plus tôt, les caractères qu'on leur reconnaîtrait s'ils étaient de 1909

(1) Et aussi des rébellions militaires, dont il n'est quasi rien dit ici et auxquelles M. Lucien de Chilly vient de consacrer tout un volume, dont certaines données auraient eu une grande force démonstrative.

Digitized by Google

ou des années précédentes. Le manque de perspective historique est trop certain, et il ne l'est pas moins que le parti pris aveugle de l'auteur lorsqu'il parle de la bourgeoisie à laquelle appartenaient la plupart des chefs du jacobisme, et que son sectarisme d'apôtre, le rendant injuste pour Taine et pour les historiens « réactionnaires », de même que son indulgence tend à couvrir les pires forfaits lorsqu'ils ont été accomplis en exécution de la « justice populaire » ?

En somme c'est un curieux livre de polémique, à propos de la Grande Révolution, et qu'il vaut la peine de lire, ce n'est pas un ouvrage d'histoire sur quoi l'on puisse se fonder. W.

* * *

Joseph de Maistre et Blacas, leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié, introduction, notes et commentaires par Ernest Daudet. Paris, Plon, in-8°. — On sait que M. E. Daudet a écrit divers travaux sur la fin du XVIIIe siècle et l'empire; ce n'est pas un historien dans la rigueur du terme; mais son art d'exposition et sa curiosité érudite lui ont assuré des lecteurs fidèles, surtout dans un camp auquel lui-même appartient. Peu de sujets lui convenaient autant que l'étude de Joseph de Maistre, sinon comme politique profond, du moins comme figure représentative des idées antirévolutionnaires. Ajoutons que la publication en partie nouvelle de la correspondance entre l'agent des princes et l'agent du roi de Sardaigne à Pétersbourg ne pouvait laisser indifférents aucun de ceux que préoccupent les événements de 1789 et des terribles années suivantes. Dans ces lettres, échangées et commentées avec tact, apparaît mieux que dans ses livres un Joseph de Maistre s'épanchant en toute liberté dans le sein d'un ami, ne dissimulant ni ses rancœurs ni ses découragements, mais n'abdiquant non plus ses fiertés et ses principes absolutistes, si fortement enracinés en lui, que les leçons de l'expérience ne réussirent jamais à les ébranler.

* * *

Sous ce titre : *Les Petits Mémoires de Paris*, M. H. Boutet, le peintre et dessinateur connu, publie chez Dorbon l'aîné, à Paris, de petites études visant moins à la documentation qu'au pittoresque et à l'anecdote, mais évoquant des souvenirs familiers du vieux Paris. Des dessins et des eaux-fortes accompagnent cette publication, dont 4 tomes, dans un format minuscule et une belle impression, ont déjà paru; le 4e, que nous avons sous les yeux, est consacré aux petits métiers, et ce n'est pas le moins attrayant.

* * *

M. L. Piérard, le propagandiste socialiste bien connu, vient de publier une anthologie qui devrait figurer dans toutes les bibliothèques scolaires. Elle est consacrée à l'éloge des arbres, et le choix des morceaux est inspiré par des sentiments qu'on ne peut trop louer. *Aimons les arbres* (Mons, Dufrane-Friart), est le premier volume d'une « Bibliothèque d'éducation

Digitized by Google

esthétique »; les suivants, qu'on nous promet, seront consacrés à la fleur, aux bêtes, aux sites, à l'eau, etc. Ainsi se renouvelle, dans une inspiration collective qui atteste la reviviscence de la sensibilité romantique, l'œuvre individuelle d'un Michelet, dont les admirables livres, *L'Insecte*, *L'Oiseau*, etc., resteront les modèles initiateurs de toute littérature dont l'amour de la nature sera l'objet.

* * *

L'homme aux Aigles, de M. Jean Lorédan, est un livre de drame et de gaîté tout ensemble. Les figures qui le peuplent nous semblent familières, et d'un autre côté elles ont l'attrait d'un inconnu romanesque. L'auteur d'*Humbles Drames* et de *La Peine de vivre* aime à conter la vie des paysans, des marins, des vagabonds, des petits bourgeois... et tout le charme de ses récits provient de leur sincérité, de leur simplicité, de leur sobriété, de cette émotion qu'on sent en eux véritable, profonde et qui peu à peu s'empare du lecteur et le séduit.

* * *

La question d'Alsace-Lorraine n'a pas cessé d'être internationale et de peser sur le monde; le droit ne se prescrit pas. S'inspirant de cette forte pensée, le livre de M. Florent-Matter, intitulé *L'Alsace-Lorraine de nos jours* (Paris, Plon), traduit, avec une éloquente précision, les raisons qui permettent d'espérer au cœur des provinces conquises, la pérennité du sentiment français. Après avoir exposé, avec un grand luxe de détails et de faits, les phases mouvementées de la période héroïque de la protestation, l'auteur conduit le lecteur aux pèlerinages illustres qui marquent puissamment à l'Est les incidents essentiels de l'Iliade inégale de 1870. M. Florent-Matter, alsacien lui-même, a montré tout ce qui, après plus d'un tiers de siècle d'annexion, sépare encore les conquérants des conquis, restés toujours malgré ceux-ci en communion constante d'idées avec la patrie perdue, demeurés français par le cœur, la façon de penser, la langue même, au point de subjuguer et de s'assimiler les immigrés; résistant à l'attraction des partis allemands, s'orientant enfin, à défaut de la revanche si longtemps attendue, vers la revendication de leur autonomie particulière avec cette devise : *l'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains*, parce que l'intransigeance théorique fut trop souvent stérile et funeste pour leur pays; parce que la politique intérieure de la France aussi, est déconcertante, vue de l'autre côté de la trouée des Vosges. On a ainsi sur la position exacte du problème alsacien-lorrain, sur les intentions fermes de l'Allemagne et l'état réel de l'opinion aux pays annexés une consultation de haut intérêt.

Digitized by Google

LE PROJET DE LOI MILITAIRE

Il est un diagnostic malaisé entre tous, c'est celui qu'appellent les troubles du corps social. Un observateur individuel, s'il est compétent et exercé, pourra définir avec exactitude le mal dont souffre un homme. N'en déplaise à l'école *organiciste*, les perturbations collectives ne sont pas assimilables à un tel mal, et c'est peut-être la raison pour quoi les peuples modernes, ayant perdu la foi en un unique praticien, se sont donné quelques centaines de docteurs.

Quoi d'étonnant, par la suite, si le désaccord de ceux-ci a eu pour le malaise du patient les plus fâcheux effets! Comme il les paie à tant la consultation, ils n'ont nulle raison d'abréger la cure; constitutionnellement, elle doit se prolonger autant que leur mandat.

Le discrédit dont est frappé le régime parlementaire atteste le besoin d'une nouvelle thérapeutique. Les assemblées, élues par un suffrage plus ou moins universel, sont, pour beaucoup d'esprit sérieux, des réunions de bavards, dont on ne peut attendre grand'chose pour le bien social. Si l'armée était le seul corps de l'État, où une opinion aussi radicalement défavorable à nos Chambres élues est devenue l'opinion courante, on pourrait soutenir que cela est dû à une organisation particulière, où les traditions morales et administratives ont conservé une importance plus grande. Mais quel est celui d'entre nous qui n'a pas entendu le même propos dans la bouche d'un magistrat, d'un industriel, d'un commerçant, voire d'un ouvrier manuel? Il est presque puéril de répéter ici ce qui se dit tout haut dans tous les milieux professionnels.

Digitized by Google

C'est justement parce que le milieu parlementaire n'a rien de professionnel que nous sommes aussi mal gouvernés. Voici que se pose devant le Parlement une question qui intéresse l'avenir national, peut-être celle de toutes les questions pendantes où est le plus fortement engagé notre intérêt vital. Pour la résoudre convenablement il conviendrait d'avoir une éducation technique, de savoir comment on se bat aujourd'hui, la valeur d'un soldat, valeur aussi difficile à déterminer que celle d'une pièce d'artillerie, ou encore que celle d'une construction terrestre ou navale ou aérienne. Et qui sera ce juge, et juge en dernier ressort, dans une aussi grave occurrence? Cent cinquante-deux hommes, n'ayant pour la plupart jamais porté l'uniforme, jamais manié un fusil, ignorant tout de la science militaire, jusqu'au catéchisme du simple soldat.

Comment s'étonner, après cela, du gâchis où nous a conduit le régime en vigueur! Si encore il y avait, à côté de la Chambre, des conseils composés de techniciens et se rattachant à chaque département ministériel! Mais ces conseils n'existent pas, et, dans l'espèce, les commissions qui en tiennent la place ont été soigneusement tenues à l'écart des délibérations préalables au dépôt du projet de loi Schollaert.

Ce projet de loi vaut-il la peine d'être discuté? Il devrait l'être, en ce cas, à un double point de vue. Car il n'y a pas que les considérations d'ordre militaire à faire valoir à son sujet; il y a les objections de simple bon sens qu'il soulève, ou si vous préférez, de stricte équité sociale.

Mais les objections, vous les connaissez aussi bien que moi. Elles se résument dans ce principe si simple que nous avons tous les mêmes devoirs envers la patrie et que la distinction entre les familles nombreuses et celles ayant un seul enfant, ou n'ayant pas d'enfant, ne repose sur rien qui vaille. Est-ce que l'impôt, est-ce que les autres obligations sociales dépendent d'un hasard, sur lequel le législateur ne peut exercer aucune influence?

Ce qu'on ne peut toutefois perdre de vue, ce sont les conséquences sociales qu'aurait l'adoption d'un tel projet. Et un militaire est peut-être mieux placé qu'un civil pour essayer d'en indiquer quelques-unes. Car c'est à nous qu'incombe le soin de

Digitized by Google

faire de bons soldats des jeunes gens qu'on nous envoie, soit au hasard de la loterie actuelle, soit par l'absurde et détestable pratique du volontariat, greffée sur le néfaste remplacement.

Tout d'abord on se ferait d'étranges illusions si l'on imaginait que le soldat, par le seul fait qu'il endosse l'uniforme et est astreint à des règlements spéciaux, perd sa personnalité et accepte sans résistance le régime de la caserne. En maintenant un système de recrutement, qui, à de rares exceptions près, donne à l'armée belge un caractère d'*armée de classe*, on a créé une atmosphère déplorable, que tout le zèle des officiers ne parvient pas à purifier complètement. Car si le pauvre diable, à la ville comme à la campagne, est le plus souvent mécontent de son sort, peut-on espérer qu'arrachée à ses habitudes, à son milieu, à ses travaux, à un gagne-pain souvent plus nécessaire que les très faibles gains d'un jeune bourgeois de cet âge, la recrue populaire montre plus de philosophie que ne le ferait ce jeune bourgeois?

Ce serait se faire une étrange illusion que de le croire. L'enfant du peuple est plus cruellement atteint dans sa sensibilité que ne l'est le fils d'une classe supérieure par une séparation, qui est toujours pénible au début, plus pénible qu'un exode à l'étranger, où l'on reste maître de sa vie, de ses actes et de son temps. C'est dans le peuple que la vie du foyer est la plus étroite, que l'adolescent rentre chaque soir avec le plus de plaisir, dans un cercle de famille infiniment plus resserré que dans les autres classes. Cela ne veut pas dire qu'il y ait moins d'affections et de confiance réciproque dans celles-ci. Mais on s'y rend plus nettement compte de certaines nécessités; on s'en accommode plus aisément aussi; le pensionnat, les voyages de vacances, des séjours chez des membres de la famille ou des amis hors de la ville où l'on est fixé, tout cela a déjà préparé le jeune homme à une absence plus longue; une instruction plus complète l'a aussi rendu plus assimilable; bref, à bien des égards, et notamment au point de vue des heures de plaisir qu'il peut goûter, de sa poche bien garnie, etc., il est dans des conditions infiniment meilleures que le fils du peuple, lorsqu'il franchit le seuil de la caserne.

Voilà donc une première considération, *de pure humanité*, qui

Digitized by Google

milite contre une armée de pauvres. Il en est une autre, *de stricte sécurité* et qu'il est plus délicat de formuler ici.

Vous devinez déjà en quoi elle consiste. Une armée de pauvres, c'est, en cas de conflagration civile, une menace redoutable pour les possédants.

Certes, l'instruction militaire fait une large part à l'enseignement du patriotisme. Mes collègues et moi, ne manquons aucune occasion de dire aux jeunes soldats la grandeur de leur devoir, ce qu'il y a d'ennoblissant, de réconfortant même dans ce sacrifice de soi-même qui est le fondement de toute discipline. Mais pourquoi n'avouerais-je pas, loyalement, que nous rencontrons chez ceux que nous catéchisons d'autant plus d'ardeur à nous entendre, et d'inclination à suivre nos avis, qu'ils ont plus de culture, et aussi qu'ils ont plus d'intérêt personnel à accepter nos objurgations.

Le soldat n'est pas un ange. Parlez-lui raison, convainquez-le de la conformité de ses intérêts avec le plus élevé des devoirs, il vous entendra, il vous approuvera, même sans prononcer une seule parole. Mais lorsqu'on essaie de persuader l'ouvrier uniformé qu'il est plus apte que le fils du propriétaire à défendre le bien de celui-ci (1), on sent, à son air embarrassé, à son regard interrogateur, parfois à un mauvais sourire, que s'il osait vous répondre, il vous tiendrait d'assez vifs propos.

Et si cela est vrai du côté *moral* de la guerre extérieure, que dire de celui de la guerre civile? Certes nous nous abstenons, autant que possible, de toute allusion à cette dernière; mais il n'en est pas moins vrai qu'il en est souvent question à la chambrée, dans les conversations de nos troupiers, soit entre eux, soit avec leurs supérieurs immédiats, caporaux et sergents; on y lit en cachette *le Peuple* beaucoup plus que *le XXe Siècle*, je vous assure. Il y a toute une organisation d'attaque socialiste, opposée à l'organisation de défense catholique, aux patronages ouvriers et clubs de toute sorte où nos gouvernants

(1) Je sais, aussi bien que M. Woeste, qu'il y a dans le patriotisme un élément *moral* aussi essentiel que l'élément *matériel* sur quoi il se fonde. Mais il est indéniable que la notion du second est plus aisément perceptible pour l'illettré.

Digitized by Google

attirent le soldat, comme ils attirent l'ouvrier. Et à ce sujet je ne suis pas fâché de dire une bonne fois ici ce que pensent beaucoup d'officiers de ces œuvres soi-disant généreuses, mais où passe l'oreille politique. Le soldat y va parce qu'il ne peut agir autrement; mais les oreilles des organisateurs teinteraient étrangement, s'ils savaient ce que nous savons, nous, s'ils pouvaient entendre la façon dont leur clientèle plus ou moins obligée juge les méthodes patelines, hypocrites et sans loyauté des sous-ordre qu'ils emploient à endoctriner le soldat, tout en l'amusant. Comme beaucoup d'électeurs douteux, celui-ci boit la chope qu'on lui tend, fume le tabac payé par les capitalistes prudents, qui ont grand soin de ne pas faire de leurs fils ses compagnons de corvée; mais il juge sans excès de bienveillance tout ce chaperonnage, déplaisant au fond, et bien souvent je me suis demandé pourquoi les libéraux, dont je suis, n'organisent pas dans les principales villes des clubs *libres* pour soldats, où nos hommes seraient à leur aise, ne subiraient aucune pression ni de droite, ni de gauche, où on ne leur conseillerait ni de remplir leurs devoirs religieux, ni de s'entraîner à la lutte des classes. Je suis convaincu que ce seraient de toutes les organisations imaginées pour récréer le soldat, pour le désennuyer et, au besoin, pour le moraliser et l'instruire, celles auxquelles irait spontanément sa préférence et qui, justement parce qu'on n'essaierait pas d'y entamer sa personnalité, celles qui feraient le plus de prosélytes.

Mais en voilà assez de considérations générales sur l'état d'esprit qui règne parmi nous. Je crois qu'on est déjà, sans préciser davantage, édifié sur le sentiment avec lequel l'armée a accueilli le nouveau projet de loi. Ce que les techniciens en pensent, c'est-à-dire le côté militaire (ou professionnel) de mon sujet, je me réserve de le dire en octobre, lors de la discussion publique.

COLONEL ***.

Digitized by Google

APRÈS UN SIÈCLE DE GLOIRE

La bataille de Wagram.

Le 25e bulletin de la Grande Armée, publié le 16 juillet par le *Journal de l'Empire*, est ainsi libellé :

« Wolkersdorf, le 8 juillet 1809. Les travaux du général Bertrand avaient dompté le Danube. Sa Majesté résolut de réunir son armée dans l'île de Lobau, de déboucher sur l'armée autrichienne et de lui livrer une bataille générale. L'armée autrichienne était considérable; les villages d'Aspern, d'Essling et d'Enzersdorf étaient couverts de redoutes. L'empereur était tranquille. L'ennemi croyait qu'il était impossible de le déposter de la position centrale où il couvrait la Bohême, la Moravie et une partie de la Hongrie. Le 1er juillet, à quatre heures du matin, l'empereur porta son quartier général à l'île Lobau : 62 pièces de position devaient, en deux heures, raser Enzersdorf, en chasser l'ennemi. Le 2, l'aide de camp du duc de Rivoli passa dans l'île du Moulin : on voulait y attirer l'attention de l'ennemi. Le 4, à dix heures du soir, Oudinot fit embarquer sur le Danube 1,500 voltigeurs, au delà de l'île Lobau; à onze heures du soir, les batteries dirigées contre Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu; en moins d'une demi-heure les batteries ennemies furent éteintes. A deux heures après minuit, l'armée avait quatre ponts et avait débouché, la

Digitized by Google

gauche au dessus d'Enzersdorf et la droite sur Vittau. Le duc de Rivoli forma la gauche; Oudinot, le centre; le duc d'Auerstaedt, la droite. Le 5, aux premiers rayons du soleil, tout le monde reconnut quel avait été le projet de l'empereur, avec son armée en bataille sur la gauche de l'ennemi, ayant tourné tous ses camps retranchés, obligeant les Autrichiens à venir lui livrer bataille dans le terrain qui lui convenait. Ce grand problème était résolu. A huit heures du matin, l'empereur fit déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf. L'ennemi confondu tenta de déborder l'armée française. Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, on manœuvra dans cette immense plaine. A mesure qu'on arrivait à la hauteur des camps retranchés de l'ennemi, ils tombaient d'eux-mêmes et comme par enchantement. L'ennemi fut écrasé. Vivement effrayé, l'ennemi fit marcher toutes ses troupes et, à six heures du soir, il occupa la position de Stadelau à Wagram et à Neusiedel. On se prépara à la bataille de Wagram. L'empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces sur son centre, où il était de sa personne. Le général autrichien, au contraire, affaiblissait son centre pour garnir ses extrémités. Le 6, la canonnade s'engageait sur toute la ligne. Notre gauche était débordée : l'ennemi commettait une énorme faute. L'empereur ordonna de disposer [deux] divisions en colonne d'attaque; il les fit soutenir par une batterie. Le général comte de Lauriston, à la tête de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée du canon et, là, commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'ennemi et porta la mort dans ses rangs. Macdonald marcha alors au pas de charge. Dans un clin d'œil, le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrain : sa droite épouvantée rétrograda, sa gauche était débordée par le duc d'Auerstaedt qui marchait sur Wagram. La journée était décidée. A midi, Oudinot enleva cette position. Avant la nuit, l'ennemi était hors de vue. Le 7, l'ennemi, coupé de la Hongrie et de la Moravie,

Digitized by Google

se trouvait acculé du côté de la Bohême. Tel est le récit de la bataille de Wagram, bataille à jamais célèbre. »

* * *

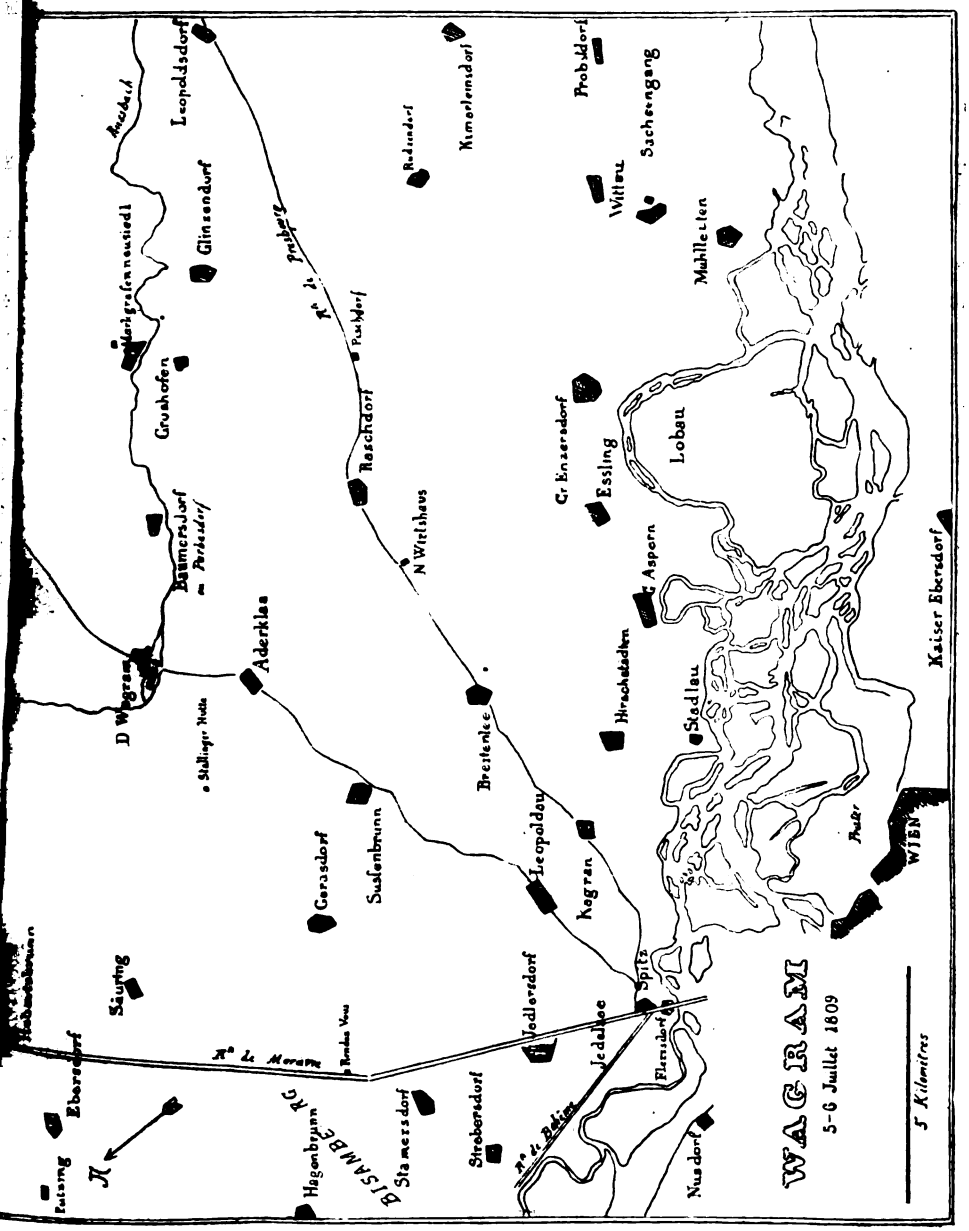
C'est ce récit que nous allons reprendre et contrôler en détail (1).

L'immense plaine de Wagram, qu'on désigne communément sous le nom de Marchfeld, est comprise entre la grande route de Moravie, qui traverse les premiers contreforts du Bisamberg, le ruisseau de la Russ et le Danube dont les bras d'argent découpent, en amont et en aval de Vienne, d'innombrables îlots boisés et entre autres celui du Lob-Au qui mesure plus de trois lieues de tour. C'est près du Lob-Au, ou, comme on a l'habitude de l'écrire, de l'île Lobau, que se trouvent, sur la rive gauche, les villages d'Essling, de Gross-Aspern et d'Enzersdorf, protégés contre les crues du fleuve par des levées de terre couronnées de grands arbres, et qui forment les bastions d'une véritable ligne de retranchements dont la dispute fut toute la bataille du 22 mai.

En remontant le courant au delà de Kaiser-Ebersdorf, on rencontre bientôt les frais ombrages du Prater. Près d'une lieue sépare la promenade favorite des Viennois du hameau de Stadlau qui marque l'extrémité occidentale de la plaine. De là au coude que fait près de Deutsch-Wagram le Russbach, il n'y a pas loin de 12 kilomètres. Quant au Russbach, il n'a pas d'importance par lui-même; c'est un ruisseau de 4 à 6 pieds de large, d'un pied et demi de profondeur, souvent à sec en été, mais avec ses berges escarpées et garnies en quelques endroits d'une quadruple rangée d'arbres, il défend les abords du plateau de faible altitude au pied duquel se trouvent

(1) Le croquis du champ de bataille de Wagram, destiné à en faciliter l'étude, a été corrigé d'après les données de la *Carte de l'archiduché d'Autriche*, dressée en 1813 par l'État-Major impérial et royal autrichien. Il m'évitera d'entrer dans les détails d'une trop longue description.

Digitized by Google


WAGRAM
5-6 Juillet 1809
5 Kilomètres
Leopoldsdorf
Glinzendorf
Grushofen
Baumersdorf
Aderklaa
D Wagram
Raschdorf
N Wirtshaus
Breitenlee
Leopoldau
Kagran
Gerasdorf
Susfenbrunn
Jedlersdorf
Jedlsee
Spitz
Flersdorf
Nusdorf
Stamersdorf
Strebersdorf
Hagenbrunn
BISAMBERG
Säuring
Eberdorf
Kimerleinsdorf
Probsdorf
Sachsengang
Wittau
Mühlleiten
Gr Enzersdorf
Essling
Lobau
Aspern
Hirschstetten
Stadlau
Kaiser Ebersdorf
WIEN
Prater

les villages de Wagram, Baumersdorf, qu'on nomme aussi Parbasdorf et Markgrafenneusiedl. Wagram est assez étendu et se prête à la défense, tandis que les baraques en bois de Baumersdorf n'ont aucune importance au point de vue tactique; elles furent cependant les témoins d'un terrible combat. La vieille tour crénelée de Markgrafenneusiedl domine les environs et joue à la fois le rôle d'observatoire et de forteresse sur ce plateau d'accès difficile.

A quelque distance de Vienne, en amont du fleuve, et sur la rive gauche, le hameau de Spitz sert de point de départ aux routes de Bohême, de Moravie et de Presbourg. Cette dernière traverse tout le champ de bataille à l'ouest, à l'est, en passant par les villages de Kagran, Breitenlee, Raschdorf et Leopoldsdorf où elle rejoint le Russbach. Un quatrième chemin mène à peu près en ligne droite de Spitz à Wagram par Leopoldau, Sussenbrunn et Aderklaa, localités qui ont joué un rôle important le 6 juillet. Leurs clochers émergent au milieu des blés et des vignobles qui couvrent toute la plaine.

Pendant la bataille d'Essling, l'empereur se tint près d'une tuilerie située à l'ouest d'Aspern. Le jour de Wagram, il avait pris position avec les réserves au village de Raschdorf.

* * *

Au commencement de juillet, Napoléon se trouvait dans des conditions bien plus favorables qu'au mois de mai pour renouveler son mouvement contre l'armée autrichienne. Ses forces, augmentées de plusieurs corps, étaient concentrées dès la soirée du 4 dans l'île Lobau qu'on avait approvisionnée et fortifiée comme une place de guerre.

La victoire de Raab avait eu un effet moral considérable, en même temps qu'elle dégageait les abords de la Hongrie. Enfin, si les Autrichiens avaient renforcé d'une façon formidable leur position d'Essling-Aspern, ils

Digitized by Google

avaient, par contre, négligé les rives du Danube plus en aval, l'archiduc Charles étant convaincu — on ne sait pourquoi — que les Français l'attaqueraient comme le 21 mai. Il n'avait donc placé vers Wiettau et Muhlleiten que des détachements trop faibles pour arrêter un débarquement de ce côté, trop peu diligents pour le prévenir. Il était pourtant facile de prévoir que l'empereur ne recommencerait pas la faute commise en mai, et qu'il avait payée un peu cher. Il voulait cette fois porter toute son armée sur la rive gauche avant de livrer bataille, et comme la tentative était devenue impossible du côté des retranchements d'Aspern hérissés de canons, il avait résolu d'opérer le passage du fleuve au delà même d'Enzersdorf, vers Muhlleiten, et de tourner par l'est les positions ennemies. De plus, comme l'écoulement des troupes par un seul pont offrait trop de dangers, sans compter qu'il occasionnait une grande perte de temps, il fut décidé que le passage s'opérerait sur six points à la fois. Lui-même avait imaginé de jeter d'une rive à l'autre un pont d'une seule pièce, composé de bateaux liés d'avance entre eux avec de fortes poutrelles. On devait attacher ce système à une des rives et le livrer au courant qui le porterait à la rive opposée, puis jeter quelques ancres pour servir à ce pont de points d'appui dans sa longueur. On avait eu soin de le tenir caché dans un canal de l'îlot Alexandre, et, pour que le transport de ce faux bras au fleuve fût plus facile, le pont avait reçu des articulations permettant de le plier selon les courbes et les sinuosités de la rivière.

Pour réussir, il fallait que le secret fût bien gardé, aussi l'on retint au camp tous les parlementaires ennemis.

Il était nécessaire, enfin, de tromper les Autrichiens et de leur faire croire jusqu'au dernier moment à une entreprise sur le front d'Essling-Aspern. Pour cela, on rétablit dès le 30 juin le pont qui avait servi le 22 mai, et la brigade Ledru (26e léger et 18e de ligne), du 4e corps, le franchit aussitôt et exécuta un simulacre d'attaque qui la rendit maîtresse de plusieurs postes ennemis.

Digitized by Google

Le lendemain, le chef de bataillon Pelet, aide de camp de Masséna, passa le petit bras du fleuve avec 600 voltigeurs, dont on avait rempli de nombreuses chaloupes, et s'empara de l'île du Moulin. Tandis qu'il tiraillait avec les avant-postes autrichiens, les troupes du génie établissaient derrière lui un deuxième passage et plusieurs épaulements. Pour protéger le flanc gauche des travaux qu'on exécuterait pour l'attaque réelle, il fut résolu qu'on tenterait un coup de main sur Enzersdorf.

* * *

Ces mouvements, exécutés sous le feu des batteries d'Aspern et d'Essling, raffermirent encore l'archiduc dans son idée que les Français l'attaqueraient de nouveau de ce côté. Il ne jugea donc pas nécessaire d'opérer de changements dans son ordre de bataille qui comprenait deux fronts très solides. Le premier s'étendait d'Aspern à Wiettau en passant par Essling et Enzersdorf; le second, à plus de dix kilomètres en arrière, sur le plateau que borde comme une tranchée naturelle le Sussbach, sur la ligne Wagram-Baumersdorf-Markgrafenneusiedl.

Le VIe corps (feldmaréchal-lieutenant Klenau) défendait les retranchements entre Aspern et Essling; le corps d'avant-garde (feldmaréchal-lieutenant Nordmann) s'étendait d'Enzersdorf à Wiettau avec des postes à Muhlleiten et à Sachsengang. Le Ier corps (général de cavalerie Henri comte de Bellegarde), le IIe (feldmaréchal-lieutenant prince de Hohenzollern) et le IVe (feldmaréchal-lieut. prince de Rosenberg) occupaient le plateau au delà du Russbach depuis Wagram jusqu'à Markgrafenneusiedl.

Ces troupes étaient appuyées à leur droite, vers Säuring, par le corps de réserve du prince Jean de Lichtenstein (les grenadiers sous les feldmaréchaux-lieutenants van Hoobroeck baron d'Aspre [1]) et Charles de Rohan,

(1) Constantin-Ghislain-Charles van Hoobroeck, baron d'Aspre (ou d'Asper), né à Gand en 1754, était devenu général à la suite de la bataille d'Essling. Il eut la jambe brisée par un boulet à Wagram.

Digitized by Google

prince de Guéménée et duc de Montbazon; les cuirassiers et dragons sous le prince de Hesse-Hombourg). Enfin le IIIe corps (feldzeugmeister Jean Charles comte de Kolowrat-Krakowski) était à Hagenbrunn, plus à l'ouest encore, et le Ve (feldzeugmeister prince de Reuss) observait le Danube en amont de Vienne, avec des postes à Spitz, Florisdorf et Yedelsee.

A ne consulter que la position des troupes le 4 juillet au soir sur la carte, il semblerait que le prince Charles ait eu le projet d'arrêter ou de troubler le débarquement des Français dans le Marchfeld par sa position avancée d'Essling-Aspern, mais que sa ligne de bataille principale était à Wagram. Quelques troupes gardées vers la droite, devaient manœuvrer sur le flanc de Napoléon. De sa position de Wagram, l'archiduc pourrait en quelque sorte voir venir les coups, et l'arrivée du prince Jean sur sa gauche lui permettrait d'envelopper complètement les Français. Mais la position, prise dans son ensemble, avait le défaut d'une extension trop grande d'où il résultait une faiblesse générale et de la difficulté dans la transmission des ordres et dans la direction du combat. Enfin Markgrafenneusiedl était en l'air, inconvénient pallié il est vrai par l'espérance qu'on avait de voir déboucher de ce côté l'armée de Hongrie.

L'armée autrichienne, réorganisée par l'archiduc Charles, frère de l'empereur François et le plus sympathique des adversaires de Napoléon, était probablement à cette époque, après l'armée française, la plus belle et la mieux exercée de l'Europe. Elle comptait à Wagram environ 140,000 combattants et 450 bouches à feu.

* * *

Les Français s'étaient concentrés le 4 juillet dans l'île Lobau au moyen de trois ponts de pilotis jetés sur le grand bras du Danube en face de Kaiser-Ebersdorf (rive droite). L'empereur lui-même avait quitté Schœnbrunn

Digitized by Google

quelques jours avant et s'était fait dresser une tente au milieu de ses troupes. Elles formaient huit masses ou colonnes commandées respectivement par Napoléon, Oudinot, Davout, Masséna, le vice-roi Eugène, Bernadotte, Bessières et Regnier. Ce dernier devait former avec quelques bataillons la garde de l'île Lobau qui avait également son rôle à jouer pendant l'action, car elle devait ravitailler l'armée, lui servir de refuge en cas de nécessité, et même la protéger dans ses mouvements vers Essling et Aspern, par le feu des 120 pièces de gros calibre dont elle était armée.

Napoléon avait tout prévu, tout calculé, le détail des constructions du génie et des pontonniers, l'heure du passage de chaque corps, la surveillance des bras du fleuve, l'approvisionnement en vivres et en munitions. Jamais, peut-être, il ne montra plus de lucidité d'esprit, plus de clairvoyance et de génie.

D'après ses intentions, l'opération devait commencer le 4 dans la soirée. Aussitôt sur la rive gauche du Danube, les troupes se formeraient sur trois lignes : en tête le 4e corps (Masséna : divisions Legrand, Cara-Saint-Cyr, Molitor, Boudet et Lauriston, cavalerie de Lasalle) à l'aile gauche, sous la protection des batteries des îlots Pouzet, Lannes et Alexandre ; le 2e corps (Oudinot : divisions Tarreau, Claparède et Grandjean, cavalerie de Colbert) au centre ; le 3e corps (Davout : divisions Morand, Friant, Gudin et Puthod, cavalerie de Montbrun, Pully et Grouchy) à droite. La seconde ligne comprendrait vers la gauche la garde impériale (divisions Curial et Dorsenne, cavalerie de Walther) ; le 11e corps (Marmont : divisions Montrichard et Clausel) et le 9e (Bernadotte, divisions saxonnes Zeschwitz et Polenz, division française Dupas): au centre, la division bavaroise von Wrede; à droite, l'armée d'Italie (Eugène, Macdonald et Grenier, divisions Broussier, Lamarque, Séras, Durutte et Pacthod, cavalerie de Sahuc). En troisième ligne viendrait la cavalerie de Bessières (divisions de cuirassiers Saint-Sul-

Digitized by Google

pice, Nansouty et Arrighi). Le 5, au matin, toutes les troupes devaient être sous les armes, l'artillerie dans les intervalles des brigades; deux pièces étaient attachées à chaque régiment d'infanterie.

L'armée destinée à envahir le Marchfeld comptait, quoi qu'on ait dit, beaucoup plus de 150,000 hommes et de 400 bouches à feu. A ce propos, je trouve assez juste la remarque de Lanfrey : « On ne comprend pas », dit-il, « pourquoi les panégyristes de Napoléon s'étudient invariablement à lui ôter le mérite de la supériorité numérique, tandis qu'il déployait tant de ressources d'esprit pour se l'assurer dans toutes les hypothèses, et que, selon ses propres maximes, il faisait consister tout le génie de la guerre dans l'art de savoir se trouver supérieur en force à l'ennemi sur un point spécial, à un moment donné. »

* * *

Le 4 juillet, vers 10 heures du soir, par un orage épouvantable, et tandis que l'armée autrichienne dort en toute sécurité, les troupes françaises prennent les armes en silence. La brigade Conroux du corps d'Oudinot embarque ses voltigeurs dans des bacs et se dirige vers Muhlleiten, escortée par les chaloupes canonnières des marins de la garde, tandis que le colonel Sainte-Croix, premier aide de camp de Masséna, à la tête de 2,500 grenadiers, aborde près d'Enzersdorf. Des deux côtés le débarquement s'opère avec succès et les avant-postes autrichiens surpris se retirent en tiraillant. Cette fusillade est le signal ardemment attendu par l'empereur. Aussitôt, cinquante pièces de l'île Lobau ouvrent le feu sur Aspern et Essling, cinquante-huit autres criblent de bombes et de boulets le village d'Enzersdorf.

Les batteries autrichiennes ayant répondu, la terre en tremblait sur plus d'une lieue de circonférence, raconte Philippe-René Girault, musicien au 93e de ligne...; bientôt la petite ville d'Enzersdorf fut tout en feu, et lorsque

Digitized by Google

le clocher brûla, on y voyait dans l'île comme en plein midi...

La division Legrand (brigade Ledru), qui n'a pas quitté les abords d'Aspern depuis le 30 juin, renouvelle en même temps son simulacre d'attaque sur cette position.

L'attention de l'ennemi se trouvant ainsi occupée, les pontonniers se mettent à l'œuvre avec une rapidité qu'active encore la présence de l'empereur, à pied sous la pluie et les éclairs, et distribuant à chacun des paroles d'encouragement ou des coups de cravache.

L'opération réussit à souhait. Le grand pont articulé a joué son rôle merveilleusement. A 2 heures du matin, quatre passages sont établis au sud de l'îlot Alexandre; un peu plus tard il y en a six, et dès qu'un pont est lancé, les régiments s'ébranlent au pas de course et vont se former dans le Marchfeld à la lueur des incendies, tandis que le canon tonne toujours dans l'île-forteresse, sur laquelle les batteries autrichiennes font en pure perte un feu d'enfer.

* * *

La journée du 5 devait être employée toute entière à prendre position et à tâter les Autrichiens. Il est vrai qu'une action sérieuse fut entamée dans la soirée contre la position principale de Wagram, mais elle ne donna aucun résultat et montra seulement que l'ennemi était décidé à se battre vigoureusement.

Le temps s'étant remis au beau dans la matinée, l'empereur monta à cheval et parcourut les rangs au fur et à mesure que débouchaient les troupes, admirables d'entrain, superbes dans leur tenue de parade qu'on avait prescrite pour faire honneur sans doute aux Autrichiens tout habillés de neuf.

Cependant, malgré le nombre de ponts et tous les efforts de la nuit, les régiments français ne furent concentrés que vers midi, et un certain nombre d'entre eux ne parurent même que le lendemain.

Digitized by Google

Les travaux d'Aspern et d'Essling, abandonnés par les Autrichiens dans la crainte d'être tournés, le village et le château de Sachsengang, furent enlevés après de légers combats. La résistance fut plus longue à Enzersdorf, et la brigade Nordmann, chargée de la défense de cette localité, arrêta quelque temps les Français, essaya même encore de tenir Masséna en échec devant Raschdorf. La cavalerie de réserve, sous le prince de Lichtenstein, avait reçu l'ordre de recueillir cette brigade. Elle porta les vingt-deux escadrons de Nostitz vers Rudzendorf, le reste sur Raschdorf, mais toutes ces troupes durent finalement battre en retraite. La cavalerie de Nostitz et les débris de l'avant-garde allèrent rejoindre le corps du prince de Rosenberg sur les hauteurs de Markgrafenneusiedl, le reste se replia sur Wagram. Le feldmaréchal-lieutenant Nordmann fut tué pendant le cours de l'action. C'était un Alsacien, ancien colonel du régiment français de Bercheny-hussards, qui avait passé aux Autrichiens avec Dumouriez en 1793.

Toute l'armée, massée jusque-là près du coude que fait le Danube à l'est de l'île Lobau, fit alors un changement de front en pivotant sur Enzersdorf, et prit position, face au nord, entre ce village et celui de Rudzendorf.

A 10 heures, la première ligne était au complet : le 4e corps (Masséna) formait l'aile gauche avec sa cavalerie (Lasalle) appuyée à Enzersdorf, Oudinot était au centre avec le 2e corps, Davout à la droite avec le 3e, sa cavalerie (Montbrun) au delà de Rudzendorf. L'armée d'Italie avait commencé son mouvement vers 8 heures, mais deux de ses divisions (Pacthod et Broussier) ne rejoignirent que plus tard. La division Dupas s'était mise en marche vers 9 heures; elle était suivie par Garde, la cavalerie de Bessières, le 9e corps (Bernadotte) et le 11e (Marmont). Les Bavarois de Wrède, arrivés le matin même à Vienne, ne rallièrent l'armée que le lendemain.

Vers midi et demi, comme les Autrichiens ne faisaient aucun mouvement, les troupes françaises se mirent en

Digitized by Google

marche et vinrent occuper leurs véritables emplacements de combat : Masséna forma l'aile gauche, appuyée au Danube à Stadlau, avec son centre sur Breitenlee et sa droite vers Aderklaa, Bernadotte s'établit en avant de ce dernier village, l'armée d'Italie face à Wagram, Oudinot devant Baumersdorf, Davout devant Markgrafenneusiedl. Les hussards et les chasseurs de Montbrun, les dragons de Grouchy et de Pully flanquèrent la droite vers Glinzendorf et Leopoldsdorf.

L'armée se trouva ainsi déployée sur un immense arc de cercle de plus de 20 kilomètres de développement. La garde impériale, la cavalerie de Bessières et le XIe corps formèrent réserve générale à Raschdorf.

Cette imposante manœuvre terminée, Davout, Oudinot, Bernadotte et Macdonald reçurent l'ordre d'emporter les positions qu'ils avaient devant eux, tandis que l'artillerie ouvrait le feu sur toute la ligne, mais cette attaque aventureuse, mal concertée, trop tardive enfin — il était 6 heures quand elle commença — aboutit à un échec.

Bernadotte parvint au village de Wagram qui était à peine défendu, mais bientôt assailli par les troupes de Bellegarde, il ne put s'y maintenir et dut se replier sur Aderklaa. Sur ces entrefaites, Macdonald s'était porté à l'est du village et Oudinot sur Baumersdorf dont les maisons de bois brûlaient et s'effondraient comme des châteaux de cartes. L'opération paraissait devoir réussir et déjà les soldats d'Italie couronnaient le plateau, quand le prince Charles les fit charger à fond de train par la cavalerie de réserve dont il dirigeait les mouvements. C'est dans une de ces attaques qu'il fut blessé au moment où il haranguait les chevau-légers de Vincent.

Voici comment Marbot raconte l'épisode :

Les dragons de Latour, si célèbres dans les premières guerres de la Révolution, et dont la gloire s'étendait dans toute l'Europe, durent, à la mort du général Latour (en réalité le maréchal Maximilien de Baillet comte de Latour), prendre le nom du général Vincent, ce qui, en

Digitized by Google

détruisant une belle tradition, blessait infiniment l'amour-propre de ce régiment, dont le zèle fut considérablement affaibli par ce changement...; les dragons (chevau-légers) de Vincent se trouvaient sous la main du prince Charles; il leur ordonna de charger : ils le firent mollement, furent repoussés, et les Français avançaient toujours! Le prince lança de nouveau contre eux ce même régiment de Vincent, qui recula une seconde fois devant nos bataillons!... Dans ce pressant danger, le prince court vers les dragons, les arrête dans leur fuite, et, pour les faire rougir de leur peu de vigueur, il leur dit à haute voix : « Dragons de Vincent, on voit bien que vous n'êtes plus les dragons de Latour! » Le régiment, humilié par ce reproche sanglant, mais mérité, ayant répondu : « Si, si, nous le sommes encore! » — « Eh bien! s'écria le prince, en mettant fièrement l'épée à la main, pour vous montrer encore dignes de votre ancienne gloire, suivez-moi! » Et, quoique atteint d'une balle, il s'élança contre les Français. Cette fois la charge réussit et les Français furent rejetés dans le vallon (1).

(1) Après Ramilies (23 mai 1706), la Belgique devint autrichienne, et le Conseil d'Etat, chargé du gouvernement des Pays-Bas, décréta le 4 juillet suivant la formation de plusieurs régiments dont ceux des dragons de Ligne et de Holstein et celui de cavalerie de Westerloo. Ces troupes prirent part à la guerre qui continua dans les Pays-Bas jusqu'en 1713. En 1725, les trois régiments de cavalerie servirent à former un corps de dragons nationaux des Pays-Bas, qui fut donné au feld-maréchal comte de Mérode, marquis de Westerloo (6 escadrons et 1 compagnie de grenadiers). Il ne pouvait y entrer que des volontaires belges. Le comte de Mérode étant mort en 1732, le régiment passa au feld-maréchal, lieutenant prince Ferdinand de Ligne. Le comte de Thiennes le commandait à Kollin (15 juin 1757). Lorsque l'aile gauche autrichienne fut menacée et que les charges de plusieurs régiments de cuirassiers eurent échoué devant les bayonnettes des carrés prussiens, de Thiennes demanda au maréchal Daun de pouvoir donner avec son régiment. Daun céda après bien des objections et en disant : « Allez, mais vous ne ferez pas grand chose avec ces blancs becs. Le comte de Thiennes ayant fait part à ses dragons de l'appréciation du maréchal, ceux-ci répondirent : « Nous ferons voir que l'on peut mordre ferme sans moustaches! » La charge fut brillante et fit

Digitized by Google

Les grenadiers d'Oudinot voient le mouvement de retraite des bataillons de Macdonald, privés de l'appui de Bernadotte, et reculent à leur tour. Bientôt, une sorte de panique gagne les Français qui repassent le Russbach en désarroi. Fort heureusement la garde est proche. Ils peuvent se rallier derrière cette muraille vivante. Le prince Charles ayant ainsi rétabli le combat, rallie ses escadrons à l'abri des épaisses rangées d'arbres qui bordent le ruisseau.

Quant à Bernadotte, il paraît même qu'il ne resta point à Aderklaa, s'y trouvant trop en flèche et réduit du reste à ses Saxons, car la division Dupas venait de lui être retirée.

tourner l'avantage du côté de l'armée autrichienne. Les pertes furent importantes : dans un des escadrons, tous les officiers furent tués ou grièvement blessés et le caporal de Pfortzheim, depuis chevalier de Marie-Thérèse et colonel du régiment, commanda cet escadron avec tant de distinction qu'il fut nommé lieutenant sur le champ de bataille. (Le colonel de Pfortzheim fut tué à la tête de son régiment au passage de la Rœr en 1793.)

En souvenir de cette sanglante journée, qui fit rejaillir tant de gloire sur le régiment, l'impératrice Marie-Thérèse lui accorda le singulier privilège de ne pas devoir porter moustaches, en raison de la jeunesse de son personnel dans cette journée, et lui fit cadeau de quatre étendards brodés de sa main. Sur l'un d'eux on lisait cette fière devise : « Qui s'y frotte s'y pique ! »

Les dragons de Ligne portaient alors l'habit vert à distinctifs rouges qui avait remplacé l'habit rouge et noir, la culotte et la buffleterie chamois et le chapeau à cocarde noire. En 1757, il devint la propriété du comte Daun (un cousin du feld-maréchal); en 1759, du comte de Saint-Ignon. L'année précédente, à l'attaque de Westernitz, nos dragons prirent à l'ennemi deux timbales en argent qui leur servirent depuis à battre la marche du régiment. En 1778, les dragons reçurent, en même temps que l'habit blanc à distinctifs rouges (puis bleus), le nom d'Arberg. En 1791, le nouveau propriétaire, comte de Baillet-Latour leur fit reprendre l'uniforme vert porté à Kollin C'est sous le nom de Latour qu'ils firent les guerres de la Révolution. En 1802, le régiment fut transformé en chevau-légers n° 4 et devint en 1806, la propriété du baron Vincent. Il avait un autre privilège : celui de pouvoir entrer dans la Hofburg le sabre au poing.

Il s'appelle aujourd'hui Dragons Bohémiens de Windischgrätz, n° 14.

Digitized by Google

On a dit aussi que la panique provenait de ce que les Saxons auraient tiré sur la division Lamarque, mais je ne crois pas qu'il faille ajouter la moindre importance à un épisode dont l'authenticité n'est même pas prouvée.

De son côté, c'est-à-dire vers Markgrafenneusiedl, Davout avait eu plus de succès; la nuit l'empêcha d'en profiter.

(La fin au prochain numéro.) W. Aerts.

Digitized by Google

ATTENTATS [1]

IV. — Nous autres d'Orel...

Le même conseil de guerre qui avait condamné Yanson, condamna aussi à la pendaison un paysan du gouvernement d'Orel, ville de Yaletz, nommé Michel Golubietz et connu sous le sobriquet de Mischka le Tzigane ou le Tartare.

Son dernier crime, bien établi, était l'assassinat de trois personnes avec pillage armé. Son passé plongeait dans une obscurité mystérieuse; et il y avait de vagues présomptions de sa complicité dans un tas de pillages et de meurtres. On sentait dans son passé le sang, le feu, la débauche et l'ivrognerie. Il se qualifiait d'ailleurs, avec une franchise entière, assassin, et se moquait des autres qui, selon la mode d'alors, s'octroyaient le nom d' « expropriateurs ».

Il raconta donc en détail son dernier crime, où les dénégations n'auraient servi à rien. Mais quand on l'interrogeait sur son passé, il ricanait et sifflotait :

« Cherchez le vent dans les champs ! »

Si l'on insistait trop, le Tzigane prenait un air sérieux, et, dignement, il répondait :

« Nous autres d'Orel, nous sommes tous du gibier de potence. Orel et Kroniq sont des voleurs de premier ordre. Koro et Liwny font les délices des voleurs; et Yelec est leur père à tous. Donc n'insistez pas. »

On l'avait surnommé le Tzigane pour son extérieur et ses

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet 1909.

Digitized by Google

manières de bandit. Il était étrangement brun, maigre, des tâches de rousseur sur les pommettes qu'il avait saillantes à la tartare. Il écarquillait les yeux, comme font les chevaux; et il avait toujours l'air pressé.

Son regard était aigu, rapide, droit et curieux jusqu'à la cruauté. Et l'objet qu'il fixait, semblait perdre subitement quelque parcelle de soi, et changer de façon singulière. La cigarette regardée par le Tzigane, devenait désagréable et pénible à fumer, comme si elle avait séjourné d'abord sur d'autres lèvres que les vôtres. Bref, il y avait en lui une agitation perpétuelle, qui tantôt le tordait comme une corde, tantôt le rendait étourdissant comme une pluie d'étincelles. De plus, il buvait l'eau à seaux, ainsi qu'un cheval.

A toutes les questions qu'on lui posa, il répondit en se levant prestement, et d'une voix ferme, vite, non sans plaisir :

« C'est exact. »

Parfois même, il soulignait :

« C'est-ex-act ! »

Puis, tout à coup, au beau milieu des débats, il se dressa et demanda au président :

« Permettez-moi de siffler.

— Et pourquoi ? fit le président ahuri.

— C'est pour vous montrer comment je donnais des signaux aux autres. Très intéressant... »

Un peu stupéfait, le président consentit. Et le Tzigane ficha quatre doigts dans sa bouche, deux de chaque main, en écarquillant les yeux d'une manière sauvage. La salle d'audience fut traversée par un sifflement sinistre d'apache qui fait hennir, se cabrer les chevaux effrayés, et pâlir même la figure humaine. Ce sifflement perçant, ni celui d'un homme, ni celui d'un animal, contenait à la fois toute l'angoisse de celui qu'on assassine, et la joie brutale de l'assassin, et l'horrible signal de ralliement, et l'obscurité d'une nuit pluvieuse et la solitude.

Le président cria quelque chose, fit un geste de la main, et le Tzigane, docile, se tut : en artiste qui a merveilleusement exécuté un air très difficile, il essuya ses mains à sa capote et examina orgueilleusement l'assistance.

Digitized by Google

« Quel apache ! murmura un juge en se frottant l'oreille. Mais un autre juge, large barbe à la russe, yeux à la tartare comme chez le Tzigane, regarda pensivement le plafond. Et le Tzigane conclut :

« C'est vraiment rigolo ! »

Alors, la conscience tranquille, le cœur impitoyable, ils condamnèrent le Tzigane à mort.

« C'est juste, prononça le Tzigane à la lecture du verdict. En pleins champs, une potence. C'est juste. »

Et s'adressant avec bravade à son gardien :

« Allons, barbe-molle ! Et tiens bien ton fusil, ou je te le prends ! »

Le factionnaire le considéra avec une méfiance sévère, jeta un coup d'œil à son camarade, et toucha la gachette de son arme. L'autre militaire fit de même; et tout le long du chemin, jusqu'à la prison, nos deux soldats n'eurent pas l'air de marcher, mais de voler, tant le condamné les surexcitait : ils ne sentaient plus la terre sous leurs pieds, ni le temps, ni leur corps.

Mischka le Tzigane fut obligé de passer dix-sept jours dans la prison avant l'exécution. Et les dix-sept jours s'écoulèrent avec la rapidité d'un jour unique, d'une pensée unique : l'évasion, la liberté, la vie !

L'agitation qui possédait alors le Tzigane, comprimée entre les murs, les grilles et la fenêtre sourde qui empêchait de rien voir, se concentrait toute en son esprit, le brûlait comme un charbon jeté sur des planches. Des images éclatantes, mais mal définies, se pressaient, se heurtaient, tourbillonnaient en lui, et toutes aboutissaient à une chose : la fuite, la liberté et la vie.

Tantôt, les narines dilatées comme celles d'une jument, il humait violemment l'air, il lui semblait respirer du chanvre et la fumée âcre des incendies; tantôt il tournait comme une toupie dans sa cellule, tâtant les murs, les éprouvant du doigt, trouant du regard le plafond et sciant les grilles.

Son agitation avait complètement abruti le soldat qui le surveillait à travers le judas et qui, désespéré, l'avait menacé plusieurs fois de tirer sur lui : le Tzigane ripostait par de grossières moqueries. Puis tout finissait paisiblement, parce que le colloque

Digitized by Google

dégénérait en une simple et inoffensive querelle de paysans, pour qui la fusillade est chose impossible et déplacée.

Les nuits, le Tzigane dormait bien, fort, dans une immobilité invariable, mais vibrante, comme un ressort temporairement au repos. Dès le réveil, il se mettait aussitôt à tournoyer, à combiner, à tâtonner. Ses mains étaient toujours sèches et brûlantes; mais au cœur il ressentait de temps en temps une sensation de froid, comme si on avait déposé dans sa poitrine un morceau de glace. Et le Tzigane, déjà noir par nature, prenait alors la teinte de la fonte bleuâtre. Il avait contracté une habitude singulière : on eût dit qu'il mangeait un produit sucré, car il se léchait constamment les lèvres, faisait claquer sa langue, et lançait bruyamment des jets de salive.

Il ne terminait pas ses phrases; car ses idées se suivaient avec une telle rapidité que sa langue ne réussissait pas à galoper du même train.

Un jour, en même temps que le soldat, le surveillant entra chez lui, et, jetant un regard oblique sur le sol souillé de crachats :

« Ah, quelles ordures as-tu faites! »

Le Tzigane répondit du tac au tac :

« Et toi, espèce de trogne, n'en as-tu pas semé par toute la terre. Je ne dis pourtant rien! Qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Du même ton bourru, le surveillant lui proposa d'être le bourreau. Le Tzigane ricana, et se mit à rire à gorge déployée.

« Ah, vous en trouvez! C'est épatant; on vous dit : va donc pendre les autres! Ah, ah! Il y a un cou, il y a une corde; et personne pour l'exécution! C'est épatant, ma foi.

— On te laissera en vie, comme récompense.

— Bien entendu! Si j'étais mort, je ne pourrais certainement pas le faire. Tu es rudement malin, imbécile!

— Alors qu'est-ce que tu décides? Car pour toi, ce doit être égal, que ce soit d'une manière ou d'une autre...

— Et comment faites-vous? Vous étranglez sans doute votre monde en cachette.

— Non, avec de la musique, ricana le surveillant.

Digitized by Google

— L'idiot! Bien entendu, il faut de la musique. Par exemple ceci. Et il entonna un air belliqueux.

— Tu deviens fou, l'ami, interrompit le surveillant. Allons, décide. »

Le Tzigane répartit :

« Tu es joliment pressé. Repasse voir une autre fois; je te dirai ma réponse. »

Et dans le chaos des images éclatantes qui écrasaient le Tzigane par leur tourbillon, une nouvelle image surgit : qu'il serait donc bon d'être le bourreau en chemise rouge!

Mischka se représenta la plaine remplie de monde, l'échafaud très haut, et lui-même se promenant en chemise rouge avec une hache. Le soleil éclairerait les têtes, brillerait gaiement sur la hache, et tout serait si joyeux, si riche, que celui à qui il faudrait sur l'heure couper la tête, sourirait aussi.

Et derrière la foule, on distinguerait des chariots, des chevaux : ce sont les paysans arrivés des environs; et plus loin encore s'apercevrait l'immense campagne.

« Tzach! » s'exclama le Tzigane, en faisant claquer sa langue et en lançant de la salive. Et il eut la sensation soudaine qu'on lui avait posé un bonnet de fourrure sur la tête, qu'on le lui enfonçait jusqu'à sa bouche : il étouffait, ne distinguait plus rien, son cœur se muait en un bloc de glace qui le traversait de petits frissons secs.

Le surveillant repassa encore deux fois; et le Tzigane, ricaneur, lui répondit :

« Comme tu es pressé! Reviens une fois encore. »

Mais le surveillant, passant dans le judas, lui cria :

« Tu as gâché ton bonheur, serin. On en a trouvé un autre.

— Que le diable t'emporte. Pends-les toi-même. » Et le Tzigane cessa de rêver à la possibilité d'être bourreau.

Mais plus l'exécution approchait, plus ce tourbillonnement d'images déchiquetées devenait pénible : le Tzigane aurait bien voulu s'arrêter, mais le torrent rapide l'emportait, il ne pouvait se raccrocher à rien, tout nageait autour de lui. Et son sommeil s'agitait : des hallucinations nouvelles, lourdes, et comme des images en bois peint, l'obsédaient, plus précipitées

Digitized by Google

encore que ses pensées. Ce n'était plus un torrent, c'était une cascade, tombant d'une montagne infiniment haute et s'éparpillant à travers l'univers coloré.

Tant qu'il avait été en liberté, le Tzigane n'avait porté que la moustache, avec des prétentions à l'élégance. Dans la prison, une barbe noire et drue lui était poussée, qui lui donnait un air effrayant et fou.

De temps à autre, le Tzigane s'oubliait encore à tournoyer stupidement dans sa geôle, à en tâter les parois, et à boire de l'eau comme un cheval. Mais un soir, à l'heure où l'on éclairait la prison, il se mit à quatre pattes au milieu de sa cellule, et commença à hurler d'une voix tremblante, comme les loups. Il avait un air fort sérieux, celui d'accomplir une chose importante et indispensable. Il gonflait d'abord sa poitrine, la vidait dans un hurlement lent et fléchissant; puis, les yeux fermés, écoutait attentivement l'effet que cela produisait. Et le tremblement de sa voix semblait un peu voulu; son cri n'était pas difforme; il articulait avec soin chaque note de ce gémissement animal, plein d'un effroi indescriptible et de détresse.

Ayant brusquement cessé de hurler, et pendant quelques minutes, à quatre pattes, il se tut. Doucement alors, figure contre sol, il marmonna :

« Mes chères colombes, mes colombes chéries, ayez pitié de moi... »

Et il paraissait écouter sa propre voix, à mesure qu'il prononçait chaque mot. Puis, se levant brusquement, il éclata en injures ordurières, et cela dura une heure, sans discontinuer.

« Ah, nom d'un chien! Sacré nom de nom! criait-il en écarquillant ses yeux injectés de sang. S'il faut être pendu, qu'on me pende... Autrement... Ah sacré nom ! »

Le soldat de faction, pâle de terreur et pleurant de tristesse, cognait avec la crosse de son fusil contre la porte, et lui criait :

« Je vais te fusiller. Entends-tu? Je vais te fusiller. »

Mais il n'osait pas tirer. On n'avait pas le droit, à moins d'une vraie révolte, de tirer sur les condamnés à mort. Pendant ce temps, le Tzigane grinçait toujours des dents, injuriait, crachait Sa cervelle, appuyée comme sur un tranchant entre la vie et la

Digitized by Google

mort, se morcelait, pareille à de la glaise desséchée. Et la nuit, quand on entra dans sa cellule pour le mener au lieu de l'exécution, il s'agita, il ressuscita.

Sa bouche devint encore plus sucrée, et la salive lui arrivait à flots. Mais ses joues se faisaient roses ; et dans ses yeux, brilla l'ancien éclat de ses ruses sauvages. Tout en s'habillant, il interrogea le fonctionnaire :

« Qui va nous pendre? Un nouveau? Pardi! Mais il n'aura pas la main sûre.

— Ce n'est pas votre affaire, lui rétorqua sèchement l'homme.

— Comment, Votre Seigneurie, ce n'est pas mon affaire! C'est pourtant moi et non vous qu'on doit pendre. Espérons du moins que vous ne serez pas chiche du savon de l'État pour graisser la corde...

— Très bien, très bien ! Je vous prie de vous taire.

— Oui. C'est certainement celui-là qui a bouffé tout le savon, dit le Tzigane en désignant le gardien. Regardez-moi sa trogne, comme elle luit!

— Silence.

— Soyez large. » Et le Tzigane éclata de rire.

Pourtant, sa bouche se remplissait toujours plus d'eau sucrée; ses jambes s'engourdissaient étrangement. Mais, à la sortie, il eut le courage de crier :

« Faites avancer la voiture du comte Bengalski! »

V. — Embrasse-le, et tais-toi.

Le verdict qui condamnait les cinq terroristes, fut confirmé le jour même où il fut rendu. On ne dit point aux condamnés la date de leur exécution; mais, connaissant les habitudes, ils étaient sûrs qu'on les pendrait la nuit même ou au plus tard le lendemain. Puis, ce lendemain, qui était un jeudi, on leur proposa de voir leur famille, et ils comprirent que l'affaire aurait lieu le vendredi, à l'aube.

Tania Kovaltchik n'avait point de parents proches; et ceux qui lui restaient, habitaient quelque part dans le fin fond de la

Digitized by Google

Petite Russie : ils ignoraient certainement le jugement et l'exécution prochaine. Mousia et Werner, ayant fourni des noms d'emprunt, n'eurent pas la permission de voir les leurs. Seuls, Serge Golovine et Wasili Kaschirin devaient avoir une entrevue avec leurs parents ; et tous deux y songeaient terrifiés, pleins de détresse, ne pouvant se décider à refuser aux vieillards le dernier entretien, le baiser suprême.

Serge Golovine était le plus tourmenté. Il adorait son père et sa mère. Il les avait vus tout récemment ; et maintenant l'attente de cette visite l'angoissait. L'exécution elle-même, dans son imprévu monstrueux et sa folie, lui apparaissait moins difficile, moins pénible que ces quelques instants-là, si brefs, si incompréhensibles, comme en dehors de la durée et de la vie.

Le cerveau de Serge se refusait à adopter une ligne de conduite quelconque, malgré le besoin de savoir comment les regarder, comment leur parler. La chose la plus simple et la plus naturelle : prendre la main, l'embrasser, et dire « bonjour père », lui semblait terrible et inabordable dans son mensonge inhumain et fou.

Après le verdict, les condamnés n'avaient pas été mis ensemble, comme l'avait supposé Tania Kovaltchik. Chacun avait été reconduit dans sa cellule particulière ; et jusqu'à onze heures, où les parents devaient arriver, Serge Golovine marcha furieusement, caressant sa barbiche, faisant de piteuses grimaces et marmonnant des choses. Parfois, il s'arrêtait en pleine marche, gonflait sa poitrine, puis soufflait, comme un homme qui serait resté longtemps sous l'eau. Mais il était très sain, la jeunesse était si forte en lui que même dans ces minutes de cruelles souffrances un sang généreux colorait ses joues et que ses yeux gardaient leur limpide et naïf éclat.

Tout s'arrangea plus simplement qu'il ne l'avait cru. Ce fut son père qui entra d'abord dans le parloir. C'était un colonel en retraite, et il s'appelait Nicolas Sergievitch Golovine. Il était complètement et uniformément blanc : visage et barbe, cheveux et mains, comme si on avait revêtu d'habits d'homme une statue de neige. C'était la même vieille redingote, mais nettoyée, sentant la benzine, et garnie de galons neufs.

Digitized by Google

Il était entré d'un pas ferme, solennel et bien frappé. Il tendit sa main blanche et sèche, et prononça :

« Bonjour, Serge. »

La mère trottait à pas menus derrière lui. Elle aussi tendit la main et dit :

« Bonjour, mon petit Serge. »

Puis elle l'embrassa sur la bouche et s'assit silencieusement.

Elle ne s'était pas jetée vers lui, n'avait pas éclaté en sanglots, n'avait pas poussé de cris ni fait ce quelque chose de pénible que Serge appréhendait : elle l'avait embrassé, s'était assise silencieusement et avait même arrangé de ses mains tremblantes les plis de sa robe de soie noire.

Serge ignorait que toute la nuit précédente, enfermé dans son petit cabinet de travail, le colonel avait combiné le programme de cette cérémonie avec toute l'intensité de ses forces. Le colonel s'était dit : nous ne devons pas rendre plus pénible les derniers moments de notre fils, mais les adoucir. Et il avait pesé minutieusement chaque phrase possible de l'entrevue, chaque mouvement. Parfois il s'était embrouillé dans ses supputations, jusqu'à perdre la notion exacte de ce qu'il était parvenu à décider; et il s'était effondré tout pleurant dans un coin de son canapé tendu de molesquine. Le matin, il expliqua à sa femme comment il faudrait se tenir durant l'entrevue.

« Voilà l'essentiel, avait-il dit : embrasse-le, et tais-toi. Ensuite, au bout de quelques minutes, tu pourras parler. Mais tout de suite après que tu l'auras embrassé, tais-toi. Tu comprends bien : ne parle pas aussitôt après ton baiser. Autrement, tu diras ce qu'il ne fallait pas dire.

— Je comprends, Nicolas Sergievitch, je comprends, répondit la mère toute en larmes.

— Et ne pleure pas ! que Dieu t'en garde! Tu vas le tuer si tu pleures, ma bonne vieille.

— Alors, pourquoi pleures-tu, toi aussi?

— C'est qu'avec vous autres, on est bien obligé de pleurer. Tu ne dois pas pleurer. Tu entends?

— Bien, Nicolas Sergievitch. »

Il aurait voulu lui rappeler encore cette instruction dans le

Digitized by Google

fiacre qui les avait emmenés, mais il l'avait oublié. Et ils avaient roulé silencieusement, courbés, blancs et vieux, plongés dans leurs pensées tristes, tandis que la ville bruissait autour d'eux. C'était le carnaval...

Ils s'étaient assis. Le colonel gardait la pose préparée : main droite dans le gilet. Serge était également assis. Cela dura une minute. Alors il vit le visage ridé de sa mère et il se leva en sursaut.

« Reste assis un moment, mon petit Serge, dit la mère.

— Assieds-toi, Serge, répéta le père. »

On se taisait. La mère avait toujours son étrange sourire.

« Combien de démarches n'avons-nous pas faites pour toi, mon petit Serge ! Le père...

— Ce fut inutile, petite mère, interrompit fermement le colonel. Mais c'était notre devoir, Serge, pour que tu ne penses pas que tes parents t'avaient abandonné. »

Le père se tut. On avait peur de prononcer une parole, comme si la moindre parole eût perdu son sens propre et signifiait mort.

Serge regarda la redingote proprette de son père, à l'odeur de benzine, et il songea : il n'a plus d'ordonnance maintenant, c'est donc lui-même qui l'a nettoyée ; comment se fait-il que je ne m'en suis jamais aperçu à la maison ? Il s'y prenait sans doute de grand matin... Et tout à coup Serge demanda :

« Et ma sœur, comment va-t-elle ?

— Nina ne sait rien », répondit précipitamment la mère.

Mais le colonel l'arrêta sévèrement :

« Pourquoi mentir ? La petite l'a lu dans les journaux. Que Serge sache bien... que tous ses proches... dans ce moment,... pensent... et... »

Il ne put continuer et se tut.

Soudain, le visage de la mère se plissa, se détendit, se bouleversa, devint humide et sauvage : ses yeux ternis s'écarquillaient démesurément, sa respiration se faisait plus rapide, plus bruyante, plus courte...

« Ser... Ser... Ser... répétait-elle, sans pouvoir remuer les lèvres.

Digitized by Google

— Petite mère. »

Le colonel arpentait la cellule, tremblant de tous les plis de sa redingote, de toutes ses rides. Et ne comprenant pas qu'il était terrible dans sa paleur mortelle, dans sa fermeté désespérée et factice, il cria à sa femme :

« Mais tais-toi donc ! Ne le tourmente pas ! Ne le tourmente pas ! Ne le tourmente pas ! Il doit mourir ! Ne le tourmente pas ! ! »

Effrayée, elle s'était déjà tue, rassise, tandis que lui, agitant ses poings fermés, continuait :

« Ne le tourmente pas ! »

Puis il fit quelques pas en arrière, glissa dans son gilet une main tremblante; et, avec une expression de calme artificiel, les lèvres exsangues, il demanda :

« Pour quand ? »

Les lèvres également blanches, Serge répondit :

« Pour demain matin. »

La mère regardait à terre, se mordillait la bouche, et semblait ne rien entendre. Elle laissa pourtant tomber ces mots, d'apparence simple, mais bizarres :

« Nina m'a chargée de t'embrasser, mon petit Serge. »

— Embrasse-la aussi pour moi, répondit Serge.

— Bien. Il y a encore les Chwoston, qui m'ont prié de te saluer.

— Ah oui, les Chwoston ? »

Le colonel interrompit :

« Il faut partir. Lève-toi, la mère. Il le faut. »

Et à deux, ils soulevèrent la mère exténuée, puis le colonel ordonna :

« Dis-lui adieu. Bénis-le. »

Et elle fit tout ce qu'il lui ordonnait. Mais, tout en embrassant son fils par petits baisers, et en le bénissant, elle secouait la tête; et machinalement elle répétait :

« Non, ce n'est pas comme ça ! Non, non... Qu'est-ce que je vais faire après ? Comment vais-je le dire ?... Non, ce n'est pas comme cela...

— Adieu, Serge », dit le père.

Digitized by Google

Ils se serrèrent les mains et s'embrassèrent rapidement, mais fortement.

« Toi, commença Serge.

— Quoi ? demanda le colonel.

— Non, ce n'est pas comme cela. Non, non... Comment le dire maintenant », repétait la mère en hochant la tête.

Elle s'était rassise et tremblait de tout son corps.

« Toi », recommença Serge...

Tout à coup, son visage se rida de manière enfantine et pitoyable; ses yeux se remplirent d'eau; et à travers ce prisme brillant, il vit de tout près le visage blanc de son père avec des yeux pareils aux siens.

« Toi, mon père, tu es un brave homme.

— Qu'as-tu ! Qu'as-tu ! » s'écria le colonel épouvanté.

Et soudain cassé en deux, il laissa tomber sa tête sur l'épaule de son fils. Jadis, il avait été plus grand que Serge. Maintenant, il paraissait devenir très petit, sa tête soyeuse et sèche se détachait sur l'épaule du fils comme une boule blanche. Et tous deux s'embrassaient voracement : Serge les soyeux cheveux blancs, le père la capote du prisonnier.

« Et moi », prononça brusquement une voie distincte.

Ils se retournèrent : la mère était debout, tête haute, et regardait avec rage, presque avec haine.

« Mais qu'est ce qui te prend ? demanda le colonel.

— Et moi, répétait-elle très distinctement, le front tout remué. Vous vous embrassez, vous. Et moi ? Des hommes, n'est-ce-pas ? Et moi ? moi ? moi ? »

« Ma mère chérie ! » Et Serge se précipita vers elle.

Alors, il se passa ceci, qu'il est impossible et superflu de raconter : les dernières paroles du colonel :

« Je te bénis pour la mort, mon petit Serge. Meurs courageusement comme il convient à un officier. »

Puis ils s'en allèrent. Et ce départ fut une chose étrange : ils avaient été là, debout; ils avaient parlé, et ils étaient partis. C'est ici que sa mère s'était assise, là que son père s'était tenu; et tout à coup plus rien.

Rentré dans sa cellule, Serge s'étendit sur sa couchette, le

Digitized by Google

visage contre le mur pour se cacher des soldats. Longtemps, longtemps, il pleura. Puis, fatigué par ses larmes, il s'endormit profondément.

* * *

Wassili Kaschirin eut seulement la visite de sa mère. Son père, un riche commerçant, n'avait pas voulu venir.

A l'arrivée de sa mère, Wassili continua d'arpenter sa cellule, en frissonnant, quoiqu'il fît chaud, très chaud même. Et la conversation fut courte, pénible...

« Il ne fallait pas venir, mère. Vous n'allez que vous fatiguer et que vous tourmenter.

— Pourquoi donc as-tu fait cela, Wasia? Pourquoi, mon Dieu ! »

La vieille se mit à pleurer, en essuyant ses larmes avec le coin de son châle de laine noire. Et obéissant à sa manie, qu'il partageait avec ses frères, de crier après leur mère qui ne comprenait rien, il s'arrêta, et tremblant de froid, lui dit sévèrement :

« Voilà! Je m'en doutais! D'ailleurs, vous ne comprenez rien, mère, rien !

— C'est bien, c'est bien! Qu'est-ce que tu as? Tu as froid?

— J'ai froid, oui, riposta Wassili; et il se remit à arpenter sa cellule, jetant des regards obliques et irrités sur sa mère.

— Sans doute as-tu pris froid?

— Eh, mère, est-ce qu'il peut être question de prendre froid, quand... »

Et il fit un geste désespéré.

La vieille voulut dire : « et mon homme, depuis lundi déjà, m'a ordonné de faire les crêpes (1) », mais elle eut peur et se mit à gémir :

« Je lui ai dit : c'est tout de même ton fils, va et pardonne-lui. Non, il s'est entêté, le vieux bouc...

— Le diable l'emporte! Est-ce que je peux le considérer encore comme mon père. Il a été canaille toute sa vie, il continue de l'être.

(1) C'est, en Russie, le repas des funérailles.

Digitized by Google

— Wasia, tu parles ainsi de ton père. Et la vieille se redressait pleine de reproches.

— De mon père !

— De ton propre père.

— « Quel propre père est-il pour moi ? »

Tout cela était étrange et pénible. Là-bas, c'était la mort ; et ici quelque chose de mesquin, de vain, où les paroles craquaient, comme sous le pied une coquille creuse de noix. Et pleurant presque de détresse pour ce malentendu éternel qui, toute la vie, avait érigé comme une muraille entre lui et ses proches, Wassili s'écria :

« Comprenez donc qu'on va me pendre ! me pendre ! ! Comprenez-vous cela, oui ou non : pendre ?

— Il ne fallait pas toucher aux autres ; alors, on ne t'aurait pas..., riposta la mère.

— Ah, bon Dieu, c'est encore pis que chez les bêtes. Enfin, suis-je ou ne suis-je pas votre fils ? »

Et il se mit à pleurer, assis dans un coin. La vieille, dans un autre coin, se mit à pleurer aussi. Incapables de se confondre, ne fût-ce qu'un instant, dans un sentiment d'amour qui s'opposât à la terreur de la mort prochaine, ils pleuraient des larmes froides, solitaires, impuissantes à réchauffer leur cœur.

La mère dit :

« Tu me demandes si je suis ta mère. Tu me fais des reproches, alors que pendant ces derniers jours je suis devenue toute blanche, une vieille femme ... Des reproches, ah !

— C'est bien, c'est bien, maman. Excusez-moi. Il faut que vous partiez. Embrassez mes frères pour moi.

— Ne suis-je pas ta mère ? Est-ce que je ne souffre pas ? »

Enfin, elle partit. Elle pleurait amèrement. Elle s'essuyait les yeux des coins de son châle. Elle ne voyait plus son chemin. Plus elle s'éloignait de la prison, plus ses larmes coulaient avec abondance. Elle retourna vers la prison, mais elle s'égara grossièrement, dans cette ville où elle était née pourtant, où elle avait grandi et vieilli. Puis, elle échoua dans un petit jardinet désert, aux vieux arbres cassés, et elle s'affala sur un banc mouillé par le dégel. Puis encore elle pensa : il sera pendu

Digitized by Google

demain. Et elle sursauta; elle voulut courir; mais la tête lui tourna, et elle tomba. Le sol était humide et glissant : elle ne put se relever, malgré tous ses efforts, appuyée sur ses coudes et ses genoux, retombant à chaque geste. Son châle noir lui glissa du crâne et découvrit un commencement de calvitie parmi des cheveux d'un blanc malpropre...

... Alors, il lui sembla, Dieu sait pourquoi, qu'elle était à une noce; on mariait son fils; elle avait bu trop de vin et elle était très grise.

« Je ne peux pas, ma foi, murmurait-elle; je ne peux pas... »

Et elle hochait la tête, et elle se traînait sur le sol humide, et on lui versait continuellement du vin; et son cœur se broyait dans un grand rire ivre, dans cette danse sauvage, tandis que le vin dégoulinait toujours sur elle. ..

LÉONIDE ANDREÏEF.

(Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY.)

Digitized by Google

DUCLOS

Il n'est rien qui montre mieux l'incertitude et la vanité des choses humaines que les caprices de la Renommée. Sans vouloir parler de cette époque de désordre dans laquelle nous vivons, où il suffit de voler un porte-monnaie pour voir son nom répandu à plusieurs millions d'exemplaires par des journaux complices de l'infamie et de l'histrionisme populaciers, il semble que de tout temps on ait été sot de se fier à sa valeur ou même à la gloire que l'on avait pu acquérir, et d'espérer ainsi arriver jusqu'aux générations futures. Le hasard, les circonstances, les caprices des hommes sont les maîtres, et rien ne compte devant eux : ils ont une justice dont on ne peut appeler qu'au ciel, ce qui ne laisse pas que de paraître à certains une ressource bien lointaine.

Duclos peut être rangé, à juste titre, parmi les victimes de cet étrange tribunal. C'est un homme oublié, presque inconnu, qui a eu un beau caractère, une situation très forte, toutes les qualités de l'écrivain moins le génie; il a beaucoup écrit; ses ouvrages ne sont pas ennuyeux; une forte intelligence des faits, de leurs rapports et du caractère des hommes s'y laisse voir au naturel; et avec tout cela, Duclos est à peine cité dans les histoires de la littérature : surtout on ne le lit plus.

On pourrait expliquer ceci de mille et une manières; en gros, cela reviendrait à dire que les hommes imprégnés des manies modernes, ceux qui s'intitulent les fils du XIXe siècle, n'ont pas les mêmes curiosités, ni les mêmes goûts que leurs pères. Duclos, qui vécut au XVIIIe siècle, est un esprit tout classique, taillé sur le modèle de ces moralistes de l'âge précédent, un Corneille, un

Digitized by Google

Bossuet, les maîtres de l'Europe cultivée. Il n'a ni les passions d'un Voltaire, ni celles d'un Rousseau : il ne prépare pas la pâtée pour ses petits-fils; mais, avec une haute dignité, il continue l'étude de cette unique objet de toutes les littératures, l'homme, l'esprit de l'homme, ses habitudes et ses vices. Cela ne peut suffire aux adorateurs de la Science et du Progrès.

Une autre raison de ces dédains pour Duclos, moins importante, mais sur laquelle on n'a pas assez insisté, me semble devoir être soulignée pour ce qu'elle jette de lumière sur le fond de notre homme : Duclos n'a rien de l'écrivain professionnel, de « l'homme de lettres » tel que Carlyle nous l'a présenté. Il est d'une tradition différente : il existe d'abord en tant qu'homme; ses ouvrages ne sont pas l'unique but de sa vie, à ce point que l'on pourrait se demander avec assez de raison si c'en est même le principal; et surtout il ne pense pas à s'insurger contre la société, comme Rousseau, ni même à la dominer par le dehors, comme Voltaire; il ne fait rien ni pour le succès immédiat, ni pour celui d'après-demain. Ceci n'est qu'une des parties d'un caractère qu'il faut prendre tout entier, et que nous avons essayé de définir en disant que Duclos était un classique, un homme du grand siècle, mais à lui seul ce trait suffit à nous faire comprendre pourquoi Duclos n'a pu être lu ni par les contemporains d'un Hugo, ni par ceux d'un Zola : Duclos n'est pas un insensé, ni un maniaque; il y avait donc toutes sortes de raisons pour que l'on ne parlât plus de Duclos; et les critiques en ont profité, leur paresse étant peut-être aussi grande que celle du public.

Charles Pinot-Duclos naquit à Dinan le 12 février 1704. Nous connaissons sa jeunesse par les *Mémoires* (1) que Duclos entreprit dans les derniers temps de sa vie, et qui malheureusement n'ont pas été poussés plus loin que la vingt-cinquième année. Fils d'un riche chapelier, il fut d'une telle précocité d'esprit que sa mère qui était restée veuve prit sur elle de l'envoyer tout enfant à Paris, pour qu'il y fût élevé; ce que bien des gens de qualité ne

(1) Dans ses œuvres, édition Auger, tome I.

Digitized by Google

faisaient pas pour leurs fils et ce que nul bourgeois du pays n'osait se permettre. Il fréquenta d'abord une sorte d' « Académie » fondée par le marquis de Dangeau et tenue par son frère, le grammairien. Le but de cette institution était d'assurer l'éducation d'une vingtaine de jeunes gentilshommes, chevaliers de Saint-Lazare; mais on y admettait, pour entretenir une nécessaire émulation, d'autres enfants dont la famille payait les frais d'entretien. Dès ce moment par la simple fermeté de son caractère Duclos sut se faire respecter, sans que d'ailleurs il enviât ses camarades d'étude ou qu'il cherchât à les blesser en montrant quelque orgueil touchant ses qualités intellectuelles. Ce n'est que de notre temps que l'impolitesse et la jalousie sont de mise partout; et que chaque homme reçoit en naissant la ridicule vanité d'un homme de lettres ranci par le malheur. Duclos demeura dans cette école de neuf à quatorze ans, où il entra au Collège d'Harcourt en seconde. Il y remporta de grands succès, grâce auxquels il obtint ensuite de sa mère de revenir à Paris faire son droit. Il en profita pour fréquenter les filles, vers lesquelles il était porté par un tempérament très fort, et les salles d'armes, qui étaient alors — comme aujourd'hui — des endroits où l'on rencontrait autant d'honnêtes gens que de canailles. Ces aigrefins lui parurent pendant quelque temps les plus aimable gens du monde, et ce n'est que peu à peu qu'il s'en éloigna par une juste prudence. Cependant sa mère, avertie de cette conduite, le rappela à Dinan, où il demeura de février à novembre, menant une vie régulière, pour qu'on le renvoyât terminer son droit à Paris.

Lorsqu'il y fut, la procédure ne le séduisit guère plus qu'auparavant; il s'intéressait aux lettres et se mit à fréquenter le café Procope, où il rencontrait Piron, l'abbé des Fontaines, La Faye, le vieux Baron, qui lui parlait des auteurs du grand siècle, et surtout Boindin, l'abbé Terrasson et Fréret. Il devint rapidement un des oracles de cet antre de disputeurs, où l'on aurait enseigné l'athéisme à une carmélite, si elle s'y fût risquée. On le mena aussi chez Gradot, où il vit Lamotte, Melon, Saurin, Maupertuis, Nicole et beaucoup d'autres qui cultivaient et aimaient les lettres. D'autre part les connaissances qu'il fit aux spectacles, soit nou-

Digitized by Google

velles, soit renouvelées du collège, le lièrent avec quelques jeunes gens de qualité qui l'accueillirent. « Je n'en fus guère moins libertin, dit Duclos, mais cela me sauva d'associations qui pouvaient m'entraîner dans la crapule. » Là encore, il sut, en même temps qu'il se faisait une place dans ce groupe, garder le sentiment de ce à quoi il pouvait prétendre et la discrétion d'un homme que n'enfle point la vanité des grands. Il fut de la société de MM. de Maurepas, de Pont-de-Veyle, de Caylus, de Surgères, de Voisenon... où l'on trouvait aussi des hommes comme Collé ou Crébillon fils, plus tard connus par leur esprit et leurs talents littéraires. On faisait des couplets qui couraient la ville, des parades qui se jouaient dans les salons ou dans les théâtres en plein vent, des contes que l'on réunissait parfois, comme le *Recueil de ces messieurs,* où collabora Duclos. C'est à ce moment que Duclos écrivit les trois romans que nous avons de lui : l'*Histoire de la baronne de Luz* (1741), les *Confessions du comte de* *** (1742) et *Acajou et Zirphile* (1744). Ces ouvrages mériteraient l'attention du public, si le public était encore capable d'attention et de goût : point de morale (ce qui scandalisait cette vieille femme qui avait nom Sainte-Beuve); de l'esprit, de la fantaisie, une psychologie sûre et raffinée; et cette concision dans le style, ce ramassé de l'expression qui font de Duclos un écrivain plus près du XVIIe siècle et des maîtres de la langue qu'aucun autre de ses contemporains. Il y a loin du roman tel que le comprend Duclos, où le sujet apporte avec lui la forme dans laquelle il sera développé, à ce roman moderne, qui s'affuble de tous les ridicules d'un genre littéraire, y compris celui d'un cadre tracé à l'avance, sans conserver cette grandeur que donne une règle autrefois fondée sur les réalités les plus hautes de l'art et de la poésie. On passe à une tragédie d'être en cinq actes, car il n'y entre que des événements tragiques; mais qu'est-ce qu'un roman en trois cents pages, qui renaît chaque matin,et qui contient la matière d'une nouvelle ou d'un article de journal? L'*Histoire de la baronne de Luz* a la sécheresse de l'histoire; les *Confessions du comte de* *** tournent court quand la vie du comte devient plus calme; *Acajou et Zirphile*, conte merveilleux, dure autant qu'il plait au conteur et finit comme une

Digitized by Google

valse de l'ancien temps, par une brusque révérence. Ah ! que cela est mal, dirait un homme que l'on paie à tant la page dans une revue mal fréquentée.

En 1739, Duclos fut reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il n'avait alors que trente-quatre ans, et n'avait publié aucun écrit, puisque l'*Histoire de la baronne de Luz*, qui est son premier ouvrage connu, a été imprimé pour la première fois en 1741. Ces diurnales qui, à chaque nomination à l'Académie, protestent de leur dévouement à la cause littéraire, en désignant à la vindicte publique un petit nombre de gens de goût, admis en considération de leur valeur personnelle, sans que l'on se soit soucié de savoir s'ils étaient ou non des littérateurs de profession, feraient bien de se rappeler qu'en plein XVIIIe siècle la recommandation de quelques grands seigneurs et gens de lettres faisait pénétrer *un bourgeois qui n'avait point fait ses preuves publiques, dans une académie de spécialistes*. En qualité de membre de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, il composa divers *Mémoires (sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française ; sur les druides ; sur les épreuves par le duel et par les éléments communément appelées « jugement de Dieu » ; sur les jeux scéniques des Romains et sur ceux qui ont précédé en France la naissance du poème dramatique ; sur l'art de partager l'action théâtrale* et *sur celui de noter la déclamation qu'on prétend avoir été en usage chez les Romains)* qui furent lus en séance et témoignent d'une grande curiosité et ouverture d'esprit.

Le mardi 20 août 1743, l'Académie royale de musique représenta un ballet de Duclos, *les Caractères de la Folie*, qui nous a été conservé, ce qui ne veut pas dire que les vers en soient bons. L'auteur lui-même nous a dit le sujet de ce badinage composé « pour avoir ses entrées à l'Opéra » :

On a cru pouvoir rapporter les caractères de la Folie à trois espèces principales, les Manies, les Passions et les Caprices. Parmi les Manies, on a choisi l'Astrologie, parce qu'elle se lie plus facilement à une action bornée à un acte. On suppose qu'une jeune bergère superstitieuse combat le penchant de son cœur. C'est en profitant de son erreur qu'on parvient à l'en détromper. On a choisi l'Ambi-

Digitized by Google

tion parmi les Passions pour le sujet du second acte. Les Caprices de l'Amour font le sujet du troisième. Après en avoir exposé les bizarreries, on s'est permis par une licence de faire triompher la Raison.

Que de ce qui fut fait seulement pour plaire aux yeux, il reste, dans une préface, deux plaisanteries, c'est beaucoup; et il ne nous est pas permis de savoir ce que furent les danses elle-mêmes.

En 1744, les habitants de Dinan, ses concitoyens, choisirent Duclos comme maire de leur ville, quoiqu'il eût fixé sa résidence à Paris. Il exerça cette fonction jusqu'en 1750; et en 1748, il fut, en qualité de maire de Dinan, député par le tiers-état aux états de Bretagne; il s'acquitta de sa commission de la manière la plus distinguée et la plus courageuse, comme nous le verrons plus tard.

En 1745, il avait publié son premier grand ouvrage, une *Histoire de Louis XI*, écrite sur les documents réunis par l'abbé Legrand, et qui vaut par la sobriété du récit, l'analyse des caractères et la netteté du style.

Il fut deux ans plus tard choisi par l'Académie française en remplacement de l'abbé Mongault, et en 1750, sur la recommandation de Mme de Pompadour (1), le Roi lui donna, avec les entrées de la Chambre, la charge d'historiographe de France, vacante par la retraite de Voltaire en Prusse. En cette qualité il obtint communication des portefeuilles de Saint-Simon, mis sous scellés en 1755, avec lesquels il composa des *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV*. Duclos avait le goût des anecdotes, de l'histoire dans ses détails les plus vrais; c'était un moraliste, un critique des mœurs. Il ne faut pas, dans ses ouvrages d'histoire, lui demander le lyrisme ou cette « couleur locale » dont les romantiques nous ont rebattu les oreilles; Duclos cherche mieux et préfère nous dire les causes des événements, qu'il trouve dans le caractère des rois et de leurs ministres; il veut écrire « l'histoire des hommes et des mœurs ». Sainte-Beuve, qui avait tous les préjugés de son temps, fait un

(1) Sur les rapports de Mme de Pompadour avec Duclos, consulter les *Mémoires de Marmontel* (édition Tourneux, I, p. 257) et Collé, *Journal historique*, p. 297.

Digitized by Google

procès à Duclos, disant que cet écrivain du XVIIIe siècle est répréhensible, qui a eu le tort de ne pas appliquer la méthode tirée par Augustin Thierry des romans historiques de Chateaubriand. Comme s'il n'était pas plus utile pour un honnête homme de connaître les projets d'un Louis XI que la couleur de son pourpoint.

Duclos était, depuis quelques mois à peine, entré à l'Académie, que Mirabaud se démit en sa faveur des fonctions de secrétaire perpétuel, qu'il occupait ; Duclos, à partir de ce moment, eut un rôle à soutenir (on voudra bien se rappeler que c'est seulement sous la troisième république qu'a été opérée la séparation de l'Académie et de l'État : c'est ce que l'on appelle démocratiser la littérature). Ce n'était pas seulement ses devoirs académiques : il eut à résister à toutes sortes d'intrigues ; obtint qu'on remplaçât par l'éloge des hommes célèbres les lieux communs jusque là proposés aux concurrents des prix d'éloquence ; composa une suite à l'*Histoire de l'Académie de Pélisson*, et contribua pour une large part à la quatrième édition du *Dictionnaire*, publiée en 1762 ; c'était surtout l'importance que prenaient à cette époque, aux yeux du public, les opinions et les jugements d'un secrétaire perpétuel libre, actif et pondéré ; on voyait en lui une sorte de représentant de la classe des gens de lettres. Duclos avait un caractère très indépendant et bourru ; ses mots, qui sont assez souvent de fortes boutades, sont célèbres ; et son honnêteté était si connue que le Roi lui-même dit un jour de lui qu'il avait son franc-parler et que cela était bien. Dans la bataille encyclopédique, Duclos ne crut point devoir se mettre dans l'un ou l'autre des deux partis : le fond de ses idées, ses amitiés le poussaient vers les Encyclopédistes ; mais leurs outrances l'impatientaient. « Ils en diront et en feront tant, dit-il un jour, qu'ils finiront par m'envoyer à confesse! » Il a écrit à propos du livre de Beccaria, et cela explique bien son attitude devant les Encyclopédistes :

On est revenu depuis quelque temps de beaucoup de préjugés, mais on s'accoutume trop à regarder comme tels tout ce qui est admis. Dès qu'un auteur produit une idée nouvelle, elle est aussitôt reçue comme vraie ; la nouveauté seule en est le passeport. Je

Digitized by Google

voudrais pourtant un peu d'examen et de discussion dans le jugement.

Sur plus d'un point, Duclos est ainsi, se tenant à une réforme modérée et se gardant à l'avance des partis extrêmes. Il n'est pas favorable aux religieux des Ordres mendiants, mais il n'est pas contre toutes les espèces de communautés religieuses et il les croit compatibles avec l'ordre politique moyen qu'il préconise :

Les religieux rentés, en France, sortent communément d'une honnête bourgeoisie, paraissent peu dans le monde, et sont, malgré beaucoup de plates déclamations, plus utiles à l'État qu'on ne le pense. Ce serait la matière d'un bon mémoire économique; je suis étonné qu'aucun d'eux ne se soit avisé de le faire; je m'en occuperai peut-être un jour.

De même, dans son *Essai sur la Voirie et les Ponts et Chaussées*, il ne se montre pas opposé à la corvée, au travail de réparation des chemins par la communauté : il croit seulement qu'il serait bon de régulariser ce service imposé au peuple des campagnes, établissant en principe que l'Etat a le droit de l'exiger comme tous les genres de services pour la cause de l'utilité publique. On nous a enseigné que tout le XVIIIe siècle intellectuel avait demandé la Révolution; et on est assez étonné, un peu plus tard, de découvrir des hommes comme Rivarol ou Duclos qui eussent préféré des réformes. Mais il faut élever des statues à Marat.

Il ne faudrait point d'ailleurs que l'on allât s'imaginer qu'il y eût quelque calcul dans l'attitude de Duclos envers les Encyclopédistes : s'il ne partagea pas toutes leurs opinions et ne les seconda point dans toutes leurs luttes, il ne les attaqua jamais, et n'était pas homme à préférer la protection des grands au besoin qu'il avait d'exprimer sa pensée. Duclos s'était mis sur le pied, en quelque lieu qu'il fût, soit à l'Académie, soit chez les ministres et les ambassadeurs, de ne jamais se refuser le plaisir d'une exécution publique, quand il avait en face quelque personne qu'il détestait ou qu'il déclarait peu estimable. Un jour, chez la comtesse de Kaunitz, femme du ministre d'Autriche à Naples, comme on parlait de l'abbé de Caveyrac, l'apologiste de la Saint-Barthélemy, Duclos s'écria en pleine assemblée : « Comment, Madame, est-ce qu'un tel maraud est venu chez

Digitized by Google

Votre Excellence ? » Et il n'accepta le dîner du lendemain qu'à la condition formelle que l'abbé de Caveyrac n'y serait pas. Une autre fois il sortit d'une maison où il était invité, au moment de se mettre à table, en voyant arriver M. de Calonne, l'ennemi de La Chalotais. Sa conversation était en tout de la même vigueur que ses sorties, et de la même précision tranchante que ses livres. Parlant d'un souper chez le président Hénault, et de l'esprit du président, le prince de Ligne nous dit : « Marmontel l'a secondé à merveille; Duclos pas mal, avec sa sécheresse et son sel ordinaire; sel de mer à la vérité, sel amer, mais qui vaut mieux que le sel attique dont on parle toujours et où je ne trouve jamais le mot pour rire. » Allusion presque certaine à ces évêques qui traduisaient Horace, à tant de beaux esprits du moment, les Capus et les Caillavet du XVIIIe siècle, qui ne valent pas les ongles d'un Chamfort.

C'est, en effet, le propre des grands moralistes, et Duclos en est un, de ne pas croire à la bonté de l'homme, et de percer, chaque fois qu'ils parlent, la croûte d'optimisme sous laquelle les préjugés se conservent. Un Marc-Aurèle, un La Rochefoucauld, un Taine, dans les moments mêmes où ils nous invitent à l'action, ne nous trompent pas sur notre petitesse et la vanité de nos efforts. Dans les *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1751), le plus important des ouvrages de Duclos, rien de ce pathos insolent qui rend les livres d'un Bernardin de Saint-Pierre, ou d'un Jean-Jacques, parfois si détestables et si ennuyeux. Duclos est attaché à la société plus qu'aux hommes, il la prend pour ce qu'elle est, en voit les avantages et ne pense pas qu'on doive la détruire pour la rebâtir plus commodément. Et c'est ce soin constant de la réalité qui le distingue tout à fait de beaucoup de ses contemporains.

On déclame beaucoup depuis un temps contre les préjugés, dit-il ; *peut-être en a-t-on trop détruit : le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion là-dessus exige des principes sûrs et des lumières rares.*

Ce n'est pas à dire que Duclos soit aveugle, ou ennemi de toute réforme; au contraire, nous le voyons écrire sur son époque : *Je ne sais si j'ai trop bonne opinion de mon siècle, mais*

Digitized by Google

il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut-être se dissiper, et dont on pourrait hâter et assurer les progrès par une éducation bien entendue.

Et encore, à propos des grandes perturbations financières et de leurs conséquences, n'écrivait-il pas dans ses *Mémoires* composés entre 1767 et 1772 :

La souffrance gagne toutes les classes de citoyens par une espèce d'ondulation, jusqu'à ce que l'État ait repris un peu de consistance. Les choses reprennent ensuite le même train et préparent une nouvelle révolution qui arrive en France, où tout s'oublie, tous les quarante ans. Nous touchons à une de ces crises d'État.

Singulière intelligence des faits, qui pour nous met Duclos bien au-dessus de ces esprits désordonnés, comme on en connaît tant depuis un siècle et demi, par lesquels un des premiers États de l'Europe aboutit à n'être plus qu'un champ de foire où triomphent les utopistes, les valets d'écurie, les escrocs et la racaille étrangère.

Ce même esprit de précision, que Duclos portait en tout, lui fit écrire des *Remarques sur la Grammaire de Port-Royal*, que beaucoup de nos auteurs contemporains feraient bien de méditer. C'est, en effet, une des conséquences les plus inattendues de nos principes de liberté, que chacun se croit autorisé à torturer notre langue; et que, sous prétexte que l'on a le droit de penser et d'exprimer toute sa pensée avec les façons les plus nouvelles, on donne dans un galimatias où ne sont plus respectés ni les principes de la syntaxe, ni les qualités du vocabulaire, ni les règles logiques de l'entendement. On prétend être artiste avant que de savoir écrire et penser. Et lorsqu'un honnête homme veut parler grammaire ou lexicologie, on l'assomme sous les cris de Liberté, d'Art et de Progrès nécessaires. Cela est misérable.

La fin de la vie de Duclos fut troublée par les démêlés qu'il eut avec les partisans du duc d'Aiguillon, dans l'affaire de La Chalotais. Sur l'invitation du duc de Duras, qui avait remplacé M. d'Aiguillon dans le commandement de la Bretagne, et qui portait à M. de La Chalotais un intérêt où il entrait peut-être un peu de haine et de mépris pour son prédécesseur, Duclos se

Digitized by Google

rendit auprès du magistrat exilé à Saintes, afin d'obtenir de lui qu'il sacrifiât certains Mémoires dont on savait qu'il était occupé et qui pouvaient être nuisibles à la fois aux gens de la cour et aux intérêts de La Chalotais lui-même. Il ne réussit point à le persuader, et l'on peut se demander s'il en avait véritablement le désir. Cependant, la perte de La Chalotais était décidée : il fut enfermé dans la citadelle de Saint-Malo et des commissaires furent nommés pour le juger ou plutôt pour le condamner. Duclos, habitué à s'exprimer librement sur tout ce qui lui semblait blesser l'ordre et l'équité, ne rabattit rien de sa franchise en cette occasion, et, quoique assez surveillé, il s'expliquait hautement et en public sur cette procédure anormale. Un dimanche, Duclos se promenait dans le jardin des Tuileries; malgré la consigne qui interdisait d'y faire aucun commerce, on y vendait un rapport contre l'accusé, que Calonne, l'un des commissaires, venait de faire paraître. Un de ses amis, indigné, se précipita à la rencontre de Duclos : « Le croiriez-vous, dit-il, ici, aux Tuileries, en plein jour, voilà cet infâme rapport qui se vend ! » — « Comme le juge! » répondit Duclos. Avec cet esprit et cette audace, Duclos était un redoutable adversaire pour les ennemis de La Chalotais. Après qu'on l'eut rappelé de Bretagne, où sa présence devenait inquiétante, ses amis, et entre autres M. de Duras, craignant qu'on ne poussât plus loin les précautions, lui conseillèrent de s'éloigner pendant quelque temps de la France. Il avait toujours eu envie de voir l'Italie. Il partit le 6 mars 1766 pour ce pays; son absence se prolongea jusqu'au 17 juin 1767. Nous devons à ce voyage les *Considérations sur l'Italie* qui ne sont, à vrai dire, qu'un mémorial de route, un fragment des mémoires de leur auteur; mais qui précisément, à cause de la force d'esprit de Duclos, de sa manière toute raisonnable, et j'oserais presque dire cartésienne et classique de juger les hommes et les mœurs, nous intéressent par le tableau qu'ils nous présentent de certaines parties de l'Italie au XVIIIe siècle.

Duclos était en Italie quand il apprit la mort de sa mère, âgée de 102 ans. Ses amis connaissant sa tendresse pour elle et ne voulant pas attrister son voyage, se concertèrent avec sa famille pour lui cacher cette triste nouvelle et pour que la *Gazette de*

Digitized by Google

France ne l'annonçât point; mais Duclos l'apprit par la *Gazette d'Avignon*. Il eut une première douleur soudaine; puis, rassuré par les lettres qui lui venaient, dans lesquelles on ne lui parlait point de ce malheur, il crut à quelque méprise et espéra. Le résultat de cette précaution manquée fut de lui faire boire deux fois le calice. Le chagrin que Duclos éprouva en perdant « la seule personne dont, selon lui, on puisse être sûr d'être aimé » le rendit malade. En revenant en France, il écrivait à l'un de ses amis : « Croiriez-vous, ce qui est fort en pensant à une personne centenaire, que l'espoir de la revoir, après l'erreur où j'ai été, ne s'efface que successivement de mon esprit? »

Cinq ans après, Duclos mourait à Paris le 26 mars 1772, âgé de 68 ans, 1 mois et 14 jours. Il avait cru devoir se soumettre aux formalités religieuses.

Ce fut un honnête homme dans toute la force du terme que cet écrivain aujourd'hui trop peu connu. Son éducation, son style, le naturel et la verdeur de son esprit le rattachent, à nos yeux, plutôt à ses aînés du XVIIe siècle, un Bourdaloue, un Labruyère, qu'à ses contemporains, dont il n'a ni les raffinements, ni la souplesse quelquefois un peu crapuleuse. Il va droit à son but; rien ne l'arrête, hommes, préjugés, engouements : ce peut être, à une époque où l'on ajoute aux vices du XVIIIe siècle la sottise de la barbarie renaissante, un exemple tout à fait excellent, un sûr compagnon de route.

LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT INTUITIF [1]

Les excursions scolaires doivent être éducatives ce qui veut dire qu'elles doivent toujours valoir quelque bien aux écoliers, qu'elles doivent les améliorer toujours si peu que ce soit par quelque côté au moins, si pas à plusieurs égards à la fois. Je ferai d'abord une remarque essentielle selon moi, c'est que, l'excursion bien entendue est tonique, «invigorante» comme dit Picard. L'excursion rompt d'abord la monotonie, l'atonie même de la vie scolaire avec, entre ses murs presque toujours maussades, la répétition des mêmes sensations.

Dans son *Esquisse d'une sociologie,* Waxweiler, au sujet de la Pathologie de l'affinité sociale, insiste sur ce phénomène nerveux de l'ennui dû à la répétition des mêmes sensations. Il cite (p. 165) cet incident si caractéristique rapporté par Nansen : « emprisonnés dans les glaces, les matelots du Fram étaient tellement las de ne voir jamais qu'eux-mêmes qu'ils arrivèrent à ne plus se tolérer mutuellement : ils faisaient toujours de longues promenades sur la glace et chacun séparément .»

J'ai connu des élèves nerveux et très intelligents qui ne pouvaient pas supporter la régularité du régime scolaire. Les autres, le « tout-venant », supportent cette régularité mais ils en souffrent ; ils sont à la longue mornes, déprimés; c'est trop «toujours la même chose»! Promettez une excursion à une classe d'élèves qui savent que cette excursion les éveillera, les amusera même en les instruisant, et du coup leurs yeux s'allument de joie. Ils vont pouvoir laisser là, la classe avec son air fade, ses bancs durs, ses livres fripés, pour sortir, marcher,

(1) Suite, voir *Revue* de juin 1909.

Digitized by Google

voir, respirer largement, observer en liberté, rire, courir, converser avec les condisciples ou le maître, recueillir des plantes, des insectes, des minéraux, dessiner, photographier, discuter, voir le soleil, batifoler commme le vent, se ragaillardir, gagner de l'appétit avec une reposante fatigue physique.

Les excursions scolaires ont aussi les plus heureux effets au point de vue des rapports des élèves entre eux et avec leurs éducateurs.

Dans notre étude sur *la Solidarité à l'école* nous montrons au chapitre I relatif au milieu scolaire, que ce milieu, synthèse du milieu physique, — le local — et du milieu social, — les individus inter-agissants — retentit sur les dispositions psychologiques des écoliers et des maîtres d'une façon qui n'est pas toujours conforme aux desiderata d'une bonne pédagogie. Il faut ventiler l'école et la meilleure manière de changer son atmosphère c'est d'en sortir. C'est vrai au moral comme au physique.

Hors de l'école, ce sont, au cours des promenades de quelque durée, des entretiens entre les élèves, auxquels se joignent les maîtres; l'affabilité, la confiance, l'amitié, l'urbanité, naissent de ces rapports plus familiers, plus directs où le respect et la discipline s'affermissent dans l'affection.

Grâce aux excursions, souvent le point de vue change, « l'ennemi, ce n'est plus le maître », comme le dit La Fontaine dans la fable Le vieillard et l'âne, l'ennemi, c'est le condisciple qui « troublerait la fête ».

Pour notre part, nous avons toujours observé à ce point de vue spécial de l'état d'esprit des écoliers à l'égard du maître, la grande valeur apaisante, rassérénante et éducative des excursions scolaires.

Il est un principe que Locke, Rousseau, Pestalozzi, Herbart ont mis en lumière et dont Spencer fait la base de tout son système d'éducation, c'est celui de l'activité spontanée. Il est banal de répéter à l'honneur d'ailleurs de l'école d'aujourd'hui, que les maîtres s'efforcent d'éveiller cette activité spontanée mais ils n'y parviennent pas toujours, précisément parce que l'école est un milieu nécessairement artificiel, organisé hors de la vie.

Digitized by Google

C'est une nécessité : nous ne la discuterons pas ici, mais cette nécessité qui endort et ennuie les enfants et les adolescents, malgré le talent des maîtres, on peut la « tourner » ou mieux, l'atténuer par les excursions.

L'excursion scolaire n'est déjà plus « l'École » mais elle est encore, par son organisation, — voyage en groupe sous la direction de l'instituteur — assez « l'École » pour mettre les écoliers dans des dispositions psychologiques favorables à l'observation fructueuse. Le groupe, la bande est un excitant pour l'esprit de l'individu qui en fait partie. En excursion, la spontanéité est entière et, qui plus est, elle est stimulée, fouettée par la présence des condisciples et des maîtres. Envoyez un enfant de 10 à 12 ans faire seul une excursion; il est peu probable qu'il s'amuse et s'instruise autant que s'il fait la même excursion avec les élèves et le maître de sa classe. Nous pouvons conclure que si l'intervention de l'éducateur dans la promenade est intelligente, active, sans être trop systématique, pédante ou tyrannique, l'excursion scolaire peut être un moyen éducatif de premier ordre [1].

Ces remarques étant faites, voyons d'un peu plus près ce qu'il faut entendre par cette formule : « L'excursion scolaire doit être éducative. » Il semble que ce soit là un truisme. Soit, c'est un truisme; mais il y a, si bizarre que cela paraisse, des truismes qu'il faut parfois démontrer. Herbart s'est rendu célèbre par son système de l'éducation par l'instruction. Ses vues furent utiles et fécondes quoique partiellement erronées. Il est partiellement vrai, mais partiellement seulement que l'instruction éduque. Car elle peut laisser l'homme instruit, très médiocre, très imparfait au point de vue moral, physique et même utilitaire.

L'excursion scolaire ne sera donc pas seulement instructive, elle sera éducative, c'est-à-dire qu'elle visera et réalisera, dans la mesure du possible, le perfectionnement intégral de l'enfant ; elle aura avant tout pour but de le tonifier physiquement, moralement et de l'outiller intellectuellement par l'observation directe de la nature et des phénomènes de la vie : l'excursion correctrice

[1] Ce qui ne veut pas dire qu'il faille en faire outre mesure : l'excès nuit en tout.

Digitized by Google

de la « facticité » scolaire sera avant tout de la vie ; et la vie, dans les actes humains, c'est la réflexion par l'observation, l'expérience, c'est le mouvement. c'est le travail. En un mot et à part de rares exceptions, l'excursion est la pratique opposée à la théorie. Pas de pédantisme à l'excursion, mais l'exercice des sens, des muscles et aussi celui de la réflexion, de la sensibilité devant les choses et les événements, devant les incidents de la route.

Et c'est ainsi que l'on peut moissonner richement au cours des excursions et pour l'éducation physique et pour l'éducation intellectuelle, morale, esthétique et même pour l'éducation technique.

***

Les excursions scolaires, qui se proposent pour but l'avancement ou le complément de l'instruction et de l'éducation et qui sont en quelque sorte l'École hors de l'école, s'assigneront-elles un programme ?

Evidemment.

Et le programme de l'École hors de l'école devant, par sa réalisation, concourir à l'éducation intégrale, sera en quelque sorte encyclopédique. En effet, sortir du local de l'école c'est être sollicité par les aspects multiples de la nature, de la vie, du travail, de l'organisation sociale, de l'art. Tous ces aspects retiennent l'attention, excitent la réflexion, affinent la sensibilité, enrichissent, rectifient les idées, les goûts, modifient ou déterminent les volitions, en un mot éduquent.

Mais alors va-t-on dire, tous ces « aspects éducatifs » seront dévorés par les yeux et l'esprit, sans ordre, sans méthode, au petit bonheur du chemin ? Oui et non. Il faut s'entendre.

« L'École hors de l'école » n'aura pas de programme rédigé, codifié, prévu, inflexible, indérogeable parce que « l'École dans l'école » en a un. Et le programme de « l'Ecole à l'école » sera celui de « l'École hors de l'école » à condition qu'il soit libéré de sa rigidité cadavérique et qu'il puisse être souple, élastique, ondoyant comme la vie même à laquelle elle sert de jalonnement.

Au reste, comme nous le disait dans une lettre, Jules Lemaître,

Digitized by Google

à propos de l'étude de l'art poétique de Boileau dans nos athénées : « Un programme vaut ce que vaut le professeur. » On peut faire de beaux, de magnifiques programmes d'excursions scolaires si les éducateurs ne les comprennent pas et ne les appliquent pas avec ardeur, science et conviction, ils resteront stériles comme le verbe inentendu.

Cependant comme nous faisons ici une étude analytique avec le dessein de montrer la potentialité pédagogique de « l'École hors de l'école » nous aurons l'air dans les quelques pages qui vont suivre d'esquisser un programme quand même. Mais ce programme, on le comprendra, se bornera à indiquer, il n'aura pas la prétention de régler, d'arrêter, de définir, de contraindre.

Nous avons dit plus haut que l'excursion scolaire est un invigorant cérébral. Il est plus évident encore qu'elle est favorable à la santé physique des écoliers et des maîtres. La marche, la distraction, la conversation gaie et libre sous le ciel, qui fait place aux chuchotements de contrebande en classe, le soleil, le vent, le grand air, les courses, les jeux valent bien, croyons-nous une leçon de gymnastique. La gymnastique est utile, indispensable même, surtout la bonne gymnastique ; mais elle ne suffit pas, car elle est un travail si elle s'exécute convenablement et malgré toutes ses vertus, il lui manquera toujours celle de la spontanéité qui faisait dire à Spencer, probablement avec raison, que le jeu est et restera le meilleur exercice physique. Georges Rouma dans un article de l'*École nationale* (n° 21, 1er août 1907) sur le réduction de la journée de travail des écoliers, montre, en s'appuyant sur les travaux de plusieurs spécialistes, les inconvénients graves des longues journées de travail sédentaire à l'école tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel.

Et il formule les conclusions suivantes :

Le nombre journalier d'heures de travail sédentaire à l'école est trop considérable ;

La longue immobilité à laquelle sont astreints les enfants n'est pas nécessaire pour que le but éducatif soit atteint ; la même remarque s'applique au but utilitaire ;

Cette longue immobilité est nuisible à l'enfant ;

Digitized by Google

Il n'est pas raisonnable de soumettre les enfants de 6 à 7 ans au même régime que les enfants de 12 à 13 ans.

La solution pratique ? se demande G. Rouma. Il répond : « La solution pratique la plus simple, celle qui se présente immédiatement à l'esprit consisterait tout simplement à réduire la durée des classes proportionnellement à l'âge des enfants et en s'inspirant pour cela des tableau dressés par Duke et Burgerstein.

« Une autre solution consisterait à diminuer le nombre d'heures de travail sédentaire en remplaçant une partie de celles-ci par des promenades à la campagne — deux ou trois par semaine — par des récréations libres plus nombreuses et plus longues — toutes les heures — par des séances de travail manuel actif, telles que menuiserie, jardinage, élevage de petits animaux, etc. »

G. Rouma signale qu'à Schaerbeek — près de Bruxelles — l'administration communale a transformé un vaste terrain en jardin scolaire. Celui-ci est cultivé et entretenu par les élèves des diverses écoles de la commune qui y sont conduits à des jours déterminés. Un instituteur reste à demeure dans ce jardin, reçoit les enfants et dirige leur travail. C'est à peu de chose près ce que nous suggérons dans notre ouvrage L'*Éveil d'une conscience* (p. 213) sous le nom de « Jardin d'honneur » au sujet d'une vraie fête des arbres.

« Cette seconde solution, continue l'auteur de l'article, a toutes mes sympathies. Je ne doute pas qu'elle soi plus facilement admise que la première et qu'elle amène, comme conséquences heureuses, la création de jardins scolaires, d'ateliers scolaires, voire de basses-cours scolaires. »

En bon théoricien généreux, G. Rouma va presque aussi loin dans son rêve de réforme qu'Elslander qui construit si poétiquement « Novella » dans l'*École nouvelle* (1).

Les réformateurs outranciers sont utiles, du reste. L'utopie d'aujourd'hui est la réalité bénie de demain. Et s'il est un domaine où les théories les plus subversives sont, non pas inoffensives mais salutaires, c'est bien celui de l'Éducation.

Pour ce qui est des possibilités actuelles et du point de vue

(1) Lebègue, à Bruxelles.

Digitized by Google

qui nous requiert ici, nous sommes heureux de constater l'accord des hommes de science, biologistes et psychologues, sur la nécessité de remédier par divers moyens et notamment par les jeux et les excursions à la sédentarité et à l'immobilité débilitantes des longues heures de classe.

Au surplus, comme le fait remarquer Rouma, le régime du demi-temps est déjà en vigueur à Baltimore, à Stockholm, dans la plupart des villes de Suède, en Norvège et dans beaucoup de villes allemandes et autrichiennes.

« A Stockholm, les classes de filles et de garçons se donnent de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi; cette longue classe est coupée par quatre récréations libres : de 9 heures à 10 h. 10 m.; de 10 heures à 10 h. 30 m.; de 11 heures à 11 h. 10 m. et de 12 heures à 12 h. 10 m., ce qui donne au total 4 heures de leçons et 1 heures de récréation.

« L'après-midi les enfants sont libres. En outre, le personnel est autorisé à organiser toutes les excursions qu'il lui plaît et sans aucune formalité. »

Sans vouloir nous prononcer sur l'applicabilité d'un pareil régime à Bruxelles, nous le signalons pour montrer que les éducateurs étrangers ont déjà fait « le plus », il n'est que trop urgent que les éducateurs belges songent une bonne foi à faire « le moins ».

Au point de vue de l'éducation intellectuelle, l'utilité des excursions réside en ce qu'elles peuvent concourir à l'instruction expérimantale dont le Dr Gustave Lebon a si brillamment démontré la supériorité dans *Psychologie de l'éducation*.

« La méthode mnémonique, dit-il, consiste à enseigner oralement ou par les livres; la méthode expérimentale met d'abord les élèves en contact avec les réalités et n'expose les théories qu'ensuite. » Lebon est d'ailleurs d'accord avec Spencer mais il a eu raison de refaire la démonstration avec la vigueur qu'on lui connaît, dans le chapitre premier du livre III de son ouvrage, intitulé : *Les bases psychologiques de l'instruction*.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce point, voulant consacrer plus loin une chapitre spécial à la contribution des

Digitized by Google

excursions scolaires à l'enseignement des diverses branches qui figurent au programmes de nos écoles.

Pour ce qui est de l'éducation morale, elle doit être, comme toute éducation, uniquement basée sur l'expérience et jamais enseignée par les préceptes des livres.

« Les éléments de l'éducation morale de l'enfant doivent dériver de son expérience personnelle (1). »

C'est dire de quel secours l'école itinérante peut être dans l'éducation morale.

Les incidents multiples de la route, les spectacles de la rue, la bonne ou mauvaise conduite des écoliers pendant les excursions peuvent être autant de leçons de morale en action.

Les exemples pullulent; citons-en deux.

Le jour du tirage au sort, à l'hôtel de ville de Bruxelles, en 1907, j'ai conduit mes élèves à la Grand'Place et là, dans le somptueux décor architectural que l'Europe nous envie, j'ai fait assister mes pupilles au spectacle peu enviable et très immoral que l'on connaît. En y assistant, ils avaient une documentation, objective, pittoresque, préparatoire à un devoir de style et du même coup ils saisissaient ce qu'il y avait de dégradant et d'injuste dans la conscription combinée au remplacement.

Dans le *Soir* du 11 février 1907, on lisait le petit article suivant : « Les élèves des écoles au tribunal des canailles. »

« Monsieur Jonckheere, directeur de l'école communale de la chaussée d'Anvers, à Laeken, a pris une excellente initiative que les autres chefs d'école feraient bien de suivre.

« Dans le but de mettre en relief les graves conséquences auxquelles ils peuvent s'exposer en commettant des actes répréhensibles soit sur la voie publique, soit dans des établissements publics, il a conduit les élèves du cours supérieur à l'audience du tribunal de simple police de la résidence royale, où devaient précisément comparaître de jeunes délinquants.

« Les élèves ont successivement vu défiler une série d'ivrognes, de vagabonds, de gamins qui avaient joué des tours pendables aux passants, jeté des pierres dans les réverbères, arraché les

(1) Gustave Lebon, *loc. cit.*, p. 214 et 215.

Digitized by Google

sonnettes, lancé leur « clachedop » dans les jambes des « chics messieurs ».

« Après la levée de l'audience, M. le juge de paix, M. Dubois, a adressé aux écoliers une allocution dans laquelle il leur a retracé la manière de se comporter pour éviter de comparaître devant lui.

« Il leur a expliqué qu'une condamnation, même en justice de paix, a toujours de sérieuses conséquences. Les habitués du tribunal de simple police ne tardent pas à devenir des habitués du tribunal correctionnel et finissent souvent par échouer en cours d'assises.

« Cette allocution a produit une excellente impression sur les jeunes auditeurs. »

Et l'éducation esthétique?

On aurait, je crois, de la peine à indiquer mieux la valeur éducative de l'excursion scolaire au point de vue esthétique que ne l'a fait un de nos élèves de deuxième année moyenne dans une lettre rédigée comme devoir de style. Nous ne résistons pas au désir de citer cette belle phrase :

« Ces excursions ont pour but de faire connaître aux élèves les environs des lieux où ils grandissent, d'éveiller en eux le sentiment de l'amour pour les beautés de la nature, de leur apprendre à sentir ce qu'il y a d'attirant dans toutes ces choses, de les habituer à contempler les beaux sites, les riantes contrées, les forêts aux mille bruits, les grasses prairies, les champs cultivés, les allées ombrageuses, les cours d'eau pittoresques, les beaux monuments. »

Madame Necker de Saussure dit déjà de l'enfant : « Montrez-lui un beau coucher de soleil; rien de ce qui peut l'enchanter ne passe inaperçu ! »

Et Channing, le « Fénelon américain », dira avec plus d'éloquence : « La beauté est partout, et faute de cultiver ce sentiment, une joie infinie est perdue pour le monde. Chaque laboureur vit devant les ouvrages d'un artiste divin, il n'en sent ni la beauté ni la grandeur, et une multitude d'hommes vivent ici bas en aveugles, comme si, au lieu de posséder cette belle terre et ce glorieux firmament, ils habitaient un cachot. »

Digitized by Google

La ville de Bruxelles a publié en 1903 une brochure intitulée : *L'Éducation esthétique à l'école primaire.* Un exemplaire a été remis à tous les membres du personnel enseignant. Cette intéressante petite brochure contient un ordre de service émanant du Collège des bourgmestre et échevins, des considérations générales signées par M. Sauer et des extraits de travaux de MM. Dardenne, Daumers, De Kelper et Deridder, instituteurs, et enfin un chapitre sur « Le livre d'images et la lithographie en couleurs comme moyen d'éducation esthétique », par M. Sauer.

M. Daumers écrit : « L'instituteur profitera principalement de ses promenades et de ses visites dans les différents musées pour éveiller chez ses élèves le goût du beau. Dans ses promenades, il attirera et maintiendra l'attention de l'enfant sur un beau spectacle de la nature, un coucher de soleil, un paysage grandiose; il apprendra à aimer la nature, qui, dans sa simplicité et son exquise beauté, constitue l'œuvre d'art par excellence. »

Et M. Dardenne :

« Rendons les enfants sensibles aux beaux spectacles de la nature, jetons dans leur existence scolaire le plus de poésie possible et dirigeons leurs regards vers tout ce qui embellit la vie.

« ... A côté des musées de peinture et de sculpture, il y a un vaste musée que les élèves doivent visiter : c'est Bruxelles lui-même.

« Les monuments, les statues, les squares, les jardins publics, tout ce qui fait de Bruxelles une ville belle, artistique, doit pénétrer l'âme de nos enfants d'un noble respect et d'un sincère enthousiasme.

« Toute l'histoire de notre pays et toutes les transformations successives des données artistiques sont inscrites dans ces œuvres diverses; elles méritent donc une attention spéciale et une étude complète. »

Dans un rapport remarquable au troisième congrès international de l'art public, publié sous le titre de : Importance de la culture esthétique dans l'éducation générale de l'enfant, M. A. Sluys, consacre aux « moyens » de l'éducation esthétique primaire une page qui serait à citer toute entière. Force nous est, faute de place, de la résumer : M. Sluys indique trois sources

Digitized by Google

d'impressions esthétiques : 1° la nature dans ses aspects, dans ses phénomènes et ses manifestations de la vie; 2° le milieu naturel modifié par l'action de l'homme : habitations, champs cultivés, villages, villes : empreinte de l'homme dans le paysage; 3° les œuvres d'art proprement dites : monuments, statues, tableaux.

M. Sluys formule ces conclusions que nous faisons nôtres : « Un large développement et une bonne organisation des excursions scolaires est la première condition d'une éducation efficace spécialement au point de vue esthétique. L'État, les provinces et les communes devraient largement les encourager. Toutes les écoles primaires rurales et urbaines devraient posséder les moyens de les pratiquer. C'est une question de budget que quelques administrations communales soucieuses de l'éducation du peuple ont su résoudre. Exprimons l'espoir qu'avant le centenaire de notre indépendance, dans toutes les écoles publiques, les excursions scientifiques et esthétiques seront organisées et que les enfants apprendront ainsi à connaître les beautés de la patrie et ses richesses artistiques qui sont le patrimoine de tous! »

Avant de quitter l'éducation esthétique, disons un mot de la « Fête des arbres ».

Parlant de l'organisation de l'enseignement en Russie, Guex dit que le programme n'offre rien de particulier. « Il faut cependant mentionner dit-il, les fêtes originales en faveur des arbres. Il existe en Russie de nombreuses sociétés qui se proposent de répandre parmi les jeunes générations l'amour de la nature et des plantes, et le respect auquel les arbres ont droit, par les jouissances esthétiques qu'ils nous procurent, aussi bien que par les services importants qu'ils nous rendent. Les nouvelles plantations d'arbres donnent lieu à des fêtes où les élèves des écoles primaires sont conviés et où des conférences leur sont faites sur la beauté et l'utilité des arbres (1). »

Il existe depuis quelque temps en Belgique une « Ligue des amis des arbres » dont on ne saurait assez louer et seconder les efforts. La Fête des arbres fait son tour de Belgique en passant par les écoles.

(1) F. Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, p. 627.

Digitized by Google

En 1907, quelques fêtes des arbres, scolaires ou extra-scolaires ou combinées, ont eu lieu au courant de l'été. La plus remarquable à notre avis fut celle d'Esneux pour laquelle Oscar Colson, le poète liégeois, a écrit en wallon des vers charmants dont voici la traduction par M. Nandrin, échevin à Esneux :

L'an 1907, le 21 du mois de mai,
Cet arbre a été planté
Pour instruire les petits, faire penser les grands
Et pour dire à tous :
Aimez les arbres, respectez-les
Pour la beauté et l'honneur du pays.
Qui que vous soyez, les arbres ont écouté
Vos jeux d'enfants, vos amours de jeunesse,
Votre repos bien gagné.
Ils ont vu toutes vos joies, toutes vos peines,
Ils demeureront quand vous aurez passé.
A ceux qui viendront après vous
A qui sait les regarder, ils donnent le bon exemple
Ils sont solides, honnêtes et doux.
Ils donnent leurs fruits selon tout leur pouvoir
Sans chercher pour qui c'est.
Une bourrasque passe, ils rendent le bien pour le mal,
Le jour que tout le monde fera comme eux
La terre tournera plus joyeusement.

Et voici la plantation de l'arbre :

« Il était 6 heures lorsque la colonne, que précédaient les enfants des écoles, tout de blanc vêtus, se dirigea vers la plaine de Beaumont, où avait lieu la plantation du pin argenté. Le soleil tombait à l'horizon et incendiait la colline verdoyante. Un grand calme, un calme religieux enveloppait la région d'une souveraine beauté.

« Les enfants se rangèrent autour de l'arbre symbolique (1)... »

Un mot aussi de l'éducation technique, manuelle, professionnelle.

Les travaux manuels et l'éducation technique n'ont pas

(1) ANABEL, *La Dernière heure*, 12 août 1907.

Digitized by Google

jusqu'ici forcé les portes des écoles moyennes et des athénées.

Nous le comprenons pour l'enseignement professionnel pour lequel on a créé des écoles spéciales où l'on fait l'apprentissage des métiers, mais nous le comprenons moins pour l'éducation technique et l'éducation manuelle — qui ont beaucoup de points de ressemblance — et qui sont reléguées, l'une au quatrième degré, l'autre à l'école primaire.

Je veux bien admettre que si on se place au point de vue étroitement utilitaire, les écoles moyennes, peuplées des enfants de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie — futurs employés, fonctionnaires, commerçants, avocats, médecins, etc. — n'appellent pas de toute urgence l'organisation de l'éducation technique ou manuelle.

Mais si l'on voit les choses de plus haut, on doit reconnaître que le travail manuel est éminemment éducatif, pondérant, et qu'il est, dans tous les cas, le couronnement de l'instruction par l'intuition, de l'instruction expérimentale. Voir, juger, comprendre ne suffisent pas, il faut savoir faire, construire, reproduire. La main doit pouvoir faire l'objet représenté par le dessin et reproduire l'expérience qui a été comprise.

A supposer que les travaux manuels soient inaugurés dans les écoles moyennes — on pourrait les introduire modestement, sans outrance — la question, pour ce qui nous occupe sera celle-ci : Les excursions scolaires seront-elles de quelque utilité dans l'enseignement technique? Je n'hésite pas à répondre affirmativement.

Je prends le programme des travaux manuels au quatrième degré, il comprend :

des notions pratiques de technique;
le cartonnage;
le modelage;
quelques exercices simples de moulage;
le travail du bois;
quelques exercices de stéréotomie.

Eh bien, je crois pouvoir soutenir que, quelles que soient la

Digitized by Google

conscience, la science et l'ardeur des professeurs, cet enseignement technique sera étriqué, insuffisant, artificiel, s'il n'est pas complété par des visites d'établissements où l'on ne travaille pas « pour rire » mais « pour de bon ». Ces visites d'ateliers où le travail se fait selon les nécessités pratiques de la technique et de la lutte industrielle et commerciale mettraient les jeunes gens en contact avec la réalité vraie et non seulement avec son scolaire décalque. Certaines notions seraient mieux acquises, complétées, saisies sur le vif du vrai travail technique, certains goûts, certaines vocations se révéleraient et toujours, en tout cas, les jeunes initiés aux travaux manuels sortiraient de ces ateliers avec de l'admiration et du respect pour la grandeur, pour la beauté et pour la dignité, la valeur réelle quoique obscure de la partie humble et méritante de l'humanité qui le pratique.

Il y a toujours moyen, quand on veut se déranger on insister poliment, de se faire ouvrir les portes de la plupart des usines et ateliers.

Je le sais de science personnelle et pour avoir pratiqué le système au temps où je donnais le cours de géographie économique à l'école moyenne B, de Bruxelles, et où il m'arrivait, par exemple, de visiter en province, en une seule journée, un laminoir et une verrerie.

Pour ce qui est des travaux manuels, il ne faudrait pas quitter Bruxelles et ses faubourgs, qui comptent une foule d'ateliers de cartonnage, de modelage, de moulage, de travail du bois et de stéréotomie ou taille des pierres.

* * *

Telles sont, rapidement esquissées, les ressources précieuses et diverses des excursions scolaires auxquelles nous réservons un examen plus approfondi.

(*A suivre.*) BENOIT BOUCHÉ.

Digitized by Google

CHRONIQUE HISTORIQUE

FRÉDÉRIC DUVAL, *Les terreurs de l'an mille*. Bloud, 1908. — EMILE ROCA, *Le grand siècle intime : De Richelieu à Mazarin (1642-1644)*. Perrin, 1908. — VIC. DE GUICHEN, *Crépuscule d'ancien régime*. Perrin, 1909. — EMILE BOURGEOIS, *La diplomatie secrète au XVIIIe siècle. Ses débuts. I. Le secret du Régent et la politique de l'abbé Dubois (triple et quatruple alliance.) [1716-1718]*. Colin, s. d. — EMMANUEL DE BROGLIE, *Un grand marin : Tourville (1642-1701.)* Plon-Nourrit, 1908. — PIERRE RAIN, *L'Europe et la restauration des Bourbons (1814-1818)*. Perrin, 1908. — HENRI CABANE, *Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848*. Bloud, 1908. — F. BARBEY, *La mort de Pichegru-Biville, Paris, le Temple (1804)*. Perrin, 1909. — F. DE BRAY, *Quelques considérations politiques sur la révolte des provinces belges en 1789 et 1790* (extrait de la correspondance et des notes originales de S. E. le comte François-Gabriel de Bray). Bruxelles, Goemaere, 1908. — R. GONNARD, *L'émigration européenne au XIXe siècle*. Colin, 1906. — JEAN DARCY, *France et Angleterre : Cent années de rivalité coloniale (l'affaire de Madagascar)*. Perrin, 1908.

La librairie Bloud, de Paris, publie depuis plusieurs années une série de petits volumes consacrés à diverses questions historiques assez mal connues. Son initiative est heureuse : sous un format peu volumineux, à la manière d'un exposé méthodique d'où est bannie toute superfétation et au cours duquel ne sont citées et interprétées que les sources essentielles, présenter les conclusions de la critique contemporaine sur maints problèmes souvent controversés et presque toujours mal posés, tel est le but louable de cette publication. Elle s'adresse aussi bien aux spécialistes qu'au grand public et offre toute garantie au lecteur en ce qui concerne la valeur de ceux qui y colla-

Digitized by Google

borent : (1) l'histoire religieuse ou mieux, l'histoire ecclésiastique est le champ d'exploration qu'elle s'est réservée. Le nouveau livre de M. Frédéric Duval (2), qui en fait partie, mérite tous les éloges. Les origines de la légende des terreurs de l'an mille y sont examinées avec soin et clarté. S'adressant aux textes sur lesquels les historiens se sont appuyés pour développer leurs thèses relatives à la croyance à la fin du monde (3), M. Duval parvient très simplement à en montrer l'insuffisance ; bien plus, en excellent plaideur, il en fait servir quelques-uns à ses propres conclusions.

Quand donc le mythe des terreurs de l'an mille a-t-il fait son apparition? Selon M. Duval — et les arguments qu'il invoque pour défendre son opinion me paraissent extrêmement plausibles — c'est le cardinal Baronius qui, vers 1590, écrit le premier : « ...Alors commence la première année après l'an mille. On avait faussement prétendu qu'elle marquait la fin du monde ou sa ruine prochaine... Ces bruits se répandirent de la Gaule dans l'Univers. *Presque tout le monde y crut ;* les simples en furent effrayés, mais les savants n'y crurent guère (4). » Ne cherchons pas plus loin le point de départ de la fameuse légende ; elle ne tarda pas à s'accréditer auprès des archéologues d'abord, auprès des historiens ensuite. Le Vasseur, Tritheim, Mabillon, Longueville, Robertson contribuèrent successivement à lui fournir des partisans multiples. Ce n'est que vers le milieu du XIXe siècle qu'historiens et érudits se mirent à étudier sérieusement la question et manifestèrent leurs doutes au sujet de l'authenticité de ces craintes générales qui auraient secoué si violemment, aux

(1) Quelques titres suffiront à le prouver : Bréhier, *La querelle des images* (VIIIe-IXe siècle). — Deslandres, *Le concile de Trente et la Réforme du clergé au XVIe siècle.* — Kurth, *Qu'est-ce que le Moyen Age ?* — *La lèpre en Occident avant les Croisades.* — Romain, *L'Inquisition.* — Servière, *Charlemagne et l'Eglise.*

(2) *Les terreurs de l'an mille*, 3e édit., Bloud et Cie, 1908.

(3) Concile de Trosly ; libellus de Antechristo d'Adson ; Chronique de Tritheim ; Chronique d'Abbon ; Chronique dite de Guillaume Godel ; Chronique de Raoul Glaber ; Chronique de l'Annaliste Saxon ; gestes des évêques de Liége ; Texte d'Aniane ; Annales de Quedlinbourg ; ajoutons-y les chartes qui y font allusion ou qui en parlent ouvertement.

(4) *Annales ecclesiastici.* Lucae, 1739-59 ; t. XVI, p. 399.

Digitized by Google

approches de l'année fatidique, les populations chrétiennes. L'erreur s'est répandue d'autant plus aisément qu'elle se fondait sur les doctrines millénaristes, ensemble de croyances à la fin prochaine du monde, parfois entretenues par les savants et exploitées à maintes reprises par les prédicateurs et les colporteurs de nouvelles.

Retenons bien la conclusion générale de ce travail précis et définitif : « Ce qui ne fut pas.... C'est l'universelle épouvante et c'est l'éternelle prostration (1). »

*
* *

Plusieurs des livres nouveaux que nous présentons au lecteur se complètent et s'enchaînent de la meilleure façon; aussi, poursuivant l'ordre chronologique qui, en l'occurrence, nous apparaît comme le plus logique, nous nous adresserons, en premier lieu, à celui que publie chez Perrin M. E. Roca. Il forme, à dire vrai, la seconde partie (2) d'un travail général ayant pour thème le grand siècle intime; le volume actuel intitulé *De Richelieu à Mazarin* correspond exactement aux années 1642 à 1644.

Munie d'un utile répertoire alphabétique, rendant aisée la consultation des détails savoureux dont elle est émaillée, cette étude, de l'aveu même de son auteur, affecte la forme anecdotique; qu'on ne lui demande donc pas un imposant appareil de sources : les notes sont réduites au minimum, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient mal citées ou défectueusement rédigées. Le récit est élégant et varié; il s'en dégage un charme très pénétrant que n'altère aucunement la rapidité de l'exposition ; aussi bien peut-on dire que la *touche* impressionniste de maint tableau de mœurs apparente le narrateur à la catégorie de ceux qui pratiquent ce que Daudet appelait spirituellement la *littérature debout*. Rien n'est donc moins fastidieux que ce genre de lectures historiques qui possède les attraits du roman sans en

(1) Cf. p. 90, la bonne bibliographie qui termine le livre. On y trouvera groupés la plupart des grands travaux consacrés à la question des terreurs de l'an mille.

(2) Le premier volume avait pour titre : *Le Règne de Richelieu (1617-1642)*.

Digitized by Google

avoir les inconvénients si nous nous plaçons au point de vue scientifique.

M. Roca nous entretient, en s'inspirant constamment de cette méthode, du mécontentement général provoqué en France par la politique de Richelieu, de la personnalité de Louis XIII, dont il analyse finement les caractéristiques, des étapes de Mazarin, des cabales au milieu desquelles il louvoie en comédien subtil et sceptique, de ses relations avec la reine, grâce auxquelles il atteint les suprêmes honneurs. La meilleure partie du livre — c'est la plus agréable à parcourir — est assurément la dernière. Elle est aussi la plus développée. L'auteur lui a donné pour titre : *Le Tout-Paris avant la Régence d'après une satire contemporaine.* C'est une véritable revue des hommes du temps, silhouettés avec grâce et esprit. Quant à la *satire contemporaine* dont il est fait mention, elle est reproduite en appendice sous le titre *les contre-vérités* et date du début de 1642; nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'elle n'a pu servir à M. Roca que de guide sommaire; les principaux vers dont elle se compose jouent le rôle de devises pour les divers paragraphes biographiques de cette galerie du Tout-Paris de l'époque. C'est ainsi que nous voyons défiler devant nous le premier duc de Rohan-Chabot, dont le grand mérite était de savoir danser, Mlle de Rohan, l'évêque de Belley, Jean-Pierre Le Camus-Pontcarré, aux intentions excellentes contrariées par un « léger manque de jugement », Gaston de Roquelaure, outrecuidant et vantard, type exagéré du petit marquis de Molière, dont les rodomontades n'ont d'égales que la couardise et la pusillanimité; puis défilent quelques belles dames du *Cours*, aux mœurs peu farouches dont s'accommodent fort bien les chansonniers satiriques, la duchesse de Rohan, Marguerite de Béthune, dévergondée qui, privée de son mari et ayant dépassé la quarantaine, transforma son hôtel en lieu de rendez-vous pour de jeunes gentilshommes débauchés qu'elle entretenait de ses deniers : tel ce Miossens qui tirera cyniquement parti de ses faiblesses (1).

(1) *Op. cit.*, p. 324.

Digitized by Google

Nous ne pouvons que souhaiter la prochaine apparition d'une nouvelle galerie de portraits de cette nature. Le dessin en est si fin et les nuances si élégamment soulignées, qu'ils offrent autant d'attrait pour la critique littéraire que pour l'histoire.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la contribution importante apportée par M. le vicomte DE GUICHEN au premier traité franco-russe et aux antécédents de l'alliance renouée entre les deux nations au déclin du XIXe siècle (1); le livre qu'il vient de publier est moins une suite de monographies distinctes que l'analyse des principales phases de la décadence monarchique française de 1685 à la fin de l'ancien régime; après une période d'éclat inégalé, marquée par le gouvernement de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV jusqu'au moment où se formera la ligue d'Augsbourg suscitée par les abus de pouvoir du Roi-Soleil, par sa mégalomanie extraordinaire, par les fautes politiques auxquelles l'amène son orgueil démesuré, la France essuiera de terribles revers et connaîtra de cruels désastres; elle se désagrégera insensiblement et le XVIIIe siècle assistera au partage de l'hégémonie européenne entre la Prusse et l'Angleterre. Le spectacle qu'elle présentera à l'intérieur nous apparaîtra peu édifiant. La corruption morale, le désordre financier, l'incurie gouvernementale précipiteront sa ruine dont, en fin de compte, il faut faire remonter l'origine à la politique ambitieuse de Louis XIV.

Quoique les travaux de mérite ne soient pas rares pour cette période de l'histoire de France, l'ouvrage de M. le vicomte de G. n'en offre pas moins un réel intérêt; ce n'est pas qu'il renouvelle les données de la science moderne par la publication ou l'interprétation de documents originaux, mais il possède le don d'exposer avec charme et exactitude, en les reliant l'une à l'autre par les idées générales de son introduction, les questions suivantes : le bombardement de Gênes et le doge à Versailles (1684-1685), Jean Cavalier à Versailles (1704), les mœurs de la société de Paris sous la Régence (1715-1723), la France à la fin de la guerre de sept ans et Franklin à Paris (1776).

(1) Cf. *Chronique historique* (*Revue de Belgique*, année 1908).

Digitized by Google

Parmi ces diverses dissertations dont la lecture est très attrayante parce qu'elles sont dépourvues de cet aspect sec et prétentieux de tant d'œuvres historiques actuelles (1), nous distinguerons, à titre d'exemple, celle qui, sous la forme d'un tableau vivant et expressif, nous dépeint l'état moral de la société parisienne pendant la Régence. On sait que l'extrême fin du règne de Louis XIV fut lamentable et sombre; le roi, entouré d'une tourbe de courtisans avides de plaisir et dont pas un n'avait la moindre notion de moralité, redoutait l'avenir pour le pays qu'il avait si malheureusement gouverné depuis que l'ambition lui avait fait perdre la sérénité d'esprit indispensable à quiconque assume la direction des destinées d'un grand peuple. Le récit de ses funérailles prouve à quel point sa popularité avait baissé puisque, ainsi que l'écrit M. de G., « l'on eût cru qu'au lieu des obsèques d'un roi qui pendant de longues années avait placé la France à la tête du monde, il s'agissait des funérailles d'un tyran exécré auquel la foule tenait jusqu'à la dernière minute à manifester l'intensité de sa haine et la grandeur de son mépris. Saint-Simon s'était écrié dans son indignation violente : Je ne savais pas que le carnaval fût en Septembre (2)! »

Le régent, malgré des dons naturels brillants, ne tarda pas à scandaliser le public de Paris et le monde même de la Cour par ses débauches et ses orgies retentissantes et Dubois, au dire de la duchesse d'Orléans, ne laissa pas d'avoir une certaine influence sur lui, en flattant ses travers, en se prêtant bénévolement à de singulières complaisances, dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces du duc et de se préparer un avenir de tout repos. Les princes de l'entourage du régent ne se firent pas faute d'imiter son exemple; tel le duc de Richelieu que la duchesse d'Orléans considérait comme « un archi-débauché, un vaurien, un poltron qui n'a rien valu et qui ne vaudra jamais rien » (3). Quant aux femmes

(1) Un reproche est à faire à l'auteur : ses citations manquent de précision; pourquoi n'indique-t-il pas la *pagination* des renvois aux auteurs cités ? Il n'est plus permis, à l'heure actuelle, de se contenter de références libellées comme elles le sont dans le présent livre.

(2) *Op. cit.*, p. 158 et suiv.

(3) *Op. cit.*, p. 177.

Digitized by Google

de la Cour, elles dépassaient encore l'ignominie masculine; les pamphlets et les épigrammes reflétèrent bientôt l'indignation soulevée par leur frénésie vicieuse; le mot d'ordre n'était-il pas donné par cette duchesse de Berry qui, tout en simulant des allures recueillies à la veille ou au lendemain des grandes fêtes, se livrait sans aucun scrupule, aux pires excès (1)? Les femmes de la maison de Condé ne valaient guère mieux. Aussi la duchesse d'Orléans n'hésite-t-elle pas à écrire à leur sujet qu'on devrait les enfermer, que « c'est une honte ce qu'on raconte qu'elles ont fait en public, au bal (2) » et qu'il est bien regrettable qu'elles soient ses proches parentes. Que dire de cette comtesse de Verrue, surnommée la *dame de volupté*, de Mme de Tencin, dont la conduite vis-à-vis du régent qui refusait ses avances exprime éloquemment son absence complète de pudeur, de Mme du Deffand, qui se complaisait dans la compagnie de gens peu recommandables et qui éprouvait une joie malsaine à s'initier aux « dessous les moins avouables de la société du régent (3) ».

Il n'est pas étonnant que dans un monde pareil la vertu ait été bafouée; tout sentiment de dignité et d'honnêteté faisait l'objet des railleries des salons où il évoluait; la fidélité conjugale était ridiculisée et le mépris du respect de soi-même devenait un principe moral; la duchesse d'Orléans n'émettait-elle pas au sujet de l'amour dans le mariage ces réflexions que l'on s'attendrait à découvrir plutôt sous la plume d'un dramaturge ultra-moderne en quête d'une popularité de mauvais aloi : « Parmi les gens du commun, il est vrai, l'on trouve encore des hommes qui aiment leurs femmes.... Mais parmi les gens de qualité, je ne connais pas un seul couple qui s'aime et soit fidèle (4). » L'absence de toute retenue de la part des femmes du monde parisien atteint même un si haut degré de cynisme que la fille de la duchesse d'Orléans venue en France à l'effet de rendre visite à sa mère ne peut s'habituer à voir « des dames qui portent

(1) *Op. cit.*, p. 179.
(2) *Op. cit.*, p. 181-182.
(3) *Op. cit.*, p. 183.
(4) *Op. cit.*, p. 184.

Digitized by Google

les plus grands noms se laisser aller, eu plein opéra, entre les bras des hommes qu'elles ne détestent pas (1) ».

Dans ces circonstances, le peuple déçu dans ses espérances d'amélioration sociale, se mit à regretter le règne du grand Roi; il chanta ses misères imméritées et ses haines contre le régime exécré qui inaugure ce XVIIIe siècle au déclin duquel la France populaire assistera aux ébats des muscadins et des incroyables. La débauche élégante à trois quarts de siècle de distance se donnera libre carrière devant le bon peuple de Paris; les situations sont presque les mêmes, mais les causes en apparaissent toutes différentes : la Régence est l'aboutissement logique des excès du despotisme tandis que la réaction posthermidorienne n'est que le réveil d'une catégorie d'oisifs et de parvenus, maintenus par la terreur dans une discrète tranquillité.

Louis XV, élevé dans un tel milieu n'avait plus qu'à s'engager dans la voie tracée. Comme l'écrit si bien M. de Guichen « la monarchie française allait plus que jamais devenir l'apanage du beau sexe, le rempart des intrigues amoureuses, le marchepied des cabales féminines » (2).

La Régence a fait l'objet d'un autre travail; nous nous bornerons à en signaler dès à présent les principaux mérites, sauf à y revenir ultérieurement à l'occasion de la publication des deux volumes complémentaires annoncés. J'ai nommé le tome premier de l'étude de la diplomatie du XVIIIe siècle de M. E. Bourgeois et qui a pour titre : *le Secret du Régent et la politique de l'abbé Dubois* (3). C'est un ouvrage magistral, et par l'étendue des recherches, et par l'originalité des conclusions. Faisant appel à de nombreux documents d'archives publiques et privées (affaires étrangères, archives du ministère de la guerre, archives d'État d'Angleterre, archives de la maison Farnèse, archives d'État de Vienne, archives de Hanovre etc...), dépouillant

(1) *Op. cit.*, p. 185.

(2) *Op. cit.*, p. 188.

(3) Le tome II portera sur *le Secret des Farnèse; Philippe V et la Politique d'Alberoni*, le tome III sur *le secret de Dubois, cardinal et premier ministre* (*la guerre, la paix, l'alliance avec l'Espagne*, 1718-1723).

Digitized by Google

de multiples recueils imprimés, livres, mémoires, brochures, articles de revues (1), M. Bourgeois. est parvenu, grâce à sa parfaite connaissance de l'histoire générale, à éclaircir les mystères de la politique du Régent et de l'abbé Dubois, à discerner avec finesse la nature exacte de leurs relations avec les puissances européennes, à exposer brillamment les phases de cette lutte fameuse dans les annales de la diplomatie, qui mit aux prises les deux cardinaux Dubois et Alberoni. La tâche, comme on le voit, était immense et quiconque s'est dirigé dans la voie des recherches de l'espèce pour le XVIIIe siècle se convaincra aisément des efforts que son accomplissement a exigés. Aussi l'Académie des Sciences morales et politiques qui, en 1888, proposait aux historiens l'étude de la politique étrangère de l'abbé Dubois, se décida-t-elle, sur le rapport de M. Albert Sorel, à décerner au livre de M. Bourgeois le prix du Budget. Le rapporteur en déterminait les mérites avec un rare bonheur: « C'est un travail très personnel, écrivait-il, qui dénote de la part de l'auteur non seulement la connaissance de l'histoire générale, l'aptitude à manier les documents, mais les qualités de critique, la sagacité du jugement, l'intelligence des intérêts permanents de la France et des intérêts généraux de l'Europe, enfin le talent d'exposition qui sont nécessaires à l'historien. » Ajoutons que l'auteur s'est attaché particulièrement à réhabiliter la mémoire de l'abbé Dubois dont Saint-Simon avait tracé un portrait si peu favorable. Il va même peut-être un peu trop loin car si Dubois a rendu de réels services au Régent, si son éducation et ses mœurs ne justifient pas toutes les critiques de Saint-Simon, nous ne laisserons pas de croire que la France n'a guère profité d'un régime qui préparait de longue date le soulèvement d'un peuple, qui n'était rien, pour lequel on ne faisait rien et qui réclamait à juste titre une amélioration de son sort, un adoucissement à ses misères.

Avant d'abandonner le grand siècle, noublions pas d'analyser succinctement le *Tourville* que M. E. DE BROGLIE vient de faire paraître. Nul n'était mieux préparé que lui pour écrire l'histoire

(1) Cf. la *Bibliographie*, p. XIX-XXXVI. C'est un modèle du genre.

Digitized by Google

de cet illustre marin du XVIIe siècle : ses publications antérieures consacrées à l'époque de Louis XIV avaient été accueillies avec une faveur non dissimulée par la critique et ce n'était que justice. La carrière de Tourville demandait à être retracée par une plume aussi autorisée, car si les hommes de guerre de ce temps ont eu de nombreux historiographes, on n'en peut dire autant des hommes de mer ; on les a quelque peu délaissés. Tourville lui-même avait subi le sort commun et c'est avec raison que l'auteur constate qu'aucun travail n'avait su jusqu'à présent donner au récit de la vie des vaillants loups de mer français « assez de relief, un intérêt suffisant pour les rendre accessibles au public » (1). Cette regrettable lacune est actuellement comblée en ce qui concerne Tourville depuis que M. de Broglie nous a narré son existence aventureuse avec des dons d'exposition très remarquables. Sous une forme soignée, d'une belle tenue littéraire, dont la clarté n'exclut pas l'élégance, il nous en évoque les multiples épisodes et nous fait assister successivement à la formation technique de son héros, à ses brillants états de service, à sa victoire de Bévéziers, à sa défaite épique de La Hogue, où monté d'abord sur le *Soleil-Royal*, puis sur l'*Ambitieux*, il lutta avec une énergie et un courage d'autant plus héroïques qu'il livrait le combat par ordre, sachant que la bataille était perdue d'avance, mais se conformant aux instructions de son roi. Le récit du désastre de la Hogue est supérieurement présenté ; l'intérêt qui s'en dégage se double de ce que l'autre a su utiliser à bon escient les lettres et les dépêches de Tourville qui en relataient les incidents. Elles lui procurent une allure très vivante.

Esquissant enfin le rôle de Tourville, M. de Broglie nous fait partager sa sympathie pour le grand marin dont les campagnes multipliées ont illustré le nom et nous souscrirons volontiers à ce qu'il écrit en guise d'épilogue : « Si vive est l'admiration provoquée par son héroïque conduite, que l'ennemi lui-même lui en envoie un témoignage public et que le roi Louis XIV lui donne le bâton de maréchal de France, pour la première fois récompense

(1) *Op. cit.* ; avant-propos, p. III.

Digitized by Google

d'une défaite... C'est avec justice que le nom de Tourville a été inscrit parmi les gloires du passé de la France » (1).

*
* *

« Examiner l'influence de l'Europe dans la double restauration des Bourbons et les conséquences directes de cette intervention » tel a été le but que s'est proposé M. Rain, dans le livre qu'il dédie à la mémoire de son maître vénéré, Albert Sorel.

Avec un sens critique aiguisé et une maîtrise de composition que nous nous plaisons à signaler tout particulièrement, à l'aide de nombreux documents inédits, puisés au *Public Record office* de Londres, aux Archives du ministère des affaires étrangères de Paris, dans les rapports de police qui se trouvent aux Archives nationales, grâce aussi aux volumineux mémoires publiés pour la période qui embrassait ses recherches (1814-1818), et après avoir feuilleté les journaux et revues du temps, sans parler de la mise à profit des ouvrages d'ensemble de nature à jeter quelque lumière sur les aspects variés de son sujet, il est parvenu à nous fournir un aperçu très complet et souvent original de la politique des alliés en faveur des Bourbons. Sur les conseils de son maître, M. Rain apporta une attention toute spéciale à l'étude de la grande conférence de Paris, du 20 novembre 1815, qui transformait officiellement les Puissances signataires du traité de paix en tutrices du gouvernement des Bourbons.

Les travaux de cette assemblée protectrice consignés dans les protocoles des séances qui ont été conservés au *Record Office* de Londres ont permis à l'auteur de comprendre exactement quelle fut la portée de cet interventionnisme européen. Est-ce à dire qu'il ait négligé — à force de se concentrer vers l'examen de la grande conférence — de déterminer l'action individuelle des hommes éminents qui furent mêlés aux événements politiques? Evidemment non; il a réussi, au contraire, à mettre en valeur les personnalités les plus en vue de l'époque, à les caractériser au moyen du trait juste, à les dessiner d'une main sûre et habile.

(1) *Op. cit.* p. 311.

Digitized by Google

Tel est le cas pour Wellington, Pozzo di Borgo et le duc de Richelieu.

L'élaboration d'un travail aussi considérable était difficile et périlleuse, surtout si l'on songe que la méthode utilisée consistait à reconstituer *l'histoire mixte d'une époque complexe, où les affaires les plus différentes se pénètrent et parfois se confondent.* Il s'en est pourtant acquitté avec honneur et si la lecture de ce livre consciencieux n'est pas toujours aisée, c'est au sujet traité qu'il convient de s'en prendre et non pas à l'auteur qui s'est efforcé d'atténuer, quand il le pouvait, l'aridité des échanges de vue diplomatiques.

La nouvelle bibliothèque historique qu'édite la maison Bloud de Paris, se complète heureusement par l'apparition du livre de M. Henri Cabane, *L'histoire du clergé de France pendant la révolution de 1848*; il s'étend de la chute de Louis-Philippe à l'élection de Louis Bonaparte, c'est-à-dire du 24 février au 20 décembre 1848. Nous avons indiqué, il y a quelque temps déjà, ce que nous pensions des ouvrages de cette intéressante collection, dont les sujets participent directement ou indirectement de la discipline de l'histoire ecclésiastique. Ont paru, déjà, les travaux de Cristiani sur Luther et le luthéranisme, de Mgr Baudrillart sur l'Église catholique, la Renaissance et le protestantisme, de Bessières et Goyau sur les origines du Centre allemand, de Vacandard sur l'Inquisition et de Wilbois sur l'avenir de l'Église russe, la crise sociale et religieuse de l'Empire des tsars.

Rechercher d'après les actes du Saint-Siège, les mandements et les œuvres des archevêques et des évêques de France, les mémoires et souvenirs des personnages influents de l'époque, etc... quelle fut la nature des relations entre l'Église et l'État durant cette année mémorable, telle est la tâche entreprise par M. Cabane. Il établit à toute évidence que le gouvernement provisoire était au mieux avec le clergé français; un esprit de conciliation et d'union imprégnait à la fin de février les rapports des deux pouvoirs en présence; le gouvernement affirmait nettement sa volonté d'assurer la liberté de tous les cultes et « l'on vit ce que depuis longtemps un Français n'était plus habitué à voir : l'entente franche et cordiale, l'union des deux pouvoirs, civil

Digitized by Google

et ecclésiastique, pour le maintien pacifique d'un régime de liberté » (1). Le langage de Mgr Affre qui, le 8 mars, déclarait au président du gouvernement provisoire, que le clergé parisien lui prêterait un loyal concours, est l'expression de ces sentiments de tolérance dont était animé le cœur de l'élite de la France romantique. Lacordaire symbolise admirablement ces illusions généreuses; le programme de son journal, l'*Ère Nouvelle*, adoptant les principes de la démocratie républicaine, groupa de nombreux partisans. Qu'il y a-t-il de surprenant, dès lors, si l'on se replonge comme il convient dans l'atmosphère des journées qui suivirent la révolution de 1848, à voir l'archevêque de Paris, bénir l'arbre de la liberté sur la place du parvis de Notre-Dame? Tout faisait donc présager une alliance durable entre les deux puissances. On connaît les événements qui suivirent; le 27 juin Mgr Affre tombait mortellement frappé. Cette mort héroïque, que l'histoire a immortalisée, provoqua une véritable consternation; elle ne modifia guère l'attitude du clergé vis-à-vis du gouvernement et la Constitution, à la rédaction de laquelle avait pris part une notable partie du haut clergé français, fut consacrée par l'Église, le 12 novembre, sur la place de la Concorde, puisqu'après la lecture publique du texte de la loi nationale, eut lieu une cérémonie religieuse que présidait l'archevêque de Paris. Cette Constitution libérale, énonçant les libertés des cultes, d'enseignement, d'association, de pétitionnement, scellait en confirmant le concordat cet accord manifesté dès les premiers jours entre l'Église et la République. Qu'adviendrait-il ensuite? L'élection du président seule allait le décider. Louis Bonaparte se montra bientôt le continuateur de la politique de courtoisie du gouvernement provisoire. Les événements de la fin de 1848 avaient donc partiellement réalisé, ainsi que le constate M. Cabane, l'idéal entrevu par Lacordaire : la religion, la république et la liberté dans l'union la plus intime (2).

(1) *Op. cit.*, p. 76.

(2) *Op. cit.*, p. 219. Le livre comporte encore une annexe où sont reproduites quelques pièces justificatives intéressantes, notamment la liste des membres du clergé candidat aux élections de l'Assemblée nationale,

Digitized by Google

M. F. Barbey vient de faire paraître une série de notes précieuses sur la tentative antinapoléonienne de Pichegru à la veille de l'établissement de l'Empire. L'accompagnant patiemment depuis son débarquement d'Angleterre, il a reconstitué ses domiciles successifs, décrit ses allées et venues, sa vie au Temple et toutes les péripéties de sa fin tragique; de curieux documents d'archives, plusieurs plans et dessins, quelques gravures ont été mis à jour et rehaussent l'originalité de cette monographie. Dorénavant, nous saurons de la manière la plus précise quelles furent les ultimes manifestations d'activité de l'ancien général de la République, alors que nous en connaissions surtout la vie politique et militaire. On y trouve exposées avec un soin très minutieux, les alarmes du conspirateur et de ses amis traqués par les agents de Bonaparte, de même que sa capture rue de Chabanais sur la dénonciation de son hôte Leblanc. Cette existence inquiète avait altéré profondément la vigueur physique de Pichegru et, selon M. B., on eût reconnu avec peine « dans cet homme aux traits ravagés et angoissés, l'ancien général en chef de l'armée du Rhin, l'officier calme, joyeux et charmeur, qui enchantait ses hôtes d'Alsace, et que peignit dans son uniforme sévère de général de la République et sous ses traits de madré franc-comtois, la belle châtelaine de Blotzheim, Mme de Salmon, ou le militaire facétieux, occupant ses loisirs en Belgique à chercher femme par la voie des journaux et faisant insérer dans le *Journal de Bruxelles* l'avis suivant : Un militaire d'un grade supérieur désirerait unir son sort à celui d'une jeune personne de quinze à vingt ans, sachant bien écrire et monter à cheval, d'une riche taille et fortune quelconque » (1).

Enfermé au Temple (2), que l'auteur nous décrit dans tous ses détails (disposition des lieux, régime des détenus, monde des gardiens et employés), il vit dans une espèce de prostration que

l'allocution à l'occasion des victimes des journées de juin 1848 et en particulier de la mort de Mgr Affre, prononcée le 11 juillet à Pézenas dans l'Eglise Saint-Jean.

(1) *Op. cit.*, p. 112-113.

(2) Voir les plans et gravures relatifs au Temple, au chapitre IV, *op. cit.*, p. 136 et suiv.

Digitized by Google

viennent rompre par moment des élans de violente colère contre Bonaparte. Il médite des journées entières et se ronge à l'idée de voir anéanti le rêve qui l'avait soutenu depuis plusieurs années. Chose singulière, jamais il ne soupçonna Leblanc de l'avoir livré à la police. Ses malédictions s'adressaient, d'après ce qui résulte d'une inscription gravée sur les murs de sa chambre, à Janson, l'ancien maire de Besançon (1). Il songe au suicide qui le délivrera du cauchemar qui l'obsède : il n'y a que cette expectative qui lui permettra d'échapper à la honte des débats publics; il ne tardera pas à mettre ce projet à exécution : on le découvrira étranglé dans son cachot, la nuit du 5 au 6 avril 1804. Près de lui reposait le livre des *Pensées* de Sénèque, ouvert à la page où le philosophe antique raconte la mort de Caton (2). Pichegru fut enterré dans la fosse commune du cimetière Sainte-Catherine.

***

M. le lieutenant-colonel DE BRAY a eu la bonne fortune de relever dans les notes et papiers du comte François-Gabriel de Bray, émigré, puis diplomate et homme d'État bavarois, diverses pièces intéressant directement la Belgique et nous révélant « l'opinion des cercles dirigeants en Allemagne sur les faits et conséquences possibles des révolutions brabançonne et liégeoise » et nous présentant des observations originales sur ce que pensait des troubles de Belgique en 1789 et 1790 un diplomate de l'époque. Il y a là, groupées sous le titre générique de « considérations politiques sur la révolte des provinces unies en 1789 et 1790 », une série de lettres adressées par le comte de Bray à M. de Kivalant, député de la noblesse de Bretagne, à M. le marquis de Bombelles, ambassadeur de France à Venise, au comte de Montezan, ministre plénipotentiaire de France à Munich, au marquis d'Hautefort, au baron de Gleichen, à M. de Bérenger, ministre de France à Ratisbonne. Au milieu de ces lettres qui

(1) FAUCHE-BOREL, *Mémoires*, III, p. 171, (cf. *op. cit.* de Barbey, p. 203).

(2) Sur l'authenticité de ce fait controuvé, voir Barbey, *op. cit.*, p. 217.

Digitized by Google

fourmillent d'appréciations ingénieuses, nous distinguerons celles qui se rapportent au couronnement de l'empereur Léopold II. Elles sont vivantes et alertes : ne relatent-elles pas des événements auxquels leur auteur a assisté? Les incidents les plus typiques y sont décrits à l'instant même où ils se sont produits et par conséquent les fantaisies de l'imagination n'ont pu se donner libre carrière, comme il arrive lorsque le temps se charge de déformer la réalité en obscurcissant les souvenirs. Ce ne sont pas les cérémonies seules qui ont fixé l'attention du comte de Bray, mais aussi les personnalités qui y figurèrent. Quant à la politique de Léopold II vis-à-vis de nos provinces, il l'apprécie avec justesse et conclut judicieusement que ce prince modéré et prudent, accordant satisfaction à ses sujets mécontents et négociant très habilement à Reichenbach, obtint un apaisement général grâce à la générosité dont il fit preuve en laissant aux Brabançons « les constitutions et coutumes en vigueur à l'avènement de Joseph II [1] ».

***

Depuis une vingtaine d'années, les questions coloniales ont préoccupé les gouvernements des grands et des petits États; la science s'en est emparée et l'empirisme des méthodes de colonisation s'est vu relégué dans la catégorie des anciennes erreurs. De ce courant moderne d'expansion économique est née toute une école historique, se greffant sur celle créée par Lamprecht qui, malgré les exagérations inhérentes à une aussi hardie innovation, exerça une influence si accusée que nous en ressentons encore les effets aujourd'hui. Chaque année la littérature coloniale s'enrichit de plusieurs travaux de valeur défrichant sous l'aspect de tableaux synthétiques ou de monographies quelque parcelle de ces vastes domaines, aux ressources inépuisables, nouvellement ouvertes aux chercheurs. Nous avons précisément l'occasion de signaler deux ouvrages correspondant parfaitement à cette double méthode. Nous voulons parler du livre de M. le professeur Gonnard, solide étude de démographie et de statis-

(1) *Op. cit.*, p. 124.

Digitized by Google

tique, examinant le problème de l'émigration européenne au XIXe siècle, et de celui beaucoup plus spécial, de feu JEAN DARCY retraçant avec maîtrise les étapes de l'affaire de Madagascar. L'auteur de ce dernier travail est mort avant d'avoir achevé la grande œuvre qu'il avait conçue; elle devait embrasser tout ce qui répondait logiquement au titre : *France et Angleterre : Cent ans de rivalité coloniale.* Le premier volume consacré à l'Afrique avait été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, qui lui avait décerné en 1906 le prix Drouyn de Lhuys. Le deuxième tome est relatif à l'affaire de Madagascar. Il est écrit dans un style impeccable et se distingue par la belle franchise des opinions émises par l'auteur, moins soucieux des combinaisons artificielles de la diplomatie contemporaine et des ententes cordiales de convention que du respect des leçons de l'histoire et des enseignements des faits. « Pour un peuple qui a besoin de conserver la première place sur mer et dans le monde colonial, plus encore que de grandir soi-même, il est essentiel d'empêcher les autres de grandir. » Tels sont les termes dont il se sert pour juger de haut l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis de son pays.

La science ne peut que déplorer la perte de ce jeune et probe historien dont la carrière s'annonçait si brillamment.

CHARLES PERGAMENI.

Memento. — Nous avons reçu de la librairie Plon-Nourrit de Paris, deux bons ouvrages : le tome II des *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, justifiant à nouveau l'opinion que nous avions émise lors de l'apparition du tome I, et les *Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven* (1818-1819), publiées avec une introduction et des notes par JEAN HANOTEAU, préface de M. ARTHUR CHUQUET; de l'éditeur Bloud de Paris, le tome I de l'*Histoire de l'Inquisition en France (les origines)*, par T. DE CAUZONS : nous en reparlerons; la maison Perrin nous a envoyé les *Souvenirs du chevalier de Grueber*, officier de cavalerie autrichien (1800-1820), publiés par son neveu et traduits de l'allemand par le capitaine DE MALEYSSIE-MELUN. Signalons aussi la nouvelle édition du beau livre de M. MARTIN-PHILIPPSON publié chez Bergmann à Wiesbaden et intitulé : *Das Leben Kaiser Friedrichs III.* Trois ouvrages

Digitized by Google

belges nous sont également parvenus : le tome II de la *Domination française en Belgique* de JULES DELHAIZE, examinant la *deuxième conquête française et la réunion définitive* (Bruxelles, Lebègue, 1908); ANDRÉ MARTINET : *la seconde intervention française et le siège d'Anvers* [1832] (Bruxelles, Société belge de librairie, 1908); *Documents concernant la principauté de Liège* (1230-1532), spécialement au début du XVIe siècle, extraits des papiers du cardinal Jérôme Aléandre (manuscrit vatican latin 3881 et manuscrit de l'Université de Bologne, 9, 4, t. III), publiés par ALFRED CAUCHIE et ALPHONSE VAN HOVE, chez Weissenbruch, t. I, 1908.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

GÉRARD HARRY, *Les écrivains français de Belgique : Maurice Maeterlinck*, Bruxelles, Carrington, in-12. — Voici une nouvelle collection qui débute avec bonheur. Puisque nous avons une littérature, il est assez légitime que celle-ci ait, sinon un historien, ce qui serait peut-être prématuré, du moins des annalistes. Ce que les annalistes sont à l'histoire proprement dite, les biographies annoncées semblent devoir l'être à l'exposé général, systématique, ordonné et impartial d'un Lanson ou d'un Brunetière.

Est-ce que toutes les biographies qu'on nous promet — celles de MM. Lemonnier, Picard, Eekhoud, Giraud, Verhaeren sont déjà en préparation — ressembleront à celle que M. Harry a consacrée à son ami Maeterlinck? Je n'ose l'espérer, et, d'autre part, je n'ose le désirer non plus. Car le procédé dont use l'ancien directeur du *Petit Bleu*, devenu le plus actif et le plus informé des publicistes, est un procédé extrêmement périlleux. Il consiste à louer, à louer encore et toujours à louer. Sans doute, il loue d'une façon intelligente, et, j'ajouterai, d'une façon explicative, et voilà qui est bien, qui sauve la face, comme on dit en Extrême-Orient. A force de sympathie communicative pour son héros, il gagne aisément le procès devant son lecteur. Il le gagne d'autant plus aisément que son héros est réellement un héros, le seul grand prosateur que nous ayons, et au-dessus des polémiques qui partagent les avis sur nos hommes de lettres. Mais supposez qu'il s'agisse de M. Lemonnier et qu'on le traite de la sorte. Quelle valeur voudriez-vous que j'attribue à la biographie qu'il aurait inspirée?

M. Harry a un style bien à lui, imagé avec éclat, un éclat quelque peu aveuglant; il n'échappe pas à certains défauts du journaliste — remarquable, au reste — qu'il a été, à une surabondance qui devient redondante parfois. Mais comme elle repose de la tension intellectuelle, qu'elle dispense de l'excès de réflexion, elle n'est pas désagréable. L'auteur de ce petit livre a sur l'art de son ami trois ou quatre développements qui ont une belle simplicité, qui sont clairs et emportent la conviction : amour de la solitude, esprit critique, éclectisme ascendant et chercheur, fatalisme atténué et une sorte de traditionnalisme. Est-ce là tout Maeterlinck? Je ne puis le gager, ni M. Harry non plus. Mais c'est ce qu'il importe d'en

Digitized by Google

retenir au lecteur pressé de ce temps, qui n'ira pas voir lui-même, ou qui s'il y va, se contentera de la vision rapide d'un touriste, armé de son Baedeker. Oui, c'est bien cela, il fallait des Baedeker pour nos écrivains, pour qu'on les lût aussi vite qu'on parcourt la Belgique, lorsqu'on est étranger et qu'on a encore à visiter l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne. M. Harry a excellemment compris sa tâche; il a fait le Baedeker écrit, élégant, anecdotique, quelque chose comme un guide à travers la philosophie de Maeterlinck pour les gens du monde. Ceux-ci lui en sauront gré. J'allais oublier l'illustration, qui est très réussie. On y voit surtout Mme Georgette Leblanc sous les aspects les plus avantageux.

M. W.

* * *

Abel Faure, *L'Individu et les diplômes*. Il fallait aux révoltés et aux dégoûtés de l'enseignement public un bréviaire où fussent codifiés leurs griefs. Ils l'ont, maintenant. L'auteur de *L'Individu et l'esprit d'autorité* était tout désigné pour le leur fournir. La haine du diplôme, de cette sorte de suffrage universel des esprits, aussi sot que celui de la loterie électorale, du manuel tyrannique dont l'ânonnement est imposé à toutes les mémoires, de l'arrivisme systématisé, dont les carrières et les places sont la prime aveugle, voilà ce qui anime le nouveau volume de M. Abel Faure. *L'Individu et les diplômes* est une satire; mais que de parcelles de vérité dans ce réquisitoire intolérant! Depuis Rousseau on avait rarement revendiqué, avec une verve aussi frémissante, le droit de l'individu à être instruit selon la conformation propre de son cerveau.

Que tout soit vérifié et démonstratif dans les pièces du dossier étalé devant nos regards, c'est ce que je ne puis admettre. Sur la Grèce notamment, dont M. Faure s'exagère l'originalité et, conséquemment, l'importance dans les études, il y aurait bien des réserves à faire. L'art grec n'est nullement indépendant de l'art oriental, la religion grecque vient d'Asie; la pensée grecque doit plus, qu'on ne l'avoue encore, à la sagesse asiatique et même africaine. De même la construction savante des écrivains de Rome n'est pas celle de la phrase populaire, comme l'a prouvé un philologue, de même il serait déplorable d'enseigner l'histoire passionnée et lyrique à la Michelet, au collège. C'est, d'autre part, de l'idéalisme à rebours que de tout dénigrer de la culture romaine, dont la nôtre est issue et qui, par l'Eglise, le droit, les formes administratives, l'esprit conquérant, la manie raisonnante et dissertante, constitue l'essence même de l'intellectualité française.

La vérité, c'est que notre système d'enseignement retarde de cent vingt ans sur notre vie politique et sociale. Nous avons gardé de l'encasernement moliniste de la jeunesse, bourgeoise ou aristocratique, tout, ou quasi tout, — sauf l'étiquette. Notre démocratie, qu'elle mérite notre réprobation, comme le soutient M. Sorel, ou qu'elle ait nos respects, n'a pas encore posé

Digitized by Google

les premiers fondements de son édifice scolaire. Elle n'a rien retranché d'essentiel du détestable système scolaire de l'ancien régime, pas même l'internat français avec ses immoralités, avec la déformation intellectuelle et la dégradation physique qui en sont les conséquences forcées. Rousseau lui-même, en donnant un gouverneur à Émile, ne confesse-t-il pas qu'il est impuissant à formuler le système éducatif de l'avenir? Et si ce gouverneur n'est qu'une entité symbolique, comment réaliser ce beau rêve d'une initiation distincte pour chaque fils de citoyen? Enfin, qui ne sent que l'éducation professionnelle n'est qu'un dérivatif, et le classement par carrière, un signe de la prédominance du Tiers-État, assurée par la banque, l'industrie et tous les monopoles et les privilèges d'une société cent fois plus divisée de classes et d'intérêts que celle dont les rois capétiens étaient la clef de voûte?

* * *

Honoré d'Urfé, *Œuvres poétiques choisies* et précédées d'une introduction par G. Michaut. — Ce nouveau volume de la « Petite Bibliothèque surannée » de l'éditeur Sansot n'est pas inférieur aux précédents. De plus en plus, même, peut-on soutenir que les soins dont on entoure les exhumations de livrets rares sont adéquats aux exigences critiques du temps. M. Michaut, dont on connaît les importants travaux sur Sainte-Beuve, avait édité dans cette collection une curieuse *Histoire de la poésie française jusqu'à Henri IV*, de Madeleine de Scudéry. C'est lui qui a eu la curieuse patience d'extraire des œuvres de d'Urfé, mais particulièrement de l'*Astrée*, un certain nombre de poèmes, qui, à défaut de mérite transcendant, ont cet accent inimitable de l'époque précornélienne, c'est-à-dire du temps où Bertaut et Desportes faisaient la loi littéraire. Il les a fait précéder d'une introduction sobre, juste et informée, qu'on lira avec intérêt.

* * *

J. Barbey d'Aurevilly, *Le Théâtre contemporain*, 3 volumes in-18, chez V. Stock. — La gloire de Barbey d'Aurevilly est, peut-on affirmer, dans une période ascendante. On a célébré son centenaire avec moins d'éclat tapageur que celui de Hugo et de Sainte-Beuve; mais oserait-on dire que ceux qui le lisent — et qui sont plutôt une élite qu'une foule — ont mis moins de ferveur dans leur commémoration?

Certes, en exhumant après plus de quarante années les feuilletons du *Nain jaune*, on a été excellemment inspiré. On l'a été pour Barbey lui même, on l'a été pour l'histoire littéraire du second Empire, qui serait privée d'une vive source d'information et d'un document de premier ordre, si l'on avait perdu cette expression audacieusement personnelle, aiguisée comme une lame d'arme blanche, d'une pensée indifférente à tous les ménagements, à tous les raisonnements moyens et à ce qui fait le conventionnel de notre vie artistique. A ce point de vue Barbey est,

Digitized by Google

pour juger l'activité littéraire du règne de Napoléon III, un témoin, sinon aussi considérable que Sainte-Beuve, du moins aussi vivant que le Mérimée secret de la correspondance et, ajouterai-je que les pointillistes aigus du *Journal* des Goncourt. Et combien supérieur aux Janin, aux Pontmartin, aux Sarcey, aux La Pommeraye et à toute cette littérature des professionnels du journal ou de la revue, dont il fouaille, de sa trique, les reins assouplis par la courtisanerie du succès.

Ne lui demandez pas d'être juste, de nous donner la proportion des choses, leur rapport de valeur, comme le recul historique peut, jusqu'à un certain point, nous le révéler maintenant Est-ce que Juvénal était un historien? Et a-t-il un moindre prix pour l'histoire que les annalistes, enregistreurs des guerres, de la succession au trône des Césars? Lorsque Barbey stigmatise la bêtise du public, son *histrionisme*, qu'il peint les curiosités attisées, les basses passions lâchées un soir de première, il fait, pour les années 1866 et suivantes, avec un art bien plus prenant, la besogne immortalisant l'auteur *des Iambes* quarante ans plus tôt.

Chacun des 3 volumes republiés renferme des morceaux de vif attrait; dans le premier on lira avec grand plaisir une psychologie féroce des directeurs de théâtre, des jugements sans tendresse sur Emile Augier, Al. Dumas père et fils, Sardou, Laya et de moindres seigneurs, enfin un admirable portrait de Frédéric Lemaître. Le second remémore les conflits du critique avec M. Montigny; mais on y lira aussi d'amusantes pages sur Pailleron, sur une reprise du *Misanthrope*, sur *Patrie*, etc. Dans le troisième, il y a la même variété et le même furieux emballement pour ou contre, pour Frédéric Lemaître, contre Ponsard et bien d'autres...

* * *

André Mater, *La politique religieuse de la République française* et *Les textes de la politique française en matière ecclésiastique*. 2 volumes, Paris, Emile Nourry, 1909. — Ces deux publications offrent pour la Belgique un intérêt qu'on ne saurait trop fortement souligner. Rares sont, en effet, chez nous, ceux qui ont suivi d'un œil attentif toutes les phases de la lutte engagée entre l'État et le catholicisme; le texte même de la loi du 9 décembre 1905 et des circulaires interprétatives est comme lettre morte pour beaucoup de gens. On trouvera ici ce texte, celui des lois des 2 janvier et 28 mars 1907, l'encylique du 6 janvier 1907, etc., etc., dans le second des volumes que nous annonçons. Il n'y manque même pas la supplique adressée au pape par un groupe de catholiques plus avisé que ne le fut la curie romaine. Peut-être aurait-on voulu y retrouver aussi une lettre de M Brunetière qui est comme le résumé de sa pensée en cette crise si grave; mais il est certain qu'on aurait pu y joindre bien d'autres témoignages, s'éloignant de plus en plus de la portée des manifestations collectives.

Digitized by Google

L'œuvre de M. Mater est l'introduction d'une série de publications de textes, destinées à faire comprendre à l'étranger la politique religieuse des républicains français, qu'on y a si souvent méconnue. Et parce qu'il s'adresse à des étrangers, que de simples allusions auraient déroutés, il offre un récit tout à fait objectif des événements qui ont précédé et suivi la rupture du Concordat. C'est la première fois que ces événements sont racontés avec suite, comme une histoire déjà ancienne. On y verra notamment comment le pape, mal conseillé, s'est mis depuis 1905 en contradiction flagrante et constante, non seulement avec le gouvernement français, mais avec tout l'épiscopat français, et avec toutes les traditions admises jusque là sur le gouvernement de l'Église en général, et des églises nationales en particulier.

C'est aussi la première fois qu'un comité, composé des membres de l'Institut et des professeurs de Sorbonne les mieux instruits de la politique contemporaine, et particulièrement de la politique religieuse, se forme pour propager à l'étranger un exposé de la politique française. Ce livre apparaît ainsi comme une réponse des intellectuels français, non seulement aux libelles répandus naguère contre la France dans les États anglo-saxons, mais encore à la brochure que le pape, d'après une dépêche publiée récemment, fait préparer pour l'apologie de sa politique personnelle.

*
* *

Sous ce titre *Beiträge zur Geschichte der französischen Literatur in Belgium*, M. le professeur H. Efferr a donné un résumé (Düsseldorf, W. Detter), généralement consciencieux, de notre activité littéraire dans le passé et le présent. On ne peut se montrer bien sévère envers un étranger pour certaines omissions (celle d'*Aucassin* et *Nicolete* au XIIIe siècle est particulièrement regrettable), ni certaines ignorances (l'auteur croit encore à un Jehan le *Nivelois*), ni certaines disproportions dans l'époque contemporaine, on est surpris de ne pas trouver les notices dues à Octave Pirmez et, parmi les vivants, à MM. Glesener et E. Gilbert.

*
* *

Romans.

Ils sont légion, et avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de les signaler tous. Qu'ils s'inspirent de la plus ébouriffante fantaisie ou qu'ils cherchent à nous émouvoir, ou encore qu'ils constituent de consciencieuses analyses de la vie quotidienne, ils attestent assurément l'ingéniosité et la variété créatrice de cette force imaginative que les docteurs Tant-Pis viennent, de temps en temps, nous dire épuisée à Paris.

Les unions mal assorties seront un thème éternellement jeune pour nos

Digitized by Google

romanciers; c'est que la vie nous en offre d'innombrables échantillons. M. DE SAINT-AULAIRE dans *Un étrange divorce* (Paris, Perrin) tire une leçon de morale peu banale d'un de ces cas si fréquents dans le monde parisien. Il nous présente, en effet, l'histoire d'un jeune couple que sépare fatalement une diversité trop complète d'origine sociale et d'éducation. En vain le comte Robert et sa femme Denise, fille d'un négociant parvenu, commencent-ils à éprouver l'un pour l'autre une étrange sympathie, faite d'un mélange de tendresse et de compassion : il y a entre leurs deux âmes un abîme infranchissable que nul effort de leur volonté ne saurait combler. Histoire vraiment tragique dans sa simplicité, et dont l'intérêt se rehausse encore, pour nous, d'une très chaude et vivante peinture des vieilles cités espagnoles où l'auteur a placé quelques-unes des scènes les plus émouvantes du douloureux conflit de ces deux jeunes cœurs, à jamais désunis par un « divorce » autrement rigoureux que tous ceux de la loi civile.

C'est une autre lutte que conte M. Henri MORANE dans *La voix de l'oiseau* (Paris, Plon). Le titre de l'œuvre a été emprunté au délicieux épisode du *Siegfried* de WAGNER; l'avertissement qu'il donne au héros n'est pas perdu ici; bien qu'on s'y débatte contre des difficultés d'un caractère tout moderne, que la lutte soit engagée entre une âme française et une âme américaine, se disputant la beauté et la jeunesse de cette proie féminine, Daisy Harden, le problème reste au fond identique à travers les siècles. Le drame se dénoue au milieu des ruines de San Francisco, et c'est l'esprit de la France qui impose, par le sacrifice, sa suprématie morale. Un autre conflit, plus douloureux peut-être, a été décrit dans le *Le droit à la force*, par Mme Daniel LESUEUR (Paris, Plon). « Tout être, y est-il dit, a droit à la force contre la lâcheté, la méchanceté, la bassesse. » Cet aveu inquiétant, qui ramène la civilisation vieillie à la morale rudimentaire de ses origines, s'explique et se justifie, dans le nouveau roman de l'auteur de *Nietzschéenne*, par un drame de conscience d'une vérité poignante, en ses données exceptionnelles. Longtemps, le noble héros de cette autre querelle d'Atrides se débat contre l'impossibilité de sacrifier son honneur, son amour, sa passion de la vérité et de la justice idéales à un frère indigne et veule, qui a glissé sur la pente fatale jusqu'à l'assassinat. Le dénouement éclaboussé de sang assure la victoire du bien, après une scène de confrontation pathétique entre le justicier magnanime et le coupable enfin convaincu de son infamie. Cette action émouvante, de laquelle se détache une exquise figure d'amoureuse ingénue, pose avec éloquence le problème de la règle de conduite individuelle dans une société qui se sent vaguement désarmée contre certaines audaces heureuses; elle se meut en grande partie dans le calme décor d'une agreste commune du Vexin. Rarement le beau talent de Daniel Lesueur a été mieux inspiré.

Le même éditeur a publié *Les anxiétés de Thérèse Lesieur*, par E. BRICON. Encore une fois nous avons ici le douloureux spectacle que nous offrait le roman de M. DE SAINT-AULAIRE, deux êtres qui se cherchent dans

Digitized by Google

le mariage et ne se trouvent point. Mais il y aura pour apaiser les inquiétudes de cette âme féminine une troisième âme, qui, à bout de vaine curiosité, clôt les expériences sentimentales par un solide attachement. Ecrit sous forme de lettres, ce roman d'un jeune écrivain, qui ne s'était signalé jusqu'ici que par des critiques d'art, constitue un très estimable début.

Chez Tassel, M. le Dr Brazon, auteur estimé d'une étude sur *La médecine et les religions*, a publié *Soleil d'Islam*, qui est une dramatique histoire de la vie libre des déserts marocains ; le héros aux prises avec les passions occidentales, n'oublie pas pour cela ses devoirs de chériff musulman ; une ambition le prend de venger les défaites humiliantes du passé sur les « roumis » et toute la dernière partie du livre, écrit dans une langue facile et rapide, est animée par le récit d'une lutte dont on devine la terminaison.

Mais nous voici chez l'éditeur Ollendorff. M. Maurice Vaucaire nous y présente *La petite Madame « Bec et Ongles »*, qui est la suite du *Métier de Madame Pip*, cette petite personne si drôle, dont les fantaisies de jeune miss américaine ont eu un grand succès de lecture. De nouvelles aventures, où la fantaisie de cette aimable personne se donne libre essor, rendent la lecture de ce nouveau livre aussi captivante qu'on peut le désirer. Le même éditeur publie sous le titre *Un concert chez les fous*, avec une impressionnante couverture, des nouvelles de M. Charles Foley, dont on connaît l'œuvre abondante et variée et les curieuses études sur le Paris du plaisir. Sous ce titre l'*Ile de l'Æpyornis*, il nous donne aussi la traduction d'autres nouvelles, dues celles-ci à la célèbre plume de l'anglais Wells. Faut-il dire l'intérêt de ce recueil qui montre sous ses différents aspects, un des talents les plus curieux de notre temps ? Peu d'écrivains ont en effet réussi dans des genres aussi divers. Il a donné des romans d'un humour irrésistible, d'autres d'une imagination presque inquiétante, d'autres enfin d'une psychologie cruelle ou d'une philosophie troublante. Rien ne saurait donc être plus utile pour connaître Wells que ces échantillons — si l'on peut dire — de ses « manières » successives.

Signalons encore chez Ollendorff, un roman très curieux d'un compatriote, M. J.-F. Elslander, *Le musée de M. Dieulafait*. On connaissait l'auteur comme un sociologue, doué pour les études de pédagogie, mais on ne se fût jamais douté qu'il y avait en lui l'étoffe d'un humoriste vraiment réussi. Le sujet traité est d'ailleurs très simple et d'une ironie savoureuse :

Mlle Beaucoulard, une digne personne qui s'est enrichie *dans l'amour*, ne réussit pas à se faire épouser par M. Dieulafait ; mais il se trouve qu'elle devient ainsi la gardienne de la morale dangereusement menacée par cet homme qui collectionne des horreurs. Et c'est l'histoire originale et drôle du *Musée de M. Dieulafait*, racontée avec bonne humeur par J. Elslander.

* * *

Digitized by Google

Sous le titre de *Animaux de nos pays*, M. Coupin publie, chez l'éditeur Colin, un très intéressant ouvrage, qui renferme la description des animaux les plus communs de France, de Belgique et de Suisse, rangés suivant leur ordre dans la classification scientifique. L'ouvrage, cartonné et illustré agréablement, s'adresse au grand public, et plus spécialement aux chasseurs qui veulent connaître le gibier qu'ils ont tué, aux pêcheurs curieux de savoir le nom du poisson que leur ligne ramène, aux instituteurs qui cherchent à déterminer les échantillons de leur musée scolaire, aux écoliers qui veulent avoir des renseignements sur les bêtes qui leur sont familières, aux agriculteurs désireux de connaître leurs amis et leurs ennemis, etc.

Il est divisé en deux parties d'importance et d'esprit différents : 1° l'étude des vertébrés, c'est-à-dire des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des batraciens et des poissons, où l'on trouvera la description de *toutes les espèces* de France, de Belgique et de Suisse; 2° l'étude des invertébrés, c'est-à-dire des insectes, vers, mollusques, etc., dans laquelle l'auteur a dû limiter ses descriptions *aux espèces les plus communes*, en s'étendant parfois sur quelques particularités de leurs mœurs.

Pour guider la recherche des noms des animaux, on a semé dans l'ouvrage de nombreux tableaux de classification qui amènent le lecteur à serrer la question de plus en plus près et, finalement, à arriver au nom désiré. Le « tâtonnement » de cette détermination est rendu facile par les 660 gravures qui accompagnent le texte.

Enfin, un index alphabétique très détaillé, dans lequel on a répandu à profusion les noms vulgaires des principales espèces, fait de cet ouvrage *un véritable dictionnaire*.

* * *

Chez Calmann-Lévy, M. Maurice Darin, dont nous avons publié une longue nouvelle et dont nous avons annoncé déjà *Colette ou la protectrice*, vient de donner un roman intitulé *La ville tumultueuse*. Il nous transporte cette fois dans une ville industrielle du Nord, et il nous montre le capital et le travail aux prises, comme les Rosny dans *La vague rouge*, Paul Acker dans *Le soldat Bernard*, etc. L'intrigue du roman n'est pas très passionnante; mais l'auteur se rachète par un sens descriptif et une rapidité du dialogue qui nous le montrent en réel progrès.

Nous avons signalé, de M. Édmond Jaloux, *Le démon de la vie*. Son nouveau roman est intitulé *Le reste est silence...* C'est une jolie étude autobiographique d'enfant où l'on retrouve les mêmes qualités de finesse et de psychologie délicate que dans les précédents écrits du jeune écrivain. En dédiant l'œuvre à Mlle Blanche Rousseau, M. Jaloux fait naître dans notre esprit l'idée d'un rapprochement entre deux talents attentifs aux nuances et deux styles d'une grâce un peu alanguie.

Digitized by Google

GUIDO GEZELLE

PRÊTRE-POÈTE

Il est peu de figures mieux faites pour déconcerter nos préjugés modernes que celle de ce prêtre-poète dont la voix inspirée s'éteignit, voici dix ans à peine, sous le doux ciel de Flandre, dans sa bonne ville de Bruges.

Tout en lui : son humble naissance — son père était jardinier —, sa vocation de prêtre — il entra dans les ordres à l'âge de 24 ans —, la langue même dans laquelle il écrivait — un flamand rajeuni par l'usage de locutions empruntées au patois de la West-Flandre —, tout semblait s'opposer au succès de sa carrière littéraire. Aussi, la gloire fut-elle lente à venir. Entièrement absorbé par les lourdes charges de son ministère, Gezelle s'en inquiéta d'ailleurs très peu. Il laissa s'écouler près de trente ans entre la publication de ses premiers essais (1858-1860) et celle de ses dernières œuvres (*La couronne du temps*, *Le collier de rimes*, *Derniers vers*, 1893-1899).

Parmi la foule nombreuse accourue à ses funérailles, il n'est personne qui ne songeât à la douceur évangélique de son caractère, à l'ardeur bienfaisante de sa charité, à la sainteté souriante de sa vie, mais seuls, quelques amis pouvaient se douter alors du merveilleux héritage artistique que ce poète laissait à son pays, que ce prêtre léguait à ses ouailles.

Aujourd'hui, Gezelle est considéré partout, en Hollande et en Flandre, comme le premier poète des lettres néerlandaises modernes, comme le maître incontesté de cette jeune école flamande où se distinguent déjà plusieurs de ses disciples — et

Digitized by Google

notamment deux de ses neveux : Styn Streuvels et César Gezelle. Mais cette renommée posthume n'a pas encore franchi la barrière bien close qui sépare, en Belgique, les deux langues rivales. Et il semblerait vain de tenter de l'abaisser si le verbe du maître n'était si puissant que même une traduction ne puisse l'affaiblir, si son éloquence n'était si persuasive qu'aucun préjugé ne peut prévaloir contre elle.

L'œuvre de Gezelle se distingue en effet, de celle des poètes locaux et patoisants de Wallonie et d'ailleurs. Elle frappe bien moins par sa couleur savoureuse, par son expression pittoresque, que par la sincérité et la profondeur des sentiments qu'elle traduit. Elle s'élève du cœur même de la Flandre, comme une alouette du sillon ; elle chante, une fois de plus, la pitié tendre et l'humble résignation qui couvent toujours au cœur du paysan; elle exprime le meilleur de cette âme obstinée qui met tant de patience et de sourde énergie à traîner son fardeau que toutes les révoltes semblent lâches, auprès de sa soumission; elle murmure la fervente prière qui fait se joindre ces mains caleuses, elle entonne la bonne chanson qui erre sur ces lèvres brûlantes.

Gezelle a traduit les aspirations de tout un peuple, de toute une race, de toute une foi. Et, de même qu'il sut merveilleusement allier, dans sa vie, le prêtre au poète, il réussit à unir et à associer, dans son âme, l'artiste au croyant.

Il faut se reporter au moyen âge, en pleine période franciscaine, pour rencontrer un ascétisme aussi vivant, une association aussi intime de l'esprit divin à la nature qu'il anime, une piété aussi humble, une prédication aussi familière. Mieux encore que chez Novalis, Brentano et les romantiques allemands, la flamme qui embrasa le cœur du grand saint et suscita les laudes de ses nombreux disciples se ravive ici d'un éclat nouveau. L'œuvre de Guido Gezelle n'intéresse donc pas uniquement les Famands.

C'est un chaînon ajouté au cycle de merveilles qu'engendra notre tradition religieuse, c'est une source de vie nouvelle jaillie spontanément de l'âme populaire. Il n'est peut-être pas de plus précieux réconfort, en ces temps troublés, que de contempler son clair miroir : A voir combien elle est, pure, fraîche et

Digitized by Google

limpide, l'on peut se convaincre que le sein maternel de la terre n'est pas encore tari (1).

* * *

« Une branche de cerises, enfant, une branche de cerises, mûries dans l'éclatante lumière d'or de l'été!

« Gonflées de sucs, si douces, si sûres, pleines de jus, pleines de douceurs, elles brillaient sur l'arbre, elles parlaient sur l'arbre :

« Cueille-nous, cueille-nous, cueille-nous, disaient-elles, cueille et apaise ta soif, nous sommes mûres et belles! »

Ailleurs, au cours d'une promenade automnale, Gezelle exalte le parfum des feuilles mortes :

« Que vous sentez bon, bois de la Saint-Bavon, lorsqu'il fait humide et que le soleil couve blotti dans la toison étalée sur le ciel!...

« Partout se répandent de merveilleux parfums qui m'enivrent les sens; ce ne sont plus les fleurs brillantes...le vent les a toutes fanées.

« Ce sont des senteurs de feuilles et d'arbres, d'écorces et de racines, de brumes d'automne, de buées d'automne qui s'exhalent de la terre.

« C'est la vie qui quitte le bois et qui, de ses lentes ailes, lourdes d'encens, gagne le ciel et s'élève, comme dans une église. »

Il pourra paraître surprenant, à première vue, qu'une âme de mystique puisse s'épanouir ainsi aux joies les plus simples de l'existence. Cette franche acceptation de notre nature humaine et des plaisirs innocents qu'elle procure est pourtant à la base même de tout l'art de Gezelle; c'est le premier principe de sa prédication. Il se laisse pénétrer tout entier par la saveur d'un fruit, par le parfum d'une fleur, par la pureté d'un son, par la

(1) La traduction d'un *Choix de poésies* de Guido Gezelle par E. Cammaerts et Ch. Van den Borren vient de paraître chez l'éditeur Peeters, à Louvain.

Digitized by Google

vibration chatoyante d'une couleur, et le bonheur qu'il éprouve le comble de gratitude.

« Ecoutez comme chante le blé lorsque, effleuré par le fouet de la brise, il s'élève et il s'abaisse dans la douce lumière du soleil !

« Aucune harpe n'est aussi mélodieuse que le frémissement du seigle, que le va-et-vient du blé.

« Un léger murmure de vie court à la surface du champ, tandis que le frisson des tiges fait entendre sa voix de tonnerre.

« Clair et sombre, faible et fort, se mêlent, sous le ciel, la rumeur des chaumes verts, le bruissement des épis gris. »

Le chant des oiseaux le captive surtout. A diverses reprises, il tente de traduire la voix du merle. — « Ecoutez comme il aspire et soupire les sons à longs traits : on dirait les psaumes de David, on dirait le chant de l'orgue. » — Et il consacre plus de dix poèmes au rossignol :

« Tantôt il siffle doucement, tantôt il pousse des cris d'appel, et il lui jaillit du gosier comme des bulles d'eau qui rouleraient d'un toit.

« Comptez les notes que toque son bec : on dirait des perles tombées d'un collier qui dansent sur des dalles de marbre... »

Mais, en vrai Flamand, il est surtout sensible à la couleur ; ses paysages s'attardent à des notations d'une subtilité et d'une exactitude qui témoignent d'une observation attentive et soutenue :

« O saules superbes, vous secouiez naguère votre manteau dans la lumière du matin ; et, frémissant, vous en faisiez ruisseler, comme de l'or et de l'argent, un chœur d'oiseaux sautillant et chantant.

« Et, par mille sentiers irrisés, le soleil se frayait un passage à travers vos branches, pleines d'ombre, de mystère, de verdure, pleines de couleurs indicibles, de rouge flamboyant, de blanc éclatant, de pourpre scintillante, pleines d'étoiles, d'étincelles de pierreries fastueuses, qui tombaient en tintant dans l'eau. »

Digitized by Google

Cette vision luministe fait songer aux toiles de Claus et des jeunes peintres qui, à sa suite, ont renouvelé récemment le paysage flamand :

« Voyez-moi, çà et là, ces vaches de Cassel. Comme autant de fleurs, elles fleurissent la prairie du brun pur de leur poil, et le soleil rouge, à son déclin, répand sur leur pelage roux des milliers d'étincelles rouges...

« Il en est de rouge feu, d'autres tachées de brun marron, d'autres couleur de bière brune, d'autres couleur de bière noire; brillantes et chatoyantes, semblables ou dissemblables de ton ou de pelage... »

Au coucher du soleil, cette vibration lumineuse se ralentit, cette débauche de couleurs s'apaise dans la sérénité dorée d'un beau soir :

« Le vert des feuillages s'éteint; seules les branches des cimes restent encore vertes; les arbres deviennent de plus en plus sombres : on les croirait de soie noire, brodés sur du satin bleu.

« Les couleurs se meurent lentement; les derniers, les plus longs, les plus beaux rayons disparaissent; le haut du ciel devient vert d'eau ; mais le soleil, qui grandit en baissant, brûle encore à l'horizon... »

Gezelle atteint, en quelque sorte, une précision scientifique. On dirait qu'il regrette de n'avoir en main qu'une plume et non pas un pinceau. Aucun détail ne lui échappe :

« Qu'il fait calme! Aucune feuille ne bouge qui pourrait nous troubler; aucune ride n'altère le doux visage de l'eau pleine de fleurs; aucun souffle, aucun mot...

« Au fond, tout au fond de l'eau bleuit la voûte du ciel, moirée de vert et, de temps en temps, on y voit mourir un long filet de lumière. »

C'est le coin d'un panneau de primitif, la notation scrupuleuse et attendrie des traits les plus frêles, des plus légères nuances. Comme Van Eyck, dans son *Agneau mystique*, Gezelle

Digitized by Google

ne veut rien omettre; il croirait sacrilège de laisser dans l'ombre la moindre parcelle de l'œuvre divine. Sa vue est si aiguë qu'il semble guetter la beauté comme un chasseur à l'affût.

« Regardez-la — il s'agit de la mousse couvrant les pierres d'un vieux pont de ses « sous jaunes, gris ou verts » — regardez-la, si vous avez des yeux pour voir; arrêtez-vous; regardez-la, trempée de pluie et de soleil, et dites-moi si le plus beau tapis, si la plus fine broderie sont mieux travaillés qu'elle.

« Que maintenant, parmi elle, auprès d'elle, autour d'elle, des fourmis ou des cousins fassent trotter leurs pattes; que des ailes, claires comme verre, y mettent leur arc-en-ciel... ah! dites-moi s'il est rien de plus beau, de plus charmant. »

Il semble découvrir le monde; il a des ravissements d'enfant devant les bestioles les plus infimes — le gyrin qui raie l'eau d'une mare, la mouche qui bourdonne à travers sa chambre —, devant les plantes les plus vulgaires — la traînasse qui envahit les chemins, la joubarbe qui garnit les toits, le chardon qui cache, sous son humble verdure, les décombres dont nous outrageons les campagnes :

« Voyez comme, sur chaque tige, se dresse une fleur charmante, ouverte ou mi-close! Voyez comme, autour de chaque fleur, éclate une collerette pure et virginale, baignée de fraîche rosée.

« Voyez comme ses calices écailleux sont tendus de dentelles en toile d'araignée et de fils de la Vierge! Ils frissonnent sous l'ardeur du soleil, ils font étinceler, à chaque souffle du vent, leur poussière de diamant. »

*
* *

Une telle admiration devait forcément se répandre en brillantes comparaisons et celles-ci devaient aboutir à une sorte d'animation payenne de la nature. C'est, à coup sûr, une faiblesse de notre génie, mais il nous est impossible de traduire le bonheur que nous procure un objet sans chercher, en dehors de lui, quelque analogie, quelque intime parenté, qui soutienne et

Digitized by Google

nuance l'expression de notre enthousiasme. Les choses s'ennoblissent dans la mesure où elles se rapprochent de nous, et nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour en exalter la splendeur, que de leur prêter notre vie physique et nos sentiments. Nous ne pouvons sentir davantage la beauté des pierres, des plantes et des bêtes, de la terre et du ciel, qu'en nous projetant en eux, en leur prêtant nos qualités et nos défauts, nos joies et nos tristesses. Nous tournons dans un cercle d'auto-contemplation. Nous croyons sourire à la source, mais nous ne sourions qu'à notre image qu'elle reflète. Nous ne connaissons, nous n'admirons jamais que nous-même, et notre admiration ne vaut que par nous-même. C'est une loi profonde de notre être. Elle domine étroitement les mythologies grecque et scandinave. Elle se manifeste à toutes les grandes époques où l'homme a cherché dans la nature la source de ses joies et de son inspiration. Elle a écrasé sous son poids l'art de la Renaissance ; elle a assourdi le romantisme de ses pompeuses métaphores.

Comme poète, comme artiste, Guido Gezelle y était soumis, mais sa fraîcheur d'âme et sa foi vivante le sauvèrent du péril. Le rêve ne fut jamais pour lui un vain ornement de style, il l'anoblit toujours en y croyant un peu :

« Le soleil rouge cerise descend doucement au nid que Dieu lui a bâti dans le pays du soir, avec des poutres, des bancs de brumes bleu sombre, des buées grises, des brouillards pourpres.

« C'est là qu'il descend peu à peu, tantôt brillant, tantôt caché ; c'est là que s'en va le soleil, qu'il s'en va coucher : il est fatigué.

« Ses yeux, qui flambaient avec tant d'ardeur sont morts de sommeil et vaincus. Ses cheveux sont noués ; sa couronne est tombée, et son sceptre et ses plus beaux joyaux.

« Il s'approche, en tapinois, du bord de son nid ; il tire le rideau et... le voilà couché !

« La nuit le recouvre et l'emmitoufle; elle place la lune, comme veilleuse, en face de son lit.

« Bonsoir, soleil, bonne nuit, que Dieu bénisse ta lumière et la conserve ainsi que nous. »

Digitized by Google

Dans la joie souriante que le poète éprouve à forger ces images, il parvient à se dégager ingénuement du fardeau des contingences. Il aime à croire... Il n'oppose pas un instant sa vision charmante à quelque vérité rationnelle. Il découvre, dans les êtres, une étincelle du feu qui le consume, et il en rapporte toute la gloire au Père de toutes choses. A la fin d'un hymne enthousiaste au soleil, il s'écrie :

« Je vous adorerais, si vous n'étiez, comme moi-même, comme tous les hommes, comme les étoiles qui brillent au ciel, comme les oiseaux, comme les poissons, comme toutes les bêtes de la terre et de la mer, une simple fleur de Dieu! »

Dès lors, il s'abandonne aux images touchantes et somptueuses que lui inspire son génie. Les flocons de neige sont des moucherons :

« Ils dansent de rondes rondes, blancs comme farine, blancs comme caillebotte.

« Ils montent en un flux, ils retombent en un reflux; ils tissent, de long en large, leur blanche toile d'hiver qui couvrira, comme un linge sans taches, le sein immaculé de notre mère, la Terre.

« La Terre gît dans son sommeil; elle fait un rêve pur et virginal; elle rêve des roses du printemps.

« Elle gît dans son sommeil ; elle fait un rêve merveilleux et charmant; elle rêve des harpeurs de l'été.

« Elle gît dans son rêve ; elle rêve d'une abondance et d'une richesse qui nourrisse partout les hommes et les bêtes.

« Ne la réveillez pas!...

« Elle gît là et repose; sans bruit, les moucherons d'hiver étendent, sur son lit, leur édredon muet... »

Il compare les arbres noirs d'avril à des guerriers qui, attendent, la lance au poing, le signal de l'assaut qu'ils livreront à l'Hiver. Les feuilles qui les couvriront ne sont elles-mêmes que les bataillons d'une armée innombrable. Le vent s'oppose à la marche du promeneur comme l'ange qui lutta, durant toute une nuit, contre Israël. L'Hiver et l'Ombre sont des spectres hos-

Digitized by Google

tiles, tandis que Dieu même nous sourit par le Soleil et le Jour, éternels vainqueurs d'un éternel assaut :

« Attelés, avec la Nuit aveugle, à des manœuvres haineuses et malignes, la terre, l'eau et l'air ne cessent d'exhaler de perfides nuages vers la face brillante du soleil. Ils escaladent le trône sublime comme de farouches Titans, ils gravissent les montagnes, ils se couchent le long des champs.

« Mais lui, qui règne seul au-dessus de tout..., projette sur eux ses flèches aiguës. Ainsi l'homme fort auquel Dalila, la belle, enleva la vigueur et la santé, fit céder jadis devant lui le peuple maudit de Gaza; de même, après avoir abattu l'armée des géants, le soleil, dépouillé de sa chevelure, s'en va reposer sur votre sein, ô beaux nuages!...

« Il est un Soleil qui ne connaît ni soir, ni midi, ni matin, ni ruine, ni ombre; qui ne craint ni le fer qui aveugle, ni les mains qui étranglent.

« Rassemblez votre armée, puissantes vapeurs terrestres! Soulevez-vous, mer sauvage! Nuages, livrez-Lui bataille! Ce Soleil, seul, luit éternellement; jamais Il ne s'abîmera dans la nuit; ce Soleil ne connaît pas de Dalila qui puisse affaiblir Samson. »

Si j'ai cité cette pièce, ce n'est pas tant à cause de son mérite littéraire que par l'extrême netteté avec laquelle elle accuse les tendances payennes de ce poète catholique et les relations existant entre cet instinct artistique et sa foi chrétienne. On y retrouve la lutte légendaire des dieux et des géants et les flèches dardées par l'arc d'Apollon; on pourrait même y lire, en y cherchant bien, l'assimilation de Samson à quelque héros solaire suivant le système d'interprétation mis en honneur par Otfried Müller; mais on y voit aussi l'opposition du Soleil divin au soleil matinal, de l'Invincible au transitoire, de l'Eternel au passager.

Comme les poètes franciscains auxquels nous l'assimilions tout à l'heure et qui considéraient toutes les créatures, indistinctement, comme appartenant à une seule et même famille; comme Dante qui associe constamment les légendes payennes au cycle divin de sa *Comédie*; comme les peintres des fresques

Digitized by Google

italiennes et les sculpteurs des cathédrales françaises, Gezelle ne rejette pas le passé poétique de l'âme européenne. Sa foi chrétienne n'est que le couronnement d'une aspiration que le mythe payen charme sans la satisfaire; c'est la réalisation d'un espoir, le port auquel on aborde après un long voyage. Elle procède par développement, non par élimination. Elle ne rase pas le vieil édifice, elle l'abrite sous une voûte glorieuse. Son œuvre fait songer à ce temple antique d'Assise que l'on transforma en église et que le peuple, dans son inconsciente clairvoyance, appelle encore aujourd'hui : *Santa Maria della Minerva.*

*
* *

Ainsi — nous insistons à dessein sur ce point, car c'est la source de malentendus innombrables — Guido Gezelle prend part à l'activité sensuelle et imaginative de son peuple, de sa race. Il est essentiellement *ouvert à la vie*, *sensible à la joie*; il est doué d'une inspiration débordante qui le contraint parfois à accumuler sans mesure des images disparates. S'il préfère rendre grâce à Dieu des plaisirs que ce monde lui procure, ce n'est donc pas qu'il ne puisse les goûter, mais parce qu'ils lui semblent adoucis et enrichis par la gratitude. Si son rêve, si son art ne le détournent pas de sa foi, ce n'est donc pas qu'il ne puisse les peupler, tout comme un autre, de figures gracieuses et puissantes, mais parce que ces images ne peuvent satisfaire entièrement les exigences exclusives de son aspiration. Si gracieuses qu'elles soient, elles sont passagères; si puissantes qu'elles soient, elles sont relatives. Elles peuvent bercer un instant nos inquiétudes et notre nostalgie; elles ne peuvent les calmer à jamais.

« Le mai — il s'agit du *meiboom* — devant la porte, est aussi doux qu'un doux rayon de miel au sortir de la ruche. Mai est là avec l'herbe et la verdure, et le babil des oiseaux autour de leur nid, autour de leurs œufs : Mai est à l'orient.

« Le mai, devant la porte, n'a déjà plus la fraîcheur des feuilles écloses sous les doux rayons du soleil. Mai est à moitié passé; les sobres rossignols ont mis fin à leurs noces, à leurs danses, à leurs concerts d'orgue, de harpe et de tambour.

Digitized by Google

« Le mai n'est plus devant la porte, les oiseaux pondent dans les haies et les buissons ; la poussière ternit la verdure...

« Ah ! puissé-je un jour voir ce Mai éternel — inconnu ici-bas — où règne la Mère et la Vierge dont la terre et les hommes chantent les louanges. »

La nuit succède au jour, l'hiver succède à l'été et notre vie passe comme le jour, comme l'été :

« J'entends à peine les cloches, j'entends à peine leurs coups, qui sonnent les longues heures des jours muets d'hiver.

« Qui est-ce? Sur la terre où dans le ciel, qu'y a-t-il qui m'inquiète, alors qu'hier encore j'osais me croire à l'abri ?...

« Oui! la mort fugitive n'est pas loin ; elle rampe vers moi, et les ténèbres affreuses de la nuit tombent, goutte à goutte, dans mon cœur...

« Où fuir ? Où me réfugier ? Qui m'aidera?... Vais-je fuir, moi qui puis prier ? Dieu n'est-il pas à mes côtés, ne me prête-t-il pas Son aide ? Ne puis-je Lui murmurer à l'oreille mes souffrances ?

« ... Entendez-moi donc, ô Père ! Des profondeurs, je crie vers Vous : « Ayez pitié d'un trépassé ; et que Votre lumière m'éclaire ! »

« Vous êtes mort aussi; Vous êtes resté dans la tombe trois jours et trois nuits. Ayez pitié d'un mourant qui, à genoux dans le tombeau de sa misère, espère ressusciter comme Vous. »

Ce n'est pas la mort même qui fait peur; c'est la vanité de toute une vie de lutte, l'étranglement brutal de tout espoir : « Et mon cœur n'a-t-il faim, mon cœur affamé, que pour n'être jamais assouvi ? »

Mais la réponse ne se fait pas attendre. L'aube déchire les voiles de la nuit, le printemps rompt les barrières de l'hiver :

« Pâques, Pâques! Que sonnent clair le chant de l'alouette et du pinson, la voix de l'homme et des bêtes! Pâques, Pâques! Consacrez le feu, consacrez la lumière, ornez les lampes, répandez la fumée du nouvel encens! Alleluia! le joug de la mort et du sépulcre est tombé!

Digitized by Google

« Pâques, Pâques! Il s'est levé le Dieu que de méchantes mains avaient mis en croix. Pâques, Pâques ! Libre à jamais, il a vaincu le bois, la pierre et le fer, Celui qui, ressuscité, Alleluia ! seul au monde, vit et toujours vivra !

« Pâques, Pâques ! Des insensés croyaient l'enfermer dans Sa tombe, scellée du sceau de Pilate. Pâques, Pâques ! Vain effort, vaine veille : Dieu tout-puissant est ressuscité, par Sa puissance, Alleluia! à travers la pierre, avant que le soleil parût à l'Orient.

« Pâques, Pâques! Que sonnent clair le chant de l'alouette et du pinson, la voix de l'homme et des bêtes ! Pâques, Pâques! Consacrez le feu, consacrez la lumière, alimentez les lampes, répandez la fumée de l'encens bleu! Alleluia ! Dieu est grand, vainqueur de la mort! »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer entièrement ce dernier poème. Il fera pressentir l'éloquence vibrante des hymnes et des cantiques que Gezelle dédia à son Dieu et aux cérémonies de son culte : Le *Regina Cœli*, la bénédiction du *Saint-Sacrement*, le *Vendredi-Saint*, le *Viatique* comptent par ses œuvres les plus puissantes. C'est ici que se développe, dans toute son ampleur, le caractère sacerdotal du maître; il lui confère, semble-t-il, un enthousiasme prophétique. Sa voix gronde comme celle de l'orgue; elle fait trembler les vitraux de l'église; elle passe, avec le vent sur la plaine, chevauchant les nuages, inclinant les peupliers. Et si nous avons affirmé tantôt, avec énergie, la nature simple et familière du grand mystique, nous devons également faire ressortir ici sa foi ardente, sa stricte orthodoxie et son attachement inébranlable à l'Église catholique. Ce sont les deux pôles de ce grand esprit; loin de s'opposer, ils brillent chacun d'un éclat plus précieux lorsque l'on reconstitue la chaîne d'impressions et de pensées qui les rattachent l'un à l'autre. Tous les parfums, tous les sons, toutes les couleurs de la nature, toutes les images, toutes les conceptions du rêve convergent vers une adoration suprême, qu'ils s'efforcent de rendre sensible.

« L'abeille fait son miel et l'araignée tisse sa toile. La fleurette répand son parfum et l'étoile scintille. Le soleil darde ses rayons

Digitized by Google

bienfaisants, la lune son doux éclat. Et moi, mon Seigneur et mon Dieu, je donne... mon cœur et ma chanson. »

* * *

« Oui, il est encore des jours joyeux dans la vie ; si peu qu'il y en ait, il en est certes encore et je donnerais volontiers tout ce que j'ai pour l'un d'eux, mon Dieu, pour un seul de ceux où je Vous sens, où je Vous possède, où je Vous porte, inconscient, où je suis à Vous, non plus à moi, où je puis Vous nommer, mon Dieu, et sans douleur répéter : Dieu, mon Dieu et cher Seigneur !...

« Que se passe-t-il en moi dans la merveille de ces heures, où le cœur me brûle, où mes yeux débordent, où, ivre de larmes, je tombe défaillant et tremblant sur le sol, et où j'étouffe dans une tempête de joie et d'amour? »

Comment une telle allégresse ne détourne-t-elle pas du monde? Comment goûter encore, après cette ivresse divine, l'humble joie de respirer le parfum des feuilles mortes et de soulever, sous ses pieds, l' « or de leur toison frémissante » ? Comment le poète ne s'absorba-t-il pas entièrement dans cette introspection bienheureuse et put-il conserver cette fraîcheur des sens, cette jeunesse de l'âme, cette intense curiosité à l'égard du monde extérieur?

C'est qu'un tel bonheur n'est pas sans mélange, c'est que, comme tous les grands mystiques, comme tous les grands saints, Gezelle est à la fois trop sincère et trop enthousiaste pour ne pas sentir combien de telles extases sont rares et fugitives. Il se sait enchaîné par sa faiblesse humaine, il sait combien la vertu est fragile, et la tentation puissante, combien il est difficile de s'affranchir un instant des liens qui nous enserrent pour s'absorber entièrement dans la prière :

« Apprenez, s'écrie-t-il, apprenez à un pauvre insensé comment il faut qu'il prie.

Il place Dieu trop haut pour s'imaginer jamais l'atteindre. Comme Ruysbroeck, son ancêtre, il sait que nous ne *savons* rien

Digitized by Google

de Lui, que Sa présence mystérieuse échappe à notre connaissance et peut, tout au plus, être pressentie par notre amour :

« Comment, comment oserais-je parler? Mes yeux sont couverts d'écailles épaisses; ma langue ne connaît pas de mot qui puisse dire Votre splendeur sans la ternir, ou mesurer ne fût-ce que l'ombre de votre immensité!

« O ciel, abîme des miracles de Dieu, ô mer, ô tonnerre à la voix puissante, ô nuit, ô brumes épaisses, quel est le nom — dites-le moi, dites-le moi vite — du Dieu qui vous remplit, qui vous imprégna à ce point de sa grandeur? »

C'est ainsi que, dans ses heures d'angoisse et de sécheresse, il invoque l'aide de la nature, de cette amie fidèle à laquelle il doit déjà tant de joie qu'il croit pouvoir lui demander quelque consolation.

Elle ne tarde pas à lui répondre, non par la voix puissante de la mer et du tonnerre, mais par la vive mimique d'une humble bestiole, non par des lettres de feu inscrites sur le ciel par les étoiles, mais par les traits fugitifs que trace le gyrin en rayant la surface de l'eau :

« O petite bête encalottée de noir, à la course ondulante et sinueuse, combien j'aime à voir ta petite tête se mouvoir vivement sur l'eau!

« Tu vis, tu bouges, tu cours si vite... et je ne te vois ni bras ni jambes. Tu tournes si bien, tu trouves ton chemin, et je ne te vois aucun œil, aucun!...

« Qu'as-tu été? Qu'es-tu? Que seras-tu? Explique-le moi, parles, voyons. Qu'es-tu donc, joli boutonnet brillant, qui n'es jamais fatigué d'écrire?

« Tu cours sur le clair miroir de l'eau, et l'eau n'en est pas plus troublée que si un calme souffle de vent effleurait sa surface...

« O, petits scribes, petits scribes répondez-moi donc — vous êtes là plus de vingt; pas un de vous ne veut me le dire — Qu'écrivez-vous? Qu'avez-vous tant à écrire?

« Vous écrivez... et l'eau n'en porte aucune marque; vous

Digitized by Google

tracez des lettres... et ces lettres s'effacent; aucun chrétien n'en comprend le sens : ô petit scribe, dis-le moi, dis!...

« Et la petite bête encalottée de noir, à la course ondulante et sinueuse, dressa et pointa vivement ses petites oreilles et resta un instant immobile :

« Nous écrivons, dit-elle, dans notre course ondulante, ce que notre Maître jadis, en nous créant, nous donna à écrire, une leçon, ni plus, ni moins; nous écrivons — ne savez-vous donc pas lire, êtes-vous si bête? — nous écrivons, nous transcrivons et récrivons le Nom sacré de Dieu! »

Dès lors, pour mieux prier, il mêle sa voix au frémissement du vent dans les roseaux, et sa voix délivrée monte avec leur murmure jusqu'aux pieds de Dieu.

« Dieu créa la rivière, Dieu créa vos tiges, Dieu dit : « Souffle!... » et le vent souffla et se joua parmi vos tiges et les fit osciller. Dieu écouta... et votre chant plaintif fut agréable à Dieu, ô roseaux bruissants!

« Oh! non, frêles roseaux bruissants, mon âme ne dédaigne pas votre langue, mon âme qui reçut du même Dieu le sentiment qui me fait comprendre votre murmure. Oh! non, roseaux bruissants, mon âme ne dédaigne pas votre langue!

« Que le bruissement des roseaux grêles résonne dans ma chanson plaintive et s'élève avec elle jusqu'à Vos pieds, ô Vous à qui nous devons tous deux la vie! O Vous qui aimez jusqu'au faible langage d'une tige de roseau, ne repoussez pas ma prière : je ne suis moi-même, qu'un humble roseau, faible et plaintif. »

Cette image divine dont ses yeux ne pourraient soutenir l'éclat, il en chérit le reflet dans le sourire ingénu des fleurs : « Qu'une simple fleur peut donc être humble, noble, admirable et précieuse lorsqu'elle jaillit, sereine des mains du créateur. »

Cette voix, dont ses oreilles ne pourraient supporter la puissance, il en perçoit l'écho affaibli dans le frisson des herbes, dans le murmure de l'eau, dans le chant spontané du pinson, de la mésange, de l'alouette, du rossignol : « Ah! s'il savait comme il chante bien!.., Ah! s'il savait ce que je sais! S'il

Digitized by Google

connaissait, comme moi, Celui qui lui donna son langage et me donna de m'y complaire. »

Cette fidélité, cette obéissance, cet abandon complet dans les mains du Seigneur, ce consentement serein à Sa volonté, cette joie de vivre sous Sa loi qu'on ne rencontre que rarement chez les hommes, c'est encore les créatures les plus humbles qui nous l'enseignent : La mouche joviale, la corneille affamée, le poisson sans défense, la vache docile et le cortège innombrable des arbres et des fleurs :

« Pourquoi, mon ami, pourquoi, pourquoi donc ne pouvons-nous pas être semblables aux fleurettes qui croissent autour de moi, autour de toi ?

« Est-il une de leurs racines, une de leurs feuilles, une de leurs petites tiges, une seule brindille où le Seigneur n'ait mis son image et son cœur ?

« Du matin, dès l'aube, au soir, à la brune, vois, elles sont là, innocentes, elles sont là, elles inclinent leurs petites têtes, elles brillent quand il Lui plaît, elles pleurent quand il Lui plaît, elles rient et sourient doucement : ni miel ni lait ne sont plus doux !

« Oh ! les petites, oh ! les petites fleurs ! nobles créatures !

« Pourquoi, mon ami, pourquoi, pourquoi donc, ne pouvons-nous pas être semblables aux fleurettes qui croissent autour de moi, autour de toi. »

Nulle part peut-être, dans toute la poésie contemporaine, on ne peut trouver l'expression d'une tendresse aussi palpitante, aussi profondément sincère pour le ciel et la terre, pour les plantes et les bêtes. Ce n'est pas le décor d'un lyrisme égoïste qui n'assombrit les couleurs que pour traduire la mélancolie d'une âme délaissée et ne les éclaire que pour dire le triomphe d'une séduction rapide. Gezelle aime la nature pour elle-même ; il la respecte infiniment comme l'image la plus pure et la plus ingénue dans laquelle se reflète l'âme divine. Il lui parle, il l'interroge, il lui demande conseil. Chacun de ses poèmes n'est qu'un long dialogue. Il cause avec le soleil, il s'entretient avec les étoiles, il invoque sa « Lys chérie », il vante les deux saules

Digitized by Google

de son jardin qui s'élèvent sur l'eau « comme une église », l'héliothrope qui parfume son bureau et, la « gouttelette de lumière » qui vient tomber, le matin, devant sa main, tandis qu'il écrit :

« O Seigneur, vous aimez en nous Votre être même, dont l'image, mille fois reproduite, peut se lire partout.

« Et nous, en tout ce qui est aimable, nous devons Vous aimer, Vous qui, de tout amour infini, êtes la fin et l'origine. »

* * *

Ainsi, cette même foi qui n'est en somme que la formule dernière de l'adoration que Gezelle voue à la nature, au lieu de l'en éloigner, l'y ramène bientôt.

Nous avons, en quelque sorte, parcouru le cycle dans lequel se meut l'âme du prêtre-poète : sa sensualité exaltée, affinée par le rêve, se traduit en formes mystiques qui s'effacent elles-mêmes devant une aspiration plus haute, une image souveraine qui domine toutes les autres par son unité et son éternité. Mais la contemplation directe de Dieu, la communion immédiate de notre âme avec Son esprit ne peut être que le privilège d'une élite et ne peut prendre le caractère d'une discipline constante. La sécheresse peut venir et il est dangereux et parfois impie de ne pas s'y soumettre. Le fidèle sort alors du sanctuaire, il se tourne vers le plein air, vers ces champs et ces bois et ces fleurs et ces bêtes où l'empreinte divine est vierge de tout contact humain, et il retrouve dans ces humbles créatures le reflet attendri de la splendeur de Dieu. Il peut les aimer, il peut les connaître sans crainte de se distraire ou de s'épuiser en extases stériles. Il les retrouve telles qu'il les a laissées en entrant dans l'église ; leurs lignes ont toujours la même élégance, leurs couleurs ont conservé le même éclat, mais il sait maintenant que si elles lui plaisent ainsi c'est qu'elles lui parlent de leur Père, qui est son Père aussi. Et c'est une nouvelle voie ouverte vers Lui, plus longue, plus lente peut-être que l'autre, mais, pour beaucoup, plus humble et plus sûre.

Digitized by Google

Quelle que soit la valeur que l'on accorde aux poèmes dont nous avons cité des extraits et auxquels tous nos soins, toute notre patience n'ont pu rendre leur saveur originale, on s'accordera, sans doute, pour considérer l'œuvre de Gezelle comme un document inappréciable nous renseignant sur la psychologie des artistes mystiques. Les maîtres du moyen âge ne nous ont en effet légué que leurs œuvres, et l'on sait combien il est dangereux de se confier au hasard des interprétations fantaisistes. Depuis lors, je ne sache pas qu'aucun poète ait exprimé aussi complètement un état d'esprit aussi voisin du leur.

Et si l'on considère que cette courte étude confère trop d'importance à une œuvre dont la renommée universelle est encore à venir, qu'on veuille bien nous excuser en songeant que le même esprit qui inspira ces vers guida sans doute la main de ces innombrables génies qui laissèrent sur les murs de nos églises, sur les pages de nos manuscrits et aux porches de nos cathédrales le plus merveillieux héritage spirituel que jamais artistes léguèrent à un peuple.

EMILE CAMMAERTS.

Digitized by Google

FLÂNG

L'horreur de ce drame n'apparut pas tout de suite. Pendant quinze jours les gardes battirent sans résultat, toute la forêt. Peu à peu, le silence s'était fait autour du mystère des Acculs-du-Bois.

Il fallut la découverte du gigantesque squelette de l'étang Minos, pour jeter quelques lueurs sur cette sombre affaire dont une enquête approfondie allait mettre en pleine lumière l'affreuse cruauté.

A cette époque, la ferme des Acculs était encore enclavée dans les bois du Strihou. C'était plutôt une masure moussue et assez délabrée, dont on n'aurait pas trouvé cinq cents écus dans tout Coquejane.

A plusieurs reprises, le baron Jolly, à qui ce voisinage ne plaisait guère, avait voulu racheter la cahute, mais les Ravache, qui l'habitaient de temps immémorial, n'avaient rien voulu entendre. Ils tenaient dur comme pierre à ce coin farouche, qui prenait des aspects de tanière, dès que le soleil sombrait derrière les grands arbres.

Braconniers et maraudeurs, ils surgissaient aussitôt la nuit tombée, du taudis où ils se tenaient à l'affût. Nul ne les en avait vus sortir à ces moments-là. Obscurs et muets, ils se glissaient dans le bois, par des *passées* secrètes tracées à travers les ronces et les taillis de l'orée.

Jamais ils ne s'étaient laissés prendre aux pièges que leur avait tendus la haine des gardes.

Depuis près d'un siècle c'était, entre les Ravache et ceux-ci,

Digitized by Google

une guerre d'embûches et de ruses, qui avait fait plusieurs veuves, déjà. Mais on n'avait jamais pu convaincre un Ravache de meurtre...

Les choses allaient beaucoup mieux, d'ailleurs, depuis que le vieux Nan était mort dans des circonstances restées énigmatiques. Flâng, le dernier des Ravache, était aussi débonnaire que toute sa lignée avait été brutale et hargneuse.

C'était une façon de bon géant, au cou de taureau, large du poitrail comme les étalons brabançons. Au bout de ses bras montueux, ses poings se bosselaient ainsi que la crête des vieux saules et son torse était rond comme les chênes du Strihou. Cette carcasse redoutable logeait une âme bonasse dont la lumière puérile riait dans ses yeux gris. On n'avait jamais vu Flâng en colère.

Une fois que des bûcherons d'Hautecroix parlaient d'assommer un de ses camarades qui était ivre à « l'Arbre Couronné », on était allé le prévenir. Flâng s'en était venu à pas lents, il était entré dans la salle basse pleine de fumée et sans regarder les gars menaçants, avait fendu d'un coup de poing le couvercle du poêle. Comme il promettait d'en faire autant, à celui qui toucherait à son ami, cela avait suffi. Ce fut la seule occasion où il montra quelque vivacité.

Tout le mal vint de la Saint-Éloi que l'atelier fêta cette année comme on ne l'avait jamais fait. Depuis la mort de Peke Nan, depuis qu'il avait retrouvé le vieux tout sanglant et roide déjà, par un matin de neige, Flâng avait en effet renoncé au braconnage. Il travaillait dans un atelier de constructions métalliques du chemin Saint-Jean et nul comme lui ne rivait d'un coup de marteau les gros boulons incandescents. Son bras noueux, prolongé par un marteau façonné à sa taille, faisait un moulinet bref. Un éclaboussement d'étincelles et... à un autre.

Comme de longtemps les journées n'avaient été aussi fortes, les forgerons avaient décidé de s'amuser ferme à cette Saint-Éloi-là. Aussitôt après la messe, ils s'étaient mis à boire. De la rue de Sambre à la Basse d'Hérinnes, ils voulaient faire toutes les « chapelles », alternant genièvre et uitzet.

Digitized by Google

Ils allaient par bandes, se tenant par la main comme les conscrits de Thoricourt et de Labliau et leurs rauques gosiers célébraient sur un mode primitif la gloire de l'orfèvre épiscopal.

En vief van Sintje Lu la ! la !
Lu la la, Lu la la
En vief van Sintje Lu la ! la !....

Leur clameur énorme et joyeuse attirait sur le seuil des estaminets les filles en tablier, dont le front luisait entre les « crolles » blondes ou noires. C'est ainsi que Flâng vit Netje pour la première fois. Et avec elle le paradis et l'enfer entrèrent dans sa vie.

Il devait bien souvent, par la suite, s'attabler chez « Stance des Bons-Amis », dans la salle clairette où Netje lui versait de grandes pintes de bière mousseuse.

En la regardant, il sentait un bonheur aigu lui piquer la poitrine et il avait envie de rire jusqu'au bout de ses doigts. Il se plaisait auprès d'elle, sans savoir. Et un soir de mars, tiède et brumeux, il la désira tout à coup. Comme il était dévot et craignait l'enfer, il la voulut en justes noces.

Ce fut par un dimanche d'avril. Une froide et claire matinée.

Les cloches sonnaient par delà l'horizon bleuâtre et des cloches sonnaient grand'messe dans son cœur. Comme il était le plus fort, Flâng se jugeait le plus beau. Dessous sa casquette à ganse de velours, passait une mèche grasse patiemment plaquée sur le front ; son cou musculeux saillait du col d'une chemise blanche. Son veston de drap luisant collait à ses épaules. D'une pochette, sortait le bout d'ambre de sa belle pipe et une ceinture de cuir toute chargée de boutons d'uniforme, ceignait ses reins étroits.

Netje avait violemment rougi à cette demande qu'elle attendait si peu. Mais tout de suite elle avait dit : « Pourquoi pas » ? en riant aux yeux troubles de son amoureux. Une goutte de cognac, à un gros sou le petit verre, avait scellé ce pacte. Quinze jours après, le mariage était célébré à Hérinnes.

Et c'est depuis lors, que Flâng fut l'homme le plus heureux de tout le pays d'alentour.

La ferme des Acculs semblait toujours pleine de soleil, de la

Digitized by Google

cave au grenier. Netje éclairait la vieille demeure, du rire frais de ses yeux et de ses lèvres rouges. Le soir, lorsqu'il s'en revenait de l'usine à pas pesants, de loin il humait l'odeur savoureuse des fricots, mêlée aux émanations amères du sous-bois. Et, lorsque, le matin à peine éclos, Flâng s'asseyait devant la fenêtre rosée, pour lamper sa terrine de « lait battu », il bénissait, avec un grand signe de croix, le bon Dieu qui lui donnait tant de joie.

Les jours de fête il menait Netje aux kermesses. Il marchait à ses côtés, aussi fier que si sa femme eut été la Reine.

Et comme il avait du bien et gagnait de grosses journées, ils ne se refusaient rien. Les omelettes au lard, épaisses de deux doigts, la chair balsamique des jambons et les « bouzettes » bourrées de crème jaune, les saucisses de Boulogne que l'on coupe en petits dés et les « slekken » de sucre enduites de farine, rien n'était trop bon pour eux.

près cela il menait sa femme à la danse. Il fallait voir sa joie ébahie, lorsque Netje polkait aux bras robustes de Klontje le serrurier, de Manoureke Poke, de Sou Charlote, ou bien encore du bel Arille, le petit garde du Strihou. Son regard semblait dire à tout le monde :

« Moi, je ne sais pas danser, mais voyez-vous ma femme? En est-il une seule qui puisse lui être comparée pour la mazurka et le lancier et pour tout?... »

Ce freluquet d'Arille surtout formait avec Netje un couple admirable. Ce diable de petit Wallon, noir comme un corbeau et vif comme une belette, tournait sans se lasser des heures entières. Flâng, attablé avec des bûcherons de Goyck et des briquetiers de Lennick, pouvait boire à son aise. Arille n'était pas homme à laisser Netje, assise sur un banc, les bras ballants, comme les lourdes filles de Bogaerden. Jusqu'à la nuit noire et chaude, il dansait avec la jeune femme de Flâng et il la regardait ardemment dans les yeux lorsqu'ils entraient dans l'ombre des coins.

Il en fut très longtemps comme cela. L'hiver passa et Flâng, dans la paix de son âme, jouissait délicieusement de l'été revenu, de sa femme, de sa maison amicale, et de son verger où les pruniers pliaient sous les fruits.

C'est alors que la chose arriva... Wanne, la boiteuse, se

Digitized by Google

défendit plus tard d'avoir voulu du mal à Netje. Il est bien sûr que cette fille n'aurait rien dit, si elle s'était doutée de ce qui arriverait.

Mais comme elle avait toujours été un peu jalouse de Netje, on peut croire qu'elle ne résista pas à l'envie de lui jouer un mauvais tour.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là, Flâng était à la porte de l'usine au moment où Wanne passait. Le malheur le voulait. Il n'y a rien à faire à cela. Et cette fois encore, il la plaisanta sans méchanceté.

« Hé, Wanne Cron-Cul, payez donc la goutte!... »

Il riait largement, en disant cela, et il ne comprit pas tout de suite quand la boiteuse lui envoya, comme un coup de boutoir : « Dieu me damne, allez donc la boire chez vous; Arille a dû apporter une assez grande bouteille... depuis le temps qu'ils en boivent tous deux aux Acculs-du-Bois!.. »

Il s'était retrouvé après cela sur le grand chemin, allant comme le vent. Il ne savait trop pourquoi il marchait ainsi. Dans sa pensée, il n'y avait qu'un vague mécontentement contre Netje et un peu de colère contre ce petit Wallon... mais une bête était entrée en lui, qui courait avec ses grandes jambes et faisait craquer ses doigts contractés. Ce fut elle sans doute qui lui mit une cognée en main lorsqu'il fut, à pas furtifs, dans sa demeure... Le drame fut bref et haletant. La seconde porte ouverte, Flâng ne vit tout d'abord que le dos de sa femme, demi nue. Debout devant le lit, elle se penchait sur la cernure des yeux de son amant. Retournée au bruit, elle hurle les bras en avant, vers la hache déjà levée. La lame aiguë, entaille l'oreille, disparait tout entière jusqu'au milieu de la poitrine, où un sein coupé en deux fait deux poches saignantes.

C'est au tour de l'homme, blême, le souffle court. D'un bond il est à bas du lit. Un autre et déjà, nu, il va fuir par le jardin. La hache part, dans un éclaboussement de sang et de soleil. Elle entame le pied d'Arille et se fiche, avec un grondement de bête déçue, dans le billot du seuil.

La poursuite... Flâng n'est plus qu'un fauve affolé par le sang.

Digitized by Google

Il va, la mâchoire jetée en avant, les doigts crispés comme des griffes, muet, le goût du meurtre aux lèvres. A ha!... les Acculs-du-Bois! la haie centenaire, les souches noueuses qui barrent le passage à l'ennemi, le hallier des ronces traitresses et des cruelles orties. Tous sont complices de sa vengeance. Flâng sent cela et rit comme un damné. A ha! ha!..

Ils ont roulé l'un par-dessus l'autre et maintenant, la figure déchirée, une oreille demi arrachée, l'amant est sous le genou de Flâng. Sa poitrine halète comme un soufflet de forge.

Il a fermé les yeux et il est rouge, rouge, comme les pensées qui se lèvent une à une dans le cerveau du mari. Flâng songe, le mufle tendu vers l'homme, ses ongles entrés tout entiers dans la chair meurtrie. Une à une, des gouttes de sang filtrent sous son étreinte et il a envie de hurler et de pleurer et il est plein d'horreur et de rage.

Et voici. Il a brutalement entouré le torse et les bras, de sa ceinture de cuir. Il traine par le pied, l'homme qui se débat. Et la terre ennemie griffe de toute part la peau si blonde tantôt... La chambre de l'adultère. Des mouches boivent déjà à la flaque pourpre qui était tantôt la vie et l'amour, de celle qui est là, sur le ventre, la figure de côté, avec cette brêche ouverte dans l'épaule.

Flâng n'a plus de hâte maintenant. Il a pris dans un coin un paquet de cordes et soigneusement il lie sa proie, il l'immobilise, la bâillonne, avec des minuties de ménagère méticuleuse. L'homme est assis contre un des pieds du lit et les cordes l'enserrent de plus en plus. Du ventre jusqu'au cou, il ne fait plus qu'un, avec le lourd madrier de chêne encastré dans le sol et qu'aucune force ne pourrait déplacer. Sa bouche est muette sous le bâillon, mais dans les yeux dilatés par un effroi surhumain, toute l'âme ardente et jeune de l'homme, crie éperdument vers le vengeur, et ses larmes tout à coup, — des larmes de sang, roulent sur les joues déchirées.

... Mais ce n'est pas Flâng, n'est-ce pas, qui est allé le chercher? Vous voyez bien. Flâng est un pauvre homme qui n'a jamais connu que la solitude, l'effroi et la lésine. Et alors Netje vint.

Ah, ah, ce n'est pas le vieux Nan, qui aurait jamais pensé ça.

Digitized by Google

Bien sûr qu'elle avait couché avec d'autres... Mais c'était avant. Maintenant elle est là, toute blanche. Quelle maudite chose que la vie.

Dieu lui fasse rémission de son péché!...

D'une main pieuse, Flâng secoue la branche de buis bénit, sur le corps qui prend peu à peu des tons de cire sous les derniers rais du jour. Puis il se penche et saisit à deux mains, les épaules froides. Avec des précautions de mère, il couche sur les genoux frissonnants d'Arille, le cadavre déjà raide.

Et il s'assied, le menton dans les poings, sur un coffre — leur coffre de mariage. Toute l'horrible vision se fixe dans ses yeux graves. Il regarde. Il regarde l'épouvantable groupe. Ce cadavre sanglant, cet homme, entouré de cordes, les yeux fous de celui qui va lentement mourir, sous cette morte à la face bleuissante...

Il regarde l'ombre tomber sur les amants tragiques. Il regarde sa vengeance jusqu'à l'heure où les premières chauves-souris vinrent heurter les fenêtres...

Au « Chien bleu », on le vit vers sept heures. Il était endimanché et semblait joyeux, un peu ivre peut-être. Il y avait de quoi d'ailleurs : Sa femme était partie l'après-midi pour Denderwindeke où sa vieille tante venait de mourir. Elle leur laissait plus de dix mille francs! Il serait bien bête après cela, de s'user à travailler. Il comptait bien passer un mois ou deux en Flandre, à visiter toute la famille de Netje...

Il conta tout cela d'une voix gaillarde, en buvant de grands verres d'eau-de-vie. La nuit tombait quand on le rencontra pour la dernière fois. Et ce fut précisément près de l'étang Minos...

Josef Hiroux.

Digitized by Google

APRÈS UN SIÈCLE DE GLOIRE[1]

La bataille de Wagram.

Bien que déjà le prince Charles eût résolu de prendre l'offensive le lendemain, ses troupes n'avaient pas encore bougé, et, sauf le corps de Klenau qui s'était mis en retraite sur Stamersdorf après la perte d'Essling, et la brigade Nordmann qui avait rallié Rosenberg, toutes gardaient leurs positions du matin, couvertes de vedettes et d'avant-postes.

L'empereur avait également remis au lendemain la suite de l'opération, pour mieux laisser se dévoiler les projets de l'ennemi et puis parce qu'il fallait laisser aux troupes quelques heures de repos. Il campa au milieu de sa garde, un peu en avant de Raschdorf.

Les ordres pour la journée du 6 étaient, dans l'armée française : pour Masséna et Davout de se rapprocher du centre à 2 heures du matin; pour la division Boudet du 4e corps, de demeurer à Aspern d'où elle assurerait les communications avec l'île Lobau.

Dans l'armée autrichienne : les corps de Klenau et de Kolowrat devaient rompre à 1 heure du matin et se porter en avant, Klenau s'appuyant au fleuve, Kolowrat à sa gauche. Ce dernier devait laisser à Stamersdorf une

(1) Suite, voir la *Revue* de juillet.

Digitized by Google

brigade et de l'artillerie pour se relier au corps des grenadiers. Le corps des grenadiers devait rompre à 3 heures du matin et marcher sur Sussenbrün avec un régiment de la cavalerie de réserve comme avant-garde. La cavalerie elle-même devait serrer sur le corps de Bellegarde.

Celui-ci ferait occuper solidement Wagram ; enfin, Rosenberg franchirait le Russbach à 4 heures du matin, et, tout en attaquant les Français, essayerait de se relier aux troupes du prince Jean qu'on attendait de Presbourg.

Le mouvement de Klenau et de Kolowrat couperait l'armée française du Danube. L'attaque de Rosenberg n'était qu'une feinte.

L'archiduc Charles risquait-il ainsi un nouvel Austerlitz? D'après quelques critiques militaires, dès qu'il eut compris le projet des Autrichiens, Napoléon pensa un instant à les laisser s'engager complètement dans ce mouvement, puis à les tourner eux-mêmes avec sa droite et les jeter dans le fleuve. Mais il craignit que ses jeunes soldats n'eussent pas assez de sangfroid pour se laisser tourner sans trouble.

Cette pensée ou ce projet, s'il est vrai qu'il l'eut réellement, ne dut pas arrêter longtemps l'empereur, car son aile droite fut engagée la première, et à fond, dans un combat qui lui fit même négliger (pas longtemps il est vrai) sa base d'opération : vers 9 heures, l'ennemi, qui avait eu facilement raison de la faible division chargée d'assurer les communications, était à Essling, sur les derrières de l'armée impériale! D'autres considérations doivent entrer en jeu, qui m'entraîneraient trop loin sur le terrain des hypothèses : Napoléon pouvait être pris entre deux feux par la survenue du prince Jean, l'île Lobau avait une garnison trop faible, etc., etc.

***

Le corps de Rosenberg, qui formait la gauche à Markgrafenneusiedl, attaqua le premier.

Vers 4 heures du matin, formé en trois colonnes, dont

Digitized by Google

une de cavalerie à la gauche, il heurta Davout qui achevait son mouvement de concentration entre Groshofen et Glinzendorf.

Il me paraît que Napoléon et Davout furent tout d'abord décontenancés par ce mouvement des Autrichiens et qu'ils crurent à l'arrivée de l'armée de Hongrie. Le maréchal envoya vers Leopoldsdorf la division Gudin et l'empereur se mit en marche avec la garde et les cuirassiers pour soutenir le 3e corps.

Douze pièces à cheval vinrent prendre rapidement position à l'ouest de Groshofen pour tirer sur le flanc de l'ennemi tandis que la cavalerie française se déployait devant la cavalerie autrichienne et que la garde venait appuyer la division Morand placée au centre.

Devant ce déploiement de forces, Rosenberg reçut l'ordre de battre en retraite et de regagner ses positions. Ce que voyant, l'empereur, rassuré du reste par le rapport des éclaireurs qu'il avait envoyé dans la direction de Presbourg, donna le même ordre à la garde et à Nansouty. Arrighi, seul, laissa ses cuirassiers à la disposition du duc d'Auerstaedt.

C'est aussi vers 4 heures que Bellegarde s'avança sur Aderklaa où s'établit son avant-garde (Stutterheim). Tout ce corps prit position sur deux lignes, l'une à hauteur de Wagram, l'autre en avant avec deux batteries et de la cavalerie légère à sa gauche, sans que Bernadotte fît quoi que ce fût pour l'en empêcher.

L'empereur, plus clairvoyant, s'était fort bien rendu compte que le nœud de l'action se trouvait décidément dans la direction d'Aderklaa-Wagram. Ces villages pris, l'armée autrichienne serait coupée en deux et aurait les plus grandes peines du monde à se tirer d'affaire. Tous les efforts devaient donc se porter de ce côté. Il était 7 heures. Des ordres pressants furent donnés à Masséna pour enlever Aderklaa. Bernadotte l'appuyerait en marchant sur Wagram.

Dans l'entretemps, Davout et Oudinot avaient recom-

Digitized by Google

mencé la tentative de la veille au soir et la canonnade faisait rage sur tout le front de bataille.

La division Saint-Cyr rejeta d'Aderklaa la brigade Stutterheim, mais elle dut plier à son tour devant le corps de Bellegarde et les grenadiers qui s'avançaient. Les Saxons, entrés en ligne à la droite du village, ne furent pas plus heureux. Culbutés par la cavalerie autrichienne, ils se jetèrent sur les troupes de Masséna et les mirent en désordre.

Le maréchal, blessé quelques jours auparavant dans une chute de cheval, était en calèche, raconte Marbot dans ses *Mémoires*. Les ennemis, en apercevant au milieu de la bataille cette voiture attelée de quatre chevaux blancs, comprirent qu'elle ne pouvait être occupée que par un personnage fort important; ils dirigèrent donc sur elle une grêle de boulets. Le maréchal et ceux qui l'entouraient coururent les plus grands dangers; nous étions entourés de morts et de mourants, le capitaine Barain, aide de camp de Masséna, eut un bras emporté, et le colonel Sainte-Croix fut blessé par un boulet.

L'empereur, arrivant au galop sur ce point, monte pour un instant dans la calèche, auprès de Masséna, afin de mieux être aperçu des troupes. A son aspect, l'ordre se rétablit.

Bernadotte et Masséna se rallient près de Raschdorf sous la protection de plusieurs batteries, tandis que les charges furieuses de la division Saint-Sulpice et de la cavalerie saxonne arrêtent un instant l'ennemi. On peut citer parmi les plus beaux engagements de cavalerie les attaques qu'exécutèrent ce jour-là les 1er, 5e, 10e et 11e cuirassiers, puissamment aidés par les hussards et les chevau-légers saxons, bien supérieurs en qualité à l'infanterie.

Mais le danger est loin d'être conjuré et l'aile gauche française va se trouver en bien plus fâcheuse posture. En effet, toutes les colonnes autrichiennes sont en marche: Bellegarde débouche de Wagram, le gros du corps des

Digitized by Google

grenadiers, conduit par l'archiduc Louis, dépasse Aderklaa, le reste, formant une masse de neuf bataillons, se dirige en manœuvrant sur Breitenlee avec la cavalerie de Lichtenstein, les corps de Klenau et de Kolowrat envahissent le sud du Marchfeld, et déjà la fumée du combat gagne Aspern. Aussi loin que porte la vue, on aperçoit dans les éclaircies de la canonnade d'innombrables rangées d'habits blancs et de bayonnettes alignées comme à la parade. De Wagram à Essling, 65,000 Autrichiens s'avancent victorieusement, couverts par une écrasante artillerie.

***

Klenau et Kolowrat auraient dû se porter en avant vers 1 heure du matin. Par suite d'un retard ou d'une erreur dans la transmission des ordres, leur mouvement commença beaucoup plus tard, alors que le canon grondait déjà depuis longtemps à Wagram et à Markgrafenneusiedl.

A 8 heures, Kolowrat atteignait Breitenlee avec son aile droite et Klenau attaquait Aspern. Ce village n'était plus occupé que par la division Boudet, du corps de Masséna (3e léger, 56e et 93e de ligne) qui fut fortement maltraitée dans cet inégal combat. Elle dut abandonner ses canons et battit en retraite dans la direction d'Enzersdorf, en contenant d'abord tant bien que mal les escadrons ennemis. Quelques bataillons se débandèrent et allèrent jeter l'émoi dans l'île Lobau.

Sur les 9 heures, nous allions nous mettre en route pour rejoindre notre régiment, raconte le musicien Girault, lorsque nous vîmes déboucher des ponts une masse de fuyards criant : « En retraite ! en retraite ! » Ce fut alors une panique générale dans toute l'île. Les cantiniers, les musiciens, les infirmiers, toute la foule des non-combattants, le parc des bœufs, les vivres, l'ambulance, tout cela se mit à courir en désordre du côté des ponts de la rive droite. On se rappelait la première retraite et on ne se souciait pas d'être de nouveau renfermé dans l'île. Pour

Digitized by Google

moi, je n'étais pas trop effrayé, car, entendant gronder le canon à deux ou trois lieues de nous, il me paraissait improbable que l'armée fût en retraite. J'essayais, mais inutilement, de rassurer les fuyards, lorsque je vis un général, arrivant au galop, écumant de colère, criant à la foule de s'arrêter mais n'y pouvant parvenir. Il arriva cependant à temps pour arrêter le parc d'artillerie qui était tout attelé et prêt à se mettre en retraite, mais il avait beau prodiguer les coups de plat de sabre, il ne pouvait arrêter les fuyards. Un hasard fit plus que lui. Un énorme caisson de vivres versa à l'entrée du retranchement qui formait la tête du pont. On ne pouvait plus passer qu'en franchissant les palissades, ce qui n'était pas commode. Plusieurs qui l'essayèrent furent blessés. Le général profita de ce moment pour mettre fin à cette fuite insensée. Il rallia quelques cavaliers et, à leur tête, il parvint à faire reprendre à chacun son poste.

Mais déjà l'empereur avait donné l'ordre de marcher sur Essling à Masséna dont les troupes se trouvaient entre Aderklaa et Raschdorf. A 10 heures du matin, les divisions Saint-Cyr, Legrand, Molitor et Lauriston se mettaient en mouvement sur Neu-Wirtshaus et Essling, couvertes par la cavalerie de Lasalle.

Cette marche de flanc, exécutée sous le feu de l'ennemi en bataillons serrés, coûta beaucoup de monde au 4e corps, mais Masséna avait, dit-on, agi à dessein, car il n'avait pas assez de confiance dans la solidité de ses jeunes troupes.

Le maréchal eut fort à faire pour rétablir le combat sur l'ancien champ de bataille du 22 mai; toutefois, dit Marbot, le succès des Autrichiens fut de courte durée, car les cent pièces de gros calibre dont la prévoyance de Napoléon avait armé l'île de Lobau, ouvrirent un feu terrible et foudroyèrent la droite de l'ennemi, qui, sous peine d'être exterminée, fut contrainte d'arrêter sa marche triomphante et de reculer à son tour. Masséna put alors reformer ses divisions, dont les pertes étaient considé-

Digitized by Google

rables. Nous pensâmes, continue Marbot, que Napoléon, profitant du désordre que la canonnade de l'île venait de jeter dans l'aile droite autrichienne, allait la faire attaquer par ses réserves. Le maréchal Masséna m'envoya même lui demander des instructions à ce sujet.

On se plaît à se représenter d'une façon un peu théâtrale l'entourage de Napoléon à Wagram. On se figure un groupe nombreux, éblouissant sous le chaud soleil de juillet, les maréchaux et les généraux empanachés, les officiers d'ordonnance de l'empereur dans leur élégante tenue bleu barbeau avec leur buffleterie de maroquin rouge, leur chapeau à ganse d'argent et leur schabraque de peau de panthère, les aides de camp de Bernadotte avec leur uniforme de hussard, jaune soutaché d'or, leurs bottes de cuir jaune, leur colback à grand plumet blanc et leur sabretache écarlate frangée d'or, ceux de Berthier en dolman blanc, pelisse noire, shako et pantalon rouges tout étincelants de broderies d'or, le peloton d'escorte formé comme à l'habitude de ces célèbres chasseurs de la garde aux figures bronzées et aux grosses moustaches, les mameluks dans leur étourdissante fantaisie orientale.

Napoléon avait jugé avec raison que dans ce groupe rutilant les artilleurs autrichiens trouveraient une cible trop facile, aussi avait-il prescrit à tout ce monde de s'éloigner, ne conservant près de soi que le prince de Neûchatel et deux officiers d'ordonnance, outre les deux chasseurs qui portaient les cartes et la grande lunette.

Malgré cela, les boulets pleuvaient. Le comte Chlapowski raconte qu'au moment où il s'éloignait de l'empereur en soulevant son chapeau comme c'était la coutume, un coup de canon le lui enleva de la main.

L'empereur était visiblement préoccupé par sa droite: les yeux fixés sur la tour de Markgrafenneusiedl, il écoutait d'une oreille distraite les rapports qu'on lui faisait parvenir d'autres points du champ de bataille. La cavalerie de la garde ramenée par les cuirassiers autrichiens, le maréchal Bessières blessé, la division Boudet enfoncée,

Digitized by Google

l'artillerie de cette division enlevée par l'ennemi, semblaient l'inquiéter fort peu.

Tout à coup, dit Marbot, on voit la fumée des canons du maréchal Davout dépasser la tour de Markgrafenneusiedl. Plus de doute, la gauche ennemie est vaincue! Alors l'empereur, se tournant vers moi, me dit : « Courez dire à Masséna qu'il tombe sur tout ce qui est devant lui, et la bataille est gagnée! » En même temps, les aides de camp des divers corps d'armée sont expédiés vers leurs chefs pour leur porter l'ordre d'une attaque générale et simultanée.

Davout, passé au rôle d'assaillant, était parvenu, vers midi, à rejeter Rosenberg sur le centre en tournant le village de Markgrafenneusiedl. Nulle part le combat ne fut plus acharné. Les Autrichiens, disputant le terrain pas à pas, avaient fait de la tour crénelée et du grenier à grains des réduits qu'il fallut leur arracher au prix de sacrifices énormes. Six de leurs généraux, parmi lesquels le prince de Hesse-Hombourg, furent mis hors de combat. Du côté des Français, le duc d'Auerstaedt et les braves généraux Gudin et Friant étaient blessés, plusieurs centaines d'hommes jonchaient les ruelles du village et les prés qui l'entourent.

A la même heure, Oudinot, qui s'était laissé entraîner par son ardeur, car il avait ordre seulement de contenir les Autrichiens, avait conquis Baumersdorf et venait donner la main à Davout. Il restait à culbuter le prince de Hohenzollern, toujours en position sur les hauteurs de Wagram.

Avec Davout et Masséna, avec ces deux ailes de fer, l'empereur se trouvait libre d'agir au centre. Il résolut d'y porter un grand coup. Pour combler le vide occasionné par le départ du 4e corps, il fit prescrire à Oudinot de s'étendre quelque peu sur sa gauche, et porta devant Raschdorf les divisions de l'armée d'Italie. Ce mouvement fut masqué à l'ennemi par la fumée de cent canons.

Digitized by Google

Les soixante pièces de la garde impériale étaient rassemblées à l'ouest de Raschdorf, en deux grosses masses par batterie en colonnes serrées, l'artillerie à pied à la droite, sous Drouot, avec les batteries de 12 en tête, l'artillerie à cheval à la gauche sous d'Aboville et Dubuard-Marin, « le père la mitraille ».

L'empereur commande à son aide de camp Lauriston de faire rompre le parc et d'écraser les masses ennemies. Bientôt quarante-cinq pièces se trouvent en position; les autres suivent, puis quelques batteries de la ligne viennent encore renforcer cette superbe masse d'artillerie qui couvre plus d'une demi-lieue de terrain entre Breitenlee et Aderklaa et dont les cent bouches vomissent la mort dans un râle effrayant.

A chaque trouée, les Autrichiens serrent leurs rangs, impassibles. Leur artillerie même ne se laisse pas facilement réduire au silence et répond coup pour coup, si bien qu'il faut avoir recours aux grenadiers à pied de la garde pour remplacer les servants hors de combat.

Le chef d'escadron Grenner, le bras droit emporté, refuse de quitter la grande batterie; assis sur le sol, soutenu par ses canonniers, il demeure à son poste jusqu'au soir.

Napoléon lui-même, au plus fort du feu, se tient à la gauche de la division Lamarque sans vouloir écouter les supplications de son entourage. Rien ne peut l'émouvoir. Il refuse de laisser retirer les pièces. Il sait trop bien qu'en ce moment de crise toute apparence de retraite entraînerait la défaite. Que chacun demeure à son poste, et bientôt les musiques de tous les régiments pourront entonner l'air « La victoire est à nous ! »

Enfin, le moment est arrivé. L'armée d'Italie est prête. L'empereur appelle Macdonald et lui commande d'enfoncer le centre ennemi.

* * *

Pour cette manœuvre, l'ordre avait été donné aux divisions Lamarque et Broussier de déployer huit bataillons

Digitized by Google

les uns derrière les autres, tandis que sept autres marcheraient sur les flancs en colonnes serrées et que les divisions Séras et Wrede suivraient en réserve. La cavalerie légère de la garde devait flanquer la droite, les cuirassiers de Nansouty la gauche, en colonnes d'escadrons.

Les divisions Durutte et Pacthod appuyeraient également l'attaque à droite et à gauche. Enfin le général Reille, aide de camp de l'empereur, se tenait prêt à intervenir avec deux régiments de la jeune garde.

Le mouvement était dirigé sur le village de Sussenbrünn, entre les corps de Kolowrat et de Bellegarde qui avaient derrière eux les réserves du prince de Lichtenstein.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur les positions françaises vers midi. A l'aile droite, Davout et Oudinot, appuyés par Marmont, gagnent du terrain; à l'aile gauche, Masséna contient les Autrichiens de Klenau. L'empereur garde au centre et comme dernière réserve la plus grande partie de la garde à pied, les dragons et les grenadiers à cheval, la cavalerie de Saint-Sulpice, enfin le corps de Bernadotte passé au sud de Raschdorf.

Dépassant bientôt la grande batterie, Macdonald s'avance sous une pluie de feu, laissant à chaque pas le terrain couvert de ses morts et de ses blessés, serrant ses rangs sans s'ébranler, et communiquant à ses soldats la fière attitude qu'il conserve lui-même. « Quel brave homme! » s'écrie plusieurs fois Napoléon, en le voyant marcher sous la mitraille et les boulets.

Les divisions Lamarque et Broussier s'étaient d'abord portées en avant sur deux lignes, et la formation en colonne n'était pas achevée quand la cavalerie autrichienne se mit en mouvement pour charger. Macdonald fait serrer la seconde ligne sur la première, les bataillons déjà en colonne et la cavalerie de Nansouty ferment cet immense carré. Le général fait alors exécuter le feu de deux rangs et culbute les escadrons du prince Charles.

Digitized by Google

Une éclaircie dans la fumée lui montre l'ennemi dans le plus grand désordre. Il fait cesser le feu et ordonne de marcher à la bayonnette, tandis que Nansouty et Guyot chargent à fond de train la cavalerie en retraite et les carrés austro-hongrois.

C'est l'élite de la cavalerie française qui donne en ce moment. Carabiniers de Defrance avec leur haut bonnet à poils, leur long habit bleu à revers rouges et leurs buffleteries jaunes, cuirassiers de Doumerc et de Saint-Germain, dont les Hongrois aux culottes bleues soutachées de jaune ont déjà vu de près, à Essling, les casques de fer et les longs sabres-épées, chevau-légers polonais du comte Krasinski qui gagneront leurs lances dans cette mêlée (1), chasseurs en pelisse rouge que conduisent Daumesnil et Corbineau, blessés tout à l'heure.

Les Autrichiens font tête partout et combattent avec une incroyable bravoure — l'empereur disait plus tard : « Qui n'a pas vu les Autrichiens à Essling n'a rien vu ! » — et se font hacher sur place; mais Macdonald a dans ses rangs les plus solides régiments qui se puissent voir, tel ce 84e de ligne dont l'aigle porte, depuis le combat de Gratz, la fière devise : « Un contre dix. » Il gagne du terrain, enlève Sussenbrünn.

Mais c'est au prix de pertes énormes. « Mon corps est celui qui a le plus souffert », écrit lui-même le duc de Tarente (2); « de trois aides de camp, j'en ai un de tué,

(1) Le régiment des chevau-légers polonais de la garde, créé en 1807 à Varsovie, était commandé par le comte Vincent-Corvin Krasinski, chambellan de Napoléon. Il avait déjà conquis sa renommée à Somo-Sierra en escaladant les batteries espagnoles étagées sur des hauteurs. A Wagram, il culbuta le régiment de ulans d'Auersperg, lui prit ses lances et s'en servit avec tant d'habileté que cette arme fit désormais partie de son équipement. Il y avait près de deux siècles qu'elle avait été proscrite des armées françaises.

(2) Etienne-Jacques-Jean-Alexandre Macdonald, duc de Tarente (1765-1860), le héros de Wagram, était d'origine écossaise. Son père Neil Mac Eachin était un des 700 du clan de Ranald qui combattirent pour le roi Jacques en 1745.

Digitized by Google

un autre blessé; mon chef d'état-major et trois de mes officiers d'état-major sur quatre, ont été blessés et leurs chevaux tués; de deux officiers d'ordonnance, l'un a été blessé, l'autre a eu son cheval tué; enfin, mes quatre ordonnances de dragons ont été tués ainsi que leurs chevaux, tous à mes côtés. Pour moi, je m'en suis heureusement tiré avec mon aide de camp Séguin; je n'ai attrapé qu'un coup de pied de cheval sur la cuisse, mais solidement appliqué. Mon cheval a reçu un coup de mitraille à travers le col, et mon épée, que je tenais à la main, a été cassée d'une balle. »

Le général Lamarque eut quatre chevaux tués sous lui et perdit ses six ordonnances. Parmi les régiments qui formaient la colonne de Macdonald se trouvait le 112e de ligne, commandé par le colonel Penne; les deux journées des 5 et 6 juillet coutèrent aux Belges 124 tués dont 8 officiers, et 396 blessés dont 18 officiers. « Je dois cependant observer en faveur des soldats que je commandais », raconte le colonel Penne, « que ni la mitraille, ni les obus, ni les boulets, ne les empêchèrent de crier pendant toute l'action : Vive l'empereur ! » (Major E. Cruyplants, *Histoire de la 112e demi-brigade.*)

* * *

Dès ce moment, la bataille était perdue pour les Autrichiens. Délogé des hauteurs du Russbach, arrêté dans sa tentative pour couper Napoléon de l'île Lobau, l'archiduc Charles ne pouvait se faire plus longtemps illusion sur l'issue de la lutte. Il espéra toutefois arrêter les progrès du centre français en reportant toutes ses troupes contre la colonne décimée et fort en flèche de Macdonald. L'ordre fut donné à Klenau et à Kolowrat de céder devant Masséna et de se diriger vers le village de Gerasdorf que menaçait cette colonne. Mais, alors qu'il était contraint de dégarnir ses ailes faute de réserves, Napoléon avait encore sous la main de nombreuses troupes intactes.

Digitized by Google

Durutte et Wrede volent au secours de Macdonald, Reille conduit au feu deux régiments de la jeune garde. A l'aile droite, Davout et Oudinot s'emparent de Wagram; à l'aile gauche, Masséna a repris successivement Essling, Aspern, Hirschstädten et Stadlau. Il menace Kagran et Leopoldau.

Le mouvement d'ensemble des Français est irrésistible. Macdonald rallie les débris de ses régiments, éreintés par cinq heures de lutte, et pousse jusque Gerasdorf dans un dernier effort : le centre autrichien est percé, l'archiduc Charles est vaincu.

Il était temps. Les éclaireurs de la cavalerie en position vers Leopoldsdorf signalaient l'approche d'un corps de troupes autrichiennes par la route de Presbourg. C'était l'armée du prince Jean. En dépit des ordres qu'il avait reçus le 5 juillet de bon matin, le frère de l'archiduc Charles avait quitté ses positions à 11 heures du soir, et sa marche avait été si lente qu'il atteignit Unter-Siebenbrunn, en vue du champ de bataille de Wagram, vers 7 heures seulement, alors que les Français étaient victorieux sur tous les points. Son arrivée eut cependant pour effet d'arrêter la poursuite, très aventureuse il est vrai, car la nuit approchait et la direction qu'avaient prise les troupes de l'archiduc Charles au delà de la grande route de Moravie les mettait à couvert dans la contrée très difficile qui domine le Bisamberg.

Les Autrichiens exécutèrent donc une retraite en bon ordre, sous la protection des corps les moins éprouvés.

Ils avaient 20,000 hommes hors de combat et laissaient aux mains du vainqueur autant de prisonniers, plusieurs drapeaux et une trentaine de canons.

Trois de leurs généraux furent tués : c'étaient les feldmaréchaux-lieutenants Wukassowitz, qui avait jadis combattu Bonaparte en Italie, le Belge van Hoobroeck d'Aspre et Nordmann, l'ancien hussard de Bercheny. Parmi les blessés on comptait l'archiduc Charles lui-même, qui se battit avec une vaillance sans égale, Rohan

Digitized by Google

l'émigré, le prince de Hesse-Hombourg et les Belges de Rouvroy et de Wacquant.

Les Français avouent plus de 20,000 hommes hors de combat. Les généraux de brigade Lacour (division Morand) et Gauthier (chef d'état-major d'Oudinot) furent tués; Bessières et vingt autres blessés.

Mais Napoléon devait faire une perte plus grande. A la tombée de la nuit, Davout avait pris ses cantonnements à Wagram, Macdonald avait poussé jusqu'à Brunn, Masséna jusqu'à Leopoldau; c'est là que fut tué d'une balle au front l'un des plus brillants officiers de la cavalerie impériale, le général de division Antoine-Charles-Louis Collinet comte de Lasalle, né à Metz en 1775.

Je lis dans plusieurs récits que, pendant le cours de l'action, Masséna avait sacrifié Lasalle pour se maintenir. Telle n'est pas la vérité. Vers le soir, Lasalle, dont la division n'avait pas été engagée, vint solliciter de Masséna l'autorisation de poursuivre l'ennemi. Le maréchal y consentit, à condition que ce serait avec prudence. Ayant aperçu une brigade autrichienne qui se hâtait vers Leopoldau pour s'y retrancher, Lasalle se précipite avec ses hussards et ses chasseurs dans l'espoir de faire cette colonne prisonnière. Mais les Autrichiens étaient encore en ordre; ils firent volte-face et accueillirent la cavalerie française par un feu nourri. La première balle fut pour le général.

L'empereur le regretta amèrement. Plus heureux que lui, Macdonald, Oudinot et Marmont furent créés maréchaux. Mais par contre Bernadotte fut renvoyé de l'armée et Napoléon ordonna la dissolution du 9e corps.

* * *

Napoléon coucha le soir de la bataille dans une tente près de Raschdorf et le lendemain, 7 juillet, au château de Volkersdorf, d'où l'empereur d'Autriche avait pu assister à la défaite de son armée. Il n'était pas le seul spectateur de ce drame à grand spectacle. Les toits, les clo-

Digitized by Google

chers de Vienne, et surtout les hauteurs qui dominent cette ville et la rive droite, dit Marbot, étaient couverts par la population, qui, selon les phases de la bataille, passait de la crainte à l'espérance. Quel rare et magnifique panorama les spectateurs avaient sous les yeux! Trois cent mille hommes combattant dans une plaine immense!

A cette distance, les villages en feu servaient de point de repère, et l'on distinguait parfaitement entre les clochers la fumée des canons et des feux de peloton, les multiples incendies allumés dans les blés desséchés (il faisait une chaleur étouffante) par les obus et les bourres de fusil...

Le célèbre et spirituel feld-maréchal prince de Ligne, quoique déjà bien âgé, avait réuni la haute société de Vienne dans sa maison de campagne, située au point le plus élevé des collines, d'où l'œil embrassait tout le champ de bataille. Son expérience de la guerre et son esprit supérieur lui firent promptement comprendre le projet de Napoléon et les fautes du prince Charles, dont il prédit la défaite.

W. Aerts.

Digitized by Google

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT INTUITIF [1]

Nous voudrions aborder maintenant, à un point de vue pratique, l'étude des excursions scolaires dans leurs rapports avec les branches d'enseignement.

Dans l'étude des langues et spécialement de la langue maternelle, l'excursion scolaire permet d'employer, pour la *rédaction*, ce que je serais bien tenté d'appeler la méthode directe ou expérimentale. Parlant du développement de l'esprit d'observation et de précision, Lebon écrit :

« Nous arriverons au résultat cherché en utilisant les promenades où chaque objet peut fournir matière à des observations précises. Nous commencerons par habituer l'élève à ne regarder qu'un détail déterminé d'un ensemble, fût-ce simplement les fenêtres des maisons ou la forme des toitures rencontrées, et à le décrire ensuite avec précision ce qui exige de sa part beaucoup d'attention. Au bout de quelque temps, il percevra les moindres différences existant entre des parties de choses presque semblables. On passera alors à un autre détail des mêmes objets. Après quelques semaines, l'élève aura appris à voir d'un coup d'œil, c'est-à-dire inconsciemment, les différences existant entre des groupes de formes auprès desquels il eût passé jadis sans les discerner. Si alors, au lieu de ces compositions ridicules de style où il doit décrire des tempêtes qu'il n'a pas vues, des combats de héros qu'il ne connaît que par les livres, on lui fait résumer ce qui l'aura frappé dans une simple promenade, on sera tout

[1] Suite, voir *Revue* de juin et juillet 1909.

Digitized by Google

surpris des habitudes d'observation, de précision et plus tard, de réflexion ainsi acquises.

« Je n'ai pas employé d'autre méthode pour apprendre, en Asie, dans des régions non explorées, couvertes de monuments en apparence semblables, à distinguer très vite les analogies et les différences de ces monuments, ce qui m'a permis de comprendre ensuite l'évolution de toute l'architecture locale.

« Quand l'élève aura ainsi fait quelque progrès, nous étendrons le champ de ses observations. Nous lui ferons décrire, par exemple, le magasin devant lequel il a passé, le monument qu'il a rencontré et nous l'habituerons à aider ses descriptions d'un dessin schématique sans nous occuper des imperfections de ce dessin, ne le considérant que comme un moyen d'abréger sa description. C'est alors qu'il reconnaîtra par lui-même combien il est difficile de voir les détails les plus importants d'un objet qu'on croit avoir bien regardé. Essayez de reproduire de mémoire, par une description ou un dessin, un monument devant lequel vous passez tous les jours depuis des années, et vous serez étonné des énormes inexactitudes et des oublis que vous commettrez alors même que votre esquisse serait parfaite au point de vue artistique. Il faut recommencer bien des fois de tels exercices pour *apprendre à voir* et à acquérir quelque précision dans l'observation.

« Ce sont là des méthodes d'enseignement que ne comprennent guère nos universitaires.

« J'ai eu occasion de me rencontrer en voyage dans un des plus curieux pays de l'Europe avec quelques normaliens que j'ai observés.

« Regardaient-ils le pays, ses habitudes, ses monuments? Hélas non. Ils cherchaient dans de savants livres des jugements tout faits sur les paysages, les mœurs et les arts qu'ils avaient sous les yeux, et n'avaient même pas l'idée de se créer de tout cela une compréhension personnelle (1). »

Chargé d'un cours de français à l'école moyenne B, de Bruxelles, j'applique cette méthode avec succès. Au lieu de préparer un

(1) Gustave Lebon, *Psychologie de l'éducation*, p. 206-207.

Digitized by Google

devoir de style en classe selon la méthode du Père Girard qui voulait que l'on donnât d'avance aux élèves un plan détaillé qu'ils dussent développer; au lieu d'appliquer même la méthode du Père Girard amendée : recherche en commun des idées principales, leur coordination en canevas, — travail qui requiert l'activité des élèves — nous préférons sortir de l'école pendant une heure seulement, affectée à une leçon de rédaction. C'est une leçon préparatoire et nous la donnons dehors.

Les élèves se munissent d'un carnet, d'un crayon et ceux que j'ai su décider à dessiner, d'un block à dessin. Je leur fais connaître le sujet de leur description; je les conduis par exemple devant une statue, un monument, dans un marché, sur une place publique, devant un canal, etc. Selon les circonstances et les difficultés, ou la nature du sujet, je les tiens groupés et dirige un peu leur travail d'observation, ou bien encore je leur permets de se disperser; je les tiens alors en vue, vais de l'un à l'autre, les interroge, les stimule, les encourage. Eux, travaillent, observent, analysent, notent. Retour à l'école; le jour même ou le lendemain, examen, discussion des notes de quelques élèves. Pour la leçon suivante, plan et brouillon dans un cahier *ad hoc*, devoir au net.

Les musées offrent, dans le même ordre d'idées, d'excellents sujets de rédaction et à profusion. Au lieu de flaner de gauche à droite dans les salles de nos musées, il est bien plus profitable de faire l'étude d'un seul artiste ou mieux — pour ce qui concerne ceci — l'analyse d'une seule œuvre : tableau ou morceau de sculpture.

Quand l'excursion dure plusieurs heures, une demi-journée, nous ne sommes guère partisan d'un compte rendu fidèle et banal comme un procès-verbal; à moins que le but de l'excursion ne le comporte exceptionnellement, nous supprimons le compte rendu qui ne se prête guère à développement littéraire et intéressant et nous laissons choisir par les élèves, par chaque élève, un sujet de composition dans l'ensemble des choses vues, des impressions récoltées. Nous n'avons qu'à nous féliciter de cette liberté que nous laissons à nos jeunes gens.

Au cours de ces promenades, les élèves photographes ou dessi-

Digitized by Google

nateurs sont invités à clicher quelques vues, à croquer quelque paysage.

Plusieurs ont même pris l'initiative d'illustrer leurs rédactions : *luxe louable mais non imposé.*

Cette méthode nous semble présenter plusieurs avantages. D'abord elle permet de mettre les choses avant les mots et ainsi elle est un remède efficace à la méthode artificielle, mnémonique, elle évite le poncif et le cliché inévitables dans ces rédactions composées sur un plan uniforme, sur *plan-patron.* Elle apprend à voir, à penser, à dire par soi-même, à ne pas se payer de mots ni d'apparences et à ne pas se laisser payer de ces mêmes « monnaies faibles ».

En second lieu la méthode directe en rédaction est aussi un remède à l'ennui, au vide de « l'excursion pour l'excursion », de l'excursion faite par obéissance au règlement. On réalise ainsi deux progrès en tuant d'un seul coup deux routines. L'ancienne méthode du « tout en classe » maintenait la contrainte dans un travail qui comporte un maximum de liberté, d'initiative et d'essor individuels, elle consacrait le nivellement des personnalités naissantes des enfants et des adolescents.

La méthode expérimentale, au contraire assure à chaque élève l'extériorisation autonome de ses impressions, de ses émotions; elle éveille l'activité spontanée que donne l'excitation du plaisir. Grâce à elle, chaque élève fait un travail qui est sien et qui, partant, est éducatif, profitable, *conforme à ce qu'il peut et à ce qu'il est.*

La leçon de rédaction hors des murs de l'école, *nous l'avons remarqué,* est bien accueillie des élèves; et cela, croyons-nous, parce qu'elle se rapproche de la vie, qu'elle anime, enthousiasme les écoliers, les unit par une féconde émulation au lieu de les diviser par la concurrence plate et stérile ; qu'elle réalise l'excitation cérébrale mutuelle qui donne tant de charme au compagnonnage cordial dans le travail. Et puis voit-on le pittoresque de la méthode ? Pittoresque et simplicité !

La vie est observée directement, la vie réelle, dans le travail de composition, l'un des plus nobles qui soient. L'intelligence, la sensibilité sont conviées à ce travail et détrônent une bonne

Digitized by Google

fois l'unique mémoire, le « singisme », l'imitation inconsciente, banale et stupide. L'élève devient actif de passif qu'il était ; il apprend à voir et à prendre des notes. Les choses, les animaux, les hommes sont pris sur le vif ; on s'évade du faux, du conventionnel parce qu'on voit, qu'on entend, les couleurs, les formes, les mouvements, les gestes, les actions, les paroles, les sons, les rumeurs, les bruits comme ils apparaissent dans la réalité.

L'écolier peu doué mais encouragé arrive à un résultat satisfaisant par l'entraînement, l'attention et la volonté.

Si le professeur choisit convenablement ses sujets, s'il apprend à ses élèves l'art facile du choix des détails et des éléments de la description ; s'il les oblige régulièrement à sacrifier ce qui est parfois piquant mais trivial, la méthode directe mène tout droit au mode d'expression littéraire le plus naturel, le plus conforme au génie de tous les temps : *le réalisme de bon aloi.*

« Soit, dira-t-on, nous admettons la méthode expérimentale, réaliste ou sensualiste en rédaction quand il s'agit de la description ; mais de la description seulement ! »

Nous ne sommes pas animés de l'esprit de système et nous n'éprouvons aucun malaise à reconnaître la part de vérité contenue dans cette objection et à déclarer que la *rédaction par l'excursion* ne doit pas dégénérer en procédé exclusif. Mais ce serait une erreur de croire que des lettres, des narrations et de petites dissertations excellentes ne puissent être tirées de ce qui a été vu, observé, entendu, appris au cours des excursions. Nous croyons donc qu'il est bon de réserver une place honorable aux sujets dits « d'imagination » et même à ceux que Lebon recommande (1) et que nous pourrions appeler sujets « d'imitation ». Quel que soit le sujet nous croyons qu'en définitive, si le maître ne l'emploie pas toujours, l'élève, lui, emploie toujours la méthode expérimentale, et cela pour la simple raison qu'on ne tire rien du vide ni du néant ; dans les sujets dits « d'imagination » et « d'imitation » l'élève se sert de l'intuition interne, de l'aperception comme disait Herbart et de ce que nous appellerons l'*expérimentation capitalisée.*

(1) G. Lebon, *loc. cit.*, p. 235. L'*Enseignement de la littérature.*

Digitized by Google

Il y a quelques mois une personne ayant trouvé, dans un quartier pauvre, un pauvre sachet de papier contenant la somme de 27 centimes, je proposai le fait à mes élèves comme sujet de rédaction sous le titre de : « Le prix d'un pain. »

Croit-on que seule l'imagination intervînt dans ce travail ? Et, du reste, à supposer, que l'imagination intervînt seule qu'est-elle, cette imagination, si ce n'est une *quantité provisionnelle* d'impressions, d'images, de visions, de faits, d'idées que la mémoire fait ressurgir et que la logique de l'esprit coordonne?

Ce qui veut dire que l'expérience est la nourrice de l'imagination et que plus l'une est riche et diverse, plus l'autre peut être féconde.

J'ai lu à mes élèves « Le Conte du garde » de Gustave Nadaud. Il leur a beaucoup plu. Je me propose de le leur faire narrer à leur tour ou transposer à leur façon. Dans quelle mesure feront-ils une rédaction originale de quelque mérite? Dans la mesure de leur mémoire verbale ? J'en doute fort, mais dans la mesure, je crois, de leur fonds d'impressions, de souvenirs personnels. Ce n'est à pas dire, loin de là, que l'exercice des sens fait les littérateurs. Il faut *lire, lire beaucoup* ou *plutôt lire peu, mais bien*, de l'excellent et *lentement*. Il faut des modèles mais il faut aussi que les modèles soient compris, assimilés et non décalqués. Le modèle c'est l'art ; il doit être confronté dans l'esprit du lecteur, de l'élève surtout, avec les claires visions de la vie, de la réalité.

C'est pourquoi il faut, selon nous, avoir pour principe primordial en rédaction « Donner des sujets adaptés à l'âge des élèves et tirés de leur sphère d'observation. »

Je ne puis me rappeler sans rancune un sujet qui me fit rater mon prix de français en 2e à l'athénée, à savoir : « Retour des Grecs de la bataille de Salamine. » N'était-ce pas absurde et grotesque? Notre brave professeur nous prenait-il pour des émules de Taine ou de Fustel de Coulanges? Nous lui avons bien montré, par l'insuffisance ridicule de notre composition qu'il n'en était, hélas ! rien.

Nous voudrions dire aussi un mot du langage (prononciation, diction, déclamation).

Digitized by Google

Les élèves de nos écoles parlent mal, lisent mal et « disent » encore plus mal. A part quelques trop rares exceptions, ils ont un accent et une prononciation déplorables; ils lisent à peine couramment; ils sont incapables de dire un morceau avec intelligence ou avec sentiment.

Nous avons dit : « les élèves de nos écoles, mais nous croyons qu'on pourrait dire les élèves de toute école en général. »

Nous avons remarqué que les fillettes et les jeunes filles sont supérieures aux garçons sous ce rapport. Cela tient, croyons-nous, à la différence des sexes ; la femme est plus sensible, plus précoce, elle a de l'amour-propre, de la distinction plus tôt que l'homme et aussi, plus tôt que lui, le désir instinctif de plaire.

Le jeune garçon, à moins qu'il ne concoure ou qu'il n'ait des prétentions ou une réputation d'artiste en herbe — lit et déclame avec indifférence, presque par contrainte.

Les instituteurs et les professeurs doivent réagir énergiquement par l'*exemple,* car *bons* ou *mauvais*, ils sont toujours des modèles fatalemeut imités en vertu des lois de la suggestion.

Il faut qu'ils sachent eux-mêmes *prononcer, parler, lire* et *déclamer* correctement sinon avec art et il ne suffit pas qu'ils le sachent, il importe surtout qu'ils le fassent toujours et sans effort, *naturellement*. Ils doivent aussi faire un choix habile des morceaux à lire et à dire.

Mais cela suffit-il à l'éducation du langage.

J'en doute. Il faudrait, à un point de vue médical, un cours d'orthophonie, et à un point de vue esthétique, un cours spécial de lecture et de diction. « Encore un cours ajouté aux autres? » va-t-on s'écrier. Entendons-nous. Ce seraient plutôt quelques conférences données à plusieurs classes et à plusieurs professeurs et qui serviraient d'encouragement, d'initiation aux écoliers et à leurs maîtres.

Et si ces conférences sont impossibles, l'*excursion scolaire* peut y suppléer, tout au moins, partiellement.

Et ici nous devons ouvrir une parenthèse sur ce que nous appellerions volontiers l'*interpénétration des écoles*. Le but d'une excursion peut être la visite d'une usine, d'une manufacture, d'un atelier, d'une église, d'un musée; pourquoi ne pourrait-il

Digitized by Google

pas être aussi celle d'une école, d'une « autre école ». Quelle plus belle application de la solidarité morale et intellectuelle que les maîtres, les élèves d'une école accueillant, recevant les maîtres et les élèves d'une autre école ! Pourquoi nos enfants des écoles moyennes n'iraient-ils pas assister quelquefois à une leçon de travaux manuels, par exemple, aux établissements du 4e degré primaire? Pourquoi ne pourraient-ils pas être reçus dans les écoles professionnelles, à l'Académie des Beaux-Arts et au Conservatoire? Oui, au Conservatoire. Et nous revenons ici à notre objet. Ne serait-ce pas pour nos élèves et pour nous, un plaisir et une utilité que d'assister parfois, au Conservatoire, à une leçon de diction ?

* * *

Quoique l'on puisse démontrer dans une certaine mesure, que les *mathématiques* sont des sciences expérimentales, il n'en reste pas moins vrai que *l'induction* est sacrifiée ici à la *déduction*.

L'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie sont les sciences qui s'enseignent exclusivement dans les locaux scolaires avec le minimum d'inconvénients pédagogiques.

Seuls les exercices relatifs au système métrique à l'arpentage et à la géodésie exigent le recours de l'excursion scolaire, c'est-à-dire à des leçons pratiques données sur le terrain. Faut-il dire que ces leçons *ne doivent pas être évitées* mais données *plutôt deux fois qu'une ?* Nous estimons que ces exercices qui requièrent l'activité physique et un effort intellectuel combiné au travail des mains sont éminemment utiles et éducatifs à la fois.

L'emploi de la boussole, du niveau, du graphomètre et de la chaîne pourraient être, si on le voulait, un jeu pour les élèves des écoles moyennes lesquels seraient à leur sortie, autant de petits géomètres.

* * *

Les *mathématiques* ne changent pas ; 2 et 2 font 4 dans tous les temps et sous toutes les latitudes. Ce que l'on est convenu d'appeler *sciences commerciales* relève plutôt de l'art que de la science. Quelques principes mathématiques, logiques, juridiques com-

Digitized by Google

binés à la variabilité des usages, des coutumes et à la diversité des cas et des lieux telle est en somme la substance des « sciences commerciales » qui sont difficiles à connaître, à pratiquer et à enseigner à raison de leur nature même ; *arts* plutôt que *sciences*, elles sont diverses, multiples, ondoyantes, insaisissables comme les phénomènes mouvants de la vie sociale. En un mot comme a dit La Fontaine dans « Les deux chiens et l'âne mort » elles sont la *mer à boire*.

C'est dire combien l'enseignement des « sciences commerciales » est difficile, ingrat, combien il demande de connaissances diverses. On ne s'y prépare pas qu'avec des livres, il faut fureter, s'informer, appréhender le détail où il est dans la pratique du commerce, de l'industrie, du transport, de la banque, etc...

Si le professeur doit se préparer « hors de l'école » il lui est impossible, cependant, vu le temps trop restreint dont il dispose, de recourir à l'excursion scolaire. Il faut le faire cependant ; il peut visiter le Musée commercial, l'entrepôt, une maison de commerce au point de vue de son organisation pratique et même de la comptabilité ; il peut aussi se faire ouvrir les portes d'une banque, d'un entrepôt, d'un bureau d'agent de change, d'une maison de commission, etc.

Dans ces cas, l'excursion doit avoir *été faite soigneusement par le professeur seul et préparée en classe*, sinon les élèves passent où on les conduit, regardant, écoutant, et ne comprenant rien.

Donc, pour les sciences commerciales, le professeur doit, dans son enseignement, faire profiter les élèves des recherches pratiques qu'il a faites pour vivifier et rendre son enseignement « real » comme on dit en Allemagne plutôt que de s'efforcer à réaliser en cette matière un enseignement systématique et difficultueux par l'excursion scolaire.

Au reste quelques excursions *bien préparées*, *bien choisies*, *bien typées*, dissiperont dans les esprits des jeunes gens bien des incertitudes et bien des ignorances relatives aux choses du commerce.

* * *

Nous avons rappelé plus haut comment Pestalozzi a été le vrai initiateur des leçons de géographie locale par l'intuition *directe*,

Digitized by Google

c'est-à-dire en se transportant avec ses élèves sur les lieux à étudier.

Ces leçons de géographie locale ont l'immense avantage de donner à l'enseignement de la géographie une base concrète, expérimentale et d'éviter aux élèves *pour toute leur existence*, les idées fausses, les conceptions étriquées qui sont le fruit de la méthode verbale, mnémonique. Le programme des écoles moyennes de Bruxelles comporte pour la 3e année préparatoire le point suivant : *Bruxelles et les environs* : *La Senne* « 1° Faire observer directement sur le terrain, en amont ou en aval de Bruxelles : la vallée, le courant, l'amont, l'aval, la rive droite, la rive gauche, un affluent, un confluent, une embouchure, les méandres ; l'action de l'eau courante sur les rives, les dépôts de sable, d'argile, etc... Rendre ces faits sensibles en les faisant observer après une forte pluie.

Les eaux. Les canaux de Bruxelles.

1° Etude sur le terrain, bief supérieur, bief inférieur, écluse, sas, montée et descente d'un bateau ; canal à grande section, à petite section, bassins et quais de Bruxelles. Par l'observation directe déterminer l'utilité commerciale des canaux de Bruxelles.

2° Etude sur la carte et tracé de croquis : le canal de Charleroi et le canal de Willebroeck, direction, points extrêmes, localités desservies, utilité de ces canaux.

Voilà qui est excellent. Si cette partie du programme de la 3e année primaire est bien enseignée, elle constitue un point de départ solide, sensualiste aux notions amplifiées et généralisées qui suivront et pour l'étude desquelles on devra fatalement renoncer à l'intuition directe pour se contenter des succédanés de la cartographie et de l'imagerie.

Seulement les élèves de cette 3e année n'ont que 8 à 9 ans et il va sans dire que, dans les excursions des années suivantes jusques et y compris la section moyenne, les observations sur la géographie locale, si riche en enseignements de toute sorte se continueront très utilement. Dans le programme du 4e degré préparatoire à l'Ecole normale d'instituteurs nous sommes heureux de lire à la page 45 : *Géographie commerciale* :

« ... Le professeur visitera avec les élèves le Musée commer-

Digitized by Google

cial, l'entrepôt, les installations maritimes, une gare de marchandises, afin de mettre les élèves en face de la réalité. »

Nous regrettons pour le 4e degré comme pour les écoles moyennes, qu'on n'ait pas inscrit au programme de géographie commerciale ou économique la visite de quelques établissements industriels types.

Nous ajouterons que pour que ces visites soient utiles, il convient qu'au préalable le professeur les ai faites et ait ainsi prévu ou prévenu quelques difficultés d'ordre pédagogique. Ainsi il ne faut pas que des élèves sortent d'une savonnerie après avoir tout vu, installation, fabrication des boîtes, caisses, etc.. sauf la fabrication du savon — ce qui s'est présenté quelque part!

***

Un sociologue belge très distingué me disait il y a quelque temps « qu'on ne peut comprendre *l'histoire* qu'à 25 ans ». Cela est vrai; mais il y a histoire et histoire, comme il y a sciences naturelles et sciences naturelles, mathématiques et mathématiques.

S'il fallait que tout fût compris à fond à l'école, il faudrait congédier les maîtres et les élèves.

Il faut donner de l'histoire, ce que les enfants, suivant leur âge peuvent en comprendre.

D'où vient que l'histoire soit difficile à enseigner utilement à l'école primaire, à l'école moyenne et même à l'athénée?

C'est que, pour l'histoire, on se trouve en présence d'une matière extraordinairement complexe, hétérogène et impossible à appréhender expérimentalement puisqu'elle est un pâle et lointain reflet du passé. Alors la méthode d'observation, l'enseignement expérimental sont impossibles pour l'histoire?

Si l'on prend les termes *observation* et *expérience* dans leur sens absolu, il est évident que l'observation et l'expérience sont impossibles ici; mais le passé, qu'on ne peut ressusciter, laisse des traces, des vestiges, des témoins; ce sont les écrits vivants des chroniqueurs et des écrivains de « mémoires » qui ont raconté et décrit *leur époque;* ce sont les institutions qui survivent intactes

Digitized by Google

ou évoluées; ce sont les diverses archives; ce sont les travaux et les œuvres d'art des générations défuntes dans les domaines de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la gravure, de la littérature; ce sont les mœurs peintes, révélées par l'habitation, l'ameublement, le vêtement, la bijouterie, etc...

D'autre part, l'*enfant*, quoi qu'on dise, a la *notion de l'historique* mais il a surtout bien la notion de l'*historique individuel*. Il conçoit le passé dans la mesure où il a déjà vécu et emmagasiné quelque expérience : *ce qu'il a fait, ce qu'il a vu*. Ce passé est naturellement dans l'esprit de l'enfant un conglomérat de représentations naïves, incomplètes, simplistes, déformées ou erronées; il peut se *souvenir*, il ne *comprend pas* et il n'*interprète* pas parce qu'il ne conçoit pas l'historique *social* et *collectif* qui est beaucoup trop complexe pour son intelligence balbutiante.

L'enfant a donc la mentalité héroïque des primitifs. Le grand pédagogue Herbart, devançant les données de la psychologie et de la biologie, avait déjà posé le principe de l'évolution ou des *étapes historiques* qui doit inspirer tout plan d'instruction et notamment l'enseignement de l'histoire.

L'embryogénie et la psychologie comparée ont établi que l'individu humain, de sa conception à sa naissance, et de sa naissance à l'état adulte, refait tout le chemin de l'ancêtre depuis la cellule jusqu'à l'homme [1] en brûlant les étapes et en passant par une série nombreuse d'états intermédiaires rappelant plus ou moins la grandiose hypothèse du zoologiste Lameere de l'Université de Bruxelles [2].

Après sa naissance, l'enfant parcourt les étapes psychologiques qui séparent l'homme préhistorique de l'homme contemporain et civilisé. Le vulgaire a une notion de cette évolution historique quand il dit de l'enfant : « l'enfant est un sauvage »; « l'enfant n'est bon que pour lui-même » et quand il répète après La Fontaine : « Cet âge est sans pitié. »

Qui n'a remarqué que l'extraordinaire, le merveilleux plaît à

(1) Les savants disent : l'*ontogénèse* répète la *phylogénèse*.

(2) *Revue de l'Université*, octobre 1907. Les ancêtres de l'espèce humaine (discours rectoral).

Digitized by Google

l'enfant? Batailles, guerres, incendies, massacres l'amusent, le passionnent et le font rire; mais il faut que ce soient des batailles, des guerres, des incendies, massacres *racontés, simulés* ou *représentés par l'image* c'est-à-dire *en somme de l'histoire*. Un incendie réel, une bataille réelle lui donneraient des convulsions.

Eh bien, il y a là une ressource psychologique pour l'enseignement de l'histoire et ça été chez Herbart, un trait de génie que de la pressentir en formulant sa loi des « étapes historiques ».

Mais les savants psychologues qui se sont livrés dans ces dernières années à des études de psychologie comparée et qui font de l'enfant civilisé d'un certain âge l'équivalent psychologique d'un adulte de certaines tribus sauvages qu'ils appellent « le type primitif », nous semblent négliger deux facteurs de perturbation de cette équivalence. Ces deux facteurs sont l'hérédité et le milieu. Il est impossible qu'à aucune époque de son existence l'enfant soit un vrai primitif. D'abord le vrai primitif l'est pour longtemps, pour toute la vie individuelle et pour la vie d'un grand nombre de générations; l'enfant ne saurait pas, par exemple, pendant trois ou quatre ans, être un primitif, un vrai primitif, parce qu'en naissant de parents civilisés, il n'hérite pas seulement de l'ancêtre lointain mais aussi de l'ancêtre immédiat, il naît donc avec des aptitudes de civilisé en même temps qu'avec ses tares de primitif. Ensuite, et ceci est, selon moi, plus important encore : l'enfant, dès sa naissance, *se trouve dans un milieu civilisé qui contribue par tous ses éléments à effacer les influences ancestrales;* à l'âge où l'enfant est censé être un primitif psychologique, il baigne dans un milieu civilisé à psychologie évoluée et il en subit extraordinairement l'influence; il a un vague parfum de primitif, il pense, rêve, imagine comme un primitif, mais il subit la discipline du milieu social civilisé dont la forte armature le détermine, *dans ses actes* d'une manière généralement conforme aux usages, aux règles de la morale contemporaine.

La portée de cette remarque que nous venons de faire c'est que dans l'enseignement de l'histoire aux jeunes enfants, on pourra facilement jeter une passerelle psychologique sur l'abîme qui sépare les temps héroïques et moyenageux, du présent. L'enfant, par atavisme, s'intéresse aux histoires des héros, des personnages

Digitized by Google

extraordinaires d'autrefois, mais par l'expérience qu'il y a du milieu où il vit et qui l'éduque, il sera apte à sentir ce qui sépare son individu et les personnes qu'il connaît, des morts dont on l'entretient, ce qui sépare son époque d'une autre.

Et voilà le point de départ psychologique de l'étude du *passé* par la connaissance de l'*actuel*, du *présent*.

Cela nous ramène au point de vue intuitif ou expérimental. Quand, par exemple, on parle de Boduognat ou d'Ambiorix, on ne sait pas faire, dans l'esprit des enfants, le départ entre leurs aptitudes ataviques à comprendre ces héros un peu légendaires et les notions directes et sensualistes qu'ils ont du présent. Boduognat était un homme; c'était donc pour avoir *vu des hommes* autour de lui qui ne ressemblent pas à Boduognat que, néanmoins, il peut concevoir un Boduognat; ce Boduognat variera d'enfant à enfant, d'école à école, de village à ville, de région à région. Boduognat s'est battu quelque part; ce « quelque part », l'enfant se le représente avec les éléments des paysages qu'il a réellement vus. Ainsi je puis avouer que quand j'étais jeune, toutes les batailles qu'on me racontait ou dont je lisais les descriptions se passaient dans une partie de mon village qui m'était familière; la bataille de Groeninghe, par exemple, dans les prés où coule la Sille et qui s'étendaient derrière l'école à perte de vue; la bataille de Waterloo, par exemple, dans le grand champ de la Wastinne entre le village et la grand'route. Tel est le mécanisme de l'idéation du passé; il faut l'accepter et s'en servir comme on peut. Il a même conduit certains savants à ce qu'on appelle la « doctrine actualiste ».

Elle a donné des résultats dans les recherches géologiques et quelques sociologues et psychologues la recommandent pour l'étude de l'histoire [1].

C'est en partant du même point de vue que Diderot, le rude travailleur de l'encyclopédie, qui ne fut pas un pédagogue, a préconisé, dans l'enseignement de l'histoire, la méthode de l'*ordre régressif* qui consiste à partir du présent pour remonter vers le passé. Ce procédé, peu suivi dans l'enseignement, n'a

[1] WAXWEILER, *Esquisse d'une sociologie*, p. 109 et suiv.

Digitized by Google

rien d'absurde; il donne déjà dans les recherches de sociologie, d'anthropologie et de psychologie collective des résultats remarquables. Au reste, par ce qui précède, on voit que quel que soit l'ordre chronologique que l'on adopte en histoire, c'est par la connaissance *directe*, *expérimentale* que l'on a de l'homme du présent que l'on appréhende l'homme du passé.

On étudie donc l'histoire par l'intuition interne ou aperception et par l'intuition externe ou matérielle.

L'intuition interne, nous venons de l'exposer; en disant un mot de l'intuition proprement dite, nous abordons, dans l'enseignement de l'histoire, ce qui concerne spécialement les excursions scolaires. Nous parlions tantôt de *traces*, de *vestiges*, de *témoins* du passé. Aller les contempler pour les comprendre et tâcher de les replacer dans leur époque, tel est le programme de l'école hors de l'école pour les études historiques. Le programme des écoles moyennes dit en N. B. pour l'enseignement de l'histoire dans la section préparatoire (p. 22) : « Il ne s'agit pas de faire un cours suivi d'histoire, mais de présenter un tableau des idées, des mœurs, de l'état de civilisation de la société à telle ou telle époque.

« C'est plutôt *un cortège historique commenté.* »

Ce dernier mot est joli, il rappelle la puissante évocation du cortège historique et des tournois de 1905 à Bruxelles. Mais en dehors du cortège historique proprement dit, nous craignons que le cortège historique-métaphore, ne reste en pratique à l'école, une charmante figure de style. Aucune allusion aux excursions scolaires; par contre, au programme du 4e degré, nous trouvons (p. 55) cette prescription formelle et excellente, surtout si elle est suivie.

« Le professeur organisera régulièrement chaque année, une série d'excursions en rapport avec le programme : galerie préhistorique (Musée d'histoire naturelle) Musée d'art monumental (Cinquantenaire), Musée d'antiquité et d'armes (porte de Hal), Musée de peinture ancienne et de peinture moderne (tableaux représentant des scènes historiques), Musée communa (Grand'Place), Hôtel de ville, Grand'Place, place du Petit-Sablon, place des Martyrs; les autres monuments et les statues de

Digitized by Google

Bruxelles commémorant des faits et des personnages historiques; Beersel, Waterloo, etc.

« L'excursion de fin d'année sera organisée de manière à contribuer à la compréhension du programme d'histoire. »

Qu'il me soit permis de formuler le vœu que ce point soit ajouté au programme d'histoire des écoles moyennes.

***

Les *sciences naturelles* sont les sciences les plus vastes et peut-être en définitive, les plus facilement assimilables.

Nous disons « les plus facilement assimilables » parce que l'homme le plus médiocre est préparé à l'étude des sciences naturelles par l'exercice de ses sens et les leçons de choses innombrables de la nature et de la vie.

L'illettré de nos campagnes, le sauvage de la brousse possèdent une somme très grande de notions qui n'ont rien de « scientifique » mais qui n'en constituent pas moins un fonds de connaissances nombreuses et expérimentales. Ces êtres simples, par le seul fait qu'ils ont vécu, ouvert les yeux et réfléchi, en remontreraient sur certains points de la vie végétale et animale à bien des hommes « instruits » de nos villes; ils ont des notions empiriques de physiologie comparée.

Ils ont observé, sans toutefois les expliquer, bien des phénomènes physiques et même quelques phénomènes chimiques. Ce qui est vrai du sauvage et du paysan illettré l'est aussi de l'enfant.

J'ai un fils qui a six ans; il est loin d'être un de ces malheureux « petits prodiges » qui font l'admiration de la famille et des amis de la famille... et cependant je suis souvent frappé par les observations qu'il a faites seul et les connaissances superficielles mais diverses qu'il possède déjà sur la nature et les phénomènes de la vie; sa curiosité et la précision de ses questions m'ont souvent étonné; ceci dit pour montrer que la nature, par le champ d'observation qu'elle offre et par les aptitudes qu'elle a données à l'enfant, indique clairement à la pédagogie que la seule bonne méthode que l'on puisse employer dans l'enseignement des sciences naturelles est la méthode expérimentale.

Digitized by Google

L'intuition directe est de rigueur; l'intuition indirecte par les figures et les planches n'est souvent qu'un pis-aller.

La mauvaise méthode se résume dans l'abus des manuels, dans l'appel exagéré aux efforts de la mémoire, non pas même de la mémoire des faits, mais de la mémoire des détails infimes et des mots. Oh! le fléau des résumés et des classifications qui dessèchent l'intelligence!

La bonne méthode est toute dans les termes: expérience, compréhension et manipulation.

L'élève doit suivre par les yeux et l'intelligence l'enseignement intuitif des professeurs et, dans la mesure du possible, il doit être à même — par des exercices pratiques — de reproduire les expériences.

J'ai connu des écoles moyennes où les élèves voyaient — dans leurs livres — les cours de physique et de chimie, sans voir, de leurs yeux, un instrument, une expérience, un corps simple.

Nous sommes loin déjà, espérons-le, de ce temps où l'incurie des autorités compétentes s'harmonisait si détestablement avec l'incapacité des professeurs de sciences naturelles qui se contentaient de commenter vaguement les manuels en usage dans les écoles et d'en faire étudier les chapitres de mémoire par les jeunes forçats dont l'inconscience allait rejoindre la leur au belvédère où ils étaient juchés pour étudier, contempler et enseigner la vie... avec des écailles de noix sur les deux yeux.

* * *

L'enseignement des sciences naturelles doit commencer dans les classes primaires par des *leçons de choses* dont Bain a parlé avec perspicacité dans son ouvrage *La science de l'éducation* (1).

On a mésusé et abusé des leçons de choses; on les a trop mécanisées « formalisées ». Souvent on a voulu leur faire « donner trop » et on les a faites trop « dures » trop « scientifiques» pour les enfants. Après l'ignorance des maîtres, ç'a été le pédantisme, l'étalage de la science. On a aussi fait dévier les

(1) *La Science de l'éducation*, p. 97, et l'Appendice, p. 317 et suiv. Paris, Félix Alcan.

Digitized by Google

leçons de choses quand on s'en est trop servi comme moyen d'enseigner la langue parce qu'alors le souci de la forme a remis les instituteurs sur la voie qu'*ils devaient précisément déserter, grâce aux leçons de choses*, à savoir le verbalisme et la mnémotechnie. Car il y a encore, paraît-il des hommes d'école qui confondent une notion avec sa représentation verbale et qui ne savent pas admettre qu'un enfant puisse *connaître deux objets* sans pouvoir dire ou distinguer leurs noms.

Lors de la grande enquête sur l'enseignement secondaire en France, M. Dupuy, inspecteur général de l'enseignement, ancien professeur de rhétorique, a dit : « Les leçons de choses constituent un petit enseignement scientifique très prématuré.

« Les enfants ne sont pas aptes à le recevoir, car ils n'ont encore à leur disposition que la mémoire.

« Cette faculté leur permet d'emmagasiner des mots dont ils n'arrivent pas toujours à comprendre le sens. Ils saisissent les mots par leur ressemblance extérieure, ils confondent ensuite et diront volontiers « acide » pour « silice » ou inversement ».

G. Lebon à qui nous empruntons cette citation fait remarquer que ce raisonnement très pauvre montre une fois de plus à quel point la psychologie de l'enfant est ignorée.

« Que l'enfant confonde les mots silice et acide, quelle importance cela peut-il bien avoir?

« Ce qui importe, c'est qu'il ne confonde pas les choses qu'on lui montre, et quand il les aura vues et touchées, il ne les confondra jamais. Si on lui met dans la main des morceaux de coke et d'anthracite ou des fragments de plomb et d'aluminium, il pourra confondre le nom de ces substances, mais les reconnaîtra toujours à leurs différences de densité quand on les lui présentera de nouveau.

« Ce sont des réalités et non des mots qu'on se propose de lui enseigner par les leçons de choses [1]. »

Peu à peu, d'une classe à l'autre, la leçon de choses s'amplifie, s'ordonne et évolue vers l'enseignement scientifique et quand, pour de bon, elle deviendra la botanique, la zoologie, l'anatomie

[1] *Psychologie de l'éducation*, p. 267.

Digitized by Google

et la physiologie de l'homme, la physique et la chimie, elle ne fera que gagner en hauteur et en étendue, mais elle restera identique à elle-même au point de vue pédagogique. L'enseignement des sciences naturelles est, par excellence, l'enseignement expérimental.

Aux leçons données, si possible, dans des salles spéciales pour la botanique, la zoologie et l'étude du corps humain et dans des laboratoires pour la physique et la chimie, les élèves verront, toucheront, manipuleront les objets et *répéteront le plus possible les expériences faites par les professeurs*.

Quand l'école ne suffira pas, on s'en éloignera; on cherchera hors des murs, on fera des excursions.

Dans la préface de son ouvrage [1] M. Dastre, professeur de physiologie à la Sorbonne, dit avec quelque exagération mais avec force :

« Je comprendrais l'enseignement des sciences naturelles d'une façon toute différente. Il se ferait non pas entre quatre murs, devant un tableau noir et avec un morceau de craie; il se donnerait en plein air, dans des excursions, dans des visites aux jardins zoologiques, dans des musées anatomiques ou dans les galeries d'histoire naturelle.

« En d'autres termes, pour que l'enseignement des sciences naturelles portât ses fruits, il devrait avoir lieu en présence de la nature même.

« Alors il remplirait son but éducationnel. Tandis que les sciences mathématiques développent la réflexion interne et la faculté logique, l'étude des sciences naturelles aurait pour fonction de développer l'esprit d'observation. Les premières apprennent à l'enfant et à l'homme à regarder au dedans de lui-même; les autres le transportent au dehors et le rendent attentif à l'immensité des phénomènes qui se déroulent sous ses yeux. »

Voilà certes un beau programme sur le papier.

Pour le réaliser on se heurte à des difficultés insurmontables : manque de temps ou manque de ressources d'intuition directe,

(1) Leçons d'anatomie de Besson.

Digitized by Google

extra-scolaire ou tous les deux ensemble. Alors quoi? C'est simple. Il faut réaliser du programme de Dastre, qui est aussi le programme idéal de maint pédagogue, *ce qui en est réalisable.*

Ce qui en est réalisable, au point de vue méthode, nous le trouvons très bien résumé dans le programme du 4e degré préparatoire à l'Ecole normale d'instituteurs.

On y trouve, en effet, aux pages 36, 37, 40, 41, une série d'excellentes recommandations.

Pour ce qui regarde spécialement les excursions, on lit (p. 39) au sujet de la géologie : « Excursions aux environs de Bruxelles. Observation et étude des couches quaternaires et tertiaires dans les tranchées et dans les carrières. Tracé d'une coupe géologique. Récolte d'échantillons de roches et de fossiles. »

Et pour la botanique et la zoologie (p. 41) : « Le professeur organisera des herborisations, des visites au Jardin botanique, au Musée colonial, au Musée royal d'histoire naturelle, au Jardin zoologique d'Anvers, à l'Aquarium de Bruxelles, pour exercer les élèves à l'observation, leur inspirer le goût de l'étude, compléter, approfondir, étendre leurs connaissances. Les plantes étudiées et recueillies au cours des herborisations seront placées dans un herbier. Les élèves auront des carnets spéciaux de botanique et de zoologie dans lesquels ils traceront l'esquisse des plantes et des animaux étudiés, de leurs organes caractéristiques, avec inscription en regard, de la terminologie, ainsi qu'un résumé de la matière.

Le professeur attirera l'attention des élèves sur le caractère esthétique des plantes et des animaux; il leur montrera, au moyen d'estampes bien choisies, de reliefs, etc., quel parti les artisans en ont tiré pour la décoration; les élèves feront des compositions décoratives d'après les modèles observés *in natura* (voir programme de dessin). »

J'applaudis sans réserve à cette idée de faire communier la science et l'art. S'il est un domaine où on peut le faire c'est bien celui des sciences de la nature. Dans la science, on fait l'étude objective des êtres, végétaux et animaux; dans l'art on part de leurs lignes, de leurs formes pour les rendre tels quels ou pour les idéaliser. L'art a donc un fondement empirique, expérimental.

Digitized by Google

Et un professeur de sciences naturelles qui est très cultivé, est tout désigné pour faire comprendre aux enfants et aux jeunes gens la base réaliste, naturaliste de tout art véritable, quelle que soit l'étiquette dont il se pare.

Et à ce propos, il y a lieu de faire observer en passant que le véritable éducateur n'est pas le professeur spécialisé qui construit une muraille de Chine autour de son domaine, mais celui qui sait situer sa branche d'enseignement dans l'ensemble des connaissances humaines et concourir à leur coordination, à leur harmonie, à leur synthèse philosophique.

Dès qu'on quitte l'école primaire, on se trouve dans les écoles moyennes et les athénées, en présence d'un enseignement que je qualifierais volontiers de cellulaire. Chaque professeur enseigne sa branche qu'il a plus ou moins approfondie, sans s'occuper du reste; c'est le régime du cloisonnement étanche, hermétique.

On ne connaît pas la besogne de son voisin, et l'on entend que le voisin use de la même ignorance.

Ce n'est pas de la discrétion, c'est de l'indifférence, du particularisme ou de l'étroitesse de vue. Les élèves passent d'une cellule à l'autre; et quand leurs études sont terminée, ils n'ont pas de culture générale, ils n'ont pas d'idée; si leur cerveau vaut mieux qu'un cartonnier, s'ils possèdent mieux qu'une instruction à compartiments, c'est grâce, pour quelques-uns, à d'heureuses dispositions d'esprit et c'est malgré la désharmonie du travail des maîtres qui n'ont pas assez le souci ou le moyen de *collaborer* dans le vrai sens du mot, à la grande œuvre de l'éducation.

Dans le programme des écoles moyennes on lit page 31, 5e année, section préparatoire :

Industries : Visiter une brasserie, une imprimerie, une meunerie.

6e année préparatoire : Botanique, herborisation, et page 59, 1re et 2e année moyenne : Botanique, herborisations, herbiers.

Cela me semble insuffisant. Depuis la 1re année préparatoire jusqu'à la 4e année moyenne de perfectionnement, il y a plus à faire au point de vue pratique que la visite de trois établissements industriels et quelques herborisations.

Digitized by Google

Au reste je suis persuadé que les professeurs et instituteurs dépassent, *proprio motu*, les limites du programme quant aux excursions scolaires relatives à l'enseignement des sciences naturelles.

Outre les excursions indiquées au programme du quatrième degré et que nous avons citées plus haut on peut, je crois, en faire quelques-unes pour la physique et la chimie.

Il est vrai que ces branches se prêtent mal à un enseignement hors des locaux scolaires. Toutefois, à titre de répétition des notions acquises dans le laboratoire de l'école et comme prise de contact avec les applications un peu déroutantes de l'industrie, il serait désirable que les élèves visitassent par exemple une fabrique de produits chimiques, une usine électrique, une usine à gaz, une écluse, une installation de presse hydraulique, etc.

Ces visites les familiariseraient avec la science appliquée qu'ils démêlent d'abord très mal derrière l'énormité et la complexité des mécanismes et des installations parce qu'à l'école ils ont toujours — avec raison d'ailleurs — été mis en présence des faits simples, des démonstrations schématiques et principielles.

***

Les leçons d'*hygiène* se rattachent, à l'école moyenne, à l'enseignement des sciences naturelles.

Elles ne comportent pas des excursions expresses mais bien des remarques, des observations occasionnelles au cours d'excursions quelconques et notamment des excursions ayant trait à la botanique, la zoologie, la géologie et la géographie.

***

Le *dessin*, surtout le dessin d'après nature n'est pas seulement utile, agréable, il est aussi éducatif. Il exerce l'œil, la main et le jugement. On ne saurait trop recommander le dessin-croquis au cours des excursions.

Il y a lieu de distinguer le dessin pratiqué librement à l'occasion de toute excursion (géographie, histoire, rédaction, sciences naturelles, etc.), et la leçon de dessin en plein air.

Digitized by Google

Je proposerais volontiers aux professeurs compétents d'organiser, *en été*, quelques leçons de dessin d'après nature, en ville ou à la campagne.

Ces leçons doivent être bien *préparées* et *graduées*. Elles ont pour but de révéler aux élèves le grand charme du croquis d'après nature tout en leur enseignant les moyens d'en vaincre les difficultés (choix des lignes schématiques, perspective, etc.). L'écueil à éviter dans ces leçons est la complexité du sujet ou du paysage.

C'est ici qu'il conviendra de se rappeler et d'observer le vieux dicton pédagogique : « Aller du facile au difficile, du *simple* au *composé* (1), du connu à l'inconnu ! »

Pour ce qui est du matériel à emporter on pourrait s'inspirer de l'initiative de Robin.

A Cempuis, les élèves écrivaient et dessinaient en plein air en posant leur feuille de papier sur une tablette retenue à leur cou par une courroie.

Il serait d'ailleurs facile d'améliorer le système en inventant ou plutôt en adaptant à l'usage indiqué une farde en carton que l'on pourrait tour à tour porter en bandoulière ou suspendre devant soi.

* * *

Peu ou pas de leçons expresses de *gymnastique* hors de l'école sauf pour les exercices de natation.

Dans toute excursion dont le but n'a aucun rapport avec la gymnastique, il y a toujours quelque profit pour la santé des écoliers; il suffit qu'ils marchent, qu'ils respirent librement.

Au cours des promenades poussées jusqu'aux campagnes de la banlieue, il convient de laisser les élèves se livrer à la course et aux jeux pendant *au moins* une demi-heure.

* * *

La *musique* et les excursions scolaires !
Ces mots ne jurent-ils pas d'être accouplés !

(1) Le mot complexe conviendrait mieux.

Digitized by Google

Il est évident qu'il n'est pas question d'imposer aux professeurs de musique la corvée d'interrompre parfois l'harmonie de leurs leçons par la turbulence de quelque excursion scolaire « à base musicale ».

Mais je soutiens qu'il serait très souhaitable au point de vue de la culture, de la sensibilité et du goût, que les enfants de nos écoles entendissent plus souvent de bonne musique.

Les voies et moyens? Ah voilà!

Mais il y a, en été, les concerts en plein air au Parc, au Bois, qui ne coûtent, pour être entendus, que la peine de se déranger.

On pourrait songer aussi au Conservatoire, aux Écoles de musique, aux Concerts populaires et autres, à la Monnaie...

Il y a de ce côté une idée à creuser et une idée... qui ne doit pas être creuse...

Nous avons ainsi terminé l'examen des différentes branches de l'enseignement dans leurs rapports avec l'excursion scolaire ou mieux avec ce que nous avons cru pouvoir nommer « l'école hors ds l'école ».

(*A suivre.*) BENOIT BOUCHÉ.

Digitized by Google

LES IRONIES DE LA MORALE

ET

LA MORALE DE L'IRONIE

A propos de quelques livres récents : M. Cantecor, *Kant* (Delaplane, Paris. Collection des philosophes). — André Joussain, *Le fondement psychologique de la morale* (Félix Alcan). — Dr Ch. Fiessinger, *Erreurs sociales et maladies morales* (Librairie académique Perrin et Cie). — Dr A. Van Lint, *Le plaisir, un idéal moderne* (Lamertin, Bruxelles). — F. Paulhan, *La morale de l'ironie* (Alcan).

L'activité des moralistes est une activité nécessaire. Tous, nous trouvons bon que certaines gens emploient leurs loisirs à enseigner au prochain les meilleures vertus sociales et à l'exhorter aux plus sublimes dévouements. Car les vertus ne sont jamais que des abstentions et les dévouements, des services. Grâce aux moralistes, une foule de gens n'apportent plus, dans les quotidiennes compétitions pour le pain, l'argent, les places, la gloire, qu'une combativité hésitante, timide, stérilisée : c'est tout profit pour les autres ! Grâce aux moralistes, chaque troupeau humain, chaque caste, chaque parti trouve pour ses intérêts des défenseurs gratuits, enthousiastes, qui placent leur vanité à souffrir pour un « haut idéal » ou à mourir pour une « grande cause », et ne s'aperçoivent point que le haut idéal et la grande cause masquent des desseins fort pratiques et qu'ainsi leurs sacrifices et leurs héroïsmes ne sont qu'un aspect particulier des « affaires » : les « affaires », c'est aussi la morale des autres ! Grâce aux moralistes, toujours, à leurs zèles pédagogiques, politiques, économiques, philosophiques, journalistiques, critiques, littéraires

Digitized by Google

mêmes, la naturelle médiocrité d'esprit de la masse arrive à s'intensifier davantage encore, si paradoxal que cela puisse paraître. Et l'influence sociale de ce perfectionnement de la bêtise publique est excellent, car on ne peut vraiment fonder l'*ordre* sur la seule vertu et la seule intelligence des castes qui en bénéficient... De toutes façons, la gent moraliste s'avère donc admirablement providentielle, et il se conçoit que l'œuvre à laquelle elle s'applique soit encouragée, louée, subsidiée, académisée, et que les gens qui y applaudissent aillent parfois jusqu'à la commémoration du marbre ou du bronze : c'est de l'argent bien placé !

Pour s'exercer tout à l'aise avec les meilleures chances de succès, le moralisme exige donc et la crédulité des uns et la complicité des autres. Aussi est-ce un vrai malheur pour lui que certains hommes aient placé leur plus forte vanité à n'appartenir à aucun de ces groupements naturels, et qu'ils l'aient placée précisément dans le respect des choses de l'intelligence et de la logique : Il est de ces perversions que rien n'explique! Et c'est un second malheur, plus grand encore, que ces hommes soient doués, parfois, d'une certaine propension à l'ironie et au persiflage. Car si la logique n'a point de peine, hélas! à faire crouler, comme de puérils châteaux de cartes, tous les patients édifices que les prêcheurs de vertus élevèrent dans un dessein de forte suggestion, aggravée d'ironie elle va plus loin encore : elle montre que les cartes étaient, en outre, biseautées! Ajoutez à cela que l'ironie, étant un plaisir, est toujours agressive et iconoclaste : quand le pur logicien se contente de raisonnements généraux, un peu froids et un peu solennels, l'ironiste s'amuse, lui, à insister sur les antinomies flagrantes, à mettre en lumière le grotesque des contradictions, à découvrir les aveux qui n'ont pu être évités; au lieu d'opposer doctoralement une théorie probe à une théorie sophistiquée, ce qui est laisser sous-entendre une bien vaste confiance en l'esprit du lecteur, c'est la théorie sophistiquée qu'il retourne contre elle-même, c'est elle qu'il oblige à se juger, à se condamner, à s'anéantir au nom de la vérité qu'elle affirme : est-il plus voluptueux procédé de réfutation? D'ailleurs, tout le monde devine, plus ou moins confusément, que l'éthique et la logique sont deux choses d'un accord fort malaisé, et manifester ce manque d'accord de façon précise ne servirait à rien, sinon à détacher les gens de leurs préjugés de

Digitized by Google

logique. Tandis qu'en exposant l'éthique à une analyse impitoyable au nom des critères qu'elle-même fournit, en la frappant de ses armes, en l'ensevelissant sous ses ruines, quelle attitude serait encore possible, de mauvaise foi ou d'aveuglement? Il ne reste guère que l'indignation et l'insulte : c'est à celle-là qu'on se résigne d'ordinaire!

Exerçons-nous donc à cette méthode de tant parfaite iconoclastie! Et puisque la différence est peu sensible entre un moraliste et un autre moraliste, et que ce n'est pas un système qu'il s'agit de surprendre en flagrant délit, mais bien l'esprit de système, prenons-en des exemples sans choix aucun, au hasard des publications récentes. Et constatons, tout d'abord, que le procédé est d'une extrême commodité : on dirait que la préoccupation constante de tous les gens à déclamations, à cantates et à métaphysiques ait été, en exprimant leurs théories, de faciliter la tâche de leurs contempteurs! Que dis-je! Mais cette tâche, ils l'accomplissent entièrement, et avec quel zèle! Voulez-vous vous acquérir le scepticisme le plus rigoureux, le plus hermétique du monde : assemblez les meilleures pages d'une douzaine de traités de quelque valeur dialectique! Les meilleures pages de chacun d'eux étant la réfutation de tous les systèmes possibles — à l'exception d'un seul, bien entendu — aussi réunies, elles constituent le plus philosophique « amoralisme » qui se puisse imaginer! Les professeurs accueillent d'habitude avec de méprisants haussements d'épaules les théories du scepticisme, et cela se comprend fort bien : ils défendent la « spécialité » intellectuelle qui leur procure le pain et le ruban, et parfois l'Institut. Mais en bonne logique, — en logique moins terre à terre — ne devraient-ils pas lui sourire, lui ouvrir des bras paternels : il est leur fils, après tout! A dire vrai, c'est un enfant collectif... mais en fait-on beaucoup d'autres?

***

Il n'est pas même nécessaire, tant la métaphysique est une construction fragile, de demander la réfutation d'une doctrine au moraliste qui en couve une autre : parfois le simple exposé de cette doctrine contient l'aveu de son caractère d'immoralité intellectuelle. C'est ainsi, par exemple, que le petit livre d'ambition toute didactique que M. Cantecor consacre à *Kant*, suffit pour

Digitized by Google

mettre en évidence la totale improbité du père du criticisme. Mieux qu'une longue étude, peut-être : car il est malaisé de multiplier les expédients de pur verbalisme dans un résumé. M. Cantecor a beau user d'indulgence à l'égard de la *Critique de la raison pratique*, il ne peut s'empêcher de nous offrir le spectacle d'un Kant empêtré dans son formalisme, et obligé dans sa totale incapacité d'accorder les lois du devoir et celles de la vie, de recourir aux vieux artifices de l'immortalité de l'âme et des récompenses... dans l'autre vie ! Il ne peut s'empêcher, non plus, de signaler telle « obscurité » voulue, telle « affirmation capitale sur laquelle Kant passe avec une extrême rapidité », tel désaccord de méthode entre les deux *Critiques*, telles contradictions flagrantes amenées par le dessein de conclure dans un sens de parti pris. Et voici l'opinion générale de M. Cantecor sur le plus grand des moralistes, sur le « Socrate moderne » : « Kant réduit en somme à de simples concepts immanents, à des représentations subjectives, des éléments de vie morale auxquelles les religions positives attribuent une réalité historique ou une portée transcendante. S'il ajoute beaucoup à sa doctrine — puisqu'aussi bien il ne peut expliquer ni le mal radical, ni les conditions de de la régénération — on n'en peut douter ; son système ne devient pas beaucoup plus riche de vérités utiles, mais en y intégrant ainsi d'antiques conceptions qu'il avait été dressé à tenir pour les vérités les plus précieuses, il s'est donné à lui-même une satisfaction morale qu'il n'y aurait pas lieu de lui reprocher, si les procédés philosophiques dont il use n'étaient extrêmement dangereux. Ces conceptions symboliques, ces moyens subjectifs de représentation, il est toujours à craindre qu'on en soit dupe et qu'on leur accorde le même genre de crédit qu'à la réalité. Sans compter qu'à la faveur de ce procédé, il n'est point de conception si absurde qui ne puisse devenir philosophique. Il doit y avoir place en philosophie pour le certain, et aussi, heureusement, pour le probable, et même pour le possible : il ne doit pas y avoir de place pour l'imaginaire. » — On ne peut prétendre que ce soit là de l'enthousiasme ! Et notez qu'au nom de vérités aussi fortes les pédagogues nous exhortent continûment à l'accomplissement des devoirs sociaux et surtout — c'est l'essentiel, n'est-ce pas ? — aux sacrifices à la « sainte collectivité », et cela avec une conscience infiniment calme, sans soupçonner un seul instant qu'ils n'assureront

Digitized by Google

jamais par de tels moyens que le seul triomphe des gens qui se refusent à subir leurs influences ! Elle va parfois très loin, cette inconscience de conscience, ainsi que le prouve cette page que je détache d'un ouvrage récent de M. André Joussain : *Le fondement psychologique de la morale*, fait de quelques variations sur le vieux thème : « la vertu trouve toujours en elle sa récompense». « La moralité, écrit notre psychologue, vient de l'intention et non du résultat de l'action. Elle est tout entière intérieure à l'être, puisqu'elle dépend de la conformité de sa volonté avec sa représentation, sans rapport aux autres êtres... La moralité se trouve donc affranchie de toute relativité par le fait de son intériorité même. Quel que soit l'idéal d'un être raisonnable, quelque différent qu'il soit du nôtre, quelque faux qu'il puisse nous paraître, la moralité de celui qui s'y conforme n'en est, à aucun degré, diminuée à nos yeux. Car elle existe du seul fait que la volonté se porte vers ce qui est jugé moralement bon, elle n'exprime jamais que le rapport de la volonté à l'idéal... De toutes façons, c'est l'orientation de la volonté vers le bien qui détermine le mérite de l'argent. Un homme est vertueux en accomplissant avec des intentions pures des actes répréhensibles. Le *Torquemada* de Victor Hugo qui fait brûler les hérétiques pour sauver leur âme est, en ce sens, aussi vertueux qu'on peut l'être... »

Afin de faire mieux apprécier la pensée profonde qui inspira ces phrases, il est bon de les rapprocher des lignes où l'auteur décrit la « doctrine de la sympathie », par quoi il explique la perfection de notre « sens moral » : « ... l'égoïsme, dit-il, est la première condition de la vie morale ; car à mesure que nous sentons les inconvénients et les douleurs que l'égoïsme d'autrui nous cause, nous imaginons plus vivement ceux que le nôtre cause à autrui, et nous sommes, par là-même, disposés à les restreindre. » Les vertus de Torquemada devaient être nées de cette sympathie-là ! Il est vrai qu'on nous conte ceci, exactement trois pages plus loin : « les passions égoïstes doivent nécessairement obscurcir le sens moral, en proportion de leur violence, car toutes les fois que les intérêts d'autrui sont opposés aux nôtres, nous sommes d'autant moins portés à nous les représenter que nous nous figurons les nôtres d'une manière plus vive et plus forte... On ne peut donc s'étonner de voir la sympathie étouffée là où la lutte pour l'existence absorbe toutes les

Digitized by Google

énergies de la vie et de la pensée... » La méthode dialectique de M. Joussain est, on le voit, d'une rigueur toute scientifique !

* * *

Toute scientifique ! Quel mot j'emploie là, sans prudence aucune ! Comme si les gens de science ne parvenaient point à dépasser parfois les métaphysiciens en parti pris, en aveuglement ou en naïveté ! Comme s'ils bénéficiaient de quelque monopole intellectuel ! La Science ne possède-t-elle pas ses moralistes? Et combien nombreux? Car, hélas, tout le monde s'imagine qu'une conception scientifique de la Vie et de l'Univers n'est vraiment utile que si l'on en peut extraire quelque formule du Devoir, et les savants sont plus enclins à accepter cette mirifique idée que tout le monde : ils aiment aussi les cantates ! Allez donc découvrir un chimiste ou un médecin d'aujourd'hui qui ne manifeste pas le plus profond mépris pour les « préjugés » d'autrefois et n'ait en poche sa petite doctrine de « régénération » de la société par la Science ! »

Naturellement, toutes les belles théories qu'ils nous proposent comme possédant une « certitude physiologique ou biologique » ne sont jamais que de la philosophie qui ne veut point s'avouer. Prenez, par exemple, *Le plaisir, un idéal moderne*, de M. le Dr A. Van Lint. L'auteur nous affirme avec une telle persistance la modernité de ses conceptions que nous sommes portés à croire qu'il ignore tout de l'histoire des idées ! Car enfin, l'Epicurisme ne date pas d'hier, et s'il est acceptable encore comme méthode de vie et de pensée, d'une valeur tout individuelle, il a été démontré mille fois qu'il était incapable de se transformer en *morale*. Pour la bonne raison qu'un critère individuel est tout l'opposé d'un critère social; autrement aucun problème moral ne se poserait, puisque l'individu remplirait sa fonction « impersonnelle », avec un automatisme tout semblable à celui qui caractérise certaines collectivités animales : les abeilles, les fourmis, les hamadryas... M. Van Lint reprend ingénûment ce vieil épicurisme sans se douter que toute une littérature existe qui en signale les erreurs « morales » d'ailleurs flagrantes, et il n'est pas une seule de ces erreurs qu'il ne commette ! Que dis-je, il en ajoute de nouvelles !

Il ne faut point une bien une bien grande perspicacité pour

Digitized by Google

découvrir qu'il lui fut, en outre, impossible de conclure de quelque façon sans sortir entièrement de son système : au lieu de reconnaître la légitimité de tous les plaisirs intenses, ce à quoi il devait être logiquement amené, il les classe, les distingue, forme une hiérarchie de plaisirs et, dans ce but, fait appel à la « saine Raison ». Si bien que ce système en devient doublement incohérent : incohérent en tant qu'hédonisme et incohérent en tant que rationalisme! Ajoutons, pour montrer à quel point il se fonde sur des faits « scientifiques », qu'il finit par n'approuver réellement qu'un seul genre de plaisirs : ceux de l'intelligence!

Il paraît que ceux-ci sont les plus parfaits, les plus profonds, les plus humains, et que les gens qui s'en privent, soit médiocrité naturelle, soit paresse, soit dédain, doivent être plaints sincèrement! Mais pourquoi donc M. Van Lint, à qui les « méthodes rigoureuses » de la science sont familières, oublie-t-il de définir l'intelligence et d'analyser ses manifestations chez quelques types réels? Le Bonheur par l'intelligence, c'est là une thèse que les exemples de Pascal, de La Bruyère, de Spinosa, de La Rochefoucauld, de Rousseau, de Stirner, de Nietzsche pourraient admirablement illustrer!

Toutefois, je conseillerai fort au moraliste du *Plaisir, idéal moderne*, avant de donner de nouveaux développements à sa théorie, de se mettre d'accord avec d'autres savants, non tout à fait dépourvus d'autorité — Fouillée, James, Poincaré, Bergson — qui précisément n'attribuent à l'intelligence que l'importance d'un épiphénomène psychologique, en font une chose superficielle, fragile, ne possédant qu'une valeur d' « outil »... Mais à quoi bon invoquer la science en ceci : ne le savons-nous point par expérience quotidienne, que les « radieuses allégresses » de l'Esprit, ça vaut tout autant que les « nobles joies » du Travail, tant vantées par les gens dont c'est l'unique labeur d'en faire l'éloge! Pour tout dire, c'est de la « littérature » moraliste, et non de la meilleure...

Prétendre édifier des « morales scientifiques », ce n'est pas seulement s'exposer à n'en créer que d'impuissantes, mais, chose plus grave, c'est travailler à discréditer la science, la jeter dans « la mêlée des partis », lui procurer des amitiés suspectes et lui attirer des haines aveugles, en faire un instrument au service des petites passions économiques, religieuses et politiques... ou des intérêts et de la vanité des savants. Combien de « préjugés »

Digitized by Google

nouveaux les vulgarisateurs n'ont-ils pas introduits dans la mentalité publique, qui signifient pour elle un véritable rétrécissement, mille fois pire que toutes les « superstitions » religieuses et que la très simple ignorance? Et combien de préjugés ne se sont-ils pas imposés aux savants eux-mêmes, résultats d'un dogmatisme dont l'origine doit être cherchée dans cette préoccupation de vulgarisation « moralisatrice »? « Entre les diverses contradictions qui se heurtent dans notre société contemporaine — écrit M. Ch. Fiessinger dans *Erreurs sociales et maladies morales* — il en est une qui s'étale avec une curieuse inconscience ; je veux dire l'intolérance scientifique qui trouve moyen de s'unir au progrès merveilleux des sciences. Depuis trente ans, c'est un bouleversement général de la physiologie, de la physique, de la chimie. Comment l'intolérance peut-elle se frayer place au milieu de semblables transformations? Plus que jamais, la vérité du jour devint l'erreur du lendemain. Et pourtant, plus la science évolue, plus des esprits acharnés à leurs convictions construisent sur ses assises flottantes des conceptions dont ils garantissent l'éternelle immutabilité! » Et M. Fiessinger d'en accumuler des exemples et de ces intolérances des savants, et de s'en prendre à toutes les doctrines qui prétendent pour l'heure nous dicter nos conceptions de l'univers et de la vie, de les réduire à leur juste valeur d'hypothèses, d'en mettre en lumière les hésitations et les contradictions! C'est un beau « déboulonnement » des plus récentes idoles! Ah! le bon professeur de scepticisme que M. Fiessinger! Quelles excellentes leçons de défiance vis-à-vis de tous les systématismes il nous donne! Il faut louer surtout l'humour qu'il manifeste en feignant lui-même d'être atteint de cet esprit d'intolérance qu'il critique si bien, afin de mieux en faire sentir tout le ridicule par un exemple typique. Son œuvre de démolition terminée, il entreprend, en effet, une apologie de la religion catholique conçue si habilement qu'il n'est pas une seule des objections générales produites contre les sciences qui ne puisse être retournée contre elle! Peut-on, d'un trait plus adroit, caricaturer l'attitude ordinaire de tous les exclusivismes, de tous les dogmatismes, de toutes les apologétiques... de tous les livres?

* * *

A la différence des quelques livres graves que je viens de mentionner, l'ouvrage que M. Paulhan intitula *La morale de l'ironie*

Digitized by Google

se garde de toute déclamation, de toute cantate, de toute lamentation sur les thèmes de « l'immoralité et du métérialisme du siècle », de toute invocation aux « immortels principes », de toute excommunication au nom de la « saine raison », des « lois de la nature », de la « foi qui soulève des montagnes », de la « science régénératrice du monde »... Ni Kantisme, ni Cousinisme, ni Tolstoïsme, ni Brunetiérisme, ni Bérengisme, ni Barésisme, ni Maeterlinckisme... En ces temps où la littérature est envahie par la « thèse » et la pontification à outrance, et se livre à l'exploitation rationnelle et industrielle des tant « passionnants problèmes sociaux » — ces problèmes, s'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer! — mais au fait, ne les a-t-on pas inventés? — c'est là une attitude fort rare. Et voici qui contredit fort la science psychologique de M. Van Lint : cette œuvre intelligente, loin de s'appliquer à édifier quelque « socialité » nouvelle ou à renforcer quelque dogme ancien, travaille au contraire à miner l'éthique avec la plus belle ardeur du monde! Et ce n'est pas seulement la plus ou moins grande probité de pensée, la plus ou moins scrupuleuse moralité des moralistes et de la morale qu'elle met en question, mais, ce qui est infiniment plus grave, la nécessité même de ceux-ci! Pour ma part, j'ai prétendu, en manière d'excuse, qu'ils étaient capables d'influences bienfaisantes sur le destin de certains hommes, heureusement dépourvus de toute propension à la sainteté et à l'héroïsme. Et j'ajouterai qu'ils ne me paraissent point trop funestes aux autres, à ceux-là qu'ils parviennent à duper. Ils leurs fournissent une raison de vivre qu'ils n'imagineraient peut-être pas tout seuls : ils procurent un maître à leurs besoins d'obéissance, une vérité à leurs besoins d'absolu, des dieux à leurs besoins d'illusions. C'est quelque chose, déjà. C'est beaucoup, peut-être! Si bien que je soupçonne fort la morale d'être d'une immoralité utile à plus d'un titre... M. Paulhan ne s'arrête pas, lui, à de telles considérations. A l'entendre, le rôle des moralistes serait tout à fait malfaisant, dans sa métaphysique ou sa scientifique inconscience! Écoutez-le : « En tant qu'un mensonge est une déviation, écrit-il, nous pouvons considérer comme déviations les mensonges dont la morale s'entoure. Je les trouve dans un immense ensemble de doctrines, d'opinions, d'idées, de sentiments plus ou moins coordonnés en système et variant d'une époque à l'autre, d'un groupe social à un autre groupe,

Digitized by Google

et même d'un individu à un autre individu. Ils ont toujours quelque chose de mal adapté, de gauche, d'imprécis et de faux qui, malgré la parcelle d'utilité et de vérité qui les anime, les rend, du point de vue social, presque pathologiques. » La morale considérée comme une « maladie » du corps social, voilà qui nous change des conceptions classiques! Aurait-on donc confondu, de tout temps, le remède et la maladie? C'est fort possible. Si la morale ne possède aucun des caractères d'un remède — fut-ce d'un remède de bonnes femmes —, en revanche, elle collectionne ceux de la maladie : la vertu, le sacrifice, la perfection, ont leur terme dernier dans l'absolu et le néant. « La tâche dont on a chargé la morale est contradictoire et incompréhensible. On lui demande en somme de faire que des êtres différents ne soient plus qu'un. La conception de la morale rationaliste est plus illusoire que celle de la Trinité. Ce n'est pas trois êtres, c'est une infinité d'êtres dont elle veut ne faire qu'un être, des êtres qui par cela seuls qu'ils existent, sont ennemis et se combattent dans notre société entière, et jusque dans l'intimité du moi de chacun de nous. L'homme est une contradiction vivante par la lutte de ses éléments, la société est plus contradictoire encore. Vouloir ramener à l'unité des existences opposées, c'est le mensonge de toute morale qui ne prend pas le néant comme le terme logique de l'évolution. C'est dans le néant seulement que les existences peuvent se confondre. » Est-il vrai que la vie, par nature même, soit un antagonisme? C'est du moins assez vraisemblable. En tout cas, nous n'avons jamais vu la vie se manifester que sous cet aspect. A l'harmonie, à l'identité, à la fusion, où donc les philosophes d'académies et les illuminés de maisons du peuple vont-ils leur découvrir une efficacité vitale quelconque? On ne sait, on ne le saura jamais, d'où vient cette belle assurance. Notez que les mêmes « penseurs » admettent, d'autre part, sans contestation aucune la nécessité et la logique de la « différenciation » sociale, des spécialisations commerciales, industrielles, artistiques!... « Nous ne pouvons nullement, ni dire quelle est la forme la plus haute que l'humanité puisse atteindre et en préciser les lois et les conditions, ni, bien moins encore, savoir quelle est la plus haute forme de l'existence. Il est déjà très difficile de savoir ce qui convient le mieux à tel peuple donné, à un moment donné. Mais c'est là une question qu'on se fait un devoir de résoudre sans le moindre doute, à tort ou à

Digitized by Google

travers. » Ajoutez que la morale, par suite de sa perpétuelle tendance à l'hiératisme et à la « formule », ne rend pas seulement la société victime de sa propre sottise, mais encore de la sottise des sociétés passées. « La morale, comme toute théorie de faits très complexes, est forcément en retard sur les faits eux-mêmes, sur les mœurs. Nous vivons dans un temple ruiné qui nous abrite mal et menace de s'écrouler sur nous. Sur certains points les idées reçues sont exagérément vieillies, et, par exemple, en ce qui concerne le respect dû aux morts, les relations sexuelles, l'honneur, nous avons une mentalité de sauvages ou de barbares. Et ce sont les idées les plus extravagantes qui apparaissent comme le splus sacrées. Pour tout dire, la morale prêchant le bien à la vie, c'est un aveugle enseignant à de fort médiocres artistes des théories sur la ligne et la couleur. »

Qu'on n'aille pas croire, toutefois, que M. Paulhan soit partisan de quelque « retour à la nature, » et conseille la suppression de la morale comme moyen de salut. Cet anarchisme et ce naturisme-là sont d'une suprême naïveté, et ce ne serait vraiment pas la peine de démontrer l'inconséquence de l'éthique traditionnelle pour opposer à celle-ci un système de telle perfection ! En outre, la chose serait peu logique : les phénomènes moraux ne sont-ils pas, eux aussi, dans la nature, comme la maladie et la mort ? Les juger malfaisants, c'est donc tout simplement constater l'impuissance et la malfaisance de leurs créateurs, l'homme et la société. Ainsi la seule conclusion qui soit légitime n'intéresse-t-elle que l'individu isolé ; elle n'est pas une morale au vrai sens du mot, et l'auteur de *La Morale de l'ironie* ne cherche d'aucune façon à créer une confusion à ce sujet : il conseille à l'individu de n'être pas dupe, de se faire intelligent, clairvoyant, compréhensif et à cela se borne son enseignement. Il conseille, l'ironie : l'ironie est la méthode qui permet d'atteindre à cette mentalité particulière : qu'on s'applique à en tirer tous les profits possibles, matériels et sentimentaux : « L'attitude ironique dérive naturellement de la vue des mensonges et des contradictions du monde, des sociétés, des individus. Elle est notre réaction synthétique. Elle suppose que nous pouvons apprécier le contraste des réalités et des apparences, de la nature des choses et des conventions sous lesquelles nous les voilons aux autres et à nous-mêmes. Elle permet à notre esprit d'adapter son action à la

Digitized by Google

situation présente et de préparer l'action future, différente et déjà opposée que nous devons déjà prévoir et qu'il ne faut pas rendre impossible. Elle permet à nos sentiments et à nos idées de s'organiser sans raideur et de conserver leur plasticité. Elle est la réponse naturelle de l'homme, réponse contradictoire et unifiée à la fois, aux contradictions du monde, de la vie et de l'esprit; elle le laisse à la fois s'adapter à la réalité la plus large et tâcher d'adapter la réalité à lui, dans la mesure où cela est possible. » Mais entendez bien : le conseil n'a point d'ambitions systématiques. Il s'adresse à quelques-uns... Peut-être même ne s'adresse-t-il, en fait, à personne : pour en apprécier l'excellence, ne faudrait-il pas posséder déjà quelque propension à l'ironie? D'ailleurs « peut-être est-il bon pour la vie sociale que chez bien des gens la claire vision de l'incohérence du monde, et l'ironie qui doit y correspondre, ne se produisent jamais. Il faut partout une différenciation des fonctions. Et c'est un nouveau sujet d'ironie pour les autres »...

* * *

Il est toutefois une conception de la morale qui plus abondamment encore que celle de M. Paulhan, fournirait prétextes à ironies et qui aurait l'avantage de prévoir une objection que soulèvent certaines pages du livre de notre auteur. M. Paulhan s'abstient, en effet, de nous expliquer avec quelque précision, les raisons de la formation de cette âme sociale, aux tendances usurpatrices et tyranniques, qu'il oppose avec insistance à l'âme individuelle. La société ne précède pas l'individu; et s'il se fait que, grâce à leurs contradictions, les morales s'adaptent exactement aux intérêts et aux passions particulières, qu'elles en « transposent » tout simplement les accords et les conflits, en quoi modifient-elles le cours naturel des choses? Par quelle perversion l'opposition signalée a-t-elle pu se manifester et cela avec des propensions extrêmement fortes à s'aggraver continûment? Sans doute, les suggestions moralistes sont des stratagèmes dont la compétition pour la vie explique fort bien l'emploi. Mais les dupes qu'elles font sont des dupes volontaires, et l'on doit bien admettre que les volontés ont parfois des motifs de se déterminer dans un sens incompatible avec les intérêts immédiats; cette duperie pourrait être, en dernière analyse, ainsi que je l'ai pré-

Digitized by Google

tendu déjà, un calcul non dépourvu d'habileté, habileté toute relative, cela va sans dire...

On peut donc se demander si, sous la morale des philosophes et des pédagogues, solennellement maladroite et naïve, une autre n'existerait pas, moins apparente, moins fréquemment formulée, mais plus active et plus puissante, qui serait, elle, l'objet d'une quasi unanime adhésion? Mais d'une adhésion d'un caractère particulier, d'allure très paradoxal; une adhésion par contradiction... En d'autres termes, l'humanité n'aurait-elle pas inventé cette morale sur laquelle se greffent les autres pour la seule nécessité psychologique de créer des obstacles à la satisfaction naturelle de ses passions et de ses instincts, pour la seule joie de la lutte, de la tension des énergies, de la victoire? Si bien que le but de l'âme sociale, son utilité, sa bienfaisance, consisteraient précisément dans cette opposition constante à l'âme individuelle qu'on lui reproche comme illogique!

Conception étrange, dira-t-on : la morale, considérée comme une façon de sport intéressant toutes les facultés, tous les instincts, tous les sentiments, tout le mécanisme de la vie! Étrange, soit. Mais ne serait-il pas dans la nature d'une telle activité de contradiction de réaliser ses fins le plus subconsciemment, le plus automatiquement possible? Si l'homme en possédait la pleine conscience, il n'y aurait plus contradiction du tout! Et il s'expliquerait fort bien, ainsi, pourquoi rien n'est plus vain que la prétention de démontrer intellectuellement l'excellence des principes moraux : ce qui peut entrer dans l'intelligence, ce n'est jamais que le passé du sentiment, non son avenir...

Cette conception de la morale est-elle d'ailleurs, à bien considérer les choses, si paradoxale qu'elle le paraît? Niera-t-on chez l'homme une certaine « volonté de puissance », d'antagonisme? L'homme est naturellement belliqueux. Il l'est en vertu de ses instincts les plus puissants et les plus primitifs. Allez au fond de ses vanités, de ses passions, de ses vices : vous y trouverez toujours, en dernière analyse, un même besoin d'affirmation, de domination, d'expansion et de conquête. Chacune de ses attitudes, même la plus futile, même la plus quotidienne, esquisse quelque geste de lutte ou quelqu'attitude de victoire. Dans toute la série zoologique, lui seul, peut-être, manifeste à un tel haut degré l'amour de l'agression pour elle-

Digitized by Google

même, pour l'exaltation intérieure, pour l'ivresse du muscle, du sentiment ou du cerveau qu'elle détermine. C'est grâce à cette frénésie que son espèce conquit le monde et c'est pour en assurer l'exercice le plus heureux qu'elle l'organisa. Car, à mon sens, la loi qui gouverne l'humanité, assure sa cohésion, son développement et ses progrès, est non une loi d'harmonie, d'affinité, d'unité, mais tout au contraire une loi d'antagonisme. A l'origine du groupe social, on chercherait vainement trace de quelque contrat économique; et l'on s'illusionnerait à bon compte en attribuant à ce groupe comme finalité logique une perfection d'identique nature. Sont-elles d'ailleurs aussi puissantes qu'on se l'imagine communément, les raisons économiques? Sans doute, tout paraît y obéir. Mais observez bien les choses, et vous découvrirez que celles-là qui sont réellement motrices et prédominantes, s'inspirent moins de nécessités purement physiques que de nécessités de caractère et de passion. La lutte pour le pain, principe qu'un darwinisme exagéré et impénitent veut apercevoir partout agissant, n'explique rien. Une fatalité purement extérieure, loin de déterminer cet état de compétition qui est l'attitude sociale universelle, eut au contraire engendré un « instinct de la fourmilière » sans troubles et sans hésitations, d'un fonctionnement tout automatique. Semblable phénomène ne s'est-il pas produit à d'autres degrés de l'échelle animale? Et pourquoi l'homme, s'il n'eut été une bête différente des autres bêtes, se fut-il donné une constitution moins parfaite que celle qu'acceptèrent les abeilles et les castors? — Je le répète : la lutte pour la vie n'explique rien. La formule vraiment humaine serait : la vie pour la lutte. Oh! je sais, je sais! Elle est subversive, elle est peu conforme à tous les clichés qui assurent le succès des poèmes à cantates et des philosophies académiques! Et ça prend l'apparence d'un paradoxe de prétendre que les sociétés sont maintenues précisément dans un certain état de coordination et de cohésion par l'influence d'une passion d'antinomie et de contradiction! Mais qu'on y songe : cette passion possède comme première condition d'exercice cette cohésion même, et il se pourrait que l'organisation de ces sociétés s'expliquât fort bien par une nécessité incessante de recréer et de parfaire l'élément d'opposition sans quoi toute attitude d'antagonisme devient impossible. Il se pourrait qu'une théorie transposant ainsi la pensée fon-

Digitized by Google

cière de l'Hégelianisme, et acceptant l'idée d'un jeu d'alternance et d'intensification progressive d'un être et d'un non-être social, fût parfaitement adaptée aux faits mêmes. Il se pourrait... Mais à quoi bon chercher des arguments à l'appui d'une telle thèse, puisqu'il suffit de faire appel à l'expérience que chacun possède de la réalité sociale et de soi-même?

Quant aux raisons nouvelles d'ironie qu'elle nous fournit, est-il utile d'en dire l'abondance? Elle va jusqu'à inventer une ironie de l'ironie qui, elle, reconstruit tous les moralismes et applaudit tous les moralisateurs au nom même des vérités employées à leur contemption, et dont ils ont la plus invincible horreur! Qui oserait prétendre que cette ironie n'est point très... philosophique!

L. W.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Livres de philosophie.

Dr A. Marie et René Martial, *Travail et Folie. Influences professionnelles sur l'étiologie psychopathique.* Bibliothèque de psychologie expérimentale et de métapsychie. Paris, Bloud, éditeur.

Le problème des rapports entre le travail et la folie, remet en question beaucoup de notions considérées pratiquement comme définitivement acquises, mais toujours discutables au point de vue philosophique. Les auteurs ne prétendent pas, en cet opuscule, déclarer que, dans tel ou tel cas, le travail est la cause de la folie. Toute maladie, mentale ou autre, relève de causes multiples et, dans chaque cas, chacune des causes occupe dans l'ensemble des causes étiologiques une place d'importance différente et variable.

Ce que les auteurs ont essayé de déterminer c'est donc la part que prend le travail, manuel ou intellectuel, dans l'ensemble étiologique, dont relèvent les psychoses, et d'un autre côté la proportion des travailleurs atteints de psychoses, comparée à la totalité des travailleurs et à la totalité des travailleurs de chaque profession.

Ce livre représente donc surtout un travail de documentation. Mais il sera aussi quelque chose de plus : un travail de discussion et de raisonnement scientifiques, car l'étiologie de certaines psychopathies provoque l'examen de quelques opinions reçues ou à recevoir au sujet de l'étiologie vésanique.

*
* *

Raymond Meunier, *Le Hachich ; Essai sur la phychologie des paradis éphémères.* Bibliothèque de psychologie expérimentale et de Métapsychie. Paris, Bloud.

Le hachich a semblé à M. Raymond Meunier la substance par excel-

Digitized by Google

lence permettant aux psychologues et aux physiologistes de suivre le mécanisme d'une intoxication. M. R. Meunier étudie donc cette intoxication en elle-même et pour elle-même; mais il pense, ce faisant, apporter des données un peu précises sur *cette psychologie du bonheur* qui reste à faire tout entière et qu'il est si délicat de tenter.

*
* *

MARCEL HÉBERT, *La Forme idéaliste du sentiment réligieux.* (Nos 30-31. De la Bibliothèque de critique religieuse.) Paris, E. Nourry.

La conclusion de cette étude, c'est *qu'il y a plusieurs espèces de religions*, selon que le sentiment de l'infini, du parfait, entre oui ou non, dans la synthèse. C'est donc un effort vain que de chercher à établir entre les diverses formes du sentiment religieux (réalistes ou idéalistes) une facile *unité*, à en donner une définition *unique*. L'auteur le prouve en se servant du témoignage de saint Augustin et de saint François de Sales. S'il a choisi ces deux mystiques, c'est que leur croyance s'est toujours appuyée sur le réel, a toujours été contrôlée par son efficacité dans la vie pratique.

Nombreuses sont aussi les conséquences relativement au pragmatisme par exemple, à la manière de poser le problème de la vie future, aux exagérations sociologistes de l'école de M. Durkheim, etc. L'auteur les indique en plusieurs notes et appendices..

*
* *

P. HERMANT et A. VAN DE WAELE, *Les principales théories de la logique contemporaine*, 1 vol. in-8, de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan, éditeur. Ouvrage récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques.

L'objet de l'ouvrage est de faire l'exposé des multiples théories de la connaissance engendrées par les écoles philosophiques allemandes, anglaises et françaises dans le cours du XIXe siècle.

Les auteurs ont tenté de résumer et de critiquer les diverses théories sur la vérité, la réalité, l'objectivité, d'exposer les discussions qu'ont fait surgir les principes logiques, le syllogisme, l'induction et la déduction, tout en s'attachant particulièrement aux auteurs les plus contemporains et étrangers les moins connus en France.

Digitized by Google

Dans leurs conclusions, les auteurs ont poursuivi une œuvre plus personnelle, en faisant un exposé sommaire de leur propre théorie ; celle-ci emprunte évidemment beaucoup à ses devancières, notamment au pragmatisme américain, à l'empiriocriticisme allemand et à l'effort de la psychologie expérimentale française, mais cependant ces conclusions apparaissent comme le résumé d'un système original et comme l'expression d'une pensée philosophique très contemporaine.

* * *

PELADAN, *Les idées et les formes : Antiquité orientale.* (Egypte, Kaldée, Assyrie, Chine, Phénicie, Judée, Arabie, Inde, Perse, Aryas d'Asie Mineure), un vol. in-18. Paris, *Mercure de France.*

Ce livre est un outil de travail, il résume l'histoire des religions et l'histoire de l'art et donne pour chaque civilisation le triple aspect historique, philosophique et esthétique : c'est, dans les proportions d'un seul volume, le panorama des pensées et des chefs-d'œuvre en Orient ; une véritable histoire des idées et des formes de Memphis à Médine, du dolmen et de la pyramide à la pagode et à la mosquée.

Ce compendium, basé sur le parallélisme de la doctrine et de l'œuvre d'art qui s'expliquent l'une par l'autre, étudie chaque race humaine dans son climat, dans ses mœurs, dans ses conceptions, et passe en revue le temple, la tombe, le palais, la maison forte, la maison privée et enfin la forme sculptée.

L'Inde et la Perse, Troie et Chypre et même la Chine ont leur chapitre : c'est vraiment tout l'Orient idéique et esthétique condensé en 358 pages.

* * *

M. DUGARD, *Ralph Waldo Emerson. Sa Vie et son Œuvre.* Armand Collin. Prix 7 fr. 50 c.

Les philosophes ne mettent pas toujours la même beauté dans leur vie que dans leurs œuvres. Pareils à certains artistes, il en est qui « expédient les besognes fatigantes du jour pour voler à des rêves enchanteurs. Ils mangent et boivent afin de réaliser ensuite l'idéal ». — « Ne vaudrait-il pas mieux partir de plus haut, demandait Emerson, servir l'idéal avant de manger et de boire, le servir en mangeant, en buvant, en respirant et dans

Digitized by Google

toutes les fonctions de l'existence? » Celui que ses contemporains ont appelé le *Sage de Concord* est tout entier dans ces mots. Descendant d'une race hautement morale, élevé dans un milieu qui exaltait les grandes forces de l'âme, il fut en tous ses actes un serviteur du vrai et ses livres ne furent que le prolongement d'une pensée vécue. Aussi, tandis qu'en nombre d'ouvrages on peut étudier les idées sans tenir compte de la personnalité de l'auteur, chez Emerson l'œuvre et l'homme ne font qu'un, et pour comprendre l'une, il faut connaître l'autre.

C'est cette méthode que M. Dugard a adoptée et qu'il a rendue admirablement féconde : il nous fait comprendre l'œuvre par l'homme, restitue à chacune des idées qu'elle contient son milieu « vital » nous montre quelle nature, quelles propensions, quels sentiments, quelle expérience individuelle et profonde du monde elle exprime. Grâce à une documentation biographique des plus précises servie par un sens psychologique des plus avertis, M. Dugard a su vaincre l'extrême difficulté que présentait une telle tâche. Ce n'est point la signification philosophique d'un système qu'il dégage, c'est la signification humaine d'une pensée des plus hautes et des plus pures, représentative et d'une race et d'une culture originales.

* * *

Un romancier.

J'aurais voulu consacrer une longue étude à M. Lavergne ; mais j'ai déjà trop tardé à le remercier de l'envoi de plusieurs livres, et mieux vaut une brève notice qu'aucune mention du tout. Au surplus, en parlant quelque jour des conteurs régionalistes, je retrouverai l'occasion de signaler plus en détail *Monsieur le Maire* et surtout *Tantoune*, qui est bien l'une des plus délicieuses idylles qu'ait écrites un fils de la Provence.

Car c'est le Midi, et plus particulièrement le pays des masets, des oliviers et des vignobles riches en gros vins de saveur âpre et prenante, qu'a décrit M. Antonin Lavergne. La sobriété de son art ne doit pas nous duper sur la sensibilité dont il est doué ; elle n'est inférieure à nulle autre ; s'il n'a pas l'exubérance de sa terre, c'est que sa cérébralité, tournée vers les choses de l'âme et du caractère, ne lui permet point de s'attarder en route, de muser exagérément devant cette chaude et riante nature, qu'un poète s'oublie à contempler. Poète, M. Lavergne ne l'est point, quoiqu'il ait plusieurs des

Digitized by Google

qualités qu'il faut posséder pour mériter ce titre. Mais l'action le préoccupe davantage que l'analyse de sensations tendres ou passionnées, que la notation des jeux de lumière, des bruits du feuillage, des harmonies champêtres. Il excelle à camper devant nous ces héros simples, frustes, sans repliements, sinon sans réserves sournoises. Un rien d'idéalisation — c'est le cas pour *Tantoune* — l'aide à donner l'animation de la vie à des figures de paysanne qui, sans cela, seraient figées en la sécheresse de leurs traits, de leur geste, de leur parole lente ou babillarde, mais routinière, comme leur activité.

Et à côté de cela il y a en lui des parties d'un philosophe. Ce n'est pas tous les problèmes sociaux qui le sollicitent; il n'a pas l'ambition d'être un Balzac, en quoi il est sage. Non, l'un des plus graves suffit à l'attention dont il est capable devant la terrible complexité de la vie. Et c'est celui de l'homme ou de la femme, dont le métier est d'enseigner, de départir l'humble savoir, qui sera, à travers cette vie, le léger viatique mental de l'homme des champs. Car Jean Coste, Pierre Escaret, Maria Cambon, Marthe Darzac et sa nonchalante amie, Eléonore Livonne, n'exercent leur apostolat qu'aux champs ou dans des bourgs qui usurpent le nom de ville; c'est ce qui les singularise, ce qui les rend inoubliables pour nous, non qu'ils offrent de ces ressemblances qui nous agaceraient tôt et conduiraient à une intolérable monotonie. Miracle d'ingéniosité et de patience, tous ces instituteurs et institutrices vivent d'une vie individuelle; ils n'ont ni les mêmes tares, ni les mêmes vertus. Toute la gamme des passions et des souffrances humaines est incluse en eux; ils chantent leur mélodie, tantôt vibrante et en *forte*, tantôt en sourdine, tantôt angoissante, déchirante même, sur des tons qui ne se ressemblent en rien; leur comédie lamentable ou émouvante ou burlesque est, en miniature, la comédie humaine.

Chaque livre de M. Lavergne est un livre. Qu'il compose l'épopée synthétique de *Jean Coste*, qu'il élargisse son plan, comme dans *Monsieur le Maire* et y montre à nu les hideuses plaies morales d'un coin de village, qu'il se spécialise en quelque sorte et étudie un seul vice, la paresse du mâle dans *Les Frelons*, toujours il déplace l'objectif, il se renouvelle. Et s'il quitte un moment les thèmes qui lui sont familiers pour nous donner cette exquise *Tantoune*, ce n'est assurément que pour attester l'indépendance et la souplesse de son talent.

W.

* * *

Digitized by Google

J'avais lu plusieurs romans de M. Montfort, et j'en avais goûté la saveur très particulière. Du XVIIIe siècle ce conteur bien français a l'aisance, la grâce piquante, la netteté du vocable, la désinvolte de la phrase, le cynisme aussi. Il a dû beaucoup lire ces petits maîtres de la nouvelle, qui n'ont jamais été surpassés et parmi lesquels il faut ranger Voltaire et Crébillon. Son nouveau roman, intitulé *La chanson de Naples*, est d'une inspiration sensiblement indifférente. Il s'y complaît dans une peinture de mœurs italiennes, qui prodigue la couleur jusqu'à l'empâtement. Mais vu d'un peu loin, cela chatoie, vibre, éclate en belles fusées. Il faut avoir vécu à Naples, erré dans la rue de Tolède et dans les ruelles voisines, pour attacher tout son prix au rendu de l'artiste. De petites phrases qui sont de petites touches, du tact dans l'emprunt des mots indigènes, des portraits en trois lignes, des profils en trois mots, tout cela ordonné, ménagé avec une science de l'effet qui enchante. Est-ce un roman? Non, c'est de l'impressionnisme, et la gradation manque; elle est plutôt dédaignée qu'ignorée; il n'importe d'ailleurs, puisqu'on court d'une haleine au dernier feuillet.

Et puisque nous parlons de M. Montfort, signalons sa gazette, *Les Marges* qu'il rédigea longtemps tout seul, comme M. Barrès fit des *Taches d'encre*, mais avec une dureté de vie bien différente. On a comparé cette originale tentative aux *Guêpes* d'Alphonse Karr, et on a eu tort, car Alphonse Karr était un assez pâle écrivain, et son dard effleurait plutôt qu'il ne piquait profondément.

Or, M. Montfort annonce que ses *Marges*, dont il avait interrompu la publication, vont bientôt reparaître :

« On retrouvera, nous dit le prospectus, dans la nouvelle série des *Marges* la même indépendance et la même curiosité s'étendant à tout le domaine littéraire. M. Eugène Montfort s'est adjoint, cette fois-ci, quelques collaborateurs bien choisis. M. Jean Viollis s'occupera régulièrement des romans et M. Edmond Sée du théâtre. M. Louis Rouart parlera des œuvres d'art et M. Emile Vuillermoz de la musique. Une de nos jeunes femmes de lettres de talent critiquera la littérature féminine, ce qui ne sera point sans saveur. Et pour donner à la publication le ton de médisance littéraire et de scandale amusant et léger qui avait fait naguère une partie de son intérêt, des *Indiscrétions* y seront commises fréquemment par une personnalité connue, en situation de bien voir et de bien savoir, mais dont

Digitized by Google

le masque demeurera impénétrable. Un régal pour les amateurs de mots, d'anecdotes et de traits de caractère. Enfin, dans chaque numéro, et comme sa parure, les lecteurs trouveront soit une nouvelle, soit de beaux vers dus à l'un des meilleurs écrivains de la génération récente. »

Voilà qui va éveiller ou émoustiller bien des curiosités.

W.

* * *

Au temps des Pharaons, par M. Moret, directeur-adjoint d'égyptologie à l'école des Hautes-Études. C'est un livre utile. Car on a fait des fouilles, écrit de savantes études, dont le résultat est ignoré du grand public. Par M. E. Aubin et d'autres, nous connaissons l'Egypte ethnologique, économique, pittoresque. Voici un guide dans celle du passé.

L'état précaire des grands temples a nécessité des travaux de restauration à propos desquels se posent les problèmes les plus intéressants sur la construction de ces édifices gigantesques. Les fouilles archéologiques récentes ont exhumé des inscriptions, des restes de civilisation de tous les âges : M. Moret s'en empare pour nous exposer le curieux et tout « moderne » système du protectorat égyptien en Syrie, pour nous faire connaître l'humanité qui vivait en Égypte plusieurs milliers d'années avant la construction des grandes pyramides. Puis vient l'exposé des conceptions religieuses sur la morale et la vie d'outre-tombe ; des systèmes philosophiques sur le sens de la vie et la destinée humaine. L'ouvrage se termine par l'exposé précis et clair des croyances relatives à la magie et aux sortilèges. Quelques illustrations ont leur prix.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE MAI

Pages.

Jules Carlier. Antoine Clesse et l'esprit national. 5

Henri Liebrecht. L'école des amants 23

Ch. Pergameni. La politique religieuse des conventionnels. (*Fin.*) . . 41

Léonide Andreïef. Attentats. (Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY.) 59

Joseph de Smet. Lafcadio Hearn. (*Suite.*) 71

Petite chronique. 89

LIVRAISON DE JUIN

Mme Alphonse Daudet. Une œuvre charitable 101

A.-J. Wauters. Les collections de tableaux du roi des Belges. . . . 106

Henri Schoen. Frédéric Mistral et la littérature provençale 117

Léonide Andreïef. Attentats. (Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY. (*Suite.*) 143

Paul de Reul. Shakespeare et M. Demblon. 155

Benoît Bouché. A propos de l'enseignement intuitif 173

Maurice Gauchez. Les poètes 185

Petite chronique. 203

Digitized by Google

LIVRAISON DE JUILLET

Colonel ***. Le projet de loi militaire 209
W. Aerts. Après un siècle de gloire : La bataille de Wagram. . . . 214
Léonide Andreïef. Attentats. (Traduit du russe par M. et Mme E. GÉRARD-GAILLY.) (*Fin.*). 230
Louis Thomas. Duclos. 245
Benoit Bouché. A propos de l'enseignement intuitif. (*Suite.*) 257
Charles Pergameni. Chronique historique 271
Petite chronique 289

LIVRAISON D'AOUT

Émile Cammerts. Guido Gezelle, prêtre-poète. 297
Josef Hiroux. Flâng. 315
W. Aerts. Après un siècle de gloire : La bataille de Wagran. (*Fin.*). . 322
Benoit Bouché. A propos de l'enseignement intuitif. (*Suite.*) 337
L. W. Les ironies de la morale et la morale de l'ironie 361
Petite chronique 376

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google